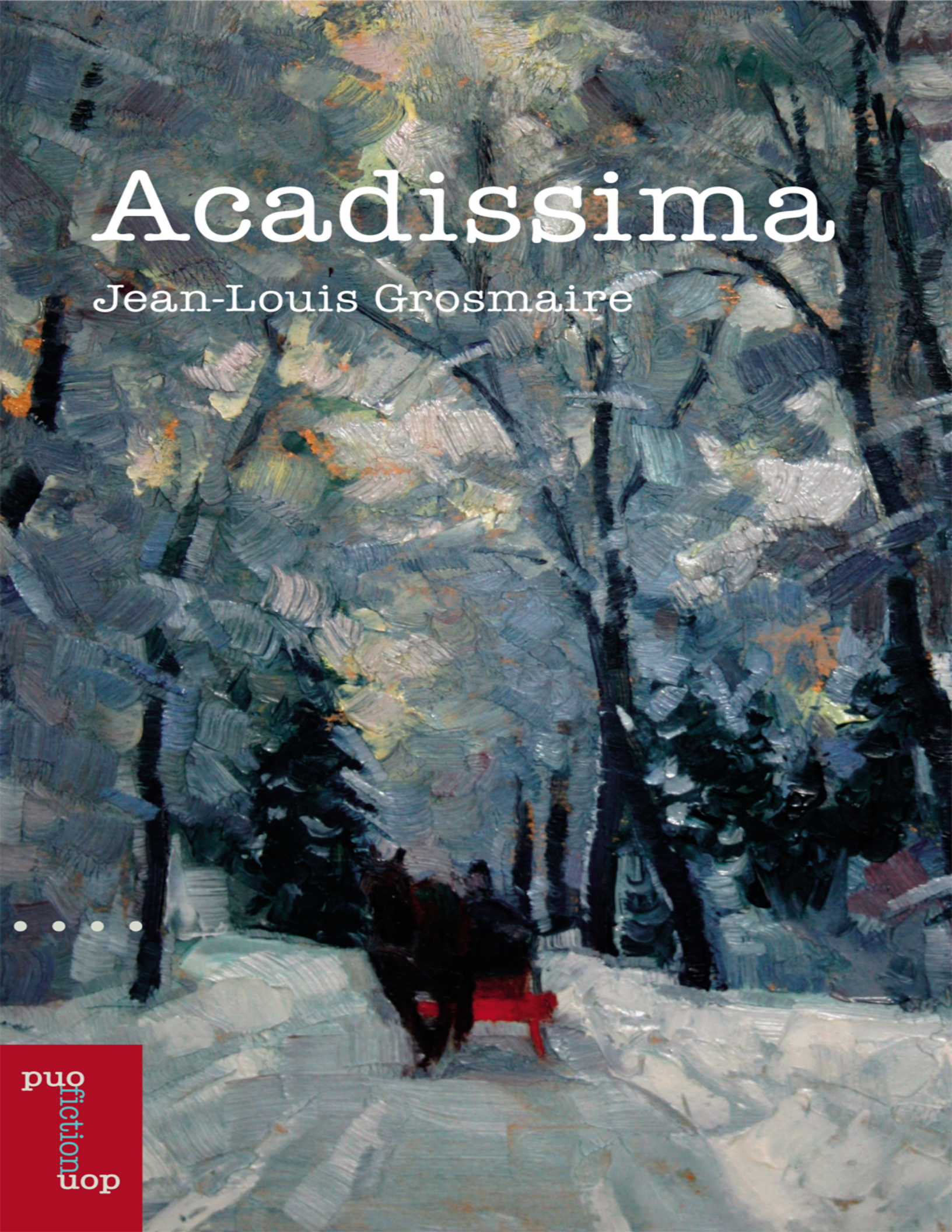


An abstract painting with thick, expressive brushstrokes in shades of blue, grey, and white. A small, dark, indistinct figure is visible in the lower center, standing on a patch of red. The overall texture is rough and layered.

Acadissima

Jean-Louis Grosmaire

Acadissima

OceanofPDF.com

JEAN-LOUIS GROSMIRE

Acadissima

Roman

Les Presses de l'Université d'Ottawa
2021

OceanofPDF.com

Les Presses de l'Université d'Ottawa (PUO) sont fières d'être la plus ancienne maison d'édition universitaire francophone au Canada et le plus ancien éditeur universitaire bilingue en Amérique du Nord. Depuis 1936, les PUO enrichissent la vie intellectuelle et culturelle en publiant, en français ou en anglais, des livres évalués par les pairs et primés dans le domaine des arts et lettres et des sciences sociales.

www.pressess.uOttawa.ca

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives Canada

Titre : Acadissima / Jean-Louis Grosmaire.

Noms : Grosmaire, Jean-Louis, auteur.

Identifiants : Canadiana (livre imprimé) 20200309943 |

Canadiana (livre numérique) 20200309951 |

ISBN 9782760336537 (couverture souple) |

ISBN 9782760336544 (couverture rigide) |

ISBN 9782760336551 (PDF) |

ISBN 9782760336568 (EPUB) |

ISBN 9782760336575 (Kindle)

Classification : LCC PS8563.R595 A23 2021 | CDD C843/.54—dc23

Dépôt légal : Premier trimestre 2021
Bibliothèque et Archives Canada
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Imprimé au Canada

Équipe de la production

Révision linguistique : Chantal Ringuet

Correction d'épreuves : Maryse Tremblay

Mise en page : Édiscript enr.

Maquette de la couverture : Édiscript enr.

Image de la couverture

Robert Fernier (1895–1977),
Traîneau dans la forêt (détail),
Franche-Comté (Massif du Jura),
1967, 22 cm × 27 cm,

© Association Robert Fernier

© Les Presses de l'Université d'Ottawa 2021
Tous droits réservés.

Il est interdit de reproduire le contenu de la présente publication, de le transmettre sous quelque forme ou par quelque moyen que ce soit, ou de l'emmagasiner dans un système d'extraction de reproduction, sans l'autorisation écrite préalable.

Pour effectuer des photocopies ou tout autre type de reprographie, veuillez obtenir l'autorisation auprès de :

Access Copyright
<https://fr.accesscopyright.ca/>
1-800-893-5777

Droits de traduction et autorisations de
reproduction : www.iprlicense.com

Les Presses de l'Université d'Ottawa sont reconnaissantes du soutien qu'apportent, à leur programme d'édition, le gouvernement du Canada, le Conseil des arts du Canada, le Conseil des arts de l'Ontario, Ontario créatif, la Fédération canadienne des sciences humaines par l'entremise du programme Prix d'auteurs pour l'édition savante et l'entremise du Conseil de recherches en sciences humaines, et surtout, l'Université d'Ottawa.



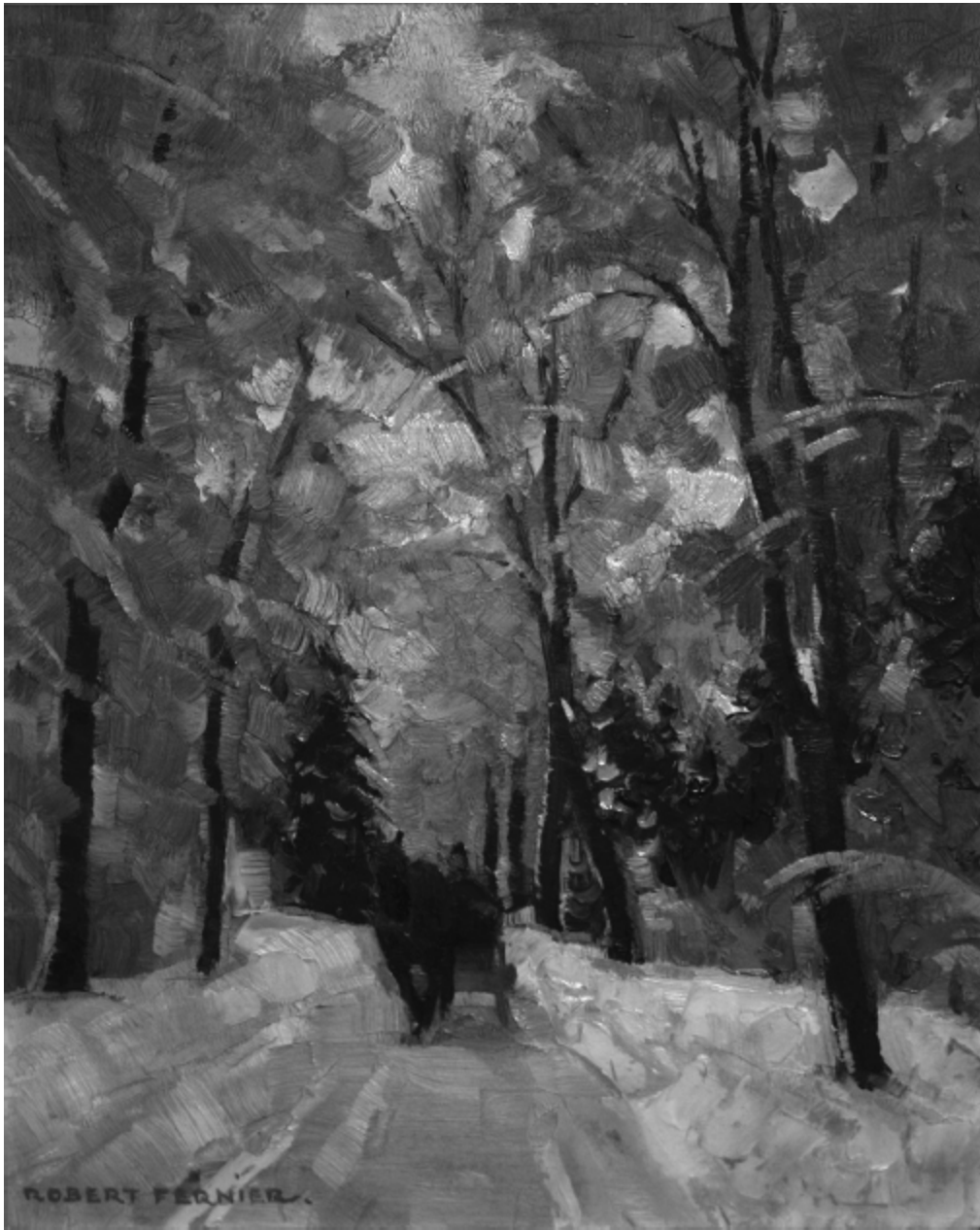
Canada Council | Conseil des arts
for the Arts | du Canada

Canada



uOttawa

OceanofPDF.com



Robert Fernier, *Traîneau dans la forêt* (route de Sombacour¹, forêt enneigée, traîneau rouge avançant dans l'axe de la route). 1967, 22 cm × 27 cm, Collection particulière. © Association Robert Fernier.

Robert Fernier (26 juillet 1895 – 27 mai 1977)

Après une formation à l'École des beaux-arts de Paris, Robert Fernier se consacra à la promotion de sa province tant par ses tableaux que par la sauvegarde de son patrimoine. Peintre de la Franche-Comté, cela lui vaudra entre les deux guerres, le titre de « peintre de la neige ».

Il fonde en 1938 la Société des Amis de Gustave Courbet et la préside. On lui doit la redécouverte de ce peintre controversé, la création du Musée Courbet dans sa maison natale et un catalogue raisonné qui sert encore à ce jour de référence.

Robert Fernier reste aujourd'hui le chef de file incontesté des peintres comtois du xx^e siècle.

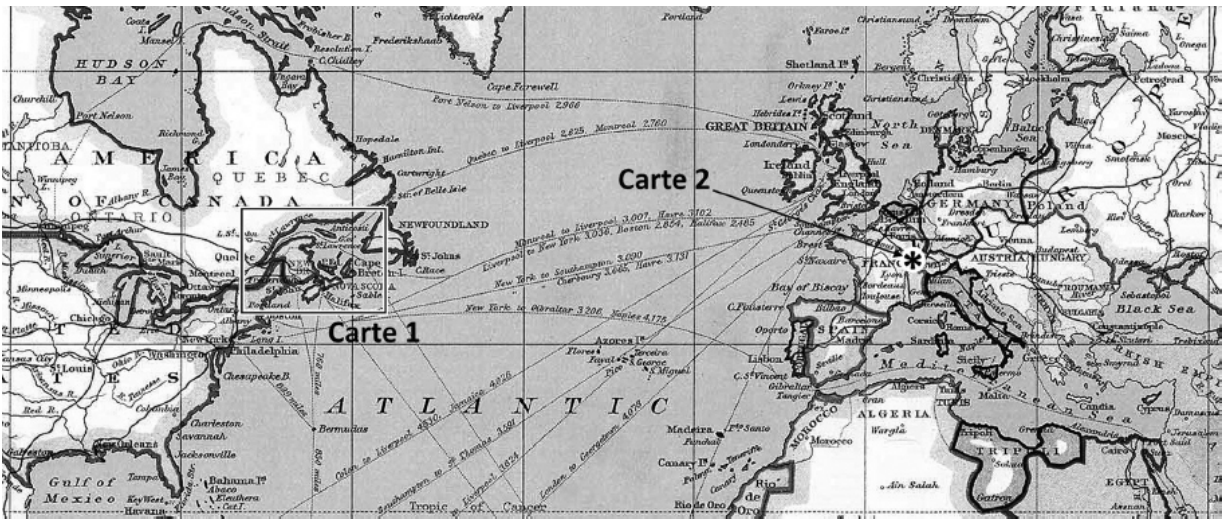
1 Sombacour est un village situé près de Pontarlier, ville natale du peintre.

*Ma cousine Françoise Boillot-Malarewicz,
artiste-peintre dans l'âme,
en souvenir de notre jeunesse comtoise.
Ma grande amie Liliane Sujanszky,
qui a consacré 45 ans de sa vie
à la protection animale.
Vos vies de lumière et de passion me guident.*

OceanofPDF.com

Les toponymes suivants sont fictifs : Fond-des-Brisants, Piligan,
l'anse au Roc.

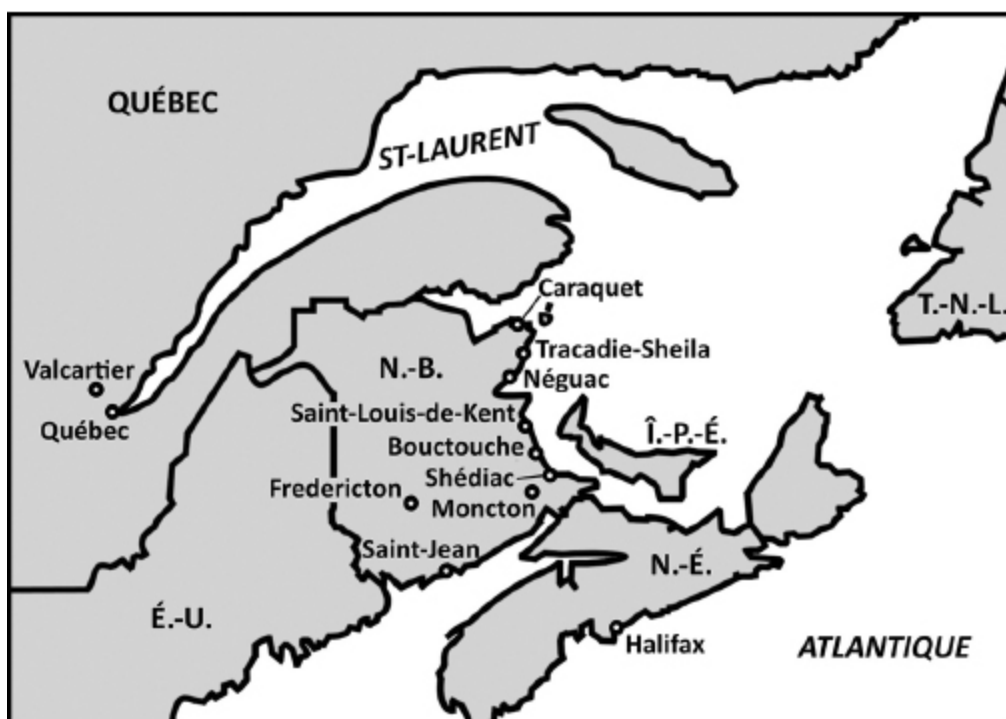
OceanofPDF.com



Atlas of Canada, 1915 (modifiée)

Source : Canada Ministère de l'Intérieur. <https://doi.org/10.4095/293979>.

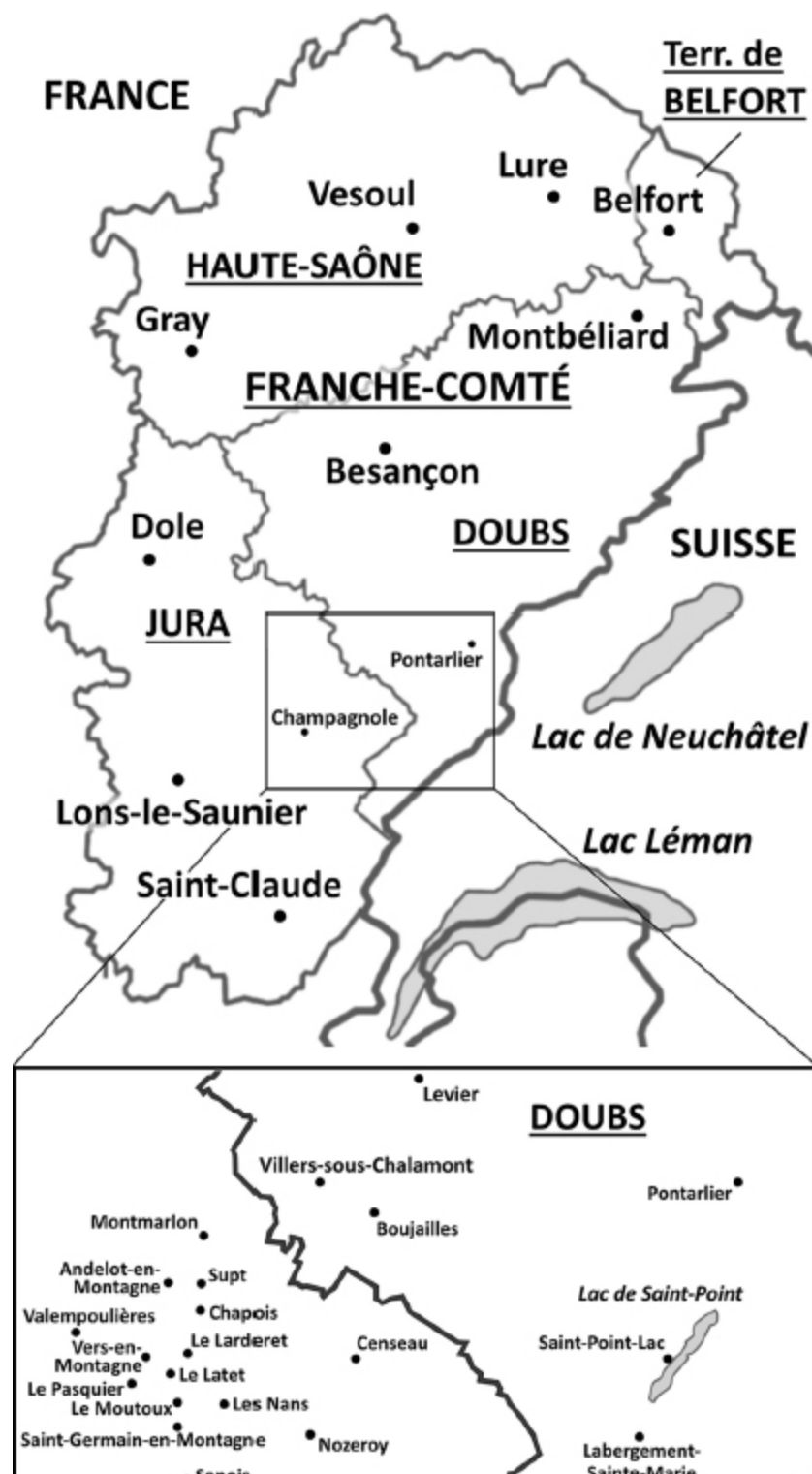
Carte 1

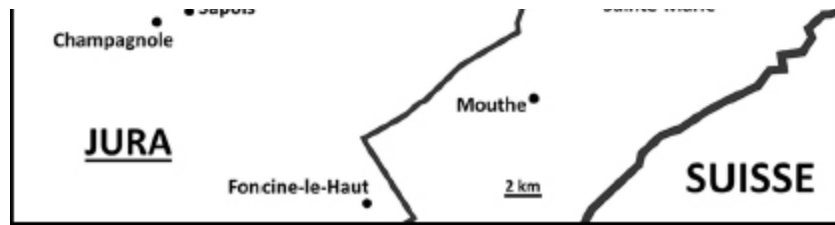


Provinces canadiennes (actuelles). – Î.-P.-É. : Île-du-Prince-Édouard ;
N.-B. : Nouveau-Brunswick ; N.-É. : Nouvelle-Écosse ; T.-N.-L. : Terre-Neuve-et-Labrador.
É.-U. : États-Unis.

Carte conçue par Henri Lessard et Jean-Louis Grosmaire, 2020

Carte 2





Carte conçue par Henri Lessard et Jean-Louis Grosmaire, 2020

OceanofPDF.com

Première partie

UNE ENFANCE ACADIENNE

OceanofPDF.com

Novembre 1915, Jeanne !

— Jeanne, si tu dois partir, va...
Jean-Baptiste était penché sur le visage de sa mère. Elle n'avait pas ouvert les yeux.

À 17 ans, il s'estimait trop jeune pour se retrouver seul, mais on lui avait affirmé, à d'autres occasions, qu'il ne servait à rien de tenter de retenir les âmes en partance. Alors, il la laissait se libérer de son agonie.

Elle était couchée dans son lit, un misérable matelas rembourré de paille et de vêtements en lambeaux, ces habits que l'on n'avait pu raccommoder ni recoudre, car ils étaient trop usés. Le fils avait délicatement posé sur sa mère la couverture la plus épaisse de la maison. Il faisait froid dans la maison, même si celle-ci était bien chauffée. Le froid s'introduisait partout, on le sentait sur les pieds, il glaçait les épaules et les reins. Le jeune n'allait pas économiser le bois, le poêle ronflait. Par la fenêtre, dans le déclin du jour, Jean-Baptiste voyait le vent courir sur l'océan.

Bientôt, la nuit tomberait sur la baie.

Les Beausoleil habitaient loin de l'église, loin du magasin général, loin des autres, loin de l'école, loin de Piligan, ils habitaient à Fond-des-Brisants, en Acadie de la mer.

Le père avait bâti la maison sur une terre en friche qu'il avait acquise pour une somme modeste, selon les uns, pour une fortune, selon les autres. Sur ce grand lot, il y avait plus de roches que de blés. Ici, tout se courbait sous le vent de la mer, les arbres comme les gens. En plus, il fallait

s'incliner devant les autres, car lorsque l'on vient de Fond-des-Brisants, on a beau avoir une superbe vue, quand on n'a pas un sou, on n'a rien et on n'est rien.

Le père n'avait pas voulu s'abaisser devant les plus puissants, et la mère, comme le fils, semblaient puiser dans ces champs de misère, ces boisés éventés, ces chemins pierreux, ces vents fous, une fierté, un orgueil, diraient certains, qui les isolaient encore plus de la société.

La mère respirait faiblement. Le vent encerclait la maison.

La silhouette de Jeanne se creusait, son profil devenait de plus en plus osseux à mesure que l'obscurité remplissait la pièce. Il faisait nuit très tôt.

Cette année-là, la neige était arrivée dès la mi-octobre. De grands froids avaient suivi, tels ceux que l'on endure habituellement en février. Certains jours, un ciel nordique déployait sur la baie un horizon d'un bleu infini. Les rives de la baie commençaient à se figer. Les rochers se couvraient de glace. Parfois, un couple de canards naviguait en eau encore libre, il attendait peut-être des vents porteurs pour s'envoler vers des cieux plus cléments.

La mère avait beaucoup maigri durant les derniers mois. Elle avait continué à travailler, mais au fil du temps, Jeanne avait abandonné les tâches et les corvées à son fils Jean-Baptiste. C'est lui qui s'occupait de sa mère. Il n'y avait personne d'autre dans les environs.

Du père, Alcide Beausoleil, il ne restait que des souvenirs, une photographie jaunie, accrochée à un mur. Le père et la mère en « beaux habits » regardaient devant sans un sourire, comme la vie devant eux, comme la vie tout autour. Si le village de Piligan – mot qui veut dire nouvelle maison, nouveau camp, en Mi'kmaq – était pauvre, eux étaient les pauvres des pauvres.

Chaque hiver, le père travaillait dans les forêts profondes, jusque dans la Haute-Gatineau. Un bûcheron, il vivait des mois loin de la famille et de la baie, toutes deux tant aimées.

Alors, après des mois sans épouse, sans alcool, à trimer dur dans la forêt, sur la route du retour, en passant par Hull, comme il était tentant de dépenser une partie de la paye dans les tavernes où, dans l'euphorie, on fêtait la délivrance du désert blanc et vert de la forêt ! Le père ne se joignait pas à ses compagnons de labeur. Son argent avait été déposé dans une banque, tout était réservé à la famille. « Sobriété pour cause de pauvreté », disait-il.

Puis, un automne, le père ne partit point travailler au chantier. Alcide avait du mal à marcher. Au chantier, l'hiver précédent, il avait évité de justesse un arbre que l'on abattait ; dans sa chute, une branche l'avait durement meurtri à la hanche. L'été suivant, il avait beaucoup ralenti. Son souffle s'en allait.

Était-ce le tabac de son éternelle pipe ? Était-ce le vent qui s'introduisait dans la maison pourtant bien isolée ? Était-ce le frimas de la mer lors des longues journées à s'échiner au large sur les petits bateaux de pêche ? Alcide s'était éteint sur sa chaise berçante un matin d'automne.

Plus jamais on ne le revit sur le quai, prêt pour l'embauche; plus jamais on ne le vit partir pour les forêts du Nord ou de l'Ouest.

Ce matin-là, devant le corps immobile de son père, Jean-Baptiste ne pouvait comprendre comment un tel géant avait pu être ainsi fauché.

La vie avait repris. Elle était encore plus pauvre qu'avant pour les Beausoleil. Jean-Baptiste n'avait pas eu la possibilité de poursuivre ses études.

Il savait lire et compter. C'était en 1913, il avait quinze ans, il devenait l'homme de la famille. Il appuyait sa mère dans toutes les tâches. Jamais le travail ne cessait. De l'aube à tard après le couchant, il y avait tant à faire pour survivre.

Les journées de la fin de l'hiver et avant le début du printemps étaient celles de la faim. Le carême s'imposait, non par ferveur religieuse ou obéissance aux coutumes, mais tout simplement par manque de nourriture.

Les patates de la chambre froide, on les avait mangées ; des choux, navets, carottes, il ne restait presque plus rien.

La terre était rocheuse ; beaucoup de gens, malgré leur courage et leur ardeur, demeuraient pauvres. Eux, ils étaient les pauvres de Fond-des-Brisants.

Alors, la Mère – c'est ainsi qu'ils appelaient Jeanne –, marchait des milles et des milles pour trouver où l'on voudrait d'elle pour saler et préparer le poisson pour des pêcheurs à peine moins pauvres qu'elle, à faire du ménage chez des gens aisés. Mais elle n'était pas la seule femme de Piligan à chercher de l'ouvrage. Le souper était de plus en plus sommaire, le brouet de plus en plus liquide. Au moins, on avait du bois, la terre en fournissait suffisamment. Jean-Baptiste bûchait comme son père le lui avait

montré. Il cordait le tout près de la maison, non seulement cela abritait des vents, mais il avait moins à marcher l'hiver.

Jean-Baptiste était jeune, charpenté. Il trouvait parfois à s'embaucher chez des gens qui coupaient des arbres pour leurs besoins ou chez les pêcheurs qui effectuaient des radoubs sur leur embarcation. Jusqu'à l'automne, on appréciait son aide sur les bateaux de pêche. Il aimait la mer, tout comme ses parents qui avaient choisi cet emplacement éloigné : « On est pauvres, mais on a la vue ! », ironisait Alcide en admirant le panorama. Si, depuis la cuisine, on devinait un peu le paysage marin, malgré la petitesse des fenêtres, sur la galerie, c'était l'horizon immense qui se déployait bien au-delà de la baie.

« De l'air, on en a, et pis il est pur, à part de ça ! »

Et le père ajoutait que c'était mieux qu'en ville, à Moncton, Montréal ou Halifax où nul de la maisonnée n'avait été.

De la mer, Jean-Baptiste ne se lassait jamais. Pourtant, il la savait parfois mauvaise, avaleuse d'hommes et même de bateaux.

Des tempêtes, il en avait subi quelques-unes, et de simple pêcheur, employé occasionnel qu'il était, il avait plus d'une fois vu des marins aguerris implorer la Vierge, *Stella Maris*, ou *l'Étoile de la Mer*, pour les protéger et les conduire dans n'importe quel port.

C'est ce paysage enfoui dans la nuit glauque et froide que Jean-Baptiste observait par la fenêtre.

Il se retourna, la bougie vacillait, découpant plus amplement le visage émacié de Jeanne. On aurait dit qu'elle bougeait, que ses lèvres vibraient. Son ombre se projetait sur les lattes de bois du mur.

Jean-Baptiste se souvenait très bien d'avoir aidé son père à poser ce revêtement de petites planches que le père avait taillé dans du bois laissé à sécher durant des mois.

« On sera comme chez les riches, Ti-Gars ! »

C'était il y a quelques années.

Jean-Baptiste ouvrit le poêle et il ajouta du bois.

Il pompa de l'eau.

« Une pompe intérieure, Ti-Gars, on sera gras dur ! »

Le père avait creusé le puits, installé la pompe et, tout au long de l'année, ils avaient de l'eau pure.

« Bonne en plus, Ti-Gars. Pas du poison, comme dans les grandes villes. »

Jean-Baptiste approcha la cruche près du lit de Jeanne. Il lui tendit une timbale d'eau fraîche.

Les lèvres de la mère s'entrouvrirent, Jeanne absorba lentement un peu d'eau.

C'était un bref moment de réconfort pour Jean-Baptiste. Sa mère buvait comme si c'était le calice que le prêtre présentait à ses lèvres durant la messe.

Il y avait non seulement quelque chose de religieux dans ce geste, mais aussi une communion avec son fils.

« La bonne équipe ! On formera une bonne équipe ! » avait-elle confié à son fils, alors que tous deux avaient été accablés par la mort du père.

« Une équipe ? Maman, on est rien que deux ! »

« Deux êtres courageux, c'est mieux qu'un tas de fainéants ! »

Elle était belle, Jeanne. Des cheveux d'or qui brillaient au soleil de la mer. Des joues rouges en hiver, telles deux fraîches pommes d'automne, et brunes en été, comme celles d'une Mi'kmaw¹ dont elle avait sûrement hérité un peu de sang; le père aussi, d'ailleurs.

Son époux Alcide était trapu, robuste, carré d'épaule, toujours vêtu des mêmes pantalons, sauf pour aller à l'église, à pied au début, avant qu'ils aient Champion, le cheval de la famille.

En été, on voyait souvent Alcide remonter ses bretelles. Le père était bien chaussé, avec de solides bottes, celles qu'il portait au chantier, et ici, même par les grosses chaleurs. Heureusement, dans la baie, une brise venait fréquemment rafraîchir la maison au fort de l'été.

En ce moment, la mère buvait doucement l'eau de la timbale que lui tendait Jean-Baptiste.

L'eau était froide, pas gelée. Le père avait raison, cette eau était pure, saine, comme tout ce qui se trouvait dans la maison.

Le vent chahutait les vagues. Jean-Baptiste ne les voyait pas, il les entendait. Les arbres étaient secoués, cela sentait la neige.

Sur la galerie, la chaise du père se berçait toute seule. Comme si le père était encore là, en train d'écouter le vent, la pipe fumante. Il faudrait rentrer la chaise. Jeanne avait l'habitude de s'y asseoir lorsqu'elle attendait Jean-

Baptiste à son retour de l'école. Elle le distinguait au loin, en bas de la côte. Dès qu'il la voyait, il courait vers elle. Il avait tant de faits à raconter, à propos de tous, la maîtresse d'école, les enfants du village et tout ce qu'il avait appris. Dommage, se disait-elle, il ne pourra continuer l'année prochaine, nous n'avons pas d'argent. Il est grand, il est vaillant, il pourra travailler chez un agriculteur qui a besoin de bras.

Jean-Baptiste apercevait la maison là-haut sur la colline, pas trop loin de la route de terre si peu fréquentée. Jean-Baptiste marchait au milieu de la chaussée. Parfois, il croisait une charrette. Rarement les saluait-on. Eux, ils étaient les pauvres. Il n'y avait rien à attendre d'eux.

S'ils étaient plus pauvres que les autres, c'est qu'ils l'avaient voulu. Avec du travail, on se sort toujours de la misère. Merci, mon Dieu ! Jean-Baptiste se hâtait vers la maison. Des vêtements alignés sur la corde à linge flottaient dans le vent marin.

Jean-Baptiste courait, sa mère le saluait. En ce temps-là, elle avait des cheveux blonds, le teint hâlé, elle portait des robes amples. Souriante, elle agitant les bras, son fils se dirigeait vers elle.

« Il ne faudrait pas que Jeanne meure », se disait-il alors, « cette maison serait trop vide sans elle ».

Il la voyait à cet instant sur le parvis de la mort, allongée, le souffle court, les traits pâles sous la lueur de la bougie.

Dehors, le vent hurlait. Il ne ferait pas bon être en mer en ce moment. Jeanne comprenait-elle ce qui se passait ? Était-elle trop avancée sur la route sans retour ?

Le souffle du père s'était arrêté net, le cœur s'était brisé en un instant. Ils n'avaient pas eu le temps de se dire adieu.

Avant-hier, quand sa mère avait commencé à se sentir faible, et qu'elle s'était mise au lit, ce que jamais elle ne faisait durant le jour, il avait couru au village pour demander de l'aide. Il était revenu ensuite, toujours en courant, de peur que sa mère ne meure durant son absence.

Le docteur Grandmaison était arrivé quelques heures plus tard.

C'était par un temps de neige mouillée et de vent mauvais. La carriole sur patins du docteur attendait dehors, le cheval était trempé. Et quelle tête il avait faite, le docteur, en entrant dans la maison ! Un vent coulis glaçait la pièce. Il n'y avait que des petites fenêtres, tout était sombre. Pourtant, Jean-

Baptiste avait allumé deux bougies, il n'allait pas économiser pour une visite pareille, et il alimentait le poêle constamment.

Il n'y avait même pas une lampe à huile, c'était incroyable ! Voilà ce qu'exprimaient les yeux de l'homme en noir. Il ôta son chapeau de fourrure.

Il se pencha sur le lit.

Les yeux mi-clos, Jeanne le reconnaissait-elle ? Aussitôt, les yeux de Jeanne se tournèrent vers un monde intérieur, inaccessible. Entendait-elle ? Le docteur prenait son pouls.

Jean-Baptiste cherchait à lire sur le visage du docteur. Rien, celui-ci n'exprimait rien. C'était un homme de savoir, aussi strict que son vêtement, aussi austère que sa silhouette maigre. Il ausculta attentivement la mère. Il examina de nouveau ses yeux en soulevant les paupières.

Il posa quelques questions : depuis quand était-elle ainsi, depuis quand avait-elle mangé, avait-elle utilisé le pot de chambre ? Tout cela, il le disait à voix basse. Jean-Baptiste répondait poliment.

Le docteur se mordilla la lèvre inférieure.

— Petit, courage !

— Ma mère ?

— Plus grand-chose à faire...

Jean-Baptiste était désespéré. Il se doutait de cela, mais d'en avoir la confirmation le minait.

— Qu'est-ce qu'elle a maman ?

— Elle arrive au terme de sa route.

Les lèvres serrées, le docteur se recula, prit son chapeau de fourrure, mit son manteau, ses gants et, le visage plein de bonté, se tourna vers Jean-Baptiste :

— Je ne peux rien pour elle. Continue comme cela, courage.

Le docteur observa de nouveau la cuisine, le lit de la mère, le mobilier modeste, la pompe près de l'évier, le poêle à bois, lui aussi très modeste, la table de bois, les chaises au fond de babiches, le crucifix, les murs un peu noircis, la photographie défraîchie d'un couple sérieux. Le docteur cala son chapeau, rajusta son paletot, tendit en silence la main à Jean-Baptiste et regagna sa carriole.

Jean-Baptiste regarda le fanal qui descendait vers la route. Des bourrasques de neige s'éparpillaient dans le vent.

Il referma la porte.

Maintenant, la maison ressemblait à un tombeau.

La vie était vraiment injuste. Voilà un couple qui s'aimait et que le destin brisait. Un couple qui bâtissait pour l'avenir, pour son avenir à lui, Jean-Baptiste.

Il avait envie de pleurer, pleurer de tout son corps, de tout son cœur.

À Fond-des-Brisants, là où l'amour se mariait avec l'océan, il ne resterait plus que lui, tout allait s'effacer avec la mère qui partait. Brutalement, tout deviendrait souvenirs. Il refusait cela, il se rebellait.

Il alla sur la galerie, il avait envie de crier, de hurler à Dieu que c'était injuste, que la souffrance, ils ne l'avaient pas mérité, eux, les pauvres de Fond-des-Brisants. Mais où était-il, Dieu ? Se cachait-il dans l'église, vivait-il seulement chez les gens aisés ?

Le vent neigeux balayait la campagne, secouait les arbres, couchait les hautes herbes sèches, sonnait le glas du monde.

Le docteur n'aura pas eu le retour facile, mais son cheval était vigoureux, sain et alerte.

Avant de rentrer, Jean-Baptiste se souvint que son père n'avait jamais émis une plainte. C'était comme si son corps était en fonte brute, à toute épreuve. Mais comment Alcide avait-il pu partir si vite ? Quand le cœur lâche, que reste-t-il ? Sa mère non plus, jamais une plainte, même durant ces jours d'accablante épreuve. Pas une plainte ! Est-ce possible ? De quelle force étaient-ils animés ?

Jean-Baptiste ne se plaindrait pas, mais intérieurement, il grondait contre cette vie mal agencée, il pleurait.

1. « Mi'kmaq désigne l'ensemble du peuple alors que Mi'kmaw désigne une seule personne » : A. J. B. JOHNSTON et Jesse FRANCIS *Ni'n na L'nu : Les Mi'kmaq de l'Île-du-Prince-Édouard*, Tracadie, La Grande Marée, 2014, 89 p., cité par André-Carl VACHON dans *Histoire de l'Acadie – Tome 1 : 1603–1710 : de la fondation aux déportations*, Tracadie, La Grande Marée, 2019, p. 14.

Veillée

La neige s'abattait sur la baie en immenses draps plaqués par le vent. La maison parlait, chantait même, lançait des sifflements, des cris étouffés, rien de triste cependant ; une maison de mer, bâtie par un bûcheron, un marin, une demeure immobile, imperturbable dans la tempête. Jean-Baptiste se sentait en sécurité.

— Si tu dois rejoindre le père, va. Dieu, faites qu'elle ne souffre pas.

À la lueur de la bougie, il observait Jeanne.

Les lèvres étaient plus fines que tantôt, comme si elles avaient disparu. Ses cheveux restaient bouclés, les joues s'étaient creusées. Le visage s'était raidi.

Où était-elle, la femme blonde aux cheveux soulevés par le vent marin ? Où était-elle, la femme qui jetait des grains aux poules, qui portait un panier rempli d'œufs frais, de persil, de menthe fraîche ?

Malgré le décès du père, que l'on s'attendait toujours à voir revenir sur le chemin, le baluchon sur le dos, le père de retour des bois d'en haut ; malgré son départ, c'est vrai que Jeanne et Jean-Baptiste avaient formé une bonne équipe. Ils avaient reconstruit le bonheur.

« Le bonheur est une question de volonté, Jean-Baptiste », avait affirmé une fois Jeanne.

Il tenta de donner encore un peu d'eau à sa mère. Il soutint doucement le cou de Jeanne. Les lèvres restèrent closes.

Les larmes aux yeux, il posa la timbale sur la chaise, regarda le crucifix. Il prit la main gauche de sa mère. La main était froide, plus que par les heures précédentes. Il toucha le front de sa mère. Le froid gagnait le corps. Les paupières étaient rigides. Il se pencha, aucun souffle ne sortait de la bouche entrouverte. Il chercha le pouls. Il tâta le poignet. Rien, si, une petite pulsation, ou était-ce lui qui souhaitait que la vie continuât ? Puis, il y eut comme un sursaut, il regarda les yeux de sa mère, elle l'observa intensément, il aperçut un sourire sur ses lèvres, et elle partit.

Il n'avait pas eu le temps de lui renvoyer son sourire. Il croisa les mains sur le corps inerte. Les larmes brouillèrent les yeux de Jean-Baptiste. Il pensa aussitôt à son père. Les deux étaient partis vite, trop vite. Trop tôt. Il regarda le crucifix.

La maison retenait son souffle. Rien, pas un bruit à l'intérieur. Dehors, le vent se déchaînait. La neige tourbillonnait en folie blanche, cinglait en croûte glacée sur les vitres. Jean-Baptiste frissonna.

— Paix à ton âme... maman.

Ses paroles résonnaient dans la petite maison au grand cœur.

C'est avec regret qu'il se leva, chaque pas, chaque mouvement l'éloignaient maintenant d'elle. Certes, il portait l'esprit de sa mère, de ses parents en lui, mais cette présence ne compensait pas l'immense vide. Le corps était mort, il gisait devant lui.

Debout, Jean-Baptiste récita un *Notre Père* et un *Je vous salue Marie*, mais sans conviction, machinalement, parce que c'est ce qu'il devait faire, pensait-il, mais Dieu, où était-il ?

Au moins, il lui avait donné des parents heureux, amoureux et aimants, des journées de bonheur radieux, dans la maison du père, bâtie face à la mer infinie.

Jean-Baptiste comprit qu'il devait arrêter de se plaindre, de discuter avec Dieu. Il devait se répéter que sa mère et son père n'avaient jamais émis une seule plainte et jamais douté de Dieu et de ses intentions.

C'était ainsi, ils ne voyaient pas le monde de la même façon que Jean-Baptiste. Les temps changeaient. Déjà, il avait pu apprendre à lire, à écrire, à compter, il était allé à l'école, lui. Ses parents savaient à peine lire, et pour

compter, ils se débrouillaient. On ne chauffait pas longtemps les bancs d'école dans leur jeunesse. Le catéchisme, en revanche, ils le savaient.

Jean-Baptiste laissa la bougie au chevet de sa mère pour que la vie brille encore un peu dans cette noirceur de neige enveloppante. Il pensa aux prochaines étapes. Que serait sa vie maintenant ? Il arpenta la cuisine, en ne cessant de se pencher vers les petites fenêtres, en observant la nature prise de folie, de grandiose, de suprême, de forces inouïes et envoûtantes.

Il sortit. La chaise berçante de son père était renversée sur la galerie. Il la débarrassa de sa neige, la rentra, et s'assit près de sa mère.

Il passa la nuit entre cette chaise et les fenêtres, à faire des allers-retours. Il se perdait dans ses pensées. Maintenant que la vie était partie, tout lui semblait dérisoire. Sa jeunesse était passée. Ce bonheur de l'enfance innocente, il ne l'aurait plus jamais. Les courses folles avec ses parents dans les hautes herbes des prairies, ces cavalcades sur le bord de la mer, ces rires en cascade pour le simple plaisir de vivre et de courir ensemble vers les joies simples, c'était fini. Lui revenaient les conseils de son père, comment tenir les outils, monter une charpente, travailler en forêt, s'équiper, s'habiller, survivre en forêt. Il lui avait appris à reconnaître chaque arbre, son utilisation, ses qualités, à identifier les animaux à leurs traces dans la neige, les marques des griffes des ours sur les arbres, les oiseaux de passage, à construire un abri, s'orienter de jour, de nuit ou par temps mauvais, comment pêcher en rivière ou en haute mer. Son père l'avait bâti. Sa mère l'avait guidé sur les chemins de la vie, elle lui avait donné le nom des herbes pour se nourrir ou se soigner, de quelle manière se tenir avec le beau monde, qu'ils ne fréquentaient pas, qu'importe, comment cultiver, se cultiver et alléger les blessures de l'âme.

Les yeux clos, Jean-Baptiste savait, rien qu'au toucher, le nom d'un arbre. Lorsqu'il observait les nuages, il pouvait prévoir le temps ; lorsqu'il était malade, sa mère, un peu autochtone, lui avait transmis les remèdes pour guérir. Le passé n'était pas effacé, il surgissait à tout instant.

L'aube finit par se faufiler dans la nuit laineuse.

Une lueur pâle émergea, baignée de neige disparate.

Le vieux réveil arriva enfin à sept heures du matin. On ne distinguait plus la route tant la neige était épaisse. Jean-Baptiste chausserait les

raquettes pour se rendre à Piligan. Il irait rencontrer le docteur, il faudrait le payer et parler avec monsieur le curé pour la suite des choses.

Il mit de l'eau à bouillir. Ses gestes lui paraissaient futiles. Sa mère était là et plus là. Entre la vie et la mort, combien de palpitations du cœur, combien de portions de petites secondes ? Il y avait la vie avant et maintenant un vide trop plein. L'absence et l'omniprésence.

Il eut du mal à boire le thé, il observait sa mère.

Il y a un peu plus d'une semaine encore, elle s'activait tôt le matin au poêle, à la cuisine. Tout était allé en un éclair, un effacement, aussi rapide qu'un rideau que l'on tire, comme un oiseau qui tombe sous les balles, la vie pétillante, et puis, plus rien. Son père n'était pas chasseur, ce qui était rare dans les parages, Jean-Baptiste non plus. Dans le village, cela ne cessait de surprendre. Pour Alcide, la vie était partout, même dans l'arbre qu'il devait abattre. Il semblait s'adresser à lui avant de lui demander sa vie. Il le faisait en silence, c'est à peine s'il en avait parlé à son fils, mais tout avait été dit.

Le père et la mère abordaient la nature en douceur et respect, prélevant juste leur part pour vivre.

Jean-Baptiste coiffa la bougie. Il regarda sa mère.

Il plaça une bûche dans le poêle, s'habilla pour sortir. Il mit sa besace sur le dos, prit ses raquettes et ferma la porte.

Le docteur Grandmaison

Le vent froid surprit Jean-Baptiste, qui éprouva une sorte de joie à retrouver l'air pur et la nature ensevelie dans son univers blanc.

Il chaussa ses raquettes et descendit vers la route.

Balayée en dunes, la neige ressemblait à la mer en vagues que le vent écrêtait.

La marche était exigeante. Jean-Baptiste eut vite chaud. Il entrouvrit son manteau, enleva sa tuque. Ses cheveux noirs se couvrirent de blancheur.

Il lui fallut près de trois quarts d'heure pour atteindre les premières maisons.

Personne dehors. Parfois, il apercevait une silhouette à une fenêtre. Les gens savaient qu'hier le docteur était passé ; une carriole, cela se voit sur une route déserte et les chiens avaient jappé. Là, ils aboyaient encore. Il était advenu quelque chose chez les Beausoleil. Quoi ? Aujourd'hui, c'était le fils qui marchait. D'habitude, c'était la mère qui allait au magasin général. C'était étrange. Lui serait-il arrivé quelque chose ? Pauvre dame qui avait perdu son mari. Alcide, un bon gars, un solide, mais fier, un peu trop peut-être. Sûr de lui, et, voyez-vous, il est parti le premier, on est peu de choses, je vous dis...

— Donc, c'est bien ça, d'aucuns disent qu'ils ont vu la carriole du docteur aller dans ce coin-là hier. Sûr et certain, il est arrivé quelque chose à quelqu'un.

Jean-Baptiste se souvenait fort bien de chacune des heures passées depuis que sa mère avait commencé à éprouver des malaises et tout ce que le docteur Grandmaison avait dit au cours de sa visite. C'était un homme de bien et non de biens, mais Jean-Baptiste devait le payer et pour ce faire, il avait puisé dans le tiroir de la table un montant qui lui paraissait raisonnable.

La maison du docteur avait fière allure avec ses briques roses au milieu du blanc ouaté. Autour, des sapins rayonnaient de leurs branches enneigées. La petite allée menant à la porte au verre biseauté avait été méticuleusement débarrassée de la neige. Des rideaux blancs ornaient les fenêtres et, de loin, on apercevait dans le salon des feuilles de palmiers et le cuivre doré de pots. C'était une demeure riche, sans ostentation. D'ailleurs, le docteur Grandmaison n'était pas homme de pavane. Il était consciencieux, certains le trouvaient austère, il était strict ; pour lui, la santé était aussi une question de discipline personnelle. Il était inflexible sur l'excès d'alcool et de tabac.

Le docteur réprimandait sévèrement les malades qui s'adonnaient à ces deux vices, fumer et boire ; il n'avait rien contre, un peu oui, trop, jamais. Il ne s'était pas fait que des amis, pas plus que le curé qui prônait la tempérance. Le docteur déplorait le manque d'éducation, l'hygiène déficiente : « On peut être pauvres, mais rester propres ! Ce n'est pas le savon qui coûte cher. Lever le coude souvent, c'est creuser sa tombe rapidement. Trop fumer, c'est respirer une locomotive au charbon ! »

Pour l'alcool ou le tabac, il n'avait rien à reprocher à la famille de Jean-Baptiste.

Ce dernier, qui avait déchaussé ses raquettes en arrivant à Piligan, les posa sur la galerie de la maison du docteur.

— Entrez, dit une aimable assistante, monsieur le docteur est avec une patiente, quelques personnes sont arrivées avant vous.

Dans la petite salle d'attente, Jean-Baptiste ôta son manteau. Alors qu'il cherchait où le suspendre, un enfant lui dit :

— Y a une panthère là, tu peux y pendre ton affaire.

— Patère, Mathieu. Y'a pas de panthère en Acadie ! dit la mère du petit.

— Ben, y a des lynx...

— Ouais, mais on n'y accroche point de vêtement.

Jean-Baptiste sourit. Le petit, six ans peut-être, voulait causer.

— T'es malade ?

— Non.

— Ben pourquoi t'es là ?

— Pour voir le docteur.

— Moi, ma mère pense que j'ai le lapin d'icitte.

La mère haussa les épaules.

— Voyons, c'est à la gorge que t'as mal. Tu dis n'importe quoi !

— C'est vrai, j'ai des éruptions à la gorge.

— Mathieu, tu déformes tout, irritations.

— C'est ça que j'ai dit ! J'peux pas aller à l'école, c'est pas dommage, j'aime pas. Toi tu vas à l'école ?

— Non, je ne peux plus y aller.

— Chanceux ! Que t'es chanceux !

— Pas sûr.

— L'école, ça me chauffe les fesses.

— Mathieu, sois poli !

— Ben, j'ai presque rien dit. Sûrement que le médecin va me prescrire des pinnules, ou de la moutarde, sais pas. Pis, maudit, faudra que j'retourne à l'école !

— L'école, c'est bien.

— Ben non, on joue jamais.

— C'est la vie !

— Si on joue pas dans la vie, qu'est-ce qu'on fait ?

— On travaille.

— Toi, tu fais quoi ?

— De tout, de rien, de ce temps-là, je suis surtout dans le bois.

— Vous êtes pas le fils de Jeanne ? demanda la dame.

— Oui, madame.

— Ça fait longtemps que je ne l'ai pas vue.

Jean-Baptiste baissa la tête.

— Elle est pas malade toujours ?

Jean-Baptiste baissa encore plus la tête.

— T'es triste, remarqua Mathieu, en regardant Jean-Baptiste.

— Pardon, que lui est-il arrivé ? questionna la dame.

La porte s'ouvrit, le docteur fit signe à la mère et au fils d'entrer.

La mère hocha la tête en passant devant Jean-Baptiste et Mathieu fila dans le cabinet du docteur.

Puis, ce fut le tour de Jean-Baptiste.

Le médecin avait la soixantaine passée. Il portait de petites lunettes rondes. Son bureau était dégagé, à peine quelques feuilles, un porte-plume, un encrier, une armoire pleine de dossiers ; une horloge sur un buffet tintait doucement. La fenêtre donnait sur le jardin enneigé.

— Ta mère ?

— Oui... Elle est morte.

— Je m'en doutais, paix à son âme. Le médecin se leva, tendit la main à Jean-Baptiste.

Il revint s'asseoir à son bureau.

— Toi, comment vas-tu ?

— Tout croche, docteur.

Jean-Baptiste gardait les yeux rivés sur les lames du parquet.

— Il faut du temps. Surtout que tu as perdu ton père il y a deux ans.

— Oui.

— J'aimais beaucoup tes parents. Toi, je te connais plus que tu ne penses. J'ai assisté ta mère lorsqu'elle t'a donné naissance !

Jean-Baptiste leva les yeux, presque souriants.

— Dans ce temps-là, tes parents habitaient un petit loyer, ici sur la rue Principale, au premier étage, chez madame Chevarie, tu vois ?

— Oui.

— Tu es né par un jour de tempête, un peu comme hier. Ta mère est venue me consulter ces derniers temps. J'ai vite su que je ne pouvais rien. Le ventre, une boule, une tumeur. Ta mère a aussitôt pensé à toi. Je lui ai dit que je ferais ce que je pourrai pour t'aider. Elle m'a fixé dans les yeux. Rarement une personne m'a regardé avec une telle intensité. C'était profond, soutenu, d'une puissance douce aussi. Je venais de m'engager, non par pitié, mais par le respect que je portais, il faut bien le dire au passé maintenant, à tes parents, par solidarité.

— J'sais que vous aidez bien des gens.

— Je fais ma part, les bonnes sœurs aussi. Nous avons la vocation. L'entraide en Acadie, plus qu'ailleurs, c'est la survie. Nous avons deux fils, que tu connais un peu. L'aîné, Damien, a deux ans de plus de que toi. Il ne rêve que de voyage et de se battre. Avec la guerre, je crains qu'il ne parte

vers les vieux pays. Il lit tout ce qu'il y a dans les journaux là-dessus. Sa mère et moi sommes inquiets. Le plus jeune, Fabien, qui a ton âge, est plus insouciant, distrait. Nous avons tout pour être heureux, et puis on se pose encore des questions. Donc, Jean-Baptiste, si tu as besoin de quoi que ce soit, n'hésite pas. Je sais, par ta mère, que tu aurais aimé continuer à l'école. Je t'ai mis de côté ces deux livres. Ils sont à toi.

Jean-Baptiste ouvrit grand les yeux. Il n'avait aucun livre à lui. Il avait lu les rares livres de son père, quelques pages à l'école et le catéchisme qu'il dût, comme les autres enfants, apprendre par cœur.

— Pour moi ?

— Oui, bien sûr. Je t'ai ajouté quelques journaux. Si tu le désires, je t'en mettrai d'autres de côté. Si tu ne les lis pas, au moins cela pourra repartir le feu dans ton fourneau.

— Je vous dois combien docteur, pour la visite auprès de ma mère ?

— Rien, rien. Ce que j'aurais tant voulu, c'est sauver ta mère. La science n'est pas assez avancée. Pour un médecin, ne rien pouvoir faire contre la maladie, c'est difficile à accepter. C'est pour cela qu'il faut se battre contre l'ignorance, pousser à l'éducation, éveiller les esprits. Dire que j'y arrive à peine avec nos fils. Jean-Baptiste, lutte, ne lâche pas, fonce et puis garde les belles valeurs de tes parents.

Jean-Baptiste serra les livres contre lui. Dans le flou de ses yeux inondés, il les rangea dans sa besace.

— Tu vas aller à l'église pour les arrangements ?

— J'y vais de suite.

Jean-Baptiste se leva, regarda ce géant du cœur devant lui. Ils s'observaient avec attention, les yeux de Jean-Baptiste étaient embués.

— Va, Jean-Baptiste, ma femme te salue bien. On se reverra.

— Merci, monsieur Grandmaison. Merci infiniment.

— Au revoir, Ti-Gars.

Jean-Baptiste sortit à pas lents. L'assistante referma la porte lentement.

Il prit ses raquettes sous son bras, cala bien sa besace et se dirigea vers l'église.

Monsieur le curé

Si l'église était la fierté de Piligan, le presbytère en était la plus imposante maison. Dieu était le roi du village et des âmes, le curé en était le ministre.

Jean-Baptiste se sentait toujours mal à l'aise devant cette résidence aux larges fenêtres. Elle était précédée d'un jardin agrémenté de massifs, pour l'instant recouverts de neige. Les rideaux de dentelle, la longue galerie de bois peinte en blanc, les murs de briques lui donnaient un style anglais inusité dans le paysage. La façade arrière s'ouvrait sur l'immensité de la mer. Sur la gauche, l'église, sur la droite, le cimetière marin. Des croix, des tombes simples, pas de statues dans ce village modeste, quelques arbres et, sous les branches couvertes de neige, brillait la mer dont les premières eaux étaient figées par le froid.

Jean-Baptiste posa ses raquettes contre le mur et frappa à la porte d'entrée.

Une dame vêtue de noir ouvrit le battant de chêne. Dès qu'elle reconnut Jean-Baptiste, le sourire d'accueil de la dame se crispa en une moue sévère.

— Oui ? dit-elle d'un ton sec, tandis que des volutes de givre s'infiltraient dans la demeure.

— Je viens annoncer que ma mère est décédée.

— Attendez, je vais voir si monsieur le curé est disponible.

Elle referma la porte. Jean-Baptiste patienta. Le vent glacé de la mer courait sur la galerie et cinglait sur les bardeaux de cèdre du toit.

De nouveau, la porte s'ouvrit.

— Monsieur le curé peut vous recevoir. Entrez.

— Merci, répondit Jean-Baptiste.

La servante lui fit signe de s'asseoir sur une chaise dans une sorte de boudoir rempli de livres et orné de gravures religieuses.

Il faisait trop chaud pour Jean-Baptiste vêtu de son manteau de grand froid.

Jean-Baptiste attendit, crispé sur la chaise, il examina le décor.

Enfin, le curé avança. Il portait une soutane noire. C'était un homme sérieux, solide, carré, avec un léger embonpoint, une force de la nature. Jean-Baptiste se leva.

— Asseyez-vous, lui dit le curé. Votre mère a rejoint la maison du Père, à ce que l'on me dit.

— Oui, monsieur le curé.

— Mes condoléances, jeune homme. Je vais consigner tout cela dans les registres. Nous pourrions procéder très rapidement à l'enterrement. Le sol n'est pas complètement gelé, cela éviterait de remettre l'inhumation au printemps. Ce qui vous épargnerait une autre épreuve. Qu'en dites-vous ?

— Oui, comme vous le voudrez, monsieur le curé.

— Donc, dans deux jours. Cela convient-il ? Demain dimanche, j'annoncerai la cérémonie à l'église. Lundi, la dépouille y sera conduite et nous procéderons aux funérailles. Cela vous va ?

— Oui, monsieur le curé.

— Alors j'espère vous voir demain à la messe.

— Oui, monsieur le curé.

— Au revoir, monsieur Beausoleil.

Le curé se leva, tendit la main à Jean-Baptiste, le fixa droit dans les yeux. Jean-Baptiste ne baissa pas le regard. Le curé sembla surpris, puis Jean-Baptiste crut discerner de la compassion dans les yeux du curé.

— Condoléances, et bon retour chez vous.

Jean-Baptiste fut reconduit à la porte par la servante toujours aussi engoncée dans sa sévérité.

Jean-Baptiste reprit ses raquettes, il marcha au milieu de la rue Principale. Demain aurait lieu la messe, et après-demain l'enterrement. Tout allait vite. Il pensa à sa mère, elle allait être descendue dans un trou sombre et glacé. Certes, ce n'était plus elle, mais c'était elle tout de même. Le temps de la grande séparation arrivait. Jean-Baptiste ne se sentait pas prêt à l'affronter, mais il le fallait. Jamais sa mère, jamais son père ne s'étaient plaints. Il n'allait pas commencer, il était assez vieux pour pouvoir se débrouiller. D'autres étaient orphelins en plus bas âge.

Il haussa les épaules, repoussa ce fardeau qui s'abattait sur lui. Quant à l'attitude du curé et de la servante, elle aurait pu être pire. Entre baptême et enterrement, la famille de Fond-des-Brisants ne fréquentait pas souvent l'église. Le curé savait certainement que les Beausoleil ne blasphémaient jamais, même dans les graves ennuis du quotidien, que le crucifix était bien en vue dans la demeure, non par obéissance à la coutume, mais par dévotion. Mais ni son père ni sa mère ne participaient aux interminables adorations, processions et autres cérémonies. Pâques et Noël étaient fêtés, malgré tout, chez ces esprits plutôt libres. Le curé était resté distant, se disait Jean-Baptiste, comme nous l'étions et comme je le suis. « La religion, c'est personnel, c'est l'homme qui a créé la religion, pas Dieu. Fais bien le bien ! Soit bon. Pour le reste, tu verras quand tu seras grand », disait Alcide.

Le père s'exprimait rarement ainsi. Chaque mot était important. Il n'avait pas besoin de faire de discours, on pouvait lire sur son visage. Sa mère était plus loquace, mais à peine plus, ses yeux surtout parlaient. Jean-Baptiste apprit vite à en percevoir les nuances, les forces, les sentiments.

Jean-Baptiste jasait souvent, comme on dit, les parents l'écoutaient, hochaient la tête, souriaient. Jamais de cris dans cette maison. La vie roulait d'une voix douce et apaisante et, enseignement surprenant dans un village de commérages, les parents recommandaient à leur fils de toujours reconnaître le bien chez autrui. Ce que Jean-Baptiste trouvait très difficile. Les parents ne disaient jamais de mal des autres, des voisins. Il n'y avait que certains politiciens, surtout ceux qui n'aimaient ni les Canadiens français ni les Acadiens, qui ne résistaient pas aux critiques de la maisonnée.

— Non seulement ils nous mangent la laine sur le dos, mais ils nous déporteraient une seconde fois, s'ils le pouvaient, râlait son père à la lecture du journal. Je parle français, suis Canadien français, suis Acadien avant tout, mon sang est de France, de Mi'kma'ki¹, et qui sait, d'Angleterre,

d'Écosse ou d'Irlande, je suis un sang-mêlé, donc je suis d'icitte et pas question de me forcer à parler une autre langue ou à déménager ! Voilà pourquoi il tenait aussi à sa religion, son église : « Ce sont *nos* institutions, après tout ». Jean-Baptiste pensait à tout cela, et aux nombreux souvenirs d'enfance, de jeunesse heureuse, ils s'enfuyaient à trop vive allure ces jours-ci.

Le bonheur s'effaçait, comme vagues sur la rive.

Jean-Baptiste eut le sentiment d'avoir brusquement vieilli.

-
1. « Le mot Mi'kmaq signifie "allié" ou "mes frères amis." Les Mi'kmaq font partie de la famille algonquine. Ils habitent le territoire du nom de Mi'kma'ki, qui comprend les provinces maritimes du Canada ainsi qu'une partie de la Gaspésie, au Québec. André-Carl VACHON, *op. cit.*, p.16.

Le magasin général

Jean-Baptiste, les raquettes sous le bras, se dirigea vers le magasin général. Les clients et le personnel le dévisagèrent.

— Ça fait longtemps qu'on t'a vu, lui lança le patron derrière le comptoir.

— Bonjour, monsieur.

— Ta mère, on ne l'a point vue non plus depuis un bout. Elle va bien, toujours ?

— Elle est morte...

Tous se retournèrent vers Jean-Baptiste.

— Quand ça ? C'est pas possible ! Elle est venue encore récemment. C'est vrai que je la trouvais pâlotte. Pour moi est morte du chagrin de son mari. Pauvre madame Jeanne. Toujours les meilleurs qui partent les premiers.

— Merci pour nous, rétorqua une cliente.

Un homme âgé s'avança, il tendit sa main à Jean-Baptiste, il ôta son chapeau et lui dit :

— Mes sympathies.

— Merci, monsieur.

— Paix à son âme, dit la patronne en servant une cliente et en l'arrosant d'un sourire aussi large que commercial.

— On est peu de choses, ajouta-t-elle à la cliente.

— C’est bien vrai ça, peu de choses, affirma la cliente.

— Au revoir et merci, madame Lachance.

Et la cliente sortit.

— Et toi, on te sert quoi aujourd’hui ? demanda le patron.

— De la farine, un sac moyen, du sucre, de l’huile et un paquet de chandelles.

Un commis s’empressa d’aller en arrière du magasin et revint avec le sac de farine.

— Ce sera tout ?

— Oui, répondit Jean-Baptiste à voix basse.

— Tu vas trouver le temps long, là-bas tout seul à Fond-des-Brisants.

— J’sais pas.

— On a toujours besoin de bras au village, il y a le bois, les travaux, le pelletage, enfin tu sais ce que je veux dire.

— Oui, monsieur.

— Bon, tu me règles tout de suite ?

— Oui.

La grosse caisse luisante résonna, afficha le total de ses chiffres imposants et sonores.

Jean-Baptiste rangea le tout dans sa besace, salua et sortit.

Le froid le saisit. Le ciel était déjà sombre, la neige reprenait.

Il se hâta.

À la sortie de Piligan, se dessina devant lui le chemin vers la maison, un chemin de solitude, vers un foyer qu’il aimait et où gisait sa mère.

Il haussa de nouveau les épaules, croisa une carriole. Le conducteur fit mine de ne pas le voir. À la gauche de Jean-Baptiste, la mer montait et descendait entre blancheur glacée et eaux libres. Les oiseaux migrants étaient tous partis. Le vent gelé soufflait sur ses joues. Il hâta le pas, le cœur triste.

Il n’avait pas peur de la nuit et le chemin, il le connaissait.

Le vent balayait tout, pas d’arbres pour arrêter sa course. Par endroits, les raquettes calaient et subitement, il se retrouvait sur le chemin glacé, sur la terre nue et dure. Le vent sifflait.

Jean-Baptiste pensait à sa mère, seule dans la maison froide. Demain, on viendrait la chercher pour conduire le corps à Piligan. Cette nuit serait la dernière qu'il passerait avec elle à la maison.

Dormir dans la même pièce que sa mère morte, cela ne l'inquiétait pas. Ce serait sa façon de l'accompagner sur l'ultime rive de la vie.

Le vent mordait. Jean-Baptiste peinait. Malgré la noirceur, il parvenait à se repérer. C'est à bout de souffle qu'il s'engagea dans le chemin qui monte vers la maison. Quand Jean-Baptiste était jeune, ils avaient un cheval, Champion, c'était plus qu'un cheval, un ami de la famille. Avec lui, Alcide ouvrait le chemin. Puis, ils avaient dû le prêter en location, à la grande tristesse de la famille. On n'avait plus assez d'argent pour payer les onguents et autres traitements pour Champion. Alors, le cheval avait été partagé avec Donat à David, le bedeau et fossoyeur, qui adorait l'animal.

Tout le monde s'était accommodé de cet arrangement, le cheval passait une partie de l'été heureux dans les pâturages des Beausoleil, gambadant autour de la maison. Depuis le décès du père, le cheval venait plus rarement, la mère avait réduit l'ampleur des travaux aux champs, mais l'hiver, pour ouvrir les chemins, Champion manquait, on allait le chercher dès que possible et dès que disponible.

À Fond-des-Brisants, plus qu'ailleurs, la neige était abondante. En ce moment, Jean-Baptiste en avait à la taille. Cette neige précoce et si fournie surprenait Jean-Baptiste. Les raquettes s'enfonçaient, semblaient couler, il fallait relever les genoux pour s'appuyer sur ce drap qui aussitôt se déroba sous les pas.

Angelaine

Tout en cheminant péniblement dans la neige cotonneuse, Jean-Baptiste se rappelait une rencontre avec Angelaine, sa grande amie d'école.

C'était il y a un an, par un soir frisquet de fin d'été. Jean-Baptiste nettoyait un bateau de pêche, alors que tout l'équipage était déjà reparti à la maison.

Dès qu'il vit Angelaine, Jean-Baptiste sauta sur le quai. Ils s'assirent sur des cordages, regardèrent le soleil couchant qui se déployait dans des teintes de rouge, d'ambre et de feu.

— Ça fait plaisir de te revoir, Jean-Baptiste.

— Moi aussi.

— La pêche a été bonne ?

— Pas pire, la mer était belle. Comment vas-tu, Angelaine ?

— Bien, mais j'avais besoin de sortir de la maison. Trop de chicanes. Mais ce n'est pas nouveau. Mes parents, c'est souvent comme l'eau et le feu.

— Des parents qui s'aiment, y a rien de plus beau.

— Des parents qui se disputent, y a rien de plus laid.

— Les miens s'adorent.

— Les miens, ça dépend des jours, et puis entre mes frères et sœurs, ce n'est pas toujours l'harmonie non plus.

— Tu sais que je suis fils unique. Le curé reprochait toujours à mes parents d'empêcher la famille. Le curé leur disait : « Vous devez avoir au moins dix enfants ! » Mes parents ne répondaient pas. Comment faisaient-ils pour ne pas avoir d'autres enfants ? Je ne sais pas. Peut-être un secret des Mi'kmaq ? C'était toujours le même refrain. Le curé ne lâchait pas, ce sont eux qui ont lâché le curé ! On est resté au loin, ça ne nous a pas fait aimer, au village. Tu comprends ?

— Oui. Mes parents ont eu deux garçons et deux filles. Chacune et chacun des enfants est parti de son côté, je suis la dernière, je ne vois que rarement mes frères et ma sœur. Ils habitent dans d'autres villes et villages, ils ne nous écrivent presque jamais. Même pas pour Noël. Ma mère est trop autoritaire. Elle décide de tout. Mon père est un rêveur, un homme libre, sans attaches. Lui, il voulait voir le monde, naviguer, visiter des terres lointaines, ce n'était pas un pêcheur, c'était un voyageur. Un jour, alors que mes aînés avaient déjà quitté la maison, mon père a dit à ma mère : « Je vais prendre l'air pour quelques jours. » Comme mes parents se chicanaien pour des riens, il a pris son sac de pêcheur, il y a rangé quelques vêtements et objets et il est parti dans l'automne doré. Où est-il allé ? Je ne sais pas. Ma mère était fâchée contre lui. Elzéar, ça ne l'a pas arrêté. Il a laissé de l'argent dans le tiroir et il a quitté la maison sans se retourner, juste un petit baiser pour moi. Ma mère a essuyé ses larmes de colère et la vaisselle en même temps, ajoute Angelaine en souriant tristement.

De ses yeux verts émanaient une lumière marine, leur clarté limpide foudroyait Jean-Baptiste. L'auréole de ses cheveux blonds, qui dépassaient de sa tuque, et sa crémone au vent, soulignaient les doux traits de son visage. Sa voix était apaisante, Angelaine articulait chaque mot qu'elle semblait croquer tel un fruit suave.

— Et puis, poursuivit-elle, il nous est revenu avec la première neige. Pour moi, c'était le père Noël ! Il est arrivé comme s'il rentrait d'un séjour de travail au chantier de bois. Il était réjoui, épanoui. Il a ouvert son sac, a déballé des cadeaux pour moi et un bracelet pour maman. Mes parents étaient de nouveau ensemble, mais pas unis. Prendre l'air avait fait du bien à mon père. Et peut-être à elle aussi. Il nous raconta qu'il s'était fait embaucher sur une goélette, qu'il était allé jusqu'à Québec, la belle ville de Québec, disait-il. C'est de là qu'il nous rapportait les cadeaux. Il nous contait des histoires de mer, les baleines, le fleuve et le golfe, la marée et les

vents, les courants et la navigation. Et au printemps, la bougeotte l'a repris. Ma mère lui tombait sur les nerfs, moi aussi, elle ne me lâchait pas. Lui, il fallait qu'il parte. Il s'en est allé un beau matin, pour s'engager, qu'il disait : « Il y en a qui vont dans les forêts de l'Ouest, en Ontario, en Mauricie, moi, c'est la mer ! ».

Cette fois, mes parents se sont embrassés, pas tendrement, mais c'était un au revoir poli. Mon père m'a serrée dans ses bras, je pleurais. Il était triste, là j'ai su qu'il m'aimait vraiment, qu'il aimait ma mère, mais qu'il étouffait dans cette maison. Il ne supportait pas une vie de routine, une vie toujours pareille entre le village, le curé qui nous surveillait, les autres qui jasaient sur nous, notre petite misère et les remontrances perpétuelles de ma mère. Avant de mourir, il voulait voir du pays et revenir au printemps avec le pécule amassé. Au printemps, il a réapparu. Mais que l'hiver fut long. Où était le père ? Que faisait-il ? Avec qui ? Avait-il une autre femme ailleurs, ou d'autres femmes ? J'étais assez grande pour me poser des questions. Ma mère ne s'interrogeait plus, son mari était ainsi, qu'il boive dans une taverne en ville où qu'il navigue de femme en femme semblait, en apparence, peu lui importer. Elle aussi était libre, du moins tentait-elle de l'être. Autant dire que personne ne comprenait ni n'admettait ça à Piligan. Le père était même allé dans une île où on parlait français, comme nous, des Blancs, des Noirs, tout mélangés, de belles personnes, qu'il disait, le père.

Il nous en a rapporté, des masques. Et il avait un autre bracelet pour ma mère. Il racontait qu'il avait embarqué à Halifax et que là aussi, il y avait des Noirs canadiens. Moi, je n'avais jamais vu de Noir. Et puis un jour, le père est revenu, mais il n'allait pas bien. Ce n'était plus le jeune homme vigoureux qui s'en allait, le sac de pêcheur sur le dos. Elzéar était voûté, il respirait lentement. Il nous est arrivé en janvier. Ma mère et mon père se sont alors retrouvés, comme avant, distants, sans réelle affection. Ils vivaient ensemble, mais ils étaient comme séparés. Ils étaient unis par l'Église, mais pas par le cœur. Une cohabitation, pas une amitié. J'ai compris que mon père était pareil à un oiseau, il partait en migration, son épouse l'attendait sans jamais le condamner ouvertement. Au fond d'elle-même, Abella, ma mère, lui en voulait certainement. Les hivers sont longs, toute seule à élever les enfants, et avec peu d'argent.

Elle lui a laissé sa liberté, sinon, il serait peut-être parti définitivement. Tous les deux, ils s'accrochent pour un rien, ils s'*ostinent* tout le temps. Elle

lui tombe dessus. Ça me soulage un peu, car quand il est absent, c'est moi qui mange les remarques désobligeantes.

Ma mère n'a pas eu la vie dont elle rêvait. C'est une meneuse, pas une femme soumise. Je comprends très bien ça. Mais elle ne me laisse pas beaucoup de liberté non plus.

C'est pour ça qu'un jour, j'ai davantage compris mon père. Je lui ai dit qu'il avait bien fait de voyager quand il était jeune. Ça l'a apaisé.

C'était ainsi pour eux. Le père s'est rétabli, il n'a plus quitté le foyer. Il a travaillé par-ci par-là, et c'est de même ça depuis près de trois ans.

Maintenant, c'est moi surtout qui subis les humeurs de ma mère, je n'en peux plus.

« Tais-toi et fais ce que j'te dis ! T'es bonne à rien ! Tu fais tout mal ! Obéis ! Tais-toi quand j'parle ! Va te laver ! Tu ne comprends rien ! Non, pas comme ça. Obéis un peu. On voit que tu retiens de ton père. Sale gamine ! Tu n'écoutes pas quand on te parle. Tu n'écoutes jamais. Tu n'en fais qu'à ta tête ! Qu'est-ce que j'ai fait au Bon Dieu pour avoir une fille pareille ? »

Pas de coups, mais des mots durs, prononcés d'un ton sévère, constamment. Comment est-ce possible chez une mère ? J'ai bien vu à l'école que la maîtresse n'était pas comme ça, que les autres enfants ne se plaignaient pas de leur mère, que leur mère n'agissait pas comme la mienne. Pourquoi ? C'est grâce à l'école, à la maîtresse, que j'ai pu m'en sortir.

Maintenant, je laisse ma mère parler. C'est ma mère, je l'aime, mais elle ne m'aime pas vraiment. Je vais m'inscrire à un cours de secrétariat, j'irai en ville pour ça. Dès que j'aurai des diplômes, je quitterai Piligan, je ne veux plus vivre près de ma mère.

Ils se regardèrent. Eux aussi, ils formaient un couple étrange. Même s'ils étaient jeunes, ils avaient déjà un passé commun, des allées et venues, des départs et de rares retrouvailles, comme aujourd'hui.

Jean-Baptiste se souvenait de la petite école, la seule qu'il avait fréquentée.

Ils étaient enfants. Les adultes souriaient en les voyant marcher dans le village, en se tenant la main comme des grands.

Ainsi, pendant des années, ils avaient parcouru le même chemin, main dans la main, puis il la quittait pour poursuivre sa route vers la maison de Fond-des-Brisants. La vie les a ensuite séparés. Angelaine est partie vers la grande école, lui vers les champs, le travail de journalier, il a aidé dans les écuries, les fermes autour, sur les bateaux de pêche. Ils se sont revus parfois, au magasin général, plus rarement à l'église, que Jean-Baptiste ne fréquentait pas souvent. Elle avait changé, elle devenait une femme. La vie les éloignait. Elle est partie en ville, afin de suivre des cours pour être secrétaire. Lui est resté à Fond-des-Brisants, collé à la boue des champs, à la vase des marais.

Et ce soir-là, au couchant sur la mer, ce fut une heure de confidences.

Ils se quittèrent comme s'ils s'étaient vus la veille. Le passé et le présent s'étaient rejoints en quelques minutes de bonheur et de partage.

Hélas, un jour, il la vit au bras d'un jeune homme élégant, c'était en été, il y a quelques mois de cela, dans la rue Principale. Ce jour-là, Jean-Baptiste se sentit seul, pauvre, sale, ébouriffé, mal éduqué. Le monsieur portait un chapeau brun, Jean-Baptiste sa casquette gris délavé. Le couple marchait devant le magasin général. Angelaine était vêtue d'une robe ample, ses cheveux entouraient d'un nuage d'or son visage piqueté de taches de rousseur. Le cœur de Jean-Baptiste se fendait telle une bûche sous la hache. C'était brutal, sec, définitif, une peine d'amour qui creuse des sillons pour longtemps. La page de l'enfance se tournait, la page des jours heureux s'enfuyait. Il était loin le temps de la petite école et des retours main dans la main.

Le temps passa. Jean-Baptiste pensait souvent à Angelaine. Il souhaitait la revoir, mais il n'osait pas lui parler. Il craignait de la rencontrer, voulant la garder intacte dans son souvenir, conserver l'espoir, ne rien savoir d'elle de peur d'apprendre qu'elle était mariée, qu'elle avait un enfant, qu'elle lui échappait pour toujours. Maintenant, elle était peut-être en ville. Avait-elle souhaité se marier pour s'éloigner le plus vite possible de la maison familiale ? Jean-Baptiste ne faisait rien pour avoir de ses nouvelles, mais au moindre écho, il était attentif. Il évitait de passer dans sa rue, c'est ainsi qu'il la portait en lui.

C'était un amour d'enfance, pur et sans nuages, qu'il protégeait dans son cœur craintif.

Bonjour, maman

Jean-Baptiste avait beau se convaincre qu'il devait être fort et courageux, le décès de sa mère l'accablait. De retour du village, il savait bien que sa mère ne l'accueillerait plus sur la galerie, et pourtant, il la guettait, elle dont il devinait avant la silhouette penchée sur les petites fenêtres. Le cœur lourd, la besace sur le dos, il ne remarqua pas que le ciel s'était dégagé.

Enfin, il atteignit la galerie. Il repoussa la neige en se servant d'une raquette comme pelle. Il se secoua longuement. Il avait de la neige partout, jusque dans le cou. Il ouvrit la porte. La maison lui parut plus froide que dehors. Il tâtonna dans la pénombre, trouva le chandelier, frotta une allumette contre le grattoir. La flamme vacilla sur la bougie. Il jeta un coup d'œil vers sa mère, elle gisait figée comme un arbre mort.

— Bonjour, maman, bonjour, Jeanne.

Il observa le profil émacié. Les paupières cachaient les yeux que Jean-Baptiste avait fermés lors de l'adieu.

La nuit funèbre commençait. Les idées et les souvenirs affluaient. Sa gorge se nouait. Au bout de quelques minutes, il s'aperçut qu'il parlait seul à voix haute. Cela l'intrigua. La solitude, il ne la connaissait pas, ici il y avait toujours eu quelqu'un. Les départs du père pour les chantiers, son voyage sans retour vers l'au-delà, ils s'y étaient finalement habitués, sa mère et lui.

La maison était peuplée d'ombres et de pensées, c'était une maison étroite et sombre, mais immense et sans autre voix que la sienne qui tombait dans la nuit solitaire.

Demain, Donat viendrait chercher le corps. La maison serait encore plus vide que maintenant. Jean-Baptiste craignait cette absence, tout était arrivé si vite et si durement.

Il toucha les mains de sa mère. Elles étaient glacées.

Il enleva sa besace. Il prit du bois, du papier journal, de l'écorce de bouleau. Il remua un fond de braises, la flamme rejaillit. Une fumée de bois sec monta dans la pièce tel de l'encens. Il ferma la porte du poêle, alluma une autre bougie. Il se tourna vers sa mère. Il avait envie de lui parler, mais se ravisa comme si la folie guettait, comme si elle l'attendait à la porte de trop fortes émotions, d'intenses douleurs pour l'entraîner en des dérives sans horizon.

Il sortit les affaires de sa besace, déposa les livres sur la table, rangea les journaux à côté.

Il regarda dehors, l'obscurité gagnait sur le jour.

Les voisins étaient trop éloignés, nul ne viendrait veiller la défunte. Jean-Baptiste n'avait prévenu personne. De toute façon, les plus proches en distance ne l'étaient point dans le cœur.

Les ombres dansaient sous les lueurs des bougies. Le vent grondait contre la maison, miaulait, parlait en utilisant des mots étranges, sourds ou aigus, lancinants ou suppliants. Le vent ne composait pas de phrases, il frappait la maison de sons presque humains. Elle était comme un navire dans la tempête. Le vent courait, cinglait, caressait et revenait en furie, il chantait, pleurait en longues vagues. La maison vibrait, répondait au vent. La maison était un bateau tout de bois vêtu, les fenêtres, des hublots que le vent giflait.

Toujours ses yeux retournaient vers sa mère. Le corps n'était plus qu'une enveloppe, une forme qui diminuait, rapetissait dans la nuit maintenant complète. Déjà la nuit, pensa-t-il.

Comme elle fut longue cette traversée de la nuit en compagnie de sa mère ! Jean-Baptiste ne pouvait employer le mot cadavre, non, c'était sa mère. Il perdait le son de sa voix, la lumière radieuse de ses yeux, la danse de ses pas.

Assis près d'elle sur la chaise berçante, il tentait d'imprimer en lui ce qu'il pouvait de la vie de Jeanne. Le sommeil venait chercher Jean-Baptiste, il sentait une profonde fatigue, presque une lassitude de la vie. Prudent, il souffla les bougies et dans la noirceur, revint s'asseoir auprès de sa mère.

Ainsi il somnola, errant entre des mondes de souvenirs et cette proximité de l'être cher encore présent et absent.

Dans cette errance nocturne, il attendit les lueurs de l'aube, qui, lentement, pointèrent dans le levant poudré de rose.

OceanofPDF.com

Le grand départ

Sur un sentier de neige immaculée, tiré par un cheval fringant, glissait un corbillard noir.

Jean-Baptiste regardait par la fenêtre. L'émotion le saisit. Il reconnut la silhouette bien emmitouflée de Donat à David, le manteau lourd, la tuque enfoncée, les grosses mitaines et, surtout, il reconnut Champion, le solide cheval canadien qui parcourait à grandes foulées le chemin qu'il connaissait si bien.

Jean-Baptiste sortit. Il avança vers eux. La carriole s'immobilisa.

— Salut ! Donat fit un signe de la main.

— Salut, Donat.

Donat, gêné, les yeux à terre, tendit la main à Jean-Baptiste.

— Ta mère, ma femme et moi, on l'aimait bien, pis ton père itou. C'est ben triste, mon gars.

Il se tourna vers la boîte en bois arrimée sur la carriole. Champion bougeait dans les brancards. Jean-Baptiste vint le caresser. Champion était né dans l'enclos à gauche. Champion, c'était l'enfance joyeuse, les grandes randonnées dans les collines en arrière, les voyages de bois l'hiver, c'était le compagnon des trajets vers Piligan, le visage que l'on saluait dès que l'on sortait de la maison le matin. C'était une flambée de souvenirs chéris, de promenades en carriole, c'était un ami pour Jean-Baptiste. Ces deux-là se tenaient tout proches, l'un comprenant l'autre. Champion, bâti comme une

charpente puissante, les yeux vifs, se frottait contre Jean-Baptiste qui ne put retenir ses larmes.

Donat fit semblant de ne rien voir, tant son cœur à lui aussi se brisait. Il dégagea la neige des patins, pour se donner un air d'homme au travail, mais les patins n'avaient pas besoin d'être nettoyés. Donat regarda la baie, le bordage glacé, l'eau libre, la neige qui volait au vent comme de l'écume. Donat avait toujours aimé se rendre ici, mais cette fois, c'était trop douloureux. Lorsque le père était parti, au moins il y avait la mère et le fils et puis Champion.

Là, il appréhendait la mise en bière. Il avait bien arrimé la boîte, maintenant il devait affronter le moment difficile.

C'est avec un sanglot que Jean-Baptiste caressa encore une fois Champion et qu'il rejoignit Donat à l'arrière de la carriole.

— On y va ?

Jean-Baptiste opina. Tous deux transportèrent la boîte à l'intérieur. C'était un cercueil on ne peut plus simple, en bois, sans aucune décoration. Donat enleva sa tuque.

Ils déposèrent la boîte le long du lit. Donat se signa.

— On va dire un *Pater* et un *Ave*. J'suis pas curé, mais ta mère ne peut pas partir comme ça de chez vous.

À voix basse, Donat murmura les prières. Jean-Baptiste, la gorge serrée, les sanglots retenus, articula quelques mots.

Donat sortit une couverture du cercueil.

— Je vais protéger ta mère. Son visage est encore si beau.

— Attends, lança Jean-Baptiste.

Il s'avança, remplaça les doux cheveux bouclés de sa mère, lui caressa très lentement le visage.

— Au revoir, maman, au revoir, Jeanne...

Délicatement, Donat recouvrit le corps de Jeanne. Tous deux le glissèrent dans le cercueil. Donat cloua le couvercle. Les coups résonnaient dans la tête de Jean-Baptiste. Chaque clou l'affligeait, comme ceux de la croix du Christ, pensa-t-il. C'était donc cela, l'agonie ? Le calvaire ?

Le lit était vide, restait l'empreinte en creux. Ils levèrent le cercueil. Il était léger.

Ils sortirent le cercueil de la maison. C'était la dernière fois que Jeanne franchissait la porte de la vie, elle entra dans l'autre monde. Les larmes

voilaient les yeux de Jean-Baptiste.

Le cheval les accueillit avec des coups de tête. Jean-Baptiste l'observa. Avait-il deviné ? Il était sérieux, se doutait-il de quelque chose ? Donat attachait solidement le cercueil.

Pour une ultime fois, Jeanne repassait par le chemin de la maison.

Jean-Baptiste la revoyait revenant de Piligan, les cheveux flottant dans le vent marin, la longue robe, les paniers chargés des emplettes faites au magasin général et de fleurs de bords de chemin, de plantes pour les tisanes ou les décoctions médicinales. Il pensait à son sourire lumineux, à ses yeux clairs et amoureux quand elle découvrait le père et le fils autour de la maison.

Donat et Jean-Baptiste allaient se saluer, mais Jean-Baptiste ne pouvait quitter sa mère, il était semblable à un bateau qui ne peut lâcher le quai, remonter les amarres, il y avait un lien qui ne pouvait se briser ici et maintenant. Donat comprit.

— Veux-tu nous accompagner au village ?

Ce « nous » toucha Jean-Baptiste droit au cœur. Ce « nous », c'était maman, Donat, et Champion.

Jean-Baptiste fila dans la cuisine, saisit son manteau, ses mitaines, sa tuque, sa besace et ferma la porte de la maison.

Au passage, il salua Champion d'une caresse sur le chanfrein.

Jean-Baptiste s'assit à droite de Donat.

À peine une touche sur les guides et le cheval dégagea la voiture de la neige. Ils descendirent le chemin vers la mer.

Jean-Baptiste et Donat gardèrent le silence tout le long du trajet. Le ciel jouait dans les gris bleus ourlés de noir dans le lointain. Le vent annonçait de la neige, peut-être demain, pour l'enterrement. Qu'importe, pour l'instant les sabots frappaient la neige battue du chemin, ils allaient dans un balancement régulier, réconfortant.

Dans la rue Principale, ils croisèrent quelques personnes qui toutes s'arrêtèrent pour se signer et lever leur chapeau. Le cheval connaissait le chemin, les muscles saillants et vigoureux, il avançait avec noblesse.

Ils arrivèrent à l'arrière de l'église. Le cheval s'immobilisa de lui-même.

— On va rentrer le cercueil. Donat ne disait pas la boîte, quand il y avait un corps entre les planches. Il restera là pour la nuit.

Ils ôtèrent leur tuque et entrèrent dans la sacristie. Donat avait déjà placé les tréteaux en bois. Ils déposèrent le cercueil dessus. Donat se signa, Jean-Baptiste caressa le cercueil et ils sortirent.

Jean-Baptiste rejoignit Champion, le flatta. Le cheval était heureux. Cette joie reconfortait Jean-Baptiste en même temps que le chagrin le minait.

— C'est le meilleur cheval que j'aie eu, confia Donat.

— Merci d'en prendre soin, répondit Jean-Baptiste.

— C'est lui qui prend soin de moi ! Je ne lui ai jamais infligé un coup. Jamais. Pis je lui en donnerai jamais. Trop fin pour ça.

Ils se regardèrent.

— À demain, Jean-Baptiste.

— Merci, Donat.

— On sera là, pour l'enterrement, dit-il en montrant le cheval.

Ce « on » fit plaisir à Jean-Baptiste qui reprit le chemin du retour, soulagé d'avoir accompagné sa mère jusqu'au bout et d'avoir eu du réconfort. Tout n'était pas perdu malgré la détresse, il y avait encore de bonnes personnes, Donat entre autres et un Champion, comme jadis, franc, solide, généreux.

Jean-Baptiste marcha tout droit, sans regarder les maisons.

Un foyer vide l'attendait, mais il lutterait contre la douleur. Le lendemain, il devrait se montrer digne de ses parents, être fort comme eux, être fort comme Champion.

Mes condoléances

Dimanche, quand le prêtre annonça aux fidèles le décès de sa mère et son enterrement le lendemain, Jean-Baptiste fondit en larmes. Au milieu de son chagrin, il sentit la présence d'Angelaine. Il eut honte de sa faiblesse. C'était comme si, par sa douleur, il tentait de l'apitoyer, de l'amadouer, de se rendre intéressant. Sa détresse allait attirer l'attention d'Angelaine sur lui, au moment même où l'on parlait des funérailles de sa mère. Il étouffa ses sanglots. C'est avec soulagement qu'il entendit l'*Ite, missa est*. Il s'agenouilla pour la bénédiction et se rassit. Il préféra attendre que les autres paroissiens partent pour remonter l'allée vers la porte principale dont la rosace disait que le jour était sous un franc soleil, alors que lui était dans la noirceur du deuil. Des gens vinrent lui tendre la main, lui exprimer des mots de réconfort.

Il avança dans l'église maintenant déserte. Les derniers fidèles venaient de sortir dans des papotages discrets. Une femme remplaçait les étoffes blanches sur la sainte table. Un rayon de soleil irisait la tête de la statue de saint Antoine.

Jean-Baptiste vit ce qu'au fond de lui il espérait, Angelaine l'attendait sur le parvis. Il avança, mal à l'aise dans son costume des grandes occasions qui sentait le coffre de cèdre. Elle était lumineuse, Angelaine, élancée, avec une robe sombre, ses boucles d'or, sa crémone ample, ses yeux turquoise qui l'envoûtaient.

Il se trouva gauche, emprunté, après tout il n'était qu'un garçon de ferme, un ouvrier du bois, un mousse, un journalier en tout genre.

Elle arborait un sourire accueillant qui n'exprimait pas la pitié, ce qui soulagea Jean-Baptiste. Elle tendit la main.

— Mes condoléances, dit-elle, en articulant clairement ces deux mots.

Pour Jean-Baptiste, ce fut un vent de tendresse.

Il se sentit rougir. Ce n'était plus la compagne d'école qu'il avait devant lui, c'était presque une dame, une jeune fille au seuil d'une belle vie, une femme élégante au regard fraternel. Jean-Baptiste perçut, comme jadis, la pureté qui était le sceau de leur amitié enfantine.

— J'ai toujours aimé tes parents, je les ai toujours admirés.

Jean-Baptiste triturait sa tuque entre ses doigts, oscillait gauchement sur ses jambes.

— Je ne savais pas qu'elle était si malade. Je regrette de ne pas avoir pu vous aider.

— Merci...

— Lorsque ton père est parti, j'aurais aimé vous saluer, j'étais hors du village à ce moment-là.

Jean-Baptiste pensait à ce jeune homme qu'il avait vu en compagnie d'Angelaine. Revenaient les mêmes questions, vivait-elle seule ? Ou chez ses parents ? Était-elle mariée ?

— Je serai là pour l'enterrement.

— Merci, Angelaine.

Le cœur lourd, il pleura. Il eut honte. Surtout ne pas engendrer la pitié. Mais c'était trop tard, il ne pouvait se ressaisir.

Ils descendirent le perron de l'église. Quelques personnes devisaient non loin. Ils observaient ces deux jeunes qu'ils avaient vus petits marcher main dans la main dans la rue du village.

— Et si nous parcourions un bout de chemin ensemble ? proposa-t-elle.

Jean-Baptiste aurait marché plus qu'un bout de chemin. Il avait tant à dire, à savoir, à aimer.

Ils avancèrent côte à côte, comme jadis. Tous deux étonnés, émus de se retrouver sur le même parcours, celui de l'enfance. En ces journées de douleur, ce rayon de bonheur éclairait le cœur de Jean-Baptiste. Il n'osait y croire. Il s'interdisait de rêver, la vie n'est pas ainsi, la vie est rude. Il faut tant travailler, en forêt, en mer, dans les champs, tout bâtir, les maisons, les

charpentes, les bateaux, les relations. Ils marchèrent en silence comme pour aller puiser au fond d'eux-mêmes les trésors de leur enfance, ces bijoux balayés par l'adolescence et ses courants contraires. Cela faisait long-temps que Jean-Baptiste avait compris que la vie était comme la mer, un jour toute douce, toute claire, puis tourmentée, hérissée de vagues sauvages, flots en fracas et puis calme et en paix.

Chaque pas les ramenait vers les jours d'avant, quand ils rentraient à la maison, la tête pleine de rêves, imprégnés de la chaleur de la petite école, de la passion de la maîtresse qui les ouvrait à la connaissance du monde. Les règles de grammaire, de calcul, la géographie et ses noms fabuleux, l'histoire et ses héros, le français et le bon parler, si cher aux Acadiens, habitaient leur esprit en éveil. La maîtresse offrait des boîtes de merveilles où on pouvait puiser sans fin des joies sublimes. Il faisait bon dans la pièce où le poêle ronronnait. La maîtresse écrivait sur le tableau noir des mots nouveaux, la neige collait aux petits carreaux, la salle de classe sentait les manteaux mouillés, la laine humide, les bonnets, un peu aussi la vache ou l'écurie où certains étaient passés tôt le matin. Il y avait un rythme, une routine que l'on suivait chaque jour et qui rassurait.

La récréation était un temps de retrouvailles, de courses dans un espace qui paraissait immense, mais qui n'était qu'une cour ensoleillée et enneigée où trônaient quelques arbres qui avaient vu des générations de villageois se succéder. Ces patriarches de l'école, ces érables étaient aimés de tous ; quand la maîtresse avait les yeux tournés, on tentait de se hisser sur les premières branches pour voir le monde et même les pays lointains. Les années s'écoulaient, c'était la fin de l'école, le départ, les adieux aux amitiés enfantines.

En ce moment, ils parcouraient ensemble le chemin de leur vie passée, comme un vieux couple d'enfants qui se retrouvaient, étonnés d'avoir tout ce fonds commun, cette richesse léguée par la maîtresse d'école.

— C'était bien, avant, murmura Jean-Baptiste.

— Oui, soupira Angelaine. Un soupir qui signifiait peut-être « dommage que cela fut, espérons que cela revienne », se disait-il

Dans quelques instants, ce serait le terme de leur promenade, qu'allaient-ils se dire ? Des mots convenus, non, ce n'était pas possible. Jean-Baptiste appréhendait la séparation. Certes, il y avait le lendemain, ils se retrouveraient. Jean-Baptiste pensa à sa mère. Elle les avait réunis,

quelles retrouvailles ! Ou bien, cela ne resterait-il qu'une simple rencontre nostalgique d'amis d'enfance ?

Ils arrivèrent au carrefour où, comme avant, ils se quittaient, chacun retournant vers sa maison familiale, le cœur heureux de la journée qu'il avait passée à découvrir le monde. Au même instant, le corbillard mené par Donat et tiré par Champion tourna le coin de la rue en route vers un autre décès.

Ils se regardèrent. Le drame était permanent, la douleur ravivée par cette vision du corbillard noir glissant sur la neige.

Jean-Baptiste suivait des yeux le cheval qui filait au loin dans la rue.

— À demain, dit-elle de sa voix douce.

— À demain, Angelaine.

Intimidé, il baissa la tête. Maudit que la vie était dure !

Chacun prit son chemin. Jean-Baptiste n'osa se retourner. Les yeux remplis de larmes, il accueillit le vent glacé presque avec plaisir. Il avança, submergé par les émotions.

Seul

Quelques jours auparavant, sa mère était vivante, souriante, enjouée. Comment la vie avait-elle pu s'envoler si brutalement ? Si le départ soudain de son père avait terrassé Jean-Baptiste, la mort de sa mère le bouleversait différemment. Jeanne et lui avaient affronté à deux l'épreuve du départ de l'époux et du père. À deux, la vie continuait malgré tout, alors que maintenant, c'était toute son enfance qui basculait dans le passé, devant lui une vie solitaire se profilait.

Restaient la maison à laquelle il était attaché, le paysage de Fond-des-Brisants, mais comme il était intense ce vide ; chaque heure s'éternisait, distillant une peine tenaillante. Jean-Baptiste savait qu'il devait s'en sortir, qu'il émerge, qu'il s'accroche, mais à quoi, et à qui ? Il y avait le docteur et le fossoyeur, il pouvait compter sur eux, il y avait Champion et, il n'osait y penser, il y avait Angelaine, mais elle semblait le reléguer dans le passé plus que le situer dans l'avenir. Il ne mettait plus d'espoir en cette relation, quoiqu'on ne savait jamais. Non, il craignait d'être déçu, de souffrir, il valait mieux ne pas songer à un quelconque avenir commun.

C'est dans ce cheminement de pensées qu'il atteignit la maison. Les traces du cheval et de la carriole, ainsi que leurs pas, étaient encore imprimées dans la neige.

Il poussa la porte. La pièce était froide. Il n'osa regarder trop longtemps le lit de peur d'y retrouver la forme du corps creusé dans la paille.

Il saisit la couverture, alla l'étendre sur la galerie. Il souleva la paille, la secoua dehors.

Ce n'était pas un sacrilège, sa mère aurait certainement fait de même. Il laissa le tout au grand air, le temps de rentrer du bois. Il fourragea dans les cendres du poêle, raviva le feu. Les flammes dansèrent, les morceaux de bois crépitèrent. Il remonta le réveil. Il fallait que la vie reprenne. Demain, ce serait l'enterrement.

Que ferait-il aujourd'hui de son après-midi de solitude ? Il n'y avait pas un cheval, pas un chien, rien de vivant autour de lui, si ce n'est la nature, ces chers arbres, et c'est vers eux qu'il se tourna, et vers la mer. Il devait occuper son esprit, bouger son corps. Il commença par rentrer la paille. Il la replaça sur le lit ainsi que la couverture et l'oreiller. Il ferma la porte du poêle, s'habilla chaudement, prit ses raquettes, clencha la porte. Il sortit vers le bois qu'il connaissait depuis toujours.

Il voulait profiter de la lumière et de la blancheur. Il arpenta la forêt jusqu'au bout de leur terre et plus loin encore, vers les arbres qui appartenaient à une compagnie, laquelle surgissait tous les vingt ans pour tout abattre, laisser le sol à nu parsemé de souches. La forêt était belle en ce moment, mais pour combien de temps ? La forêt était vivante. Il connaissait les gîtes des lièvres, les troncs travaillés par les pics-bois, les hêtres aux traces de griffes d'ours. Il savait le vol des mésanges furtives, les cris aigus des geais, et toutes ces pistes des animaux lestes et craintifs. Il y avait le gros gibier, les abris des ours et les parcours des orignaux, il les évitait, leur laissant la paix. La hutte du castor, les ravages des cerfs de Virginie, il les observait, les admirait et poursuivait son chemin, avalant goulûment l'air pur, écoutant les chants et les bruits de la forêt.

Sur le sommet, il connaissait une clairière où la mer se découvrait dans son infini. C'était la première marche de son paradis réconciliateur, c'est là qu'il fit une halte. Il s'assit sur un tronc d'arbre étendu. Il contempla l'immense horizon, l'océan consolateur.

La dernière messe

Il avait plu toute la nuit. Jean-Baptiste entendait les rafales tourner autour de la maison et l'eau s'abattre en vagues violentes. Des ruisselets coulaient du toit en une musique qui eût été agréable et la bienvenue au printemps, mais qui était incongrue en ce temps-ci de l'année. La tombe de sa mère, creusée par Donat, devait être pleine d'eau. On ne pourrait inhumer Jeanne.

Dans son insomnie, parfois il se levait, s'approchait de la fenêtre lacérée de filets de pluie. Dehors, la neige luisait dans la nuit, l'eau se répandait partout. Il décida de ne plus se poser de questions. Il se recoucha, il verrait demain.

Il ne trouva pas le sommeil. La pluie frappait les bardeaux du toit. Le sommeil ne revint pas. Jean-Baptiste mit du bois dans le poêle, but une tasse d'eau, se recoucha. Le jour tardait à se lever. La neige s'était tassée. La pluie avait cessé. Il remplaça la couverture sur le lit, remit du bois dans le feu, pompa de l'eau, se lava les mains et le visage. Il revêtit son costume de la veille.

Il fit chauffer l'eau dans la vieille bouilloire, laissa infuser le thé, sortit quelques biscuits et, à la lueur de la bougie, attendit que la clarté du jour esquisse son retour sur la neige abîmée par le redoux. Son père avait l'habitude de dire dans ce genre de moment :

« Ça ne me bâdre pas », « ça ne me dérange pas ». Jean-Baptiste décida qu'il en serait ainsi aujourd'hui. Il remonta le réveil, qui indiquait six

heures et une demie. La nuit était encore opaque. Les lueurs de l'aube se faisaient attendre. Le vent était à la neige.

Dès les premières clartés, Jean-Baptiste mit ses grosses chaussettes et ses bottes les plus chaudes, les plus imperméables, il plaça ses raquettes sous son bras, sa besace sur le dos et partit vers Piligan.

Le chemin était défoncé, glissant. Sur le grand chemin, cela ne fut guère mieux, il fallait calculer chaque pas ; ciel bas, gris, arbres dénudés, branches noires, la mer tout aussi sombre, des vagues courtes, pas un oiseau, pas une lumière, personne. Il ne fallait surtout pas qu'il tombe. Il lui fallut bien du temps pour parcourir le trajet et il était déjà fatigué. Cela le fit sourire, fatigué ! Un mot que l'on n'entendait jamais du temps de ses parents.

Les rues de Piligan étaient désertes. Des ornières pleines d'eau traçaient des rails sur la chaussée. C'était lundi matin. Le village se réveillait d'une nuit de tempête de pluie et attendait le soleil que des nuages d'encre masquaient comme une cavalerie fougueuse dans un ciel chaotique. Jean-Baptiste ouvrit la petite porte de l'église. La nef était déserte. La vue de Donat le réconforta. Jean-Baptiste s'avança dans l'allée latérale. Ils se saluèrent, esquissant chacun un sourire.

— Heureux que tu sois là.

— Merci, à toi.

— On va installer les tréteaux, ensuite on ira chercher le cercueil que l'on placera dans l'allée centrale. Tu arrives au bon moment.

— Le chemin était pas mal défoncé.

Donat se tourna vers Jean-Baptiste. Le visage sérieux, la voix grave, il dit :

— Le trou que j'ai creusé est plein d'eau.

Jean-Baptiste fit la moue. Donat poursuivit :

— On ne peut pas descendre ta mère dans l'eau...

— Non.

— Pis si on attend, le gel va reprendre.

Silence. Chacun avait deviné la suite.

— Ben, si c'est ainsi, dans les prochains jours, ce sera le charnier, affirma Donat.

Jean-Baptiste y avait pensé. Il se révoltait à l'idée de voir sa mère passer l'hiver dans un charnier gelé.

— On verra d'ici demain, mais aujourd'hui, c'est sûr qu'on ne la descend pas, pardon, on ne l'enterre pas. J'suis certain que le curé sera de mon avis. On peut à peine se déplacer dans le cimetière. Pis ça ne se fait pas, descendre une personne dans un trou d'eau. Qu'en penses-tu ?

— Pas le choix.

— Si les grands froids reprennent, pas le choix non plus, c'est le charnier.

Ils se rendirent à la sacristie.

Le cercueil reposait sur deux chaises, une à chaque extrémité. Jean-Baptiste eut un tressaillement.

— Est légère ta mère, Ti-Gars.

Ils transportèrent le cercueil dans l'allée, le placèrent sur les tréteaux, tandis que Jean-Baptiste restait devant le cercueil, figé, les pensées ailleurs, Donat partit vers la sacristie. Il revint avec un drap noir. Il le posa sur le cercueil, qu'il encadra de deux grands cierges dans leur chandelier de cuivre. Jean-Baptiste regarda Donat ajuster la nappe sur l'autel. L'encensoir, le goupillon et son seau n'étaient pas loin.

Donat évalua des yeux son travail. Satisfait, il se tourna vers Jean-Baptiste.

— C'est triste, mais c'est comme ça.

Jean-Baptiste baissa la tête.

— Sais-tu, mon gars, qu'il y en a qui partent seuls ? Avec personne pour les accompagner jusqu'au bout du chemin, juste moi et le curé. Ça fait de la peine. L'humain, parfois, je te dis...

Ils se regardèrent en silence.

L'église était vide.

— Y aura pas grand monde aujourd'hui. Même si les gens vous connaissent, ils ne se déplacent pas trop. Pis, avec le temps qu'il fait, les belles dames ne vont pas vouloir mouiller leur fourrure.

Jean-Baptiste acquiesça de la tête.

Le curé sortit de la sacristie, marcha d'un pas lent, observa l'autel, le catafalque, avança vers Jean-Baptiste et Donat.

— Bonjour, monsieur le curé, dit Jean-Baptiste en inclinant la tête.

— Bonjour, répondit le curé d'une voix neutre. Bon, tout est en place. Donat, allez sonner le glas et puis nous commencerons. Avec le mauvais

temps, et l'annonce précipitée de la cérémonie, nous n'avons pas d'enfants de chœur. Donat, si vous voulez ?

— Bien sûr, monsieur le curé.

On entendit la porte latérale claquer. Le médecin et son épouse entraient.

Le curé parut surpris. Jean-Baptiste se tint droit. Monsieur le curé pensait-il que sa mère ne méritait pas la venue de ce membre honorable du village ? Aussitôt, le visage du prêtre se para d'une bienveillance onctueuse.

Puis la porte retentit à nouveau. Jean-Baptiste reconnut Angelaine. S'ils avaient prêté attention à Jean-Baptiste, le curé et Donat auraient décelé dans les yeux du jeune une clarté, comme un peu de bonheur qui passait.

Deux dames voûtées les suivirent dans l'allée en claudiquant. Vêtues de noir, elles semblaient égarées. Donat ne les connaissait pas.

Le glas résonnait sur Piligan habillé de pluie et de gris.

Le vent soufflait, il sifflait à l'angle de l'église.

Se tournant vers Jean-Baptiste, le curé lui annonça :

— Nous allons commencer la cérémonie. Après la messe, tu viendras signer les registres à la sacristie. Donat sera témoin. On n'enterre pas ta mère ce matin. La tombe est en eau. Si la tombe s'assèche les prochains jours, on inhumera ta mère, sinon ça ira au printemps.

— Bien, monsieur le curé, lui répondit Jean-Baptiste.

Le curé se tourna vers les rares visiteurs, les salua de la tête. Il commença le service. La petite assemblée se tint debout.

— Au nom du Père, du Fils...

Une messe pour Jeanne

L'église était humide, froide, presque vide.
Les paroles du prêtre se perdaient dans les allées. La petite assistance répondait pieusement et sourdement.

Puis, le prêtre aspergea le cercueil avec le goupillon.

Il donna sa bénédiction et partit vers la sacristie.

La messe était dite.

Le médecin et son épouse vinrent saluer Jean-Baptiste. Leurs yeux exprimaient une grande bonté. La dame était fort émue. Le médecin serra la main de Jean-Baptiste et il lui dit en le regardant droit dans les yeux :

— Après la cérémonie, passe nous voir, Jean-Baptiste. J'insiste, passe. Promis ?

— Promis, docteur.

— Alors, à tantôt, et le couple remonta l'allée.

Angelaine se tenait en retrait.

De noir vêtue, elle ressemblait à une statue drapée. Heureusement, ses cheveux bouclés ressortaient avec une fougue dorée.

Angelaine tendit la main à Jean-Baptiste.

Tout gêné, il sentit la douceur de la peau, la confiance et la peine d'Angelaine se mélanger entre ses doigts. Ils se regardèrent, les yeux mouillés.

— Merci, Angelaine.

— C'est normal, Jean-Baptiste.

Puis, hésitante, elle ajouta :

— Un jour, j'aimerais te parler, Jean-Baptiste.

— C'est bien, quand tu voudras.

Le visage d'Angelaine devint écarlate.

Pour la rassurer, Jean-Baptiste lui dit :

— Avec plaisir, Angelaine.

Angelaine s'éloigna dans l'allée, laissant sa place aux deux dames en noir.

— On vient vous saluer, monsieur, on ne savait pas que notre chère Magella avait de la parenté si jeune. Vous êtes sans doute son neveu ?

— Magella ?

— Oui, et elles montrèrent le cercueil.

— Non, c'est ma mère, Jeanne Beausoleil.

Grands yeux interrogateurs des dames désemparées.

— Pas Magella Lavertue ?

Donat, qui enlevait le drap, se tourna vers ces dames :

— Pour madame Magella Lavertue, ce sera mercredi le service, mesdames.

— Ah, ben ! On s'est mêlées dans les jours. Ben, nos condoléances, pareil. Heureuses de vous avoir rencontré, monsieur.

Elles tendirent la main et s'en retournèrent cahin-caha vers l'entrée de l'église.

Donat haussa les épaules en souriant.

— Ben, en tout cas, ça fait de la présence.

Il ajouta :

— On va replacer le cercueil dans la sacristie.

Ils repartirent avec le cercueil toujours aussi léger, mais dont le poids écrasait le cœur de Jean-Baptiste.

— Voilà, dit Donat, c'est fait.

— Merci, j'ai un peu d'argent pour toi.

— J'en veux surtout pas ! Je suis là pour ta mère, tes parents. Parle-moi pas d'argent. Bon, je te raccompagne jusqu'à la porte, Ti-Gars.

Jean-Baptiste se tourna vers Donat, il le regarda dans les yeux. Lui, c'était un vrai.

Ils marchèrent dans l'allée, leurs pas résonnaient dans le vide et la faible lumière des vitraux. Ce n'était pas le chatoiement des jours de soleil.

Arrivé à la porte de l'église, Donat tendit sa main rugueuse :

— Salut, passe dans deux jours. Monsieur le curé aura sûrement pris une décision. On verra avec le temps qu'il fait.

— Merci, Donat, merci.

Jean-Baptiste se retrouva sur le parvis, seul, dominant la rue du village. Le ciel était couvert, le vent avait commencé à changer, le froid revenait. Les arbres étaient noirs, la neige s'était beaucoup tassée. La rue Principale était toute crevassée. À l'horizon, des nuages bas semblaient lourds de neige. Jean-Baptiste replaça sa besace et se dirigea vers la maison du docteur.

Bonjour docteur !

La demeure du docteur Grandmaison était certainement la plus chaleureuse de Piligan. Jean-Baptiste admirait les lames luisantes du plancher. Chez lui, c'était un plancher de larges planches disjointes, usées par les années.

Ici, il n'y avait pas une trace de poussière. Des fauteuils confortables, des tableaux, des gravures et combien d'étagères de livres ! Deux palmiers aux feuilles d'un vert éclatant trônaient dans le salon.

Le docteur s'assit dans un petit fauteuil près de la fenêtre. Il invita Jean-Baptiste à prendre place en face de lui. Le milieu de la pièce était occupé par le bureau en bois verni, plus loin se trouvait un lit d'auscultation revêtu d'un drap blanc.

Le visage fin du docteur, ses cheveux poivre et sel, sa mine sérieuse semblaient annoncer un homme sévère. Pourtant, ses yeux vifs, d'un gris clair, observaient Jean-Baptiste avec bienveillance.

— Tu dois être fatigué.

— C'est un mot que nous ne prononcions jamais à la maison.

Jean-Baptiste regardait le docteur. Cet homme de science lui inspirait le respect.

— Je désirais que tu viennes ici, car j'ai une proposition à te faire.

— Une proposition ?

— Oui. Tu sais que nous avons Armand pour nous aider à tenir la maison. Il y a toujours du travail sur une propriété, même en ville. En plus, il fait toutes les corvées, il conduit la voiture, il s'occupe de Bijou, notre cheval, il conduit Madame, il m'amène chez les patients, il entretient la maison. Voilà, j'ai une offre à te faire.

— À votre disposition.

— Je ne sais pas si tu as des contrats en ce moment, pour le bois ou autre chose, mais on pourrait s'arranger. J'ai pensé que tu serais la bonne personne pour assister Armand. Tu l'as déjà vu, c'est un homme de confiance.

Jean-Baptiste l'écoutait attentivement.

— Tu serais nourri le midi, comme nous le faisons avec Armand. Il te montrerait les us et coutumes de la maison et, progressivement, tu le remplacerais. Tu serais payé convenablement, moins que lui, mais honnêtement. Attention, c'est un travail qui se déroule du matin au soir. Je débute tôt, je finis à la brunante. Lorsque je dois me rendre au chevet d'un malade durant la nuit, j'attelle moi-même le cheval. Armand a droit à ses nuits chez lui. Le samedi et le dimanche seraient à toi. Es-tu intéressé ? Tu peux me donner ta réponse dans quelques jours.

— Je commencerais quand ?

— Demain, si tu veux.

— Armand est au courant ?

— Je lui en ai glissé un mot. Il m'a dit que tu savais y faire avec les chevaux, que tu savais t'occuper du bois et qu'il te jugeait fiable.

— Je suis d'accord avec votre proposition.

— Tu ne me demandes pas combien tu gagneras.

— J'ai confiance. Si je suis digne du travail, vous déciderez.

— C'est décidé.

Ils se serrèrent la main en souriant.

— C'est signé, affirma le docteur. Va à la cuisine, tu dois avoir faim. Notre Tonine te servira à manger. Je vais lui dire un mot.

— Merci !

— Cela me fait plaisir. On va bien s'entendre. As-tu lu les journaux et feuilleté les livres que je t'avais donnés ?

— Non, je n'ai pas eu le temps avec...

— Je te comprends.

Jean-Baptiste baissa la tête. Il revit le vide de la maison familiale. Il se ressaisit. Il n'allait tout de même pas s'effondrer en larmes, pas ici, pas devant le docteur.

— Je te parle des livres et des journaux, car comme tu le sais, le monde ne va pas bien de ce temps-ci. On ne parle que de la durée prolongée de la guerre.

Ils avancèrent vers la cuisine.

— Dame Antonine, je vous présente l'aide d'Armand. Il fait désormais partie de la maison. Je vais en aviser Armand personnellement dès son retour.

— Bien, monsieur le docteur.

Ce dernier se tourna vers Jean-Baptiste.

— À demain donc, et sois le bienvenu chez nous.

— À demain docteur, merci. Jean-Baptiste inclina la tête.

Antonine régnait sur son royaume.

Elle allait et venait dans les vapeurs de choux bouillis et de pain chaud. Les joues rouges, les gestes souples malgré une certaine corpulence, elle s'activait au poêle, un gros monument à l'émail brillant couvert de marmites de fonte et de casseroles en cuivre. Le comptoir de la cuisine était jonché d'ustensiles, de planches à découper, de plats, d'assiettes, de bols. Antonine rangeait, lavait, essuyait, parlait, déployait une vive énergie.

— Jean-Baptiste, j'ai connu tes parents, un peu, vous restiez loin. Des gens bien. Jamais de problème, un beau couple. T'as eu ben de la chance, mon gars. Les couples qui s'entendent ne sont pas si fréquents que ça. Bon, voilà la soupe qui va déborder. Assieds-toi. Après ce que tu as vécu, tu dois avoir faim.

— Euh, oui !

— T'es encore trop secoué. J'sais ce que c'est. Quand j'ai perdu mon Alphonse – Fons, c'était mon mari –, ça m'a détruit pendant un bon bout de temps. Mais faut que l'appétit revienne, sinon tu n'as pas de force, pis là tu tombes. Dans la vie, faut se relever, tu sais ça. Allez, mange ! On fera plus ample connaissance plus tard. On a le temps. T'es dans une bonne maison icitte !

Antonine posa des tranches de pain chaud sur la table. En plus, il y avait du beurre. Du beurre ! Ils en mangeaient rarement à la maison. Antonine

servit une soupe aux pois.

— Bon appétit, Ti-Gars ! Tu mangeras icitte, comme Armand. Il n’a pas l’air de se plaindre du restaurant.

Jean-Baptiste fixa l’assiette fumante. Cela sentait bon, le pain onctueux chauffait sa main, mon Dieu ! Il y avait encore des petits bonheurs ! Oui, il était dans une bonne maison. Il regarda au plafond, comme il le faisait souvent, saluant là-haut, ou ailleurs, ses parents, les remerciant. Jean-Baptiste savoura le pain. Il était pareil à celui de sa mère, quand elle boulangeait. L’odeur du pain embaumait alors la maison.

Il découpa des morceaux de pain, les trempa dans la soupe et, lentement, dégusta.

— Est bonne ma soupe, hein ?

— Délicieuse, Madame.

— Appelle-moi Tonine.

— Non, je ne pourrai pas.

— Comment ça ?

— C’est ainsi.

— Tu m’appelleras comme tu voudras. Te bâdre pas avec ça. Mange !

Jean-Baptiste devait se maîtriser, ralentir, il avait faim, très faim, et toutes ces nourritures préparées avec amour parfumaient la cuisine.

Il neigeait. Le poêle ronflait.

Antonine ajouta une bûche dans le fourneau.

— Le bois, j’tu dis qu’on en brûle ! Ça sera une de tes jobs. Tu verras, ça roule. Mais j’crois que le bois, tu connais. Bon, j’parle. Pis pour la suite, ce sera un cigare au chou. Oui, monsieur ! Pas de dessert, le docteur évite les sucreries. Il dit que c’est pas bon pour la santé. Je triche, je lui en fais de temps en temps. Je lui dis que je ne mets pas beaucoup de sucre, mais du sirop d’érable. Prêt pour le cigare, jeune homme ?

— Oui, madame Tonine.

— Tonine, bon, c’est déjà mieux. Tu vas y arriver.

Les yeux de Jean-Baptiste parlaient pour lui. Tonine passa la main sur ses lèvres pour cacher son sourire. Le jeune loup était affamé. Il faudrait le remplumer. Il était bien bâti, mais trop maigre. Ses yeux vifs et noirs laissaient deviner une forte personnalité. Il avait la carrure des bûcherons et

des pêcheurs, un air un peu sauvage et du brillant dans les yeux. Les cheveux noirs, les joues creuses, elle le voyait dévorer son plat des yeux avant de l'attaquer. Un fils comme lui, elle en aurait voulu plusieurs ! Elle n'avait jamais vu une telle fringale, surtout pas chez les fils du docteur, qui étaient de bonnes personnes au demeurant, mais qui n'étaient jamais privés de nourriture. Habitué à la dure, Jean-Baptiste à Jeanne et Alcide avait été élevé avec amour, cela se voyait. Poli, respectueux, il l'était. Il irait loin, celui-là !

Le cigare au chou fondait dans sa bouche. Il était comme un chat qui se lèche les babines. Mon Dieu, quel festin ! Il ne s'attendait pas à cela en entrant dans la maison.

Tonine lui servit de l'eau. Il but tout en la regardant avec reconnaissance. Il fit une pause.

La neige tombait en abondance. Cette fois, l'hiver était bien installé. Ici, cela sentait bon la soupe et les cigares aux choux.

— Je reste au village, ce qui fait que je peux faire les courses sur mon chemin vers la maison et, quand il y a des extras, je peux travailler plus tard. Toi, tu habites loin, affirma Tonine.

— Oui, mais on a la vue !

Elle n'osait lui parler de l'avenir, elle se sentait maternelle, elle ne devait pas l'effaroucher. Tranquillement, elle l'apprivoisait. Le loup venait de se régaler, elle commençait à gagner sa confiance, mais elle le devinait encore sauvage, c'était dans sa nature.

— Madame, ça fait longtemps que je n'ai pas mangé ainsi. Je vous remercie.

— De rien. Jean-Baptiste, tu fais partie de la maison maintenant.

— Faut que je rentre, le chemin ne sera pas bon.

Elle regarda par la fenêtre.

— Sois prudent.

Il se leva, remit son manteau, prit ses mitaines et plaça sa besace sur l'épaule.

— Attends, t'as de quoi souper ce soir ?

— Ben...

— Avec le peu de couenne que tu as sur le dos, de ce temps-là, le garde-manger ne doit pas être ben garni chez vous !

Jean-Baptiste baissa la tête.

- Bon, voilà des biscuits à l'érable. Tu m'en diras des nouvelles.
- Merci, madame.
- Tonine !
- Merci, madame Tonine.
- C'est ça, bon retour et à demain !
- À demain.

Tempête

En ce début d'après-midi, le vent fouetta Jean-Baptiste d'un coup, comme une claque. Il sortait d'un cocon chaud pour se retrouver dans une glacière de vents fous.

Il haussa les épaules, rajusta son col, enfonça sa tuque, cala bien sa besace, serra les raquettes dans ses bras et parcourut la rue Principale. Les gens ne traînaient pas. Les chevaux, qui attendaient leur maître devant le magasin général, se couvraient de neige.

Il évita de penser aux moments qu'il venait de vivre. Il se concentra sur le chemin devant lui. À la sortie de Piligan, c'est à peine si on devinait le tracé de la route. Jean-Baptiste avait confiance, il connaissait très bien le trajet, mais il fallait être prudent. Il chaussa ses raquettes et entra dans l'océan blanc. Il tenta de se situer par rapport aux arbres, mais petit à petit, ils disparurent. Plus il avançait, plus cela empirait. Il commença à s'inquiéter. On ne voyait plus rien. La nuit était pourtant loin, mais cette blancheur grise, ce voile sans cesse renouvelé, ces draps qui se déplaçaient le déroutaient.

Il s'arrêta. Il prit la décision de retourner au village. Il fit attention à prendre la bonne direction. Ses traces avaient disparu. Le vent hurlait, la neige n'était plus que de la ferraille qui cinglait le visage. Jean-Baptiste se souvenait de ces gens qui étaient morts à quelques pas de leurs maisons, en plein jour, aveuglés, gelés, alors qu'ils étaient presque arrivés. Des corps que l'on avait retrouvés le lendemain, ou bien plus tard, ensevelis sous des

bancs de neige. Il ne devait pas y penser, ces histoires, il en connaissait plein. On ne racontait pas celles qui finissaient bien.

Il repartit dans la direction de Piligan, du moins le croyait-il. Impossible de s'orienter. La clarté était diffuse, pas un rayon de soleil, la mer devait être à droite, mais on ne la voyait pas, on ne l'entendait pas. À gauche, il devait y avoir les champs et au loin les collines. Il y a peu, cet horizon familier l'avait rassuré. Il n'était pas loin du village, il avait marché près d'une demi-heure. Il tenta de se calmer. Quelques minutes auparavant, il s'imaginait chez lui, au coin du feu, en train de déguster les biscuits de Tonine et de découvrir les livres et les journaux du docteur. Si seulement il atteignait le village. Heureusement, il avait ses raquettes. C'était vraiment un hiver fait pour ça. Il enjambait les monticules de neige, ouvrait son chemin en levant haut les genoux. Aucune clôture ne délimitait les champs, aucun arbre, il devait encore être sur la route. Il avançait lentement, était-il dans la bonne direction ? Si seulement il atteignait le village, il demanderait refuge au docteur. Il devait bien y avoir une paillasse dans l'écurie. Dormir dans la chaleur d'un cheval, ce serait l'idéal. Il sourit à cette pensée. La neige attaquait son visage, piquait ses yeux ; il releva son foulard, descendit sa tuque, et couvert de neige, avança péniblement. Il évalua à une dizaine de minutes le temps qu'il avait mis depuis qu'il avait rebroussé chemin. Rien, pas un signe humain.

Normalement, il aurait dû voir les clôtures des prairies sur sa gauche, rien. Avait-il dévié sur la droite vers la mer ? Pourtant, il n'avait pas atteint les rochers qui bordent le rivage. La mer, d'habitude, il la devinait par son humidité, ses souffles bien à elle. Non, aucun indice. Il poursuivit ce qu'il pensait être une avancée. Comment, en si peu de temps, le paysage avait-il pu autant se transformer ? Les flocons étaient déchaînés. On n'était pas encore au milieu de l'après-midi, il avait le temps, mais le crépuscule arrive tôt en cette saison. La lumière ne servait qu'à l'aveugler dans la clarté diffuse de la neige emportée par le vent.

Ne pas s'effondrer, ne pas tomber, ne pas glisser. Il fallait garder espoir, assurance. Être solide comme ses parents. C'est à eux qu'il pensa, ce fut sa prière. Il continua à lever les genoux. Il avançait pas à pas, ménageant ses forces. Le chemin pourrait être long. Comment son père, sa mère auraient-ils réagi ? Cela lui redonna de la force, de la confiance. Il neigeait de plus en plus abondamment. Cette blancheur dansante était aveuglante.

« Qu'importe, tu avances, se disait-il. Rappelle-toi, surtout, de ne pas mourir à quelques pas d'une habitation. N'écoute pas le vent, avance. Ne t'arrête pas, ne vacille pas, n'oscille pas. Garde le cap. Le bateau, c'est toi. Le capitaine, c'est toi. Fonce dans la mer blanche, écrase les déferlantes poudreuses, trace ton sillage dans l'océan écartelé. Avance !

Là, sur la gauche, ces ombres sont-elles dans ton esprit ? Est-ce que tu divagues ? As-tu des visions ? Qui sont ces silhouettes sombres, des soldats de l'apocalypse ? "Le premier ange sonna de la trompette..." » Oui, il avait entendu cela à l'église, pourquoi cela revenait-il en lui en cet instant ? Non, non, il ne lâcherait pas au nom de Jeanne, au nom d'Angelaine. Il avait la vie devant lui. La mort rôdait. Elle avait beau ricaner en faisant croire que ce n'était que le vent, la mort, il lui bottait le train, l'envoyait paître au loin, pour ne pas prononcer d'autres mots.

« Baptême ! J'vas m'en sortir ! »

Il se surprit à se parler en employant les mots de son père.

Ces mots se perdirent dans la folie blanche.

Pourtant, ces ombres, regarde. Mais oui, oui, ce sont des arbres.

« Des arbres ! Ah ben baptême », aurait dit Alcide.

Jean-Baptiste n'en croyait pas ses yeux. Il poussa un soupir de soulagement. La forêt, il la connaissait ! En était-il à la lisière ? Si oui, il avait donc navigué trop profondément sur sa gauche. Il savait que les premiers arbres bordaient la limite des pâturages et qu'ensuite, la forêt grimpait jusqu'au sommet des collines. Piligan devait être plus vers la droite. Après tout, il valait mieux se retrouver près de la forêt que sur le rivage. Il avançait. Les arbres étaient de plus en plus nombreux. C'étaient des arbres frêles, ceux qui peuplaient la frange de la forêt. Le village devait donc se trouver plus loin en avant, ou en arrière. Un doute vertigineux s'installa dans l'esprit de Jean-Baptiste. Il était perdu. Avait-il tourné en rond, ou dans n'importe quel sens, comme une feuille au vent ? Il décida de suivre la ligne des arbres. Elle ne pourrait le mener qu'au village ou près de chez lui. C'était l'une ou l'autre des directions.

Il résolut de rentrer un peu plus dans le bois. Il s'arrêta. Même si c'était toujours le même aveuglement et la même déroute, au moins les vents n'étaient plus aussi virulents. Il secoua la neige qui le recouvrait. Il tenta de reprendre son esprit. Après tout, il avait de quoi manger et, au pire, il se bâtirait un abri de neige, comme il avait appris à le faire étant enfant.

Attention, surtout, à ne pas être mouillé. Pour survivre, il devait penser à ses doigts, ses mains, ses orteils, ses pieds. Le froid commençait à le gagner. Pas à pas, il continuait, mais vers où ? Devant lui, il aperçut un piquet de clôture, premier signe humain. Cela le rassura et l'inquiéta. Un piquet, un seul, mais où étaient les autres ? Sa joie s'estompa aussitôt. Il avança. Les prairies étaient à droite, le village devait être à droite aussi, plus loin. Si seulement le ciel se dégageait, mais c'était comme en mer attendre un miracle qui calme les flots en furie.

Il aperçut un deuxième poteau. Il y avait donc une clôture pour garder les animaux dans la prairie, pour leur éviter de se perdre dans les bois. Piligan ne pouvait être qu'à droite. L'avait-il dépassé ? Devait-il quitter le bois rassurant pour la plaine mouvementée et d'une blancheur opaque ? Il avança encore quelques minutes, atteignit un troisième poteau. Il n'y avait plus de doute, le village devait se trouver sur la droite, mais où ? L'est ? L'ouest ? Où étaient-ils, ceux-là ? Ne pas mourir à quelques pieds d'une maison. Jean-Baptiste sentait ses forces faillir. Il devait décider de la direction à prendre. Il devait décider en ce moment de sa vie. Il s'arrêta, tenta de réfléchir et se résolut à quitter la lisière boisée pour s'engager dans ce qu'il pensait être la prairie. Maintenant, il jouait sa vie. Il ne pourrait pas marcher ainsi longtemps. Quelle heure était-il ? Tout baignait dans la même blancheur, mais combien de temps avant la nuit ? Tout était voilé. Si ses parents le voyaient, qu'ils lui viennent en aide. Il leva les genoux sur les dunes qui lui fermaient l'avancée. Il devait se battre, garder confiance, ne rien lâcher, être plus fort que la mort qui le harcelait. Chaque pas était une conquête. Chaque progression semblait un recul tant le vent chahutait tout autour. Jean-Baptiste titubait dans une mouvance lactée, violente, agressive. Il ne lâcherait pas. Cette fois, il sut que tout pouvait lui arriver, le meilleur et le pire, tout dépendait de sa force intérieure.

— Bénie sois-tu, chère Tonine, ton repas m'a donné des forces, sinon je serais mort depuis longtemps.

Il sourit en pensant à cette femme, la reine de la cuisine, de la maisonnée. Un cœur en or, assurément.

Au moment où il s'y attendait le moins, il tituba. Sa raquette gauche venait de heurter un obstacle. Il se retrouva couché de tout son long sur la neige qui commença à l'ensevelir.

— Maudite marde ! Târieu ! Faut que je me relève !

Il reprit sa raquette. Dans la bourrasque, il vit l'extrémité du piquet d'une clôture de perche. Il était au-dessus de la clôture, il l'avait presque enjambée ! Ainsi, il se débattait dans un de ces prés qui jouxtent le village. Il secoua la neige qui collait à ses pantalons, à son manteau, rajusta sa raquette gauche et poursuivit sa marche dans la même direction. Le vent semblait empirer, c'était parti pour de longues heures. Il ne fallait pas y penser. Avancer. Prier ses parents pour qu'ils lui envoient la force. Jean-Baptiste ne savait plus où il allait, tournait-il encore en rond ? Il continuerait jusqu'à la limite de ses forces.

Ses bottes étaient trempées, ses pieds mouillés. Ses mitaines s'étaient imprégnées de neige quand il était tombé. Il grelottait. Il engagea toutes ses forces dans la marche. C'était maintenant ou jamais. Il lui sembla que non seulement son chemin divaguait, mais que son esprit errait, lui aussi. Il croyait voir sa mère, elle l'appelait. Chaque pas représentait une montagne à gravir, il n'en pouvait plus. Il avançait, le dos plié, le visage lacéré par le vent, les yeux aveuglés et douloureux de toutes ces étincelles qui le heurtaient.

Rien devant lui, autour de lui, rien, un monde fermé par la blancheur tourbillonnaire. Puis, dans ce temps infini, dans ce champ immense, il crut entendre un hennissement. Une jument de la mort peut-être ? Pour un peu, il l'aurait entendue frapper des sabots. Cela venait de la droite. Il tituba dans cette direction. Les bruits se répétèrent, oui, ceux de sabots. Il reprit courage. Un cheval dehors ? Dans la tempête ? Jean-Baptiste pensa qu'il devenait fou. Non, plus il avançait, plus le son des sabots devenait distinct. Une ombre se dessina, massive. Une maison ? Une grange émergeait de l'océan neigeux. Les forces revinrent en lui. Mon Dieu ! Dieu merci ! Il regarda le ciel. Il devait absolument atteindre cet abri. Comme un naufragé qui s'accroche désespérément au filin qu'on lui tend, il s'agrippa des yeux à cette forme sculptée par les bourrasques déchaînées. La tempête lui envoyait les pires bordées de neige, pour l'assommer, à quelques pieds du salut. Ah ! non ! il ne céderait pas. Jamais !

Enfin, il distingua la grange, puis une porte complètement bloquée avec de la neige jusqu'à mi-hauteur et, de l'autre côté, un enclos. Épuisé, il marcha vers cet espoir. Lentement, péniblement, Jean-Baptiste fit le tour de la grange. Il vit des portes à battants, qui permettaient au cheval de se rendre à un premier abri, sous un toit, et une autre porte à battants donnait sur l'écurie intérieure.

Jean-Baptiste respira. Rêvait-il ? Il avança et se trouva à l'abri sous le porche. C'était cela de gagné. La neige y était moins épaisse. Il entra plus avant pour arriver nez à nez avec un cheval. En arrière, la vapeur sortant de ses narines, se tenait un autre cheval, à la robe brune, qui bougeait les oreilles et observait la scène de ses grands yeux.

Jean-Baptiste s'approcha. Le premier cheval le fixa. Il lui flatta le poitrail. Que c'était bon, cette chaleur sur ses doigts gelés ! Il caressa le cheval, autant par bonheur de retrouver la vie devant lui que par respect pour l'animal qui le soignait. L'autre cheval restait attentif. Pour ne pas la perdre, Jean-Baptiste posa sa besace, contenant les biscuits de Tonine, près de ses raquettes, la nuit viendrait vite. Il ôta ses raquettes, délaça ses bottes. L'air glacé se glissait partout. Une faible lumière pénétrait dans la grange par le rectangle autour des portes battantes. Les chevaux n'étaient pas attachés, ils pouvaient entrer et sortir. Le sol était jonché de paille, de foin, de crottin. Jean-Baptiste aperçut deux couvertures à chevaux, accrochées à des clous et des bottes de paille le long du mur. Il y avait aussi un contenant de céréales. Il puisa à l'intérieur. Il présenta sa main pleine de graines au cheval qui passa sa langue sur ses doigts glacés. Le deuxième cheval vint chercher sa part. Jean-Baptiste servit la même portion. Il ferma le couvercle. Les chevaux reculèrent. Il y a peu, il était près de mourir; là, il venait de se faire des compagnons qui lui avaient sauvé la vie et la vie était belle !

Jean-Baptiste ne sentait plus ses orteils, il avait pourtant délacé ses bottes.

Le vent s'engouffrait par les portes battantes.

La nuit tombait, plongeant la grange dans la pénombre.

La guignolée

Dans la noirceur, Jean-Baptiste s'installa sur les bottes de paille. Il étendit l'une des couvertures sur ses jambes et s'enroula dans l'autre, comme dans une cape. Il enleva ses bottes détrempées et ses chaussettes mouillées. Il passa ses doigts sur ses orteils, ils étaient comme du bois. Il couvrit ses pieds de ses deux mains. Il était presque incapable de bouger ses orteils. Il savait qu'il devait absolument les mouvoir, sinon il les perdrait. Les chevaux étaient indifférents à ses préoccupations. Ils donnaient de temps en temps un coup de sabot. Jean-Baptiste entendait leurs grosses mâchoires crisser. Il ramena, autant qu'il put, ses pieds vers ses cuisses et, les tenant dans ses mains, tenta de les réchauffer. Parfois, il piochait dans sa besace et, lentement, mastiquait un biscuit de Tonine. Les biscuits goûtaient le sucre d'érable, elle n'avait pas lésiné, la servante du docteur. Est-ce que le docteur les aimait, ces biscuits sans sucre ?

Jean-Baptiste posa sa besace sous sa tête. Recroquevillé dans les couvertures, il somnola une partie de la nuit. Des aiguilles lui lacéraient les pieds. C'était comme s'il les avait enfoncés dans une fourmilière et que ces petites ouvrières s'activaient à le piquer voracement, chacune équipée d'un dard féroce. Elles attaquaient, grouillantes, rapides, enveloppantes, douloureusement éparpillées. Elles s'insinuaient entre les plis les plus étroits, poussant à l'intérieur sur des vaisseaux ténus. Épuisé, Jean-Baptiste se laissa dévorer. Parfois, il sentait le souffle d'une grosse baleine, il hochait la tête pour ne pas avaler l'écume de mer, celle des chevaux qui bavaient

sur lui. Durant la nuit, le vent s'affala. On n'entendit plus que le souffle des chevaux.

Jean-Baptiste rêva que ses pieds étaient pris en tenailles dans un piège à ours. La douleur le réveillait, puis il retombait dans une sorte de torpeur. Sans cesse, il essayait de bouger ses orteils. Il remontait la couverture sur son cou, replaçait sa tuque jusqu'au bas de ses oreilles durcies. Il pensait qu'un brin de paille lui agaçait les narines, mais c'était sa peau qui dégelait.

Il crut entendre des bruits. Non ? Pourtant si, c'était bien le son de grelots qui tintaient joyeusement. Il se réveilla, aussitôt ses pieds lui lancèrent des flèches incandescentes. Il grommela. Les chevaux battaient du sabot. Il y eut un hennissement dehors, les chevaux s'agitèrent. Le jour était levé, depuis quand ? Il devait être tôt le matin, ou le ciel était-il encore couvert ? Il n'y avait plus de vent. Les grelots cessèrent. Jean-Baptiste entendit des bruits de pas sur la neige.

Il posa ses jambes sur le sol. Il tenta de se lever, il ne semblait pas commander à ses pieds de bois.

Un homme l'observait. Jean-Baptiste voyait sa silhouette à contre-jour. La forme trapue, massive, le manteau, les grosses mitaines, tout se fondait dans la lueur de l'aube qui l'éclairait par en arrière.

— Baptême ! Qu'est-ce que tu fas icitte toué ?

La voix était métallique, brutale, méchante.

— Me suis égaré.

— C'est pas une raison pour être icitte !

Jean-Baptiste ne répondit pas.

— Dehors ! Dégage !

Les pieds de Jean-Baptiste étaient lourds, broyés.

— Debout !

Jean-Baptiste ne pouvait se lever.

— Debout, j'te dis. Pas de vagabonds icitte !

— J'ai les pieds gelés.

— Hein ?

L'homme entra davantage dans la grange. Il observa.

— T'es qui, toué ?

— Jean-Baptiste à Jeanne et Alcide. Je viens de Fond-des-Brisants.

— Pis moi, suis le roé de France.

— Je viens de Fond-des-Brisants, répéta Jean-Baptiste.

— Ah ! dit-il en faisant la moue. T'as l'air mal amanché. T'as pas viré une brosse hier ? T'as pas trouvé mon gin, toujours ? Aussitôt, l'homme se dirigea vers un recoin de la grange. Il revint rassuré.

— Bon, ben, tu vas pas passer la journée à te prélasser comme ça. J'vais t'amener chez le docteur. Faudrait que tu t'accotes à moi jusqu'à la carriole. Les chevaux, j'vous vois tantôt. Il les tapota et s'avança vers Jean-Baptiste.

— Laisse faire ton barda, j'reviendrai l'prendre.

La voix était plus douce.

Jean-Baptiste plaça ses pieds dans les bottes raides comme des pierres. Il passa son manteau, sa tuque et ses mitaines, raides, elles aussi.

En claudiquant et en criant intérieurement, Jean-Baptiste, appuyé sur l'homme, réussit à atteindre la carriole. La blancheur du jour surprit Jean-Baptiste, il cligna des yeux. L'homme lui mit une couverture sur les jambes.

— Monsieur le prince est installé, m'en vas quérir vos hardes.

Il revint avec la besace, les chaussettes.

— Elles sont dures comme du bois... Hey, le jeune ! Respire ! T'es blême. Respire, târieu ! Tu vas pas t'évanouir, hein ? Respire, tu m'entends ! C'est ça. Bon. C'est mieux. Encore ! T'es donc ben faible. Pas de temps à perdre.

Il donna un coup de guides et le cheval tira la carriole. Jean-Baptiste avait les yeux mi-clos, l'homme ne savait si c'était la lumière qui l'aveuglait ou la mort qui rôdait.

— Envoie, Souveraine ! Envoie de l'avant !

La puissante jument sentait-elle l'urgence ? La carriole glissait fougueusement sur la neige. Les grelots tintaient, c'était joyeux, le ciel était clair, la neige passait du rose de l'aurore au bleu du ciel. Piligan était en avant, le clocher était bien en vue, à moins d'un mille. Jean-Baptiste ne se rendait compte de rien. Il avait tout donné, ses forces le lâchaient. L'homme était inquiet. C'est à la plus vive allure que la carriole fonça vers la maison du docteur. Souveraine s'arrêta. Jean-Baptiste sembla retrouver un peu ses esprits.

— Ben, ce que tu m'as fait peur, toué, ça va ?

Jean-Baptiste cligna des yeux, hocha faiblement de la tête.

— Ouais, bouge pas, je vais chercher de l'aide.

Que se passa-t-il ensuite ? Quelle heure était-il ? Jean-Baptiste était étendu dans le cabinet du docteur qui, penché sur lui, examinait ses pieds.

— Ah ! Tu reviens à nous, Jean-Baptiste ?

— Me suis égaré, la tempête.

— Tes pieds ? Les sens-tu ?

— Un p'tit peu.

— Un p'tit peu, c'est mieux que pas. Peux-tu les bouger ?

— J'essaie.

— Essaie encore.

— Bon, c'est pas si pire, affirma le docteur. Il toucha les orteils.

— C'est sensible ?

— Un peu.

— Excellent. Es-tu capable de te mettre debout ?

— Sur les talons.

— Parfait, je te conduis à la cuisine. Tonine va s'occuper de toi, je passerai te voir plus tard.

— Merci, docteur.

— Mets cette robe de chambre. On se revoit.

Faible, l'esprit et le corps chancelants, Jean-Baptiste boita sur les talons vers la cuisine.

Tonine s'affairait au fourneau, rangeait sa table de travail.

— Bon, pour ta première journée de travail, t'es matinal à matin !

Vacillant, près de s'évanouir, Jean-Baptiste hocha de la tête. Il faisait très attention de ne pas se cogner les orteils.

— Je suis au courant. Bon, étends tes jambes sur les bûches. Ne les colle pas au poêle ! Tu es tellement insensible que tu risquerais de te les brûler. Ça picote ?

— Pas mal.

— Ça picote, c'est bon ! dit en souriant Tonine. T'es maigre comme un pet. Faut que tu te remplumes. Je vais te préparer un bouillon. Pis après, tu pourras t'allonger dans le banc de quêtoux, dans l'arrière-cuisine, là ousque dort parfois Armand quand il fait mauvais, comme hier, tiens. Mais celle-là, on l'a pas vue venir. Elle s'est abattue comme une claque sur un innocent. Y est bon mon bouillon, hein ? Pis, m'a te bailler une belle tranche de pain,

pour tremper dans ta soupe. Ça va te remonter. Bon, j'arrête de bagouler. T'es mieux ?

— Un peu.

— Pis après un petit somme, ça ira mieux.

— J'espère.

— C'est Ti-Jo qui t'a ramené. Heureusement qu'il allait voir ses chevaux à sa grange.

— Oui.

— Un bon gars. Un peu porté sur la boisson, par exemple. Mais c'est un bon monsieur. Ses chevaux, c'est sa vie. Je pense qu'il les aime plus que sa femme. Il est fantasque. Un jour bonjour, un jour adieu. Je veux pas être médisante, mais un peu baise-piastre. Bourru, mais doux comme...

— Comme ?

— Un agneau, peut-être, mais ça ne lui va pas. Bon, pis pour tes besoins, t'as une toilette dans la cuisine arrière. Montre-moi tes pieds. Ça bouge ?

— Un peu plus.

— Bon, on n'aura pas besoin de t'amputer.

— Hein ?

— Ben, qu'est-ce que tu crois ? C'est de même que ça arrive souvent. On en perd des bouts, parfois. Tiens, voilà monsieur Grandmaison. Bonjour docteur !

— Il va mieux, le jeune ?

— Je pense, répondit Tonine.

— Voyons tes orteils. Mieux ? Bouge-les. C'est bon. T'es passé proche, Ti-Gars. Tu aurais pu perdre des orteils, et plus.

— Je te l'avais dit : amputé ! ajouta Tonine.

Jean-Baptiste sourcilla.

— Bon, tu t'en sors à bon compte. Tu pourras brûler un cierge à l'église, suggéra Tonine.

— Bien, madame.

— Je te reverrai cet après-midi, précisa le docteur. Selon moi, tu es hors de danger. Salut.

— Merci, docteur.

Le docteur repartit.

— Ben voilà, mon snoreau, t'es hors de danger. Fais que, vas te coucher et puis récupère des forces. T'es capable de te lever ? Asseye pour voir. C'est bon. Je te prends des couvertes dans l'armoire. Faut que tu retrouves la chaleur ! Salut.

— Merci, Tonine.

— Ben ça m'a fait plaisir. Pis comme première journée de travail, tu démarres fort ! ajouta-t-elle en souriant. Faut que j'épluche les patates, elles commencent à germoner. Bon somme, le jeune !

— Merci !

Bien au chaud dans le banc-lit, Jean-Baptiste dormit une heure. Il rêva à nouveau qu'une armée de fourmis lui piquait l'intérieur des pieds. Il se réveilla, regarda aussitôt ses pieds, ils étaient enflés. Il se leva, ressentit une douleur lancinante comme s'il marchait sur des morceaux de verre. Appuyé sur ses talons, il referma le banc-lit. Sur une chaise, Tonine avait placé ses chaussettes sèches et des pantoufles. Il rangea la couverture sur le banc-lit et se rendit à la cuisine en pantoufles.

— Ah ! Le prince se réveille !

— J'ai dormi.

— Oui, monsieur ! Ça va ?

— Mieux.

— Voilà, tes bottes sont séchées et tes pantalons aussi. Tu vas pas rester en robe de chambre toute la journée.

Jean-Baptiste se rhabilla, se chaussa.

— J'aimerais donner un coup de main à Armand que je vois débayer l'entrée.

Au même moment, le docteur entra dans la cuisine.

— Déjà debout ? Comment ça va ?

— Bien, docteur.

— Et tes pieds ?

Jean-Baptiste s'assit, se déchaussa, enleva ses chaussettes.

Le docteur examina, puis palpa les orteils.

— Si je touche, ça fait mal ?

— Un peu.

— Tu sens mes doigts ?

— Oui, bien sûr.

— Moi, je n'étais pas si sûr quand tu es arrivé. Quand tu marches, pas de douleur ? Bouge tes orteils. C'est beau. Tu es presque d'aplomb. Bravo !

— Merci, docteur. Je vais aider Armand.

— Bien, pas trop longtemps. Il faut manger et te reposer. Il fait beau maintenant. La tempête est finie. Tu reviendras demain. Aujourd'hui, en fin de journée, Armand te conduira chez vous avec le cheval. C'est bon ?

— Oui. Merci, docteur.

— Tu as eu de la chance, mon gars !

— Je crois que oui.

— J'en suis certain !

Le docteur sortit. Jean-Baptiste passa par la porte de côté et Tonine le vit parler à Armand. Peu de temps après, les deux dégageaient la neige de l'entrée. Jean-Baptiste y alla très doucement.

Au bout d'une heure, ils entrèrent dans la cuisine annexe et Armand déclara :

— Tonine, je reconduis Jean-Baptiste chez lui. Je pense qu'il doit y avoir pas mal de neige là-bas et va falloir que l'on ouvre son chemin avec le cheval. Je reviens tantôt.

— Bonne idée. Oh ! Prends ça, le jeune. Ça va te remonter à soir. Elle lui tendit un panier. À demain !

— À demain, madame, et merci beaucoup.

— Tonine, Tonine !

— Bien, madame Tonine.

Sur la galerie, Armand ne put s'empêcher de confier à voix basse à Jean-Baptiste :

— Pour moi, tu lui es tombé dans l'œil, à Tonine.

— Sais pas.

— Ben moi si ! s'esclaffa Armand.

La route était enneigée, mais des carrioles avaient déjà ouvert le chemin. Jean-Baptiste était songeur. Il se demandait, depuis son réveil, quelle erreur il avait commise. Son père ne serait pas fier de lui. Comment avait-il pu, lui, fils de la forêt et de la mer, s'égarer ainsi ? C'est vrai que le rideau blanc était tombé d'un coup.

Armand n'avait pas besoin de guider Bijou, il allait d'un train régulier, suivant les traces sur la route.

Jean-Baptiste se faisait des reproches. N'aurait-il pas dû bâtir un abri de neige alors qu'il était dans le bois, comme il y avait pensé furtivement ? Il n'aurait pas autant gelé.

Il leur devait une belle reconnaissance à Ti-Jo et à ses chevaux !

Armand voyait que son compagnon était songeur. Il ne voulut pas le déranger. Le jeune était vivant, c'était l'essentiel.

Jean-Baptiste s'endormit au chant des grelots. Bijou trottait allègrement.

Armand regarda son passager. Le docteur avait eu raison de lui demander de reconduire le jeune chez lui.

— Après sa nuit éprouvante, avait dit le docteur, et avec sa fragilité, même s'il est vaillant, allez-y, notre entrée est suffisamment déblayée pour aujourd'hui.

Jean-Baptiste rêvait, les grelots de l'après-midi se confondaient avec ceux de l'aube de son sauvetage.

Enveloppé dans son manteau, une couverture sur ses jambes, comme Armand, respirant l'air frais, Jean-Baptiste s'abandonna au tangage et au roulis de la carriole. Cela sentait la crinière, le poil chaud du cheval, les provisions mitonnées par Tonine.

Il faisait bon vivre, se laisser vivre, porter, en cet après-midi d'hiver, et le soleil furtif n'y pouvait rien, Jean-Baptiste dormait.

Il se réveilla en sursaut. Le cheval venait de ralentir. On avait quitté le chemin du rivage pour celui de la maison. Maintenant, Bijou avait de la neige jusqu'au poitrail. Armand donna un petit coup de guides, la bête cambra les reins, d'un coup Bijou hissa la carriole au-dessus de la neige fraîche. Il repartit d'un pas lent, sûr et puissant. La vapeur montait de ses naseaux et de ses poils trempés de sueur.

— Vas-y, Ti-Pit, vas-y ! lançait Armand.

Bijou baissait la tête, courageux, docile, volontaire.

Jean-Baptiste regarda Armand, tous deux souriaient.

— Ça te prend un cheval icitte !

— On en a un, de temps à autre.

Ils atteignirent la maison. Sur les côtés, la neige du toit rejoignait la neige du sol.

— Te voilà arrivé, Ti-Gars.

— Merci ! J'aurais peiné tout seul.

— Ouais.

— Bon, je te décharge. Bijou est trempé. J’veux pas qu’il tombe malade. Dis-moi, tu ne vas pas enlever la neige sur le toit aujourd’hui ? Sois prudent.

— Je ne monte pas dessus. Père a patenté une gratte avec un long manche. Elle est dans la grange. Jean-Baptiste regarda vers le bâtiment enseveli sous la blancheur.

— Pis j’ai juste à tirer, la neige suit. C’est comme ça que l’on faisait avec ma mère.

Le visage de Jean-Baptiste s’attrista.

Le soleil commençait à déjouer les nuages, il n’était pas loin.

Armand observa la maison. Elle était tout en bois rond, un vrai camp de bûcheron. Le toit pouvait endurer tout l’hiver, la maison était d’équerre, elle défierait les siècles. De beaux pins, le père Beusoleil avait bien choisi et il s’y connaissait.

— C’est du solide, c’tte maison !

Normalement, il aurait dit cabane, mais la maison était trop imposante, non par la taille, mais dans sa construction. Armand restait songeur.

— Elle vous plaît ?

— Pour sûr ! Armand réfléchissait. Allait-il lui dire au jeune ? Pis pourquoi pas ? Puisqu’ils allaient devenir compagnons de travail, il devait lui dire.

— Me semble que tu peux pas rester seul icitte.

— J’suis bien. C’est chez nous.

Armand hésita. Il se lança, même si ce type de conversation n’était pas du tout son genre :

— Ça te prendrait une creyature...

Jean-Baptiste fut surpris.

— J’suis jeune encore.

— Quel âge ?

— Dix-huit ans, dix-neuf ans cet automne.

— Ouais... Bon, faut que j’y aille.

Jean-Baptiste plia la couverture, la replaça dans la carriole. Il prit son panier, sa besace, ses raquettes et tendit la main à Armand.

— Merci, monsieur.

— Armand, répondit-il en souriant. Appelle-moi Armand. On se revoit demain ?

— Pour sûr ! Bon retour !

Un coup de guides, et le cheval repartit lestement vers le chemin du rivage. La vapeur sortait de ses naseaux. La neige revolait en arrière de la carriole. Les patins glissaient sur la surface. Le soleil lançait de longs rayons sur la mer, comme dans les images des anges. Le ciel s'habillait de rose et de bleu. La tempête était finie. Avec une raquette, Jean-Baptiste dégagea un peu la neige de la porte abritée par la galerie. Il entra dans la maison.

Au travail ! Les « pas » d'Armand

Le lendemain, le ciel était nuageux, un petit vent poussait la neige, rien de redoutable. Jean-Baptiste prit le baluchon de son père. Il portait les taches de tous ses voyages vers le Nord et l'Ouest, et il portait encore bien plus, le courage, la force, l'endurance d'Alcide. Jean-Baptiste plaça le baluchon sur le lit, il y rangea quelques vêtements, des objets de toilette, les livres du docteur, de la poésie de Francis Jammes, *Clairières dans le ciel*, et *Pêcheurs d'Islande*, de Pierre Loti.

Jean-Baptiste allait s'installer à Piligan pour quelques jours. Dès que les apparences de beau temps prolongé se confirmeraient, il reviendrait ici chez lui. Il avait accepté l'offre du docteur, il devait être disponible au village chaque jour.

C'est avec regret qu'il ferma la porte de la maison. Il chaussa ses raquettes et descendit vers le chemin. Une page se tournait. Il n'avait pas souvent dormi hors de chez lui. Les rares fois où il était resté au village, c'était alors qu'il était écolier, lorsque le temps était mauvais et qu'Alcide ne pouvait venir le chercher avec Champion. À ce moment-là, il se rendait chez une tante de son père qui demeurait à l'autre extrémité de Piligan. C'était convenu, les parents ne s'inquiétaient pas. La tante Georgina était aimable, sans plus: « Encore une bouche à nourrir », s'était-elle lamentée à son mari Hormidas, qui, très âgé, passait son temps dans une semi-somnolence et ne s'intéressait pas du tout au petit.

Jean-Baptiste ne se plaignait pas, il était nourri, il se trouvait au chaud. Il écoutait sa tante, heureuse malgré tout de la présence du jeune sur lequel elle déversait une avalanche de paroles, reprenant tous les potins, ragots et histoires du village. Jean-Baptiste la nommait secrètement la Bagoule. C'était pratique pour lui, il n'avait pas besoin de se fatiguer, elle offrait les questions et les réponses, tandis qu'Hormidas, assoupi dans un fauteuil, écoutait vaguement. Jean-Baptiste jouait avec la chatte Marionnette, ravie d'avoir un compagnon s'intéressant à elle.

Elle se blottissait dans les bras de Jean-Baptiste, elle ronronnait doucement, c'était le bonheur.

Jean-Baptiste repensait à cette parenté défunte.

De son bâton, il sonda la neige, il en avait jusqu'à la taille. Jamais il ne pourrait la dégager à la pelle. Il faudrait un cheval, mais le printemps finirait par arriver et Jean-Baptiste était le seul à venir ici. Il se lança à pas lents, les orteils encore sensibles.

Dès qu'il atteignit la route du village, il déchaussa ses raquettes, la neige ayant été aplanie avec des grattoirs tirés par des chevaux. Il avança en claudiquant vers Piligan, évitant de se retourner sur une maison qu'il avait le sentiment de désert.

Dans la rue Principale régnait l'activité habituelle, affluence au magasin général, quelques personnes en route vers le bureau de poste, le rideau du barbier qui s'écarte sur son passage, des carrioles stationnées devant la taverne, la vie quotidienne d'un village un matin d'hiver.

— Ah ! Voilà notre rescapé. Bonjour, Ti-Gars !

— Bonjour, madame.

— Tonine, je t'ai dit. TONINE !

Armand surgit au même instant.

— Alors, on commence vraiment aujourd'hui ?

— Je suis prêt.

— Tu pourras emprunter Bijou pour ouvrir ton entrée. Je vois que tu as ton baluchon. Tu vas dormir où ?

— Je vais prendre pension.

— Chez qui ?

— Au village, je sais qu'il y a une ou deux pensions.

— T'aimerais pas mieux dormir dans le banc de quêteux, comme la dernière fois ?

— Je veux pas déranger.

— Si le docteur est d'accord, tu pourrais dormir ici les journées de mauvais temps.

— Vous pensez ?

— Et la pension, tu vas la payer avec quoi ? Tes gages ? Tu vas dépenser tout ton gain. Et moi, j'y verrais un gros avantage.

— C'est-à-dire ?

— Le docteur peut être appelé n'importe quand. Si j'suis absent, c'est lui qui attelle Bijou. Tu vois ce que j'veux dire ?

— Oui.

— Laisse-moi demander son avis au docteur. Tu économiserais une fortune, Ti-Gars. En plus, tu serais utile.

— Merci.

— Dès que j'le vois, j'lui en parle. Bon, on commence la journée ?

— As-tu mangé, Jean-Baptiste ? s'enquit Tonine.

— Pas vraiment.

— Donc, non. Alors, sers-toi en pain et en lait et puis il y a de la confiture. Faut qu'il se remplume, ce jeune. Comprenez-vous, monsieur Armand ?

Armand souriait.

Jean-Baptiste engloutit son déjeuner. Armand et Tonine s'échangeaient des regards amusés.

Dans la petite grange, atelier et écurie à la fois, Armand exposa à Jean-Baptiste les coutumes de la maison, ce que Tonine appelait les « pas » d'Armand.

— Faut tout de suite que j't'explique, précisa Armand. Ici il y a des « pas ». Pas de sacres, de jurons, de crachats, jamais ! Pas de médisance, sur personne ! Pas d'alcool, de tabac, de chique, rien. Pas de politique. Pas d'histoires sales. Pas d'insultes. Pas de cris.

— C'est rien que des « pas » ? demanda Jean-Baptiste.

— Il y a aussi les « du ».

— Les du ?

— Du respect, du silence, de la politesse, et, attention – et, ça, le docteur est très strict –, on se lave les mains ! Pas facile quand on travaille

comme tu vas le faire. Y a toujours une bassine ici dans le coin, du savon et une serviette. Propre, ici on est propre ! Propre de corps et d'esprit. Il appelle ça l'hygiène, le docteur. Pour le reste, c'est pareil qu'ailleurs, sourit Armand.

— Pis ses enfants, ils font tout ça ?

— Pas tout le temps. Sont un peu indépendants, mais bien élevés. C'est strict ici. On sait d'où on vient, où on est, où on s'en va.

— On va où ?

— Elle est bonne celle-là ! Où ? Dans la bonne direction ! On aime le travail, et puis j'te dirais que c'est comme si le travail m'aimait. Aller à son rythme, mon gars, avoir le temps de bien faire l'ouvrage. Pas garrocher de-ci, de-là, pis rien finir. Voir devant, plus loin. Tu apprendras. C'est une bonne maison, exigeante. J'parle pas du bâtiment, j'parle des gens.

— C'est comme un monastère ?

— Peut-être ben. Moi, en tout cas, ça me convient.

Jean-Baptiste regarda Armand, simple homme à tout faire, comme il se présentait ! et pourtant, quel homme aussi ! Tout aussi déroutant que Donat, surprenant dans leur parler, qui de direct pouvait subitement devenir soigné, pour l'un, cela devait tenir à l'influence du curé et de sa gouvernante et pour l'autre, sûrement du docteur et de son épouse. Bien, si on se modèle sur mieux que soi, pensa Jean-Baptiste, qui mesurait ainsi tout le chemin qu'il avait à parcourir. Heureusement, il avait reçu à la petite école et à la maison une base solide sur laquelle bâtir.

La journée se passa en menus travaux. Armand avait tant à réparer sur la maison, à dégager toute cette neige, à nettoyer l'écurie, à conduire le docteur ; il y avait du travail pour deux et même plus.

À midi, après un bref repas, Jean-Baptiste profita de la pause pour se rendre à l'église.

Donat se trouvait à la sacristie.

— Jean-Baptiste, as-tu vu toute cette neige ?

Jean-Baptiste hocha la tête.

— Tu sais, on ne peut pas enterrer ta mère ces jours-ci. Le cimetière est envahi. La tombe est pleine de neige. Pis maintenant, le sol doit être gelé profond. Ça ira au printemps, m'a dit monsieur le curé.

— Et maman ?

— Au charnier, ensuite, quand on pourra, au cimetière.

— Bien...

— À part ça, toi, ça va ?

— Comme si, comme ça.

— Ça reviendra.

— Et Champion ?

— Toujours aussi beau. Tu peux venir le voir quand tu veux. Il est à l'écurie. Si tu désires le sortir quand on ne s'en sert pas, ça lui fera grand bien.

— Si un jour vous devez vous en départir, je le reprendrai volontiers.

— C'est noté, Jean-Baptiste. Je sais que c'est ton cheval, puis il ne t'a pas oublié.

Jean-Baptiste se souvint du triste jour où Champion était allé en demi-pension. Il était le seul survivant des jours heureux à la maison.

— À bientôt, Jean-Baptiste, et porte-toi bien !

— Merci, Donat. Salut à Champion de ma part.

— Ne t'inquiète pas !

Durant l'après-midi, Armand dut partir avec le docteur pour une visite dans une ferme éloignée. Jean-Baptiste se trouva seul, il ne chôma pas.

C'est ainsi que Jean-Baptiste passa les mois de janvier et de février. Il s'activait entre la maison du docteur et la sienne, il profitait des douceurs de la nourriture de Tonine.

Il n'y eut pas de grosse tempête, mais, par prudence, Jean-Baptiste resta certains soirs chez le docteur. D'ailleurs, ce dernier lui demanda plusieurs fois de se tenir disponible pour des malades qu'il devait rencontrer en fin de journée.

Lorsque Jean-Baptiste reçut sa première paye dans une enveloppe, il se sentit fier. Il entraînait vraiment dans le monde des grands. Il aimait son travail et on l'appréciait.

Quelques fois, il avait aperçu Angelaine, mais trop rapidement. Il voulait lui parler. Lors du service funèbre de sa mère, Angelaine n'avait-elle pas exprimé le souhait de le revoir ?

Les journaux faisaient état des combats meurtriers en Europe, d'intenses bombardements.

Jean-Baptiste évitait de penser à cela, il lisait ces nouvelles dramatiques, il était seul et endeuillé. Sa guerre, il la vivait, c'était assez.

Au village, tout le monde parlait de la guerre, les gens la commentaient au magasin général, chez le coiffeur, dans la rue. « Les jeunes devraient aller en Europe », disait-on.

Jean-Baptiste fit quelques petites sorties avec Champion, des emplettes pour Tonine, du bois à chercher pour Armand.

Ces heures auprès du compagnon d'enfance passaient trop vite. Jean-Baptiste espérait qu'elles seraient le prélude à un vrai retour de Champion à la maison de Fond-des-Brisants.

Seul à la maison avec le souvenir du père

La maison était froide et humide. Jean-Baptiste posa le panier sur la table.

Tonine y avait mis un gros morceau de pain, des œufs dans le vinaigre, un pâté dans un pot en verre et du chocolat. Jean-Baptiste sourit. Il plaça le pâté près de la fenêtre, au frais. Il alluma le feu. Le bois sec partit aussitôt. Au fond du panier, il y avait quelques journaux, sûrement une attention du docteur.

Jean-Baptiste soupira. Il regarda par la fenêtre. Le paysage était grandiose, comme toujours. D'autres l'auraient trouvé peut-être austère, rude, trop impressionnant.

Au loin, c'était la mer libre. Après une étendue chaotique de glaces enchevêtrées par la marée et portées par les courants, les bouscuels composaient un relief de tourelles, de fortifications, de murs détruits. C'était le paysage de son enfance.

Si l'on s'en approchait, on pouvait entendre la mer brasser les glaces à la dérive, les blocs plus petits s'entrechoquaient en un bruissement de verre cassé, secoué ; une musique cristalline des flots et de la marée.

Jean-Baptiste saisit la grande pelle à neige, au coin de la galerie. Il commença à s'ouvrir un chemin vers la grange où il remisait du bois coupé.

Il prit son temps, rien ne pressait. Il n'était pas amputé. Il n'avait pas froid. Il pensa au corps de sa mère dans le charnier. Le visage triste, il pelleta. Il retrouva son entrain. Un bon souper l'attendait. La fumée sortait

de la cheminée, la maison serait chaude. Et en plus, il avait de la lecture devant lui. Il était à mi-chemin dans le déblayage quand il repensa à ce que lui avait dit Armand : un cheval ? Il avait besoin d'un cheval. Et surtout, d'une compagne.

Pour le cheval, il y avait tout l'équipement dans la grange, qui servait aussi d'étable. Son père utilisait la carriole pour se rendre au village et surtout pour le conduire à l'école, quand Jean-Baptiste était petit. Il repensait à ces jours de bonheur. Il revoyait les chevaux de son enfance, avant le décès de son père. Heureusement restait Champion pour les grands travaux. Jeanne ne pouvait tout faire, elle avait réduit le train de la maison et c'est ainsi que Champion passait plus de la moitié de son temps chez Donat.

Un souvenir triste arrivait toujours à se faufiler dans l'esprit de Jean-Baptiste. Il veillait à ne pas dériver avec lui vers de sombres pensées. Après tout, il faisait beau.

Sur la gauche, il y avait le caveau aux légumes, ou cavreau, creusé par ses parents. Il était bas, couvert de terre ; l'été il se dissimulait sous le vert de son toit, l'hiver sous la neige d'où émergeait un conduit d'aération. Un monticule, une porte basse en bois, on le distinguait par sa masse aux contours estompés par le temps, la végétation ou la neige.

Lorsque Jean-Baptiste atteignit la grange, il s'accorda une pause. Il ouvrit la porte, tout était intact, cela sentait bon la paille, le foin ; les outils étaient à leur place, les scies de tout genre, godendart, pioches, marteaux, masses, enclume et toiles d'araignée sur les poutres, aux fenêtres, toiles que l'on gardait pour éviter les insectes en été. Il y avait toujours cette lumière tamisée qui soulignait le dessin géométrique des toiles d'araignée aux carreaux.

Combien de jours Jean-Baptiste avait-il passés ici à observer son père travailler, réparer les sangles, les harnais, les outils ? Son père savait tout faire et lui avait tout enseigné, Jean-Baptiste avait retenu ce qu'il pouvait. Dans cette grange, Alcide était présent plus que partout ailleurs. S'il fermait les yeux, Jean-Baptiste le revoyait, solide, sérieux et aussitôt souriant lorsqu'il apercevait son fils.

Jean-Baptiste leva les yeux vers le grenier où l'on entassait le foin et la paille. Il regardait aussi au-delà, vers ses parents en allés, pour les remercier. Il les sentait en ce moment proches, vivants, près de lui, à ses côtés.

— Un cheval ? Peut-être. L'idéal serait d'avoir Champion ici, tout le temps.

Jean-Baptiste ferma la porte et retourna vers la maison. La brunante s'en venait, la journée avait été pleine.

Du haut de la galerie, il admira la contrée.

La mer, le soleil couchant qui irisait l'horizon d'or, là-bas, le clocher, les maisons, à gauche et en arrière, la forêt ; il y a peu, il avait erré dans ce monde de blancheur poudreuse et déroutante. Il entra chez lui.

Le lendemain matin, après une nuit tourmentée par des cauchemars d'un monde enseveli sous la neige, Jean-Baptiste entendit le vent tourbillonner autour de la maison.

La neige tombait encore et encore. Le chemin vers la route était de nouveau effacé. Tout le travail d'hier était à reprendre. L'hiver revenait à la charge. Le temps le ramenait à son errance dans la tempête. Il patienterait jusqu'à ce que le vent se calme. Il n'allait pas s'exposer aux risques, le docteur et Armand comprendraient.

Il mit du bois dans le poêle, la braise était rouge, la bûche de la veille finissait de se consumer.

Un cheval ? Jean-Baptiste ne pouvait pas vivre sur place sans un cheval. Il y avait trop de travail pour un homme seul. Il aimait la maison, jamais il ne pourrait la quitter. Son père l'avait bâtie uniquement avec l'aide d'un cheval, lui contait-il, alors que Jean-Baptiste n'était qu'une promesse dans le ventre de sa mère. Alcide avait choisi les arbres les plus hauts, les plus droits, de beaux pins qui s'alignaient encore fièrement même couchés. La maison conservait sa fraîcheur en été, sa chaleur, relative, en hiver.

Le père avait tout prévu, la lumière du matin sur l'évier en bois, la vue sur la mer, sur la forêt, une petite fenêtre de chaque côté, le puits, creusé avant toute chose, une eau claire, toujours froide, jamais gelée, haussée grâce à la pompe jusque dans la maison.

Une cave, qui, à la différence du cavaireau, était accessible par une trappe dans la cuisine et une porte extérieure par où l'été on rentrait du bois et des légumes.

Cette maison était comme une compagne. Les arbres qui l'entouraient, Jean-Baptiste les avait, pour certains, vus être plantés, croître et être soignés. Il y avait la prairie pour les chevaux, la grange, le poulailler

attendant, les poules qui picoraien à la belle saison, les pommiers plus loin et leurs fleurs printanières pareilles à des nuées de papillons nacrés dans le ciel entre terre et mer. Ici, c'était chez lui, ses racines, son histoire, ce qui lui restait de famille, celle qu'il aurait peut-être un jour à faire renaître, pensa-t-il songeur.

Non, ce matin, il ne pouvait pas marcher vers Piligan, on ne distinguait même pas la route. Le vent courait, il plaquait la neige sur le flanc des arbres, figés comme des sentinelles pétrifiées dans leur uniforme noir et blanc, ne cessant de hocher la tête comme pour s'ébouriffer. Une armée de bois essayait d'arrêter les rafales qui l'assaillaient.

Il neigea à cœur de jour. Inutile de tenter de dégager un chemin, même vers la grange, tout était aussitôt à reprendre. Jean-Baptiste fit du ménage dans la maison, puis il plongea dans un livre du docteur. Malgré son talent, Francis Jammes ne put retenir toute son attention et il somnola au coin du feu une partie de l'après-midi.

La noirceur vint très tôt.

Jean-Baptiste alluma une bougie, il s'assit à la table. Il soupa avec du pâté et du pain de Tonine. Au bout de la table étaient rangés les journaux du docteur, ainsi que les livres.

Le vent criait autour de la maison. Il se souvenait des tempêtes de son enfance, mais depuis le décès de sa mère, la violence des vents lui paraissait plus grande.

Après le décès du père, quand ils n'avaient plus de cheval, cela devint plus difficile, mais à deux, Jeanne et lui, ils s'en sortaient.

Il repensa à Angelaine. Il s'imaginait vivre avec elle dans cette maison, et même plus, faire revivre la maison, élever des enfants dans ce paysage grandiose. Il se sentait petit face à Angelaine qui lui prêtait peu d'attention. Un Jean-Baptiste sculpté à longueur d'hiver auprès de son père à bûcher dans le bois, devant l'aube, rentrant à la noirceur, à relever les filets sur les bateaux de pêche. Ce Jean-Baptiste sans instruction, elle semblait l'oublier et lui ne savait comment l'aborder ni quoi lui dire. Entre eux, il y avait un mur que le temps renforçait.

Il poussa son assiette, but un peu d'eau. La neige collait aux vitres. Il prit les journaux. Il commença à lire à la lueur de la bougie.

Il ne parvint pas à se concentrer sur la lecture.

Il se souvint.

Le père était revenu avant le printemps. Il avait bûché durant des mois dans les chantiers de bois au nord, à l'ouest, loin au Québec. Il était arrivé à la fin d'un après-midi où la neige fondait, presque une journée de printemps. Son sourire était visible depuis la maison. Son pas était lourd, il portait son baluchon, il regardait la contrée avec amour.

Jean-Baptiste avait couru vers lui.

Alcide l'avait serré dans ses bras.

« Salut, le fils ! »

La barbe fournie, ses cheveux en broussailles, ses dents blanches donnaient au père une allure féline. Au loin, Jeanne sur la galerie les observait.

« Merci, mon Dieu, murmura-t-elle, il est de retour. »

Combien de travailleurs revenaient indemnes à la maison ? Le métier était dangereux, exigeant. Entre le chantier et la maison, combien s'égarèrent dans les tavernes, où ils dépensèrent la paye si durement gagnée ? Combien se laissèrent aller aux amours passagères que des mois de privations avaient magnifiées ?

Le père était de retour. La famille était au complet. Dans l'enclos, Champion hennissait.

Alcide atteignit la galerie.

« Dieu soit loué ! » murmura de nouveau la mère.

Les parents se serraient tendrement. Jean-Baptiste prit le baluchon de son père. Celui-ci se retourna, il contempla la baie, remonta son pantalon, tira sur ses bretelles et soupira :

« Chez nous ! Je suis chez nous ! »

Il regarda le ciel. Était-ce pour remercier Dieu ? se demanda Jean-Baptiste. Alcide observa la forêt, les collines, le rivage, la mer au loin. Il prit une grande respiration.

« Fatigué, mon homme ?

— Bof, dit le père, qui jamais ne se plaignait. »

Pourtant, cette fois, il ressentait une étrange lassitude. Le travail avait été plus rude que par le passé, il y avait beaucoup de neige, des vents cinglants, des pluies sur la neige, des croûtes glacées. Et puis il vieillissait.

Il le voyait bien. Les jeunes récupéraient plus vite, ils bougeaient plus rapidement, lui avait davantage d'expérience, mais moins d'agilité. Le moment était aux retrouvailles, et c'est avec émotion qu'il entra dans la maison. Il l'aimait, cette maison, il en connaissait toutes les poutres, les angles et billots. Chaque arbre, il l'avait choisi. Longtemps, il avait examiné le terrain, imaginé la lumière qui passerait par les petites fenêtres.

« Quelle magnifique journée ! » se disait-il. Il sortit de la poche intérieure de sa veste une enveloppe, petite, mais épaisse.

« Ma femme, voici la paye !

— Grand merci ! La famille va pouvoir respirer, murmura Jeanne.

— Pour un temps ! Après on verra, sourit le père. »

La joie régnait dans la demeure.

Alcide se remit au travail, une modeste ferme, entre roches et terre caillouteuse, une prairie, avec un cheval et quelques poules. Le père y alla à son rythme. Chaque matin, Jean-Baptiste partait pour l'école et il revenait l'après-midi. Durant la veillée, le père racontait le travail dans le bois, la vie avec les chevaux, les gels extrêmes et les puissantes tempêtes, la vie au chantier, les poux et les maladies.

Et, il y eut ce coup de tonnerre en pleine douceur d'automne. Alcide avait l'habitude de se lever tôt. La maisonnée dormait. Il remettait du bois dans le feu, buvait un verre d'eau et, dans les lueurs de l'aube, s'asseyait sur la chaise berçante et lisait. Peu d'hommes de sa génération lisaient, les livres étaient si rares. Lors de ses tournées hivernales, il ne manquait jamais se rendre dans une librairie quand il s'arrêtait dans une ville pour y prendre le train. Il revenait toujours avec un ou deux livres. C'était cher, mais c'était son plaisir. Il ne buvait point, ne chiquait point, ne fumait pas. Le matin, en se levant, on pouvait le voir plongé dans un livre, qu'il lisait et relisait, assis sur la chaise berçante placée près de la fenêtre qui donnait au soleil levant. Absorbé par la lecture, parfois, il n'entendait pas Jean-Baptiste qui s'ingéniait à avancer le plus silencieusement possible.

Ce matin-là, c'est Jeanne qui la première le vit. Elle remarqua d'abord le livre tombé, ensuite elle découvrit Alcide écrasé sur la chaise, les bras pendants, inertes, la tête penchée en avant, pour un peu, tout le corps aurait basculé contre le plancher. Jeanne cria :

« Mon Dieu ! Mon Dieu ! Qu'est-ce que tu as ? Jean-Baptiste ! Viens vite ! »

Il accourut. Il vit sa mère affolée, cherchant de l'eau pour humecter le visage du père.

Alcide eut un sursaut, fixa droit devant lui, se tourna lentement vers son épouse, puis vers Jean-Baptiste. Les yeux du père brillèrent, puis s'enfuirent ailleurs, dans un abîme sans fond. La tête s'inclina, le corps s'affaissa complètement. Jeanne le retint pour qu'il ne tombe pas.

Jean-Baptiste interrogeait sa mère des yeux. Elle regarda par la fenêtre. Le médecin ? Avait-elle le temps d'aller le chercher ?

Le corps du père devint trop lourd. Elle le laissa glisser sur le plancher.

Trop tard pour le médecin. Le père était mort.

Il gisait devant la mère et le fils dans le silence de la maison. Seul le battement du gros réveil rythmait le temps qui cheminait inexorablement. Le tic-tac accentuait le poids de chaque seconde, grave et solennelle.

« Mon Dieu, soupira la mère. »

Jean-Baptiste restait figé. Ce n'était pas la première fois qu'il voyait un mort, mais son père, il le croyait immortel. Alcide si fort, si résistant, si maître de ses gestes, comment ce chêne pouvait-il avoir été foudroyé ? Comment, en quelques secondes, avait-on pu passer de la vie à la mort, alors que rien ne la laissait présager. Jean-Baptiste sentit un immense poids sur les épaules. Il comprit que désormais, c'est lui qui devait aider sa mère, lui qui allait remplacer le père, la maison ne serait plus la même.

Ce soir, en caressant la chaise berçante, il revoyait son père et sa mère, la maison était maintenant déserte. Il se souvint. Tout de suite après le décès du père, il était allé auprès du cheval, il l'avait trouvé triste. Il l'avait attelé et il était parti quérir le docteur Grandmaison.

Il était revenu avec le docteur. Sa mère était assise près du père étendu sur le plancher, elle pleurait en tenant la main de son mari.

Le docteur avait examiné le père.

« Pas de contusions, pas d'hématomes. Le cœur a lâché. »

La mère avait mille questions à poser, mais elle sentait que c'était inutile. Elle se rappelait qu'Alcide avait semblé plus fatigué que lors des retours précédents. Elle l'avait trouvé un peu vieilli, mais après tout, elle aussi, se disait-elle, avait sûrement des traces de l'âge. Mais au fond des

yeux d'Alcide, elle avait cru déceler une lueur sombre. Sentait-il quelque chose ?

Jean-Baptiste revoyait la carriole du corbillard, Donat qui conduisait, puis la messe et l'enterrement, le retour à la maison.

La mère et le fils dans l'automne fauve, le temps est doux, le ciel pommelé de nuages, des vagues courent sur la baie. C'est aussi beau que leur détresse est intense. Il ne reste plus qu'eux deux et le cheval. C'est en automne que le père partait pour les chantiers de bois, c'est en automne qu'il était parti pour toujours.

Ce soir, Jean-Baptiste ne ressentait que le vide autour de lui.

Il remit un morceau de bois dans le poêle, souffla la bougie, se coucha.

« Si Dieu existe, pourquoi tout cela se produit-il ? » Jean-Baptiste savait qu'il y avait pire, car le bonheur n'habitait pas dans toutes les maisons. Mais pourquoi tant de drames, tant de vies détruites et malmenées ? Au moins, il avait vécu une enfance merveilleuse, c'était son trésor à lui ; au moins, ses parents n'étaient pas invalides, paralysés. Ils étaient dans l'outre-monde, en paix. Sur ces pensées, le sommeil l'emporta.

Jean-Baptiste poursuivit sa route au pays des songes.

Mise en terre

Par un matin glacé, la mise en terre de Jeanne eut lieu.

La veille, Donat avait rencontré Jean-Baptiste chez le docteur et, comme le ciel annonçait du beau temps, il fut convenu que l'on pouvait déposer le cercueil dans la tombe qui était sèche.

La mise en terre se fit le lendemain matin. Jean-Baptiste et Donat sortirent le cercueil du charnier, le hissèrent sur la carriole que tira Champion à pas très lents, comme pour marquer le passage du temps, l'empreinte de la douleur. Les deux hommes déchargèrent le cercueil devant la tombe et ils attendirent monsieur le curé. Le vent marin était cinglant, les bourrasques sciaient à vif les visages. Le curé arriva, soutane au vent. Il salua Jean-Baptiste, récita les prières d'usage. Jean-Baptiste et Donat descendirent le cercueil. Donat remonta les cordes. Le curé prononça quelques mots. Il fit un large signe de croix. Armand commença à pelleter la terre qui heurta en bruits sourds les planches. Le prêtre refit le signe de croix, tendit la main à Jean-Baptiste, lui présenta à nouveau ses condoléances et repartit en tenant fermement sa barrette et sa soutane soulevée par le vent impertinent.

Jean-Baptiste et Armand remplirent la tombe.

La douleur et le vent les courbaient vers la dernière demeure de Jeanne.

— Voilà, Ti-Gars, ta mère repose en paix.

La gorge nouée, en larmes, Jean-Baptiste serra la main de Donat.

— Allez, Jean-Baptiste, viens, on rentre Champion. Le temps se met à la neige.

Ils repartirent vers la grange attenante à la sacristie.

Jean-Baptiste suivait la carriole tirée par Champion, encore une fois le compagnon de sa vie. Quant à Donat, ce n'était plus le fossoyeur, c'était un ami.

Jeanne était partie, ne restaient que des souvenirs.

Le printemps !

Enfin survint le printemps en Acadie ! La neige fondait à vive allure sous les rayons généreux. Des ruisseaux se formaient dans les chemins. Sur les pentes exposées au soleil pointaient quelques bandes vertes. Les oiseaux chantaient. La baie sortait de son carcan de glace.

Si ce n'avait été de la guerre, tout le monde aurait vibré à l'unisson devant cette nature qui se libérait du long hiver.

On ne se plaignait point de l'hiver, mais ses coups de froid, ses vents glacés, on souhaitait les reléguer dans le passé.

Jean-Baptiste avait fort à faire chez le docteur. Il aimait son travail. Il s'accordait très bien avec Armand et Tonine. Tout allait bien de ce côté-là. Il pouvait rentrer chez lui le soir. Il s'habitua à la maison vide, mais accueillante. La vue de la mer et des monts le régénérait. C'est ici qu'il souhaiterait vivre et mourir. Ceux qui le croisaient ne se doutaient certainement pas de son tourment. Seul Donat à David était au courant. C'est à lui que Jean-Baptiste confiait soucis et questionnements. Peut-être parce que Donat s'était lié d'amitié avec Champion, le cheval de la famille, ou parce que comme fossoyeur, il avait appris à jauger son monde et à savoir ce qui est important dans la vie.

Jean-Baptiste essayait de comprendre sa relation avec Angelaine. Lorsqu'ils avaient discuté, un soir au bout du quai, ils étaient en harmonie. Maintenant, alors qu'il tentait de la rencontrer, il ne parvenait plus à la voir.

Puis, entre les deux, il y avait eu récemment une fin d'après-midi où il se sentit blessé.

Jean-Baptiste était assis dans la carriole, Champion connaissait le chemin de la maison et là, devant le magasin général, ce fut la stupeur. Elle tenait la main de ce même jeune homme, vêtu d'un élégant complet, chapeau brun et fins souliers vernis. Angelaine portait une robe claire. Elle vit Jean-Baptiste, leurs yeux se croisèrent. Il allait esquisser un salut de la main, aussitôt l'homme capta leurs regards et, serrant fortement la main d'Angelaine, ils entrèrent dans le magasin général.

Champion n'avait pas ralenti le pas. Le couple disparut dans le magasin.

Devant Jean-Baptiste, la tête de Champion oscillait au rythme du trot.

C'est dans un lourd brouillard de chagrin que Jean-Baptiste sortit du village. Le rêve d'un commun avenir, Angelaine et lui, était-il en train de s'effondrer ? Il devait le savoir le plus vite possible. Angelaine resterait-elle une amie d'enfance, une joie du passé ?

Ce soir-là, à la lueur de la lampe à pétrole qu'il venait de s'acheter, il parcourut le journal de la veille que lui avait donné le docteur. La guerre en Europe et les luttes entre conservateurs et libéraux au pays faisaient la une. On décrivait les campagnes de recrutement pour compléter le bataillon acadien nouvellement créé. Un bataillon qui ferait la fierté, l'honneur de l'Acadie, le 165^e bataillon d'infanterie, avec un aumônier acadien, des officiers acadiens. On lançait des appels aux jeunes. On demandait aux épouses de ne pas retenir leur mari, de leur permettre de remplir leur devoir pour défendre l'Empire, l'Angleterre et la France.

Jean-Baptiste ferma le journal, c'était toujours la même rengaine, il fallait des hommes, la guerre avalait les jeunes à un rythme effrayant.

Un soldat du 165^e bataillon, John Devine, de Cap-Pelé, venait de mourir à l'hôpital le 30 mars 1916, il était père de trois enfants¹. À trente et un ans, la pneumonie l'avait emporté.

Lui, Jean-Baptiste, que faisait-il ? Des pères de famille s'enrôlaient. Peu de temps auparavant, les deux fils du docteur étaient partis. Ils étaient au front, et lui, célibataire, il se la coulait douce dans son Acadie printanière. N'était-ce pas ce que pensaient de lui beaucoup de gens à Piligan ? Un village est comme une famille qui constamment s'observe, se jauge, se juge, s'aime et se dénigre.

Demain, il demanderait conseil à Donat.

-
3. Claude E. LÉGER, *Le bataillon acadien de la Première Guerre mondiale*, Moncton, chez l'auteur, 2001, p. 92. Cet ouvrage est la source de la plupart des références chronologiques concernant ce bataillon.

OceanofPDF.com

Donat

— Jean-Baptiste, je ne suis que l'homme à tout faire de la paroisse, bedeau, sacristain, fossoyeur, croque-mort, diront certains. Je me tiens toujours en retrait. J'observe. Je peux dire que les gens, je les connais, je les devine même. Un baptême, un enterrement, en quelques secondes je peux savoir qui est sincère. Je n'ai nul besoin d'écouter les ragots du village. Je vois ! Note que je ne suis pas mieux que les autres. Quand tu accompagnes un être jusqu'à sa dernière demeure, tu as le temps de réfléchir. Surtout quand tu as connu cette personne et que tu creuses sa tombe ou que tu jettes les pelletées de terre sur son cercueil. Bien sûr que je pense à moi, à ce que je suis, ce que je vaux, à mes qualités, à mes défauts. Parfois, dans les allées du cimetière, je surprends des paroles que je préférerais ne pas entendre. Les gens m'oublient. Près de la tombe, dans le cortège, ce n'est pas tout le monde qui éprouve du chagrin au départ d'un être. En marchant dans les allées de l'église, je recueille bien involontairement des mots de confession. L'isoloir n'arrête pas tous les sons ni les péchés ! Ce n'est pas toujours drôle, et moi je ne peux pas me boucher les oreilles. Je me fais discret pourtant. Ça ne me tente pas de répéter tout ça dans le village. Ce n'est pas leurs affaires ni les miennes et, comme je viens de le dire, je ne suis pas mieux qu'un autre. Nous sommes tous à peu près pareils. Ni vraiment bons, ni vraiment mauvais, un peu lâches parfois, courageux aussi, humains quoi !

La vie, c'est un souffle plus ou moins long, plus ou moins vigoureux, un souffle solitaire au milieu des autres ou un souffle accompagné de celui d'un être cher, d'une famille aimante. J'ai tout vu. Je pourrais en raconter, des histoires ! Mais revenons à toi. Ce qui te préoccupe, c'est Angelaine. Tu l'aimes, j'ai bien vu que t'avais les yeux à la gadelle. Tu ne sais pas si elle t'aime. C'est vieux comme le monde et là, tu la vois avec un autre. Voilà, vous êtes trois, il y a une personne de trop. Je la connais peu, cette belle jeune fille. Rien à dire. Ses parents ? Entre nous, sa mère est accaparante, elle aime que les choses aillent à sa manière, elle est contrôlante, autoritaire. Je l'ai souvent croisée à droite et à gauche et entendue au magasin général. Sa mère a la réputation d'être distante, est-ce un défaut ? Comme aurait dit mon oncle Michel, le sage : « C'est une bonne personne, mais elle s'y prend mal. » Le père, je ne le vois que rarement. Il m'ignore gentiment, c'est réciproque. Qui aime vraiment parler à un croque-mort ?

Le soupirant se nomme Elfried Bellavance, représentant de commerce, de Manchester aux États-Unis. Selon moi, c'est un trousse-pet ! Il est visiblement dans les bonnes grâces de madame. Il se vante de tout ça à droite et à gauche. Je crois qu'il a fait miroiter à la mère un bon parti pour sa fille, le bon parti c'est lui-même. Mais, je ne suis pas certain que la mère ait encore tout son jugement, ceci dit entre nous. Quant à la fille, elle peut très bien avoir été enjôlée par ce séducteur; d'autant plus que tu n'étais pas vraiment visible et que, pardonne-moi, tu ne représentais peut-être pas un espoir de relation à long terme. Imagine une jeune fille qui s'ennuie un peu, qui voit cet homme fortuné, elle qui n'a personne dans sa vie. Pardonne-moi encore si je te fais de la peine, mais tu me poses des questions, tu me demandes mon avis, alors je te dis ce que je pense. Si ça peut t'aider, tant mieux. Si je te blesse, c'est bien involontaire.

Je ne vois pas d'autre solution, si tu veux en avoir le cœur net, c'est que vous vous parliez, franchement, tous les deux, Angelaine et toi.

Et puis, la guerre. Bien sûr que tu es jeune, que tu peux y aller, c'est à toi de voir. Je n'ai rien à te conseiller, c'est ton affaire. C'est trop important, il y va de ta vie. C'est dangereux, la guerre, très dangereux. Ça peut durer longtemps. Tu vas me dire, les autres, ils me voient, leurs proches sont là-bas, sont blessés gravement ou meurent dans les tranchées. Ah ! Que te répondre ? Je te parle comme à un fils, tu es maître de tes actes. Mais ne va pas à la guerre pour une déception d'amour. Enfin, tu décideras. Les fils du docteur sont partis par devoir, ils avaient tout ici pour être heureux. Chaque

jour, tu le sais mieux que moi, les parents guettent les nouvelles, tremblent, espèrent, prient. La guerre a tout changé dans nos vies. Au village, tout est devenu plus triste. On fait semblant, mais tant que la guerre n'est pas finie, le cœur n'y est pas. On ne peut se réjouir quand les autres souffrent. Voilà. Je t'ai dit ce que je pensais. Marchons un peu, veux-tu ?

Jean-Baptiste était surpris. Comment cet homme pouvait-il si bien parler ? Dans une conversation ordinaire, il était un fils du peuple, mais lorsqu'il se confiait à cœur ouvert, comme à l'instant, son langage était digne de celui du curé ou du docteur. Donat était instruit, il avait lu et réfléchi, alors qu'aux premiers abords on pouvait le prendre pour un homme simple, sans culture.

Les rayons d'un soleil printanier doraient le cimetière marin. La terre se gorgeait de douceur. La sève montait dans les arbres. La vie revenait entre les tombes. Donat observait les croix, les monuments. Il connaissait son monde, son univers. Il vivait parmi les morts que les vivants oubliaient ou qu'ils tentaient d'oublier.

Donat et Jean-Baptiste s'arrêtèrent devant la tombe de Jeanne. Ils se recueillirent. Jean-Baptiste envoya un salut vers le ciel.

Les vagues clapotaient.

Sans cesse, Jean-Baptiste pensait à Angelaine, à sa voix, à ses yeux, à sa silhouette. Et si elle l'aimait encore ? Comment lui parler ?

De son côté, Donat poursuivait sa réflexion :

— Vois-tu comme c'est beau ? C'est ça, mon Acadie ! C'est la terre et la mer qui se marient. Le ciel qui caresse les monts. Le vent qui court vers l'intérieur et qui revient riche de parfums sur les flots. C'est le bateau au loin et le dur travail des pêcheurs. C'est le paysan là-bas, penché sur la terre. Ce sont les chevaux, les vaches qui jacent dans nos champs. L'Acadie, je ne l'ai jamais quittée. Je pense que ceux qui sont ailleurs ne l'ont pas quittée non plus. Regarde ces noms sur les tombes, ils racontent notre histoire, notre survivance, nos luttes, nos combats. Là, dans le vent, au soleil, flottant sous le ciel bleu, le tricolore et son étoile, c'est mon pays. L'Acadie, c'est ma patrie. Mes mots sont des galets sonores que tous les vents, les courants et contre-courants ont façonnés. Nos ancêtres sont

revenus dans ce pays dont ils furent chassés. Ils nous l'ont redonné. Quand je vois la mer et le cimetière, la terre et les flots, le ciel sur mon pays, alors je me dis que nous en avons vu d'autres. On surmontera encore une fois les épreuves, comme nos aïeux. Aie confiance en toi. Tu es l'Acadie, toi aussi !

Décidément, Donat était surprenant. Fossoyeur poétique, bedeau conseiller, Acadien dans l'âme, historien du cœur, Donat éveillait l'esprit de Jean-Baptiste. Pourquoi Donat y était-il allé d'un couplet patriotique acadien ? Pour lui suggérer que le bataillon acadien, dont tout le monde parlait, serait l'expression de l'honneur et de la fierté de l'Acadie ? Pour l'encourager à s'enrôler dans ce bataillon ? Ou simplement par amour de son pays.

— Va ton chemin, réfléchis bien avant d'agir. Si ce que tu fais est bon, alors avance, mais tu dois en être convaincu. Ne pars pas à la guerre pour un malheureux frisson d'amour.

Ils retournèrent vers l'église. Ils se quittèrent comme de bons amis qu'ils étaient.

En marchant vers la maison du docteur, Jean-Baptiste ne savait plus quoi penser. Il ressentait, plus que jamais, la fierté d'être Acadien, et son attachement à ce village, même s'il n'était qu'un petit gars de Fond-des-Brisants.

Sous le vent enivrant, le chant des oiseaux accompagnait Jean-Baptiste dans ses pensées troublées.

Réfléchis, Jean-Baptiste

Le docteur parle :

— Jean-Baptiste, tu viens me demander conseil. Que te dire ? Je ne suis pas à ta place. Tu te demandes si tu dois t' enrôler dans l' armée. Tu es en bonne santé et personne ne te retient. Tes parents veillent sur toi de là où ils sont. Tu n' as pas d' enfants, à toi de décider. Tu n' as pas de fiancée ?

Jean-Baptiste resta songeur.

— Une amie peut-être, suis-je indiscret ?

— J' espérais après Angelaine.

Le docteur marqua une pause qui se prolongea. Puis il reprit :

— Jean-Baptiste, je te considère, et mon épouse aussi, comme un de nos fils. Lorsque nos fils nous ont annoncé leur résolution de s' enrôler, nous nous sommes d' abord intérieurement rebellés, mais c' était leur volonté. C' est la guerre qui est maudite, pas leur décision. Toute la propagande, les journaux, la société envoient nos jeunes à la guerre, au nom de l' Empire, pour les vieux pays, pour l' Acadie enfin. On voit des espions partout. On enferme des gens parce qu' ils ont des noms de consonance allemande. Cette guerre est d' un autre temps. Je n' ai qu' une hâte, la paix, la dignité ; l' humanité est inhumaine. Ça ne t' aide pas dans ton cheminement. Réfléchis. Ne pars pas sur un coup de cœur. Tu peux rester longtemps là-bas et même y rester pour toujours. Nous sommes perpétuellement inquiets pour nos deux fils. C' est beaucoup demander.

Jean-Baptiste, je suis né dans ce village d'une pauvre famille de pêcheurs. Tous nos gains partaient entre les mains des grosses compagnies qui ne nous laissaient presque rien, sauf des dettes dans leurs magasins. Mes parents ont cru en nous, ils se sont sacrifiés pour que nous puissions étudier. J'ai, grâce à eux, pu me rendre dans une université américaine, je suis devenu médecin. Nous ne sommes pas nombreux, les médecins de langue française en Acadie ! Je suis revenu ici, je le devais à mes parents, je le devais à ce village. Combien de petits villages comme celui-ci ont un médecin ? Si peu, trop peu. Nous sommes insuffisamment éduqués, soignés. Nos prêtres font beaucoup pour notre éducation, ils ouvrent des collèges. Sans éducation, sans santé, sans argent, où allons-nous ? Sans estime de nous, sans solidarité, sans ressources, où est notre avenir ? Voilà pourquoi je suis revenu ici alors que j'aurais pu m'enrichir à Boston ou ailleurs. Je suis d'ici, et c'est ici que nous bâtissons l'avenir. Aie confiance en toi, Jean-Baptiste. Sois fier de tes ancêtres, de l'Acadie. Nous, Acadiens, sommes à la fois très vieux et très jeunes ! L'avenir nous appartient, et en français, mon cher ! Mais cette guerre bouleverse tout. Elle nous détruit tous.

Le docteur se tut.

— J'ai trop parlé. J'ai parlé pour moi, je n'ai pas assez pensé à toi qui es jeune et viens prendre conseil auprès de moi. Pèse le pour et le contre. Je te demande de bien vouloir m'aviser du résultat de tes réflexions. Porte-toi bien.

Jean-Baptiste, l'Acadien !

Jean-Baptiste avait été élevé à la campagne, il ne connaissait que son village. Tout ce qu'il savait du monde c'était par ses parents qu'il l'avait appris et par l'école où une institutrice dévouée enseignait à tous les jeunes. Elle insistait beaucoup sur la qualité de la langue. Elle avait réussi. Ses élèves s'exprimaient mieux que la plupart des enfants des villages environnants. Jean-Baptiste et Angelaine étaient les premiers en français et en grammaire, mais ni l'un ni l'autre ne pourraient aller plus loin faute d'argent et de collège à proximité.

Les poumons gorgés d'air salin, les muscles aguerris aux travaux des champs et de la forêt, buvant l'eau pure d'un puits, à dix-huit ans, Jean-Baptiste Beausoleil, quoiqu'un peu maigre, avait un corps sculpté dans le bois des meilleurs arbres.

Les yeux noirs et vifs, le sourire aux lèvres, marque héréditaire venue de sa mère et de son père, Jean-Baptiste n'avait pas perdu de dents, à la différence de bien des enfants du village, cela rendait son sourire encore plus charmeur. Plus grand que la moyenne, on avait l'impression que sa croissance n'était point encore terminée tant la jeunesse irradiait de sa personne. Sa poignée de main et son regard franc inspiraient d'emblée confiance. Si tout semblait facile à ce jeune homme, ses yeux pouvaient laisser entrevoir les interrogations propres aux garçons de son âge, cherchant leur route, traçant le sillage, en quête de l'âme sœur, mais, aussitôt, le voile s'estompait et revenait la joie de vivre.

Ses cheveux noirs, abondants, plutôt raides, avaient, dès le bas âge, surpris ses parents.

« Il doit y avoir du Mi'kmaw là-dedans », rappelait fièrement le père, dont les ancêtres appartenaient à ces pionniers qui avaient ouvert les premières pistes de la contrée, fondé des familles et, au temps de la grande déportation, accueilli et protégé les Français, comme on disait alors. Jean-Baptiste était un enfant de Fond-des-Brisants, un des rares, les autres étant partis au village et ne venant que durant l'été dans des maisons éloignées des Beausoleil.

C'est à l'école que Jean-Baptiste avait découvert le monde. Il y avait absorbé tout ce qu'il pouvait, il avait soif d'apprendre. Il demandait sans cesse des livres, mais il y en avait si peu. Les livres de géographie, les cartes, le fascinaient. Il rêvait. Les livres de son père, il les avait lus et relus. Ses parents l'avaient équipé pour la vie. Sa maîtresse d'école lui avait forgé un esprit ouvert, curieux et vif. Jean-Baptiste veillait à s'exprimer comme son enseignante, sans relâchement. Il était fier de ce français que les Acadiens avaient conservé dans les pires tourmentes, déployé, façonné, malgré toutes les épreuves, sur ce bord de l'Atlantique.

Jean-Baptiste avait assez écouté pour savoir qu'il y avait différents niveaux de langue, ou de langage, du curé au docteur, du pêcheur au laboureur et il était capable de s'adapter sans avoir l'air prétentieux ou humiliant. Il parlait avec son cœur d'abord. Courageux, pas téméraire cependant, tenace, endurant ; ses parents et lui-même reconnaissaient un défaut, si l'on peut qualifier ainsi sa trop grande sensibilité. Un humain en larmes, un animal blessé le tourmentaient. Une dispute le perturbait. Une erreur de sa part le culpabilisait. Il tentait de s'endurcir, mais rien n'y faisait. Né à la campagne et témoin de batailles féroces, comme il avait appris à les découvrir, il ne se considérait pas en lutte contre la nature, pas en chasse contre les animaux. Chacun sa place, son rôle. Il allait son chemin, apprenant sans cesse, surtout auprès de ses parents, ses premières sources de connaissances, eux qui pourtant n'avaient point eu la chance d'étudier longtemps. Leur école fut la nature, le village, et ils eurent pour maîtres leurs propres parents. C'est en écoutant que ses parents apprirent, c'est en observant qu'ils découvrirent, c'est en se taisant qu'ils réfléchirent. Leur silence n'était pas une forme de soumission, il se nommait respect. Dans cette famille, du plus loin que chacun pût se souvenir, nul n'avait jamais élevé la voix. La médisance ne trouvait pas sa place dans la lignée.

Fiers, parfois rebelles, à l'écart, mais solidaires quand il le fallait, hospitaliers sans être naïfs, c'était ainsi que l'on vivait à Fond-des-Brisants, entre la mer et la forêt, sous la garde du crucifix. Dieu veillait à tout et surtout, c'était évident pour eux. Les prières, toujours personnelles, sauf le bénévolat avant chaque repas, ces prières étaient le temps du dialogue privé.

« Merci, Seigneur, pour cette belle journée », se plaisait à dire le père.

Quant aux sermons parfois réprobateurs du curé, ses menaces d'un enfer atroce, cela ne touchait pas les parents de Jean-Baptiste.

« Bien sûr que l'enfer existe, il est sur terre ! » affirmait Alcide.

Fond-des-Brisants était un monde à part, loin de tout, près de la forêt et de ses chants, que seuls connaissaient les gens de bois ; près de la mer et de ses humeurs, que seuls fréquentaient les vrais marins, les humbles pêcheurs ; près des champs, entre le souffle des vaches et des chevaux.

La vie, après s'être épanouie dans l'enfance heureuse, poussa Jean-Baptiste dans un monde plongé dans une guerre atroce, une guerre que l'on avait prédite brève, mais qui s'éternisait. L'assaut fulgurant se transformait en un immense massacre entre frères d'une Europe des lettres et des arts, des sciences et des découvertes. Les hommes sombraient dans les marais glauques et boueux des tranchées glacées ou torrides, où éclataient des marmites en fusion, où tombaient des obus en avalanche, où crachaient des mitrailles haineuses et dévastatrices. Le gouffre était sans fin, atroce et assoiffé. Oui, le père avait raison, l'enfer existait vraiment. Même loin des champs de bataille, on avait échos, de ce côté de l'Atlantique, des horreurs de la guerre. Pas uniquement par les journaux, qui glorifiaient l'Empire britannique et exaltaient la grandeur des liens avec la France éternelle, mais aussi par les listes de noms des jeunes héros morts au front. Trop jeunes pour mourir. La vie pointait devant eux, la mitraille pointait leurs corps.

Il y avait des lettres, des récits, mais les journaux taisaient la souffrance, les martyrs, pour ne pas abattre le moral de la population. La douleur des parents, des frères et sœurs, devenait la douleur d'un village, d'une communauté. Le mot guerre, quelle que soit la langue, résonnait dans toute sa laideur, sa barbarie. Qui allait être le prochain à partir ? On voyait des pères de famille s'enrôler, des jeunes qui n'avaient pas l'âge tricher, se prétendant plus vieux, et certains, une fois enrôlés, désertaient. La guerre

était dans les esprits, à cœur de jours et de nuits et pour plusieurs personnes, elle s'immisçait dans leurs cauchemars.

OceanofPDF.com

Cyprien et les agents recruteurs

Quand les agents recruteurs annoncèrent des rencontres à la salle paroissiale au printemps 1916, Jean-Baptiste réfléchit sérieusement avant de s'y rendre. Faire un pas dans cette direction, c'était un peu décider de partir. Il irait voir d'abord, il aurait le temps d'y repenser ensuite.

Il y avait peu de monde dans la salle. Une fanfare jouait des musiques militaires. Des gradés en uniforme saluaient les arrivants, des banderoles, des drapeaux créaient un air de fête. Puis, firent leur entrée des notables, des gens venus de Moncton, de Saint-Jean, par train ou en voiture automobile. Monsieur le curé de Piligan était là, Jean-Baptiste ne vit pas le docteur. On entonna le *God Save the King*, puis la Marseillaise. Des orateurs se succédèrent à la tribune. Comme ils étaient tous trop vieux pour s'enrôler, ils encourageaient les jeunes à le faire. Il y en avait une dizaine de l'âge de Jean-Baptiste. De l'autre côté du village, il reconnut, vif et trapu, Cyprien de Grandpré, un camarade de classe qu'il n'avait pas vu depuis des années. Cyprien remarqua Jean-Baptiste et vint s'asseoir près de lui.

— Bonjour, ça fait des lunes que je t'ai point vu. Ça va ? demanda-t-il en souriant.

C'était le genre de gars pour qui la vie était belle, tout allait bien.

— Salut Cyprien, heureux de te revoir. La dernière fois, c'est quand on est allé à la pêche sur le bateau du Ti-Jean à Joannis.

— Oui, grosse tempête, grosse frayeur itou ce jour-là !

L'orateur, l'air sévère, les fixa. Ils se turent. Ils écoutèrent les appels à la fierté, la solidarité, la grandeur de la race, le devoir, la patrie, la gloire, le sacrifice, la défense de la civilisation, l'Acadie et l'honneur.

Les discours ne passionnèrent ni Jean-Baptiste ni Cyprien.

— Jean-Baptiste, vas-tu t'enrôler ?

— Peut-être. Toi ?

— Ils nous poussent à y aller pour la patrie, pour aider ceux qui sont déjà partis. C'est pas joyeux là-bas, mais c'est un devoir, dit-il en haussant les épaules. J'sais pas encore.

L'orateur les fixa de nouveau. Ils se tinrent silencieux.

— En tout cas, moi, je signe pas de suite, confia Cyprien.

— Moi non plus, répondit Jean-Baptiste. On pourrait se parler après la cérémonie ?

— Sûrement, des gens comme eux ne m'incitent pas à être soldat ! ajouta Cyprien.

Jean-Baptiste soupira de soulagement. Ces discours ne l'enthousiasmaient pas, lui non plus.

Les deux jeunes marchèrent vers le quai.

— Vois-tu, c'est là-bas, sur l'autre rive, qu'ils se battent. J'aimerais voir ces pays, mais pas comme soldat. D'un côté, on peut pas laisser les autres se battre pour nous.

— Et mourir... Moi aussi, Cyprien, ça me fait jongler.

— Pis, j'connais rien à tous ces commandements en anglais. Ça me fatiguerait d'avoir toujours des ordres en anglais et d'obéir en anglais !

— Oui, mais on parle ici d'un bataillon acadien.

— Ça, c'est différent. Dis-moi, Jean-Baptiste, t'as pas de blonde ?

— Toi ?

— J'ai cassé récemment. Ma bonne amie disait que je buvais trop. C'est vrai. C'est mon seul défaut ! Un p'tit coup de temps en temps. Mais j'suis pas alcoolique. Non, non ! Jamais violent. Pis toi ?

— L'alcool ? Pas plus que ça.

— Non, les filles ?

— Oh ! J'avais les yeux sur Angelaine.

— Oui, oui, dans la classe... Une belle à béquer ! Mais sa mère, Abella Kirouac...

— Quoi sa mère ?

— Une... ratoureuse. Elle est toujours après sa fille. Elle veut tout décider pour elle. Et le père est souvent dehors, faut croire que l'Abella le *fatigue*, lui aussi !

— Passons. Tu te souviens, Cyprien, la tempête, c'était quelque chose ! Le patron, il se signait en regardant les vagues qui s'écrasaient sur le bateau. On montait au ciel et pis on descendait aux enfers. J'sais pas comment on a pu rejoindre le quai. J'ai cru mourir, ce jour-là !

— Moi itou. C'était pas notre heure. Le patron, il a brûlé un cierge à l'église, j'te dis !

— On a été chanceux ! Des survivants !

— En tout cas, Jean-Baptiste, si tu y vas, moi j'y vais aussi à la guerre, pis dans le bataillon acadien. C'est mieux qu'ailleurs. La guerre, elle va pas s'éterniser !

— C'est ce qu'ils disaient au début, là on compte plus les morts et pis il faut encore des soldats. C'est sans fin.

— C'est tout de même pas les femmes ou les vieux qui vont aller se battre.

Jean-Baptiste opina.

— Je jongle et je te donnerai une réponse.

— Jean-Baptiste, tu sais où j'reste. Tu me dis. Salut !

— Salut, Cyprien.

Donat, j'ai à te parler

- Tu es donc bien sérieux, Jean-Baptiste !
- Ma décision est prise. Je pars à la guerre.
- Chagrin d'amour ?
- Peut-être, et puis le devoir. Je ne peux pas rester ici à travailler chez le docteur alors que ses enfants se battent pour nous. J'y ai bien pensé ces jours-ci. Des pères de famille se sacrifient, je ne peux pas me dérober.
- C'est ton choix.
- Donat, j'ai des services à te demander
- Je t'écoute.
- Je suis allé rencontrer les agents recruteurs. C'est sérieux, un engagement. Accepterais-tu d'être mon répondant, s'il m'arrivait quelque chose là-bas ? Quelqu'un que l'on peut prévenir, qui peut s'occuper de mes affaires...
- Si je peux te rendre ce service, volontiers. Tu n'as pas pensé au docteur ? C'est un notable.
- Non, il a d'autres soucis. Et j'ai confiance en toi. Tu m'as toujours accueilli avec respect et attention. Je souhaiterais que tu prennes soin de notre maison – j'ai encore du mal à dire « ma » maison. Tu pourrais y habiter quand ça te tente. En plus, Champion se retrouverait chez lui. Il serait heureux.

— Heureux sans toi ? Pas tout à fait. Tu me donnes des responsabilités, mon cher. Je ne suis pas si jeune. D'un autre côté, ma femme, je suis sûr qu'elle aimerait passer de beaux jours chez vous. Je veux dire, chez toi. L'hiver, je ne pense pas. Après ce que tu as vécu. Pour moi, c'est oui à tout. Pour la maison, je vais en parler avec ma moitié, suis certain qu'elle sera d'accord.

— Donat, dès demain je vais signer les papiers. Il y aura une visite médicale. Je te tiendrai au courant. Ah, oui ! Il est fort possible que l'on soit deux du village à partir. Cyprien de Grandpré a dit que si je pars, il part aussi. Lui, il veut voir du pays. Je ne suis pas sûr que ça soit la bonne façon. Il est des pays d'où l'on ne revient pas, des voyages sans retour.

— Le Cyprien, il veut peut-être « boire » du pays. Il va être servi là-bas. Lui qui n'aime pas l'eau ! Un bon gars, un peu fort sur la boisson tout de même. Moi, si j'avais ton âge, dans ta situation, je pense bien que je partirais, pour faire mon devoir, parce que la guerre et la vie militaire, le peu que j'en vois, ne sont pas du tout mon genre. Oui, c'est vraiment une grosse nouvelle. Ça va jaser dans le village.

— Ça, je m'en moque, il peut penser ce qu'il veut, le village.

— Tu les aimes pas, les gens d'ici ?

— Pas plus que ça. Ils nous ont toujours regardé de haut, nous autres de Fond-des-Brisants. Je ne parle pas de tout le monde. Toi, le docteur, quelques-uns. Il y a des gens à deux faces. Tu les vois mieux que moi, à confesse, à l'église, au cimetière, pis dans la rue. C'est pas mon affaire. Je suis bien dans le bois, en mer, avec les chevaux, dans notre maison. Cela me fera de la peine de te quitter et de fermer la porte derrière moi.

— Va, Ti-Gars, compte sur moi. Ne te retourne pas, fais ce que dois.

— Merci, Donat. Je reviendrai pour les « au revoir ».

Deuxième partie
L'ARMÉE

OceanofPDF.com

L'enrôlement

Dans son uniforme fraîchement pressé, l'agent recruteur, assis droit à la table, était aussi rigide qu'un poteau. Ses gestes semblaient mécaniques et ses phrases apprises par cœur.

Cyprien et Jean-Baptiste se regardaient en souriant.

— Nom ? Prénom ? Adresse actuelle ? Lieu de naissance ? Le formulaire était en anglais, l'agent traduisait. *Next of kin*, nom du proche parent, son adresse, sa relation avec le candidat. Date de naissance, *trade of calling*: quelle est votre profession ou quel est votre corps de métier ?

Cyprien et Jean-Baptiste répondirent : pêcheurs et bûcherons.

— Grandeur ? Tour de poitrine ? Tour de poitrine en expansion ? Teint ? Couleur des yeux ? Des cheveux ? Religion ? Signe particulier ?

— Êtes-vous marié ?

— Êtes-vous prêt à être vacciné ou revacciné et inoculé ? Appartenez-vous à la milice active ? Avez-vous déjà servi dans une force militaire ? Comprenez-vous la nature et les termes de votre engagement ? Êtes-vous disposé à être certifié pour servir dans la Canadian Overseas Expeditionary Force ? etc.

Et on passa dans la salle suivante pour la visite médicale.

Âge apparent, hauteur, mesure de la cage thoracique, couleur des yeux, des cheveux... Examen des yeux...

J'ai examiné la recrue ci-dessus nommée et j'ai constaté qu'elle ne présente aucune cause de rejet tel que précisé dans les Règlements des Services médicaux de l'Armée. Le candidat peut voir de chacun des yeux à une distance requise, son cœur et ses poumons sont en bonne santé, il a l'usage de ses articulations et de ses membres...

Tout cela en anglais.

L'officier déclara les candidats bons pour la Force expéditionnaire canadienne outre-mer. Le docteur signa.

Chacun signa l'attestation de déclaration.

Le papier se retrouva sur la table d'un autre officier.

On s'engageait à être prêt à servir dans la Canadian Overseas Expeditionary Force, à être rattaché à n'importe quelle arme dudit service, pour un an ou pour la durée de la guerre actuelle entre la Grande-Bretagne et l'Allemagne, si la guerre durait plus qu'un an et pour six mois après la fin de la guerre, selon que Sa Majesté requiert pour cette durée mes services ou jusqu'à être légalement libéré.

La recrue signait et les témoins signaient en dessous, puis le requérant prêtait serment :

I, Jean-Baptiste Beausoleil, do make Oath that I will be faithful and bear true Allegiance to His Majesty King George the Fifth, His Heirs and Successors, and that I will as in duty bound honestly and faithfully defend His Majesty, His Heirs and Successors, in Person, Crown and Dignity, against all enemies, and will observe and obey all orders of His Majesty, His Heirs and Successors, and of all Generals and Officers set over me. So help me God.

Jean-Baptiste esquissa une moue alors qu'il prononçait certains mots, il signa, Cyprien signa comme témoin.

L'agent recruteur certifia avoir bien lu et bien expliqué la déclaration, que le candidat avait bien compris... et sous serment, et il signa.

— Bienvenus dans l'armée, messieurs !

Cyprien et Jean-Baptiste, pensifs, se regardèrent en souriant. C'était fait, ils s'étaient engagés.

— Présentez-vous dans deux jours à Moncton. Ensuite, votre entraînement commencera. C'est clair, soldats ?

— Oui, répondirent-ils.

— À bientôt.

Ils sortirent.

— Tout ça me donne soif, déclara Cyprien. Pas toi ? On peut prendre une bière, toujours ? C'est un grand jour.

— D'accord.

À la taverne, qui faisait office d'hôtel avec ses deux chambres, Jean-Baptiste et Cyprien, accoudés au comptoir, trinquèrent à leur avenir. Il avait soif, Cyprien.

En quelques gorgées, il vida la première bouteille et attaqua la seconde. Jean-Baptiste n'avait pas entamé la sienne.

— Ils ont de bons vins en France, faut pas les laisser aux ennemis !

Ils souriaient. Cyprien commanda une troisième bouteille.

— Cyprien, il faut que j'y aille.

— Ben ? Faut fêter notre départ !

— C'est fait pour moi. On se retrouve demain au bureau de recrutement pour les dernières formalités ?

— OK ! Je termine ma bouteille. Je veux pas regretter de l'avoir prise, celle-là. Tu sais, on n'en boira pas beaucoup des comme ça dans les tranchées.

— Alors, à demain.

Au revoir !

— Donat, c'est fait. Après-demain, tu peux, avec ta femme, disposer de ma maison.

— Oh ! Ça va vite.

— Cyprien et moi, on prendra le train mercredi à l'anse au Roc à dix heures et demie.

— Je peux vous y conduire en carriole avec Champion. Tu pourras lui dire au revoir.

— Parfait. Merci.

— Je passe à neuf heures du matin chez toi. Ça te va ?

— Merci. Mèque tu viennes, je te montrerai les coins et recoins de la maison.

— Dans ce cas-là, c'est mieux que j'arrive au moins une heure avant.

— D'accord. On se revoit. Je retourne au travail chez le docteur.

— À après-demain, Ti-Gars !

— Salut, Donat. En partant, je vais saluer Champion.

— Bonne idée !

Le cheval avait sûrement entendu, senti, deviné la présence de Jean-Baptiste. Il accueillit son ami avec joie.

— Toi, t'es chanceux. Ils ne t'enverront pas à la guerre comme tant d'autres chevaux, on a besoin de toi ici au cimetière et puis t'es plus dans ta

prime jeunesse. Je vais partir, mon ami, porte-toi bien. Je penserai gros à toi.

Jean-Baptiste s'arrêta de peur de pleurer. Il se colla contre le cheval. Il repensa à ce poulain qui tétait la jument dans la prairie près de la grange. C'était le bon temps.

Le cœur lourd, Jean-Baptiste caressa l'ami fidèle et se rendit chez le docteur.

— Tonine, Armand, je pars après-demain pour la guerre, dit Jean-Baptiste d'une voix grave.

Tonine serra son chiffon. Elle fixa intensément Jean-Baptiste. Le temps filait, elle le revoyait arriver mal en point à la maison. Elle l'avait un peu remplumé, elle l'avait pris sous son aile. Comme un fils et comme les enfants du docteur, lui aussi, il allait se battre là-bas. Mon Dieu !

— Tu vas rejoindre les fils du docteur. Sois prudent, tu fais ton devoir pour l'Acadie, confia Armand.

— Oui, pour l'Acadie, parce que le serment à Sa Majesté et à ses descendants, je l'ai prononcé du bout des lèvres. C'est pas pour eux que je vais me battre, c'est pour la France et pour l'Acadie. C'est sûr.

— Bon, au travail. J'vais profiter de toi jusqu'au bout. J'ai pu ta force, moi.

Ils sortirent de la cuisine. Tonine s'assit et pleura.

Je vais rejoindre vos enfants

— **D**octeur, je vais rejoindre vos enfants.
Le visage grave, le docteur fixa Jean-Baptiste. Le docteur hocha de la tête, comme pour assimiler la phrase. Il regarda devant lui sur le bureau le sous-main de cuir. Le docteur se dirigea ensuite vers Jean-Baptiste.

— Asseyons-nous là, dit-il en montrant les deux fauteuils.

Muet, les lèvres serrées, le docteur était absorbé dans ses pensées.

— C'est une décision majeure.

— Je sais, docteur.

— Je nous revois, ma femme et moi, lorsque nos fils nous ont annoncé la même nouvelle. Je revis en ce moment ces instants et cela me bouleverse. Permets-moi d'aller chercher ma femme.

Il se leva et sortit.

Jean-Baptiste observait le cabinet du docteur. Ici même, il y a peu, le docteur le soignait de ses engelures. Le temps avait passé vite.

Le cabinet donnait sur le jardin qu'Armand et lui avaient entretenu, tout cela se transformait en souvenirs. Les saisons se bousculaient, une nouvelle vie commençait, une vie qui s'ouvrait sur quoi ? L'inquiétude, l'angoisse, la guerre habitaient constamment cette maison. Ici, un père, une mère surveillaient toutes les nouvelles dans les journaux, guettaient l'arrivée du facteur. Eux aussi vivaient dans les tranchées, même si les lettres, trop rares,

veillaient à les rassurer. Le conflit s'éternisait, les combats étaient féroces, ils décimaient des jeunes et des moins jeunes dont la liste de noms s'allongeait dans les journaux. On les déclarait héros.

La porte s'ouvrit. L'épouse du docteur s'approcha de Jean-Baptiste.

— Charles m'a dit que vous aviez une annonce importante à nous faire. Il tenait à ce que je sois présente. J'espère que c'est une bonne nouvelle, mais cela me semble si sérieux.

— Madame, j'ai signé mes papiers militaires. Je vais rejoindre vos fils.

— Mon Dieu !

Suzanne s'assit. Le corps si droit, quelques secondes auparavant, se replia sur une peine au cœur.

— Comme vos enfants, je dois accomplir mon devoir.

Suzanne leva les yeux.

Ce n'était pas la femme du docteur qui, les yeux humides, se tenait devant Jean-Baptiste. C'était une mère.

Jean-Baptiste pensa aussitôt à la sienne. Comment aurait-elle réagi à son départ pour la guerre ? Et son père ?

Le silence du cabinet médical n'était interrompu que par le chant des geais qui voletaient dans le jardin.

— Jean-Baptiste, nous te souhaitons une bonne chance, affirma le docteur d'une voix émue.

Suzanne, le mouchoir à la main, essuyait ses yeux.

— C'est notre troisième fils qui s'en va... ajouta-t-elle sans pouvoir finir sa phrase. Le docteur prit la main de sa femme, se leva, puis il se dirigea vers Jean-Baptiste.

— Jean-Baptiste, porte fièrement l'uniforme du bataillon acadien. Nos fils n'ont pas eu la chance de se joindre à ce bataillon créé il y a peu de temps. Tu nous représentes tous. Que Dieu te protège ! Nous t'aimons comme l'un de nos fils.

Le docteur marqua une pause.

Les larmes brouillaient la vue de Jean-Baptiste.

— Écris-nous, comme le font nos enfants. Nous penserons bien à toi. Nous sommes fiers de toi. Jean-Baptiste, tu fais partie de notre famille.

Debout devant le docteur et son épouse, Jean-Baptiste s'essuyait les yeux.

— Au revoir, Jean-Baptiste, que le bon vent te porte.

Le docteur lui serra la main, le regarda droit dans les yeux et ajouta :

— Va, Jean-Baptiste, va !

Suzanne s'approcha, fragile, elle l'enlaça doucement.

— Bonne route, cher Jean-Baptiste...

— Merci, répondit-il en séchant ses larmes.

Ils l'accompagnèrent jusqu'à la porte de la maison, puis l'observèrent marcher dans l'allée.

Tonine et Armand l'attendaient au bout, près de la rue Principale.

Tonine embrassa Jean-Baptiste dont le cœur fondait. Elle pleurait. Armand lui donna une grande accolade.

— Au revoir, dirent-ils ensemble.

Jean-Baptiste avança dans la rue. Sur le palier se tenaient le docteur et son épouse, et à l'entrée de la propriété, Tonine et Armand. À tous, il envoya la main et, les yeux humides, il prit le chemin de sa maison. Il sentait qu'on le fixait. Il se redressa, marcha plus rapidement. Il devait être fort, être fier, être un Acadien !

All aboard!

Donat arriva tôt le mercredi matin. Jean-Baptiste entendit la clochette de la carriole. Il était levé depuis longtemps. Il avait peu dormi. C'était comme si les rares meubles, toute la maison voulait parler, le retenir. Il revoyait ce paysage aux quatre saisons, la baie, la mer, les rochers, la route, les clôtures et les monts aux formes douces. Jamais il n'avait quitté ce paysage où il était né.

Donat descendit de la carriole, affichant un air plus sérieux que d'habitude. Seul Champion semblait joyeux.

- C'est le grand jour, Ti-Gars !
- Oui, Donat. Merci d'être venu.
- Pas trop nerveux ?
- Plutôt, oui.

Jean-Baptiste lui montra les endroits à surveiller si la neige s'accumulait sur le toit, les outils, la grange, ce ne fut pas long. Les lieux n'avaient aucun secret pour Donat, c'était davantage une tournée que s'offrait Jean-Baptiste, comme un salut à cette demeure tant aimée.

Jean-Baptiste avait mis quelques vêtements dans le baluchon du père. Dès qu'il cala le baluchon sur son épaule, il ressentit une fierté, une force en lui. Maintenant, il devait faire son devoir, malgré tout ce qu'il lui en coûtait. Il

regarda une dernière fois la photographie jaunie de ses parents dans le cadre en bois au-dessus du coffre en cèdre. Il observa la pièce, du lit au poêle, du réveil à la boîte à sel et aux allumettes, et juste avant de fermer la porte, il s'arrêta près de la chaise berçante, la caressa, lui donna un petit élan. Sous le crucifix qui avait vu tant de joies et de douleurs, il se signa, et, les larmes aux yeux, ferma la porte derrière lui.

Donat l'attendait assis dans la carriole, les guides à la main.

Du haut de la galerie, Jean-Baptiste contempla, comme pour une ultime fois, le paysage. C'était sa Cadie à lui, le pays où il était né, et où il souhaitait finir ses jours.

— À la grâce de Dieu ! dit-il en ouvrant le bras droit. Il monta dans la carriole.

Ils descendirent en silence le chemin, c'était là que Jean-Baptiste avait effectué ses premiers pas, sous les yeux de son père et de sa mère.

Les souvenirs affluaient. Les yeux de Jean-Baptiste se voilaient. La mer exhalait ses ondes salées et les parfums des herbes du rivage. Jean-Baptiste se gorgea de cet air qu'il aimait tant. Les yeux fermés, il aurait pu reconnaître d'emblée Fond-des-Brisants.

— Sois pas triste, tu reverras ça bientôt.

— Si seulement.

— Bon, on va quérir Cyprien.

Ils le retrouvèrent tout guilleret devant le magasin général. Il attendait, une petite valise en carton à la main. Il salua et s'assit aussitôt dans la carriole. Il ne sentait pas l'alcool.

Un petit coup de guides et Champion reprit la route.

C'est à cet instant que Jean-Baptiste vit Angelaine, marchant sur le trottoir en bois. Leurs yeux se croisèrent. On aurait dit qu'il y avait un fil tendu entre les deux jeunes, tant la tension qui les unissait était forte.

Angelaine s'approcha du bord du trottoir. Elle était en larmes. Elle fit un signe de la main.

Interdit, Jean-Baptiste l'observait. À son tour, il tendit la main.

Les deux cœurs battaient à se rompre.

Donat, tout comme Cyprien, était muet.

Jean-Baptiste tourna la tête et continua de regarder Angelaine alors que la carriole s'éloignait et déchirait leur lien. Jean-Baptiste, presque immobile, gardait le bras levé. La carriole vira au coin de la rue Principale.

— Tout le village sait que vous partez à la guerre, murmura Donat.

Le trajet jusqu'à la gare de l'anse au Roc se déroula en silence. La carriole atteignit une petite maison éloignée du village, un long quai, des champs et quelques personnes qui attendaient le train.

Donat immobilisa Champion. Les jeunes sautèrent de la carriole.

Cyprien était heureux de changer d'air. Les adieux, surtout douloureux, ce n'était pas son genre.

Il remercia Donat.

Jean-Baptiste fit l'accolade à celui-ci, il saisit son baluchon et caressa Champion sur le museau. Il avança vers la gare, se retourna une dernière fois vers Donat et Champion et, les yeux remplis de larmes, il marcha vers le quai.

Donat le salua de la main. La carriole redémarra en soulevant une légère poussière.

Cyprien se tenait un peu à l'écart des voyageurs qui s'alignaient sur le quai. Tout autour, il n'y avait que champs, broussailles et arbustes.

— Moi, j'suis pas triste. On est sept enfants à la maison. J'suis le troisième. L'aîné est aux États depuis des années. Avec la guerre, on l'a point revu. Le deuxième a déserté. Il est passé deux fois chez nous en cachette, la nuit. Il s'était enrôlé. L'armée, il pouvait pas, il est fou de liberté. Les autres sont plus jeunes que moi. Personne ne m'a retenu à la maison. C'est mon affaire, voilà ce que m'ont dit mes parents. Ça parle pas beaucoup chez nous. J'ai toujours pensé que j'avais pas été voulu, que j'suis, comme les autres, peut-être, un enfant par obligation, pour obéir à l'Église. On travaille dur chez nous, j'sais pas s'ils sont chagrins, ils sont tellement muets. J'les aime, mais eux, j'sais pas. Fait que me v'là. M'ont dit au revoir, bonne chance et puis ont continué leur travail, comme si c'était pas important ou qu'ils cachaient leur peine. Fait que si j'reviens, ils me diront bonjour et puis ils reprendront leur travail.

Jamais Cyprien n'avait autant parlé. Étonné, Jean-Baptiste l'avait écouté. Chez lui, c'était une maison d'amour. Chez Cyprien, on n'exprimait rien, tout était voilé. Étrange, la vie.

Le train arriva. L'énorme locomotive donnait l'impression que la gare était toute petite.

Les voyageurs se ruèrent vers les portières, hissant les enfants, les valises dans les wagons en hauteur.

— *All aboard!* Une minute plus tard, le train quittait l'anse au Roc où sur le quai s'agitaient quelques bras.

Le train, c'était un autre monde. Un vacarme de ferrailles, une succession de roulis et de tangages heurtés et bruyants, quelques compartiments pleins, des hommes qui fumaient. Le vent, qui entrait par les fenêtres du couloir, y poussait les vapeurs de la locomotive et des poussières de charbon.

Il y eut une série d'arrêts dans de petites gares identiques à celle de l'anse au Roc. Puis, le train gagna en vitesse, dès qu'il rejoignit la voie principale vers Moncton.

D'une gare à l'autre

Depuis le début, sa décision de s'enrôler avait été chancelante, Jean-Baptiste avait dû se convaincre que c'était son devoir. Comment pouvait-il demeurer seul dans sa maison tandis que des pères de famille rejoignaient le bataillon acadien ? Comment pouvait-il rester insensible au sacrifice des enfants du docteur Grandmaison ? La propagande, les défilés, les fanfares jusque dans les rues de son petit village avaient fini par le pousser à prendre le chemin du bureau de recrutement. D'ailleurs, ne commençait-on pas à le regarder avec insistance lorsqu'il allait au magasin général ?

Et Angelaine ? La dernière fois qu'il l'avait vue, cela lui avait déchiré le cœur.

En cet après-midi du 28 juin 1916, Jean-Baptiste était sérieux. Si les autres soldats exprimaient leur enthousiasme, feint ou réel, et que la foule les applaudissait, lui restait songeur.

Face à l'Hôtel Brunswick à Moncton, sous la pluie battante, les jeunes recrues du bataillon acadien défilèrent au son des fanfares. Alors qu'il n'y avait personne pour le saluer, seul au milieu du bataillon, il se demanda s'il était encore temps de mettre un terme à sa folle aventure. D'un autre côté, ne valait-il pas mieux partir de son propre chef plutôt que d'être un jour happé par la conscription ? Il y avait des soldats qui désertaient au dernier moment, avant le départ outre-mer, et qui fuyaient vers les États. Si les autorités les rattrapaient, ils étaient jugés. Qu'advenait-il ? On n'en parlait pas. On disait qu'ils étaient en prison. Rien dans les journaux. Ces derniers

faisaient l'apologie de l'Empire, encourageaient les hommes à s'enrôler ; des notables, des membres du clergé, joignaient leurs voix à ces discours enflammés. Et les morts au front ? Les blessés, on en faisait aussi l'éloge, mais on ne donnait pas les détails ni les chiffres.

Le train s'ébranla dans les pleurs, les chants et les airs martiaux. Un grand train sombre s'arrachait de la gare de Moncton. Femmes, enfants, larmes et mouchoirs, la belle Acadie vibrait d'une intense émotion sous un ciel triste.

Le train s'arrêta plusieurs fois en route vers Québec, à Kent Junction, Bathurst, Rivière-du-Loup. Jean-Baptiste échangeait quelques mots avec ses compagnons, mais il était réservé. Il y avait les forts en gueule, les discrets, les meneurs et les songeurs. On jouait aux cartes, on racontait des histoires, on se renseignait sur les uns et les autres. Tous étaient jeunes, trop jeunes parfois, certains avaient triché sur leur âge. Les agents recruteurs les avaient simplement laissé passer. On avait besoin de soldats, on les prenait, d'autant qu'ils venaient d'eux-mêmes vers l'armée.

Jean-Baptiste se consolait. Au moins, il était dans un régiment acadien, il était avec les siens, même s'il découvrait avec étonnement le comportement de ses compatriotes. Les grivois, les fortes têtes, les vaniteux, il y en avait à Piligan, mais il ne les côtoyait pas. Là, il les retrouvait tous, les discrets comme les flambeurs. Ceux qui fumaient se donnaient des airs de riches, ils prenaient des poses fières, arrogantes. Jean-Baptiste se sentait plus vieux que bien de ces recrues. Qu'importe, il était à bord, il irait jusqu'au bout.

Le train parcourait une campagne sombre, des villages dans la nuit. On était en guerre, la prudence s'imposait et on économisait sur tout.

C'est à peine si les villes que l'on traversait étaient éclairées.

Enfin, ils arrivèrent au camp d'entraînement de Valcartier, près de Québec.

En cette fin de juin 1916, lorsqu'ils descendirent du train, les jeunes recrues du bataillon découvrirent le paysage de Valcartier. Le grand camp s'étalait dans une plaine que surplombaient des monts couverts de forêts. L'air était pur. N'eût été le camp militaire, la région aurait été très agréable, paisible.

Des tentes s'alignaient, régulièrement espacées. En forme de cloches, elles pouvaient héberger quinze soldats.

Une rue bétonnée constituait l'axe principal de ce village saisonnier.

Jean-Baptiste, Cyprien et les autres apprirent à vivre à la dure. Les nuits s'avérèrent parfois froides. Une seule couverture ne suffisait pas, mais allait-on se plaindre quand ceux qui se trouvaient en Europe auraient considéré Valcartier comme un paradis ? Les tentes, latrines, chemins boueux, ne pouvaient se comparer à l'horreur des tranchées.

Au moins, on pouvait se laver, se doucher, tandis que poux et autres vermines se répandaient dans les tranchées croupissantes.

Le froid de la nuit ou le clairon réveillaient la troupe dès 5 h 30 du matin. La lumière matinale traversait les tentes.

Au petit jour, les soldats en rang répondaient à l'appel. Parfois il manquait un jeune, un qui n'était pas rentré d'une virée trop arrosée à Québec ou qui avait déserté au cours de la nuit.

Cyprien était toujours prêt à visiter la ville de Québec. Surtout à y faire le tour des tavernes, où l'on servait différentes bières que son gosier réclamait depuis plusieurs jours. Cyprien avait la sagesse de ne pas s'enivrer et de respecter les heures de retour lors de ses trop rares permissions.

Comme tous les autres soldats, Jean-Baptiste se rendait à la tente réfectoire pour le petit déjeuner. On ne traînait pas. Entre rires, quolibets ou salutations, chacun tentait de montrer sa bonne humeur. Jusqu'à présent, tout allait bien. La journée se déroulait en exercices, entraînements, escrime, baïonnettes, tirs, marches, défilés.

Les ordres pleuvaient à longueur de journée. Ils s'abattaient d'une voix rude. Tout était minuté, contrôlé du lever au coucher, on n'avait pas le temps de penser, sauf la nuit. Non, ce n'était pas pour certaines personnes. Parfois, Jean-Baptiste se demandait pourquoi il s'était enrôlé. N'était-il pas trop tard pour désertier ?

On avait hâte d'arriver au soir et d'avalier le souper. C'est à ce moment-là que Jean-Baptiste avait enfin un peu de temps pour lui. Quelques boutiques s'étaient installées dans une allée. On pouvait y acheter, entre autres, du papier à lettres, une enveloppe et une plume avec de l'encre.

La bonne solde qu'ils recevaient permettait aux soldats d'acheter des bibelots ou de petits souvenirs qu'ils envoyaient à leurs familles. La consommation d'alcool était totalement interdite. Néanmoins, Cyprien réussit plusieurs fois à se procurer une bouteille ou un flacon de boisson

qu'il dégustait en cachette. Ça lui coûtait cher, mais son gosier était dramatiquement asséché, expliquait-il en riant à Jean-Baptiste.

Tout le monde se couchait fourbu. On n'était pas là pour réfléchir. Le corps était épuisé et les esprits, ailleurs. On pensait à la famille, au village, à la fiancée, aux parents, aux enfants, aux petits que l'on avait quittés les larmes aux yeux.

On craignait presque de recevoir des nouvelles de ceux qui étaient au front. Les journaux, ici, il en circulait peu, et ils ne relataient pas toujours la vérité. Et pourquoi se soucier de ce que l'on ne pouvait changer ? C'était mieux ainsi, sinon ils auraient appris qu'en ce début de juillet 1916, les Britanniques avaient perdu énormément d'hommes et qu'ils déploraient plus de 40 000 blessés. On disait que, du côté du dominion britannique, le Régiment des Volontaires de Terre-Neuve avait été pratiquement exterminé.

Pourtant, à Valcartier, devant les tentes blanches qui s'alignaient dans la plaine, on pouvait penser que le Canada allait vraiment permettre à la France et à l'Angleterre de gagner la guerre. L'effort du Canada était énorme. Jean-Baptiste était surpris de se retrouver au milieu de ces milliers d'uniformes, de ces jeunes qui étaient joyeux et peut-être inconscients des dangers à venir.

Pendant ce temps-là, le ministre canadien de la Milice et de la Défense, Sam Hughes, inspectait « son camp », sa fierté.

Pas toujours aimé de la troupe, le puissant ministre faisait sentir son autorité par l'usage de propos parfois cinglants.

Le duc de Connaught, gouverneur général du Canada, et le premier ministre Borden vinrent sur place et prononcèrent de beaux discours. Les fanfares jouèrent sous le soleil d'été; pour un peu, la guerre était belle, du moins de ce côté de l'Atlantique.

Jean-Baptiste ne se préoccupait pas de cela ni des visites des dignitaires et des autres gens importants qui n'iraient jamais sur les champs de bataille, qui ne s'entraîneraient jamais dans l'eau et la boue. Ici comme ailleurs, des mondes se côtoyaient sans se mélanger.

Parfois, des familles pouvaient rendre visite à leur fils, à leur père enrôlé. Certains venaient même d'Acadie, et ils en profitaient pour faire une visite à Québec et un pèlerinage à Sainte-Anne-de-Beaupré.

C'était l'été. Le camp vibrait aux coups des canons, fusils et fusées. L'entraînement ne cessait jamais.

Des bruits couraient sur la fermeture prochaine du camp. Jean-Baptiste ne s'en plaignait pas, mais on ne savait pas où on irait. Allait-on bientôt embarquer, comme tant d'autres, au port de Québec ou être transférés dans des casernes en attendant l'ordre de départ pour l'Europe ?

Jean-Baptiste pensait à Angelaine, aux amis, au village.

Le temps des exercices à Valcartier achevait. Pour Jean-Baptiste, c'était une bonne chose. Il se souviendrait d'avoir eu l'occasion de se rendre par train à la ville de Québec, qui n'était pas loin. Il avait été ébloui par la cité, ses vieilles rues en pente, ses maisons, ses monuments. On disait que c'était un peu la France, l'Écosse, l'Irlande et l'Angleterre qui se mariaient ici. Que d'activités dans le port ! En cet été de 1916, d'immenses navires attendaient aux quais ou s'alignaient sur le fleuve. La ville grouillait d'uniformes, de civils affairés, de marchands accueillants, de femmes élégantes, de bourgeois prospères, d'enfants joyeux, pauvres et interrogateurs.

De retour au camp, on plongeait dans un autre monde, celui d'une grande école de préparation au combat meurtrier. La ville de Québec était l'image de la vie, heureuse malgré tout, bruyante et colorée. Québec, pour beaucoup de soldats, fut la dernière ville du Canada qu'ils virent avant de partir vers leur destin. On semblait vouloir l'oublier dans la cité qui se donnait l'illusion de la vie normale, pourtant les navires et les soldats venus de partout au pays, de loin à l'ouest ou à l'est, ne cessaient de rappeler la raison de ces mouvements de troupes.

D'une lettre à l'autre

Lettre d'Angelaine

Cher Jean-Baptiste,

Nos regards se sont croisés. Entre nous, un lien s'est noué. J'ignorais que tu partais à la guerre.

Ça m'afflige.

Tu es courageux.

Je te porte dans mon cœur.

J'ai su par les journaux qu'à la fin du mois de juin, le train a quitté Moncton pour Valcartier. Nous voici à la fin du mois de juillet.

Tu dois te demander pourquoi je t'écris seulement maintenant.

Je sors blessée par des relations pénibles autant avec ma mère qu'avec une personne que je pensais être un ami et peut-être plus.

Je t'écris en cachette de ma mère. Comme tu le sais, j'ai un soupirant, il se nomme Elfried Bellavance. C'est ma mère qui s'est enfourchée de nous marier.

Je ne sais quelles balivernes Bellavance a pu raconter à ma mère. On dirait qu'elle rêve pour elle-même à travers moi. Au début de notre relation, Elfried et moi, tout allait bien. J'avais rencontré le prince charmant, il me promettait une vie de bonheur et de luxe. Il me disait que j'étais belle, la plus belle même, la plus fine. J'étais tout pour lui,

affirmait-il. C'était la première fois que l'on me complimentait ainsi, je l'ai cru. Ma mère voyait en lui un très beau parti pour moi. Enfin, je sortais de la misère, elle aussi en même temps. Enfin, nous allions pouvoir profiter de la vie, du confort, de l'aisance, du respect des autres. Nous montions dans la société. Ma mère avait les yeux brillants lorsqu'il parlait. Elle pensait que je vivais un conte de fées. Je me suis vite rendu compte que c'était un séducteur, un beau parlant, qu'il n'était pas sincère, que je n'étais qu'une conquête de plus pour lui. Un jour, je l'ai surpris en ville, il marchait avec une femme pimpante et grossièrement maquillée. À cette époque, j'étais encore dans l'illusion, je me suis dit que c'était peut-être une sœur, une cousine, une simple connaissance.

Je ne voulais pas voir. Je n'ai pas vu. Pourtant, à cet instant, il venait de perdre sa fière allure, et, comme démasqué, il avait l'air pitoyable.

Il prétend brasser des affaires aux États. Il semble avoir de l'argent, il se présente comme voyageur de commerce. J'ai découvert qu'il aime bien bambocher et je le soupçonne de courailler à droite et à gauche. Lorsque je sortais avec lui, j'obéissais à ma mère, mais pas à mon cœur.

Je suis polie, mais j'en ai assez de lui.

Jean-Baptiste, je pense à toi, j'aimerais être ta correspondante de guerre.

Si tu le veux, je t'écirai. Je serais très heureuse si tu voulais bien me répondre. Plus tard, le destin nous tracera le chemin. J'espère que nous pourrons renforcer notre amitié d'enfance. J'ai cru lire dans tes yeux, lors de notre dernière et trop brève rencontre, que tu n'étais pas insensible à notre passé.

Si c'est vrai, sache que je m'en réjouirais.

Je t'informe qu'à partir de maintenant, Elfried Bellavance ne fera plus partie de ma vie. Ma mère ne m'imposera pas un mariage que je refuse. Elle-même, de peur de séparer ce que l'Église a uni, est devenue une femme malheureuse et aigrie. Je ne suivrai pas son destin.

Je pense à toi comme à un ami sincère. Pardonne ma gaucherie. Je ne sais pas écrire, même si je termine mes cours de secrétariat. Et en ce moment, j'écis très rapidement. J'ai peur que ma mère surgisse à tout

bout de champ et qu'elle m'interroge. Je vais garder cette lettre sur moi, puis je te l'enverrai à ton régiment à Valcartier.

Si ton cœur est engagé dans une relation avec une autre personne, je comprendrai. Alors, oublie-moi, conserve juste une part d'amitié pour ta compagne de l'école de notre village.

Si nous pouvons tisser des liens plus importants, j'en serais pleine de joie.

Jean-Baptiste, j'ai de la peine à te voir partir pour Valcartier et peut-être plus loin encore. J'ai du mal à terminer cette lettre. Elle rendrait furieuse ma mère qui rôde.

Je vais rompre définitivement avec ce monsieur Bellavance, ce ne sera pas facile, mais c'est ma volonté.

Jean-Baptiste, je te porte dans mon cœur. Bon vent, bonne chance !

Angelaine, ton amie.

Lettres de Jean-Baptiste

Chère Angelaine,

Quel bonheur, cette lettre que tu m'as envoyée !

J'ai accueilli avec émotion ta proposition d'être ma correspondante de guerre.

Le temps va peut-être nous permettre de construire une belle histoire. J'étais bien trop timide, j'aurais dû exprimer plus tôt mon amitié pour toi, mon amitié et plus encore, je crois que tu as deviné.

Je suis gauche. Je suis un gars de la campagne, de la mer, du bois, des pâturages. J'ai très peu d'instruction. Je ne sais pas exprimer les mots du cœur. Ça m'est plus facile de le faire sur papier, dans la situation où je me trouve, que de vive voix.

En portant les armes, en revêtant l'uniforme, je sais que ma vie peut basculer. Alors je vais à l'essentiel. Oui, je t'aime. Voilà. J'ai osé m'exprimer. Je suis soulagé de te l'avoir écrit. Merci d'avoir effectué les premiers pas de nos retrouvailles.

Lorsque j'ai vu l'enveloppe qui venait de notre village, j'ai eu peur et en même temps j'avais espoir. Je savais que c'était la lettre la plus

importante de notre vie. Je dis notre, car c'est une vie commune que je nous souhaite. Ta lettre va me permettre de traverser les épreuves.

Nous sommes au début d'une aventure que nous pourrions enrichir dès que la paix reviendra.

C'est un plaisir de t'écrire en ce moment, même si je ne suis pas causeux.

Nous sommes à Valcartier, dans une région harmonieuse, entre montagnes et plaine.

Nous sommes constamment astreints à des défilés, à des exercices.

J'ai vécu en liberté, j'ai bien vite découvert que je ne suis pas fait pour la discipline militaire, mais j'ai voulu mon sort.

Nous ignorons quand et où nous serons envoyés. On se doute que le camp de Valcartier fermera pour l'hiver.

Sous nos tentes, nous ne sommes pas équipés pour affronter les grands froids. Où irons-nous ? Dès que je le saurai, je t'en ferai part.

Porte-toi bien, Angelaine.

Si tu vois le docteur et son épouse, si tu rencontres Donat ou Armand et Tonine, transmets-leur mon amitié et ma reconnaissance.

Gros becs, très chère Angelaine !

Ton Jean-Baptiste, sous les drapeaux, au nom de l'Acadie.

Bonjour, chère Angelaine,

J'espère que tu vas bien.

Je complète ma lettre précédente.

Nous sommes toujours à Valcartier.

Le camp militaire est situé dans une belle région, pas loin en train de la ville de Québec.

Tout d'abord, je veux te dire que je vais bien ainsi que l'ami Cyprien.

Nous ne sommes pas dans le confort, mais avons-nous le droit de nous plaindre ?

Je pense que je n'ai pas la vocation de militaire. Je ne sais pas si c'est le ton des ordres, surtout en anglais, qui me rebute, mais je me rends compte que je n'aime pas obéir. Je suis comme un loup en cage. J'ai

l'âme sauvage. Je ne suis bien que dans mon espace natal, où je suis libre et indépendant.

Je suis étonné de voir que je suis entouré de soldats si jeunes ! Certains sont presque des enfants ! Ils se donnent des allures de grands, mais ils n'avaient pas l'âge pour s'enrôler, ce n'est pas possible ! Ils flottent dans leurs uniformes, leurs casquettes trop larges leur tombent sur les oreilles, qu'elles écartent encore davantage ! Et ils sont animés d'une fougue que je n'ai pas. Ils veulent se battre contre les Allemands, ils me parlent de défendre l'Empire.

Ici, jamais de solitude. Et que c'est répétitif ! Toujours la même routine, des exercices identiques.

Tu vois, rien de bien important ni de désagréable dans ma situation. Je ne sais si cette lettre te parviendra et si elle passera la censure, car je suppose qu'il y en a une.

Pour ta mère, je ne peux rien te conseiller. Je n'ai heureusement jamais subi de relations semblables.

Pardonne-moi, je dois déjà te quitter. Nous sommes appelés à la cantine et c'est bien étrange pour moi qui mangeais seul, après le décès de maman, de me retrouver parmi un groupe de soldats bruyants.

La solitude m'avait apprivoisée. La solitude a parfois du bon !

Je t'embrasse.

Ton soldat acadien, Jean-Baptiste.

Ces lettres, Angelaine eut la chance de les recevoir sur le perron de la maison, des mains propres du facteur, tandis que sa mère ouvrait légèrement le rideau.

Angelaine comprit que sa mère surveillait tout et qu'elle devait se méfier, car sa mère pouvait intercepter le courrier. Sa mère avait-elle déjà détourné des lettres qui lui étaient adressées ?

Le lendemain, Angelaine, profitant de ce que sa mère était partie faire des courses, répondit à Jean-Baptiste.

*Cher Jean-Baptiste,
Merci pour tes deux bonnes lettres, que j'ai reçues hier.
Je t'écris ce petit mot pour te dire que je t'aime.
Ma mère est furieuse que j'aie rompu avec Elfried Bellavance. Elle me
parle comme si elle s'adressait à un animal sauvage.
Pardonne-moi mes confidences si elles te sont désagréables.
J'ai le cœur à marée basse.
Je t'embrasse.
Toute mon affection,*

Angelaine

La mère et la fille

Quelques jours plus tard, Angelaine écrivit une longue lettre à Jean-Baptiste. Elle lui racontait la discussion houleuse qu'elle avait eue avec Elfried Bellavance, suivie de la réaction outrée de sa mère. À nouveau, elle exprimait à Jean-Baptiste tout son amour.

Au bout d'un mois, Angelaine n'avait toujours pas reçu de réponse. Bien sûr, avec la guerre, le courrier était plus lent. Bien sûr, il n'était pas facile de rejoindre un soldat dans un régiment éloigné et cantonné au Québec. Bien sûr, la réponse de Jean-Baptiste s'était peut-être égarée. Bien sûr, bien sûr, des retards pouvaient se produire pour de multiples raisons.

Puis, Angelaine commença à s'inquiéter pour Jean-Baptiste. Avait-il quitté Valcartier pour l'Europe ? Était-il sur un de ces navires qui étaient la cible des sous-marins allemands ? Les journaux ne relataient pas tout, et certainement pas les déplacements des troupes. Ni Donat ni le docteur n'avait reçu de lettres de Jean-Baptiste.

Un jour, le facteur qui marchait vers la maison lui posa une question :

— Bonjour, Angelaine, ton correspondant se porte bien ?

— Pas de nouvelles de lui depuis des semaines.

— Voyons donc, j'ai livré la malle chez vous pas plus tard que la semaine passée !

— Rien vu.

— Ben, il y avait une lettre du Québec. Je l'sais, j'ai vu l'tampon.

— Merci.

— Bienvenue. Pis tiens-moi au courant.

Songeuse, Angelaine rentra à la maison. Elle fouilla à droite et à gauche, discrètement. Elle n’osa entrer dans la chambre des parents. Elle ouvrit les tiroirs, rien, inspecta les étagères, rien.

Sa mère revint du magasin général.

— Qu’est-ce que tu fais, à t’agiter ainsi ?

— Je cherche la lettre envoyée par Jean-Baptiste.

La mère posa son panier sur la table et ignora sa fille.

— Maman, une lettre de Jean-Baptiste a été livrée ici et je ne l’ai pas reçue.

— J’sais pas de quoi tu parles.

— Tu l’sais très bien. Donne-moi ma lettre !

— Je l’ai pas !

— Tu l’as pas, ou tu l’as plus ?

Pas de réponse.

— Tu l’as détruite ? C’est ça ! Tu l’aimes pas, Jean-Baptiste. Moi, je l’aime !

Silence de la mère. Elle vidait lentement le panier, rangeait la farine, l’huile, les haricots secs.

— Elfried Bellavance, c’est un bon parti pour toi. Tu seras heureuse et riche, tu sortiras de notre misère !

— Bellavance, c’est fini ! Je te l’ai dit et répété ! Ne m’en parle plus !

Angelaine passa en trombe devant sa mère. Angelaine avait besoin de marcher. Où pouvait-elle aller ?

Ses pas la conduisirent sur le chemin de Fond-des-Brisants.

Autant son cœur était meurtri, autant l’été se déployait dans toute sa générosité ensoleillée.

La fraîcheur des eaux marines, les senteurs vivifiantes des algues, cette douceur de l’air subtilement salé se mélangeaient aux parfums des hautes herbes inondées de lumière. Angelaine captait aussi des coulées d’air venues des forêts couvrant les collines, portant des souffles d’humus, de feuilles chauffées, de champignons cachés, de ruisseaux chantonnant.

Lentement, elle monta vers la maison en bois enveloppée du vert nuancé des feuillus. Sur les pentes, de fiers conifères luisaient dans un velours argenté.

Debout sur la galerie, elle contempla la courbe de la baie où se mariaient la terre et les flots, sous un ciel pommelé de gris bleuté et de dentelles bourgeonnantes.

Cette immensité lui apporta le réconfort. Elle sentit comme la main de Jean-Baptiste sur son épaule.

Elle s'assit sur la chaise berçante. Elle contempla ce paysage que la famille de Jean-Baptiste avait tant aimé. Alors, elle sut que, d'ici, elle repartait pour une autre vie.

Angelaine se laissa caresser par la rencontre paisible des vents de terre et de mer, l'union des souffles chauds et froids. Elle avala des bouffées d'air tonique et reprit le chemin vers Piligan.

Dans la rue Principale, elle croisa de nouveau le facteur.

— Ah ! Bonjour, Angelaine ! Tu vas être heureuse. Tu as reçu une lettre de ton soldat ! Je viens juste de la livrer chez vous.

Angelaine se hâta vers la maison.

De la fumée sortait de la cheminée. Par ces chaleurs, sa mère n'avait pas l'habitude de raviver le feu durant la matinée.

Angelaine accéléra le pas.

Elle entra. Sa mère était assise à la table et feuilletait le journal.

Angelaine se précipita sur le poêle. Elle ouvrit le rond. Une enveloppe brûlait. Angelaine sortit le papier, souffla dessus pour l'éteindre. Les trois quarts du papier étaient brûlés. De la fumée se répandit dans la cuisine.

— T'es folle, tu veux mettre le feu partout ? cria sa mère.

L'enveloppe finissait de se consumer sur la plaque de fonte. C'était bien l'écriture de Jean-Baptiste, c'était lui qui avait rédigé l'adresse. Angelaine ouvrit lentement l'enveloppe, déplia le papier. Fragile, il cédait sous ses doigts. Elle le déploya avec précaution sur la plaque du poêle. Elle put déchiffrer quelques mots. Aucun doute, c'était l'écriture de Jean-Baptiste.

Elle recueillit les restants de la lettre, délicatement, sur le côté du poêle. Elle allait attendre qu'ils se refroidissent complètement et voir si elle pouvait reconstituer partiellement la lettre.

Debout, la mère observait sa fille. Les yeux sévères, elle tentait d'imposer toute son autorité. Ni la mère ni la fille ne baissèrent les yeux. Un courant mauvais passa entre elles.

Puis, Angelaine déposa une feuille de journal près du rond du poêle, elle y glissa les lambeaux de la lettre. Elle replia la feuille. Plus tard, au calme, elle tenterait de lire ce qu'elle avait pu rescaper du feu.

Elle prit la feuille, passa devant sa mère sans la regarder.

Elle monta dans sa chambre, sortit des vêtements, quelques objets de toilette et une valise, elle y plaça son porte-monnaie et ses vêtements, elle y glissa le papier journal et descendit dans la cuisine.

Sa mère était assise à la table, les yeux toujours aussi durs.

Attrapant son châle et son chapeau, valise à la main, Angelaine quitta la maison sans fermer la porte.

Angelaine se dirigea tout droit vers le petit bureau de poste où elle ouvrit une boîte postale à son nom.

Puis, elle marcha vers la maison de Fond-des-Brisants. Elle n'avait pas la clef, qu'importe, elle dormirait dans la grange et demain irait demander à Donat ou Armand de la lui prêter.

Où vas-tu d'un si bon pas ?

En cette fin du mois d'août 1916, la région baignait dans le rayonnement estival.

Un guilleret vent marin jouait dans les verts nuancés des feuillus. Les champs composaient une courtepoinle étalée dans les verts foncés des pâturages bien arrosés, les ocres des terres céréalières fraîchement fauchées, le doré des pailles et des meules de foin qui séchaient au soleil. La mer ourlait quelques vagues à l'écume subtile qui se sublimait au vent.

Donat somnolait sous le rythme régulier des foulées de Champion. Calé sur le siège de bois de la carriole, il se laissait bercer par le trot paisible du cheval et caresser par le vent.

Dans sa sieste rêveuse, Donat distingua une silhouette en avant. Une femme se hâtait, dans la même direction que lui, une valise en carton à la main.

Ce n'est qu'une fois parvenu à sa hauteur que Donat reconnut Angelaine, la mine renfrognée.

Donat fit ralentir Champion.

— Oh ! La belle, où vas-tu d'un si bon pas ?

— Par-là, dit-elle, en montrant vaguement l'horizon.

Donat se reprocha aussitôt d'avoir été si familier. Il n'aurait peut-être pas dû l'appeler « la belle ».

— Si tu veux parcourir un bout de chemin avec nous, grimpe !

Donat arrêta la carriole.

— N'hésite pas.

Elle monta, puis s'assit à côté de Donat.

Donat resta silencieux. Jamais il ne l'avait vue ainsi. Angelaine n'était pas la fille la plus enjouée du village, mais aujourd'hui, elle était d'humeur particulièrement sombre. Que faisait-elle avec cette valise en carton sur cette route ? Pourvu qu'il ne soit rien arrivé à Jean-Baptiste.

Le silence dura longtemps, trop pour Donat.

— T'as eu des nouvelles de Jean-Baptiste ?

— Oui, pis non.

— Ah bon ?

De nouveau le silence.

— Il va bien ?

— Je ne sais pas.

Donat serra les lèvres, plissa le front.

Silence encore.

Le cheval allait bon train, il était comme enivré par cet après-midi d'été, de chaleur et de feuilles miroitantes.

— J'vais chez Jean-Baptiste, confia Donat.

— Est-ce que je peux vous accompagner ?

— Bien sûr !

— Je n'ai plus de chez-moi.

Silence.

Donat se sentit vieux. Tout était compliqué de nos jours. La guerre là-bas, la guerre ici, elle déséquilibrait tout, elle changeait les perspectives, les gens, les vies.

— J'ai quitté la maison.

C'est ça, pensa Donat, la guerre ici, jusque dans les maisons, dans les cœurs. La guerre qui brise tout pour longtemps.

— Ma mère a brûlé des lettres de Jean-Baptiste. Elle ne veut pas que je le fréquente, même de loin. Elle veut me marier avec Elfried Bellavance.

Silence. Au loin, la mer, immense de pureté, de nuances de bleu et de blanc. Sur les monts se colorait le tableau mouvant de la forêt et des champs ensoleillés.

— Est-ce que je pourrais dormir et habiter chez Jean-Baptiste, le temps de me retrouver ?

Donat ne pouvait répondre pour Jean-Baptiste. Donat n'avait jamais envisagé une telle possibilité, mais il supposait que celui-ci aurait acquiescé ; pouvait-il s'engager à sa place ? Jean-Baptiste lui avait confié la garde de sa maison. Donat avait besoin de réfléchir.

— Tu vas voir, tu feras le tour de la maison. Je sais que Jean-Baptiste avait beaucoup d'estime pour toi. Je ne sais pas quoi te dire. Bon, je pense qu'il ne verrait pas de problème. Écoute, tu décideras.

Les épaules d'Angelaine se détendirent, elle soupira et regardant Donat, elle sourit.

Donat répondit à son sourire en plissant les yeux, comme un vieux chat heureux.

On n'allait pas se compliquer la vie. Il comprit que c'était plus qu'un sentiment entre ces deux jeunes, c'était de l'amour, de la passion même. Il fallait faire confiance à Angelaine. Angelaine maintenant, c'était un peu Jean-Baptiste, alors la porte de la maison lui était ouverte.

Champion tourna de lui-même à droite, remonta le petit chemin et s'arrêta devant la galerie.

La chaise berçante semblait osciller sur la galerie, comme si toute la maison accueillait les arrivants.

Ils atteignirent la galerie et tous deux contemplèrent en silence le paysage qui se déployait devant eux.

C'était un hymne à la beauté. De la mer diamantée qui palpitait en bas, jusqu'à la cime des arbres sur les monts, la nature tranquille chantait l'été dans sa chaude maturité.

Ce paysage était à peu près inchangé depuis des siècles. À l'abri de la galerie, devant la maison aux billots chauffés par le soleil et embaumant le pin, Donat et Angelaine posaient sur cette terre immense le même regard que les premiers habitants de la contrée.

— Et puis ? demanda Donat.

— Si vous le permettez, j'aimerais me réfugier ici pour quelques jours.

— Angelaine, je n'ai pas à t'autoriser. Tu aimes Jean-Baptiste, il n'aurait pas hésité un instant. Je connais ses sentiments.

— Je suis venue ici du temps de la petite école, il y a bien longtemps. Je me souviens de ses parents, j'étais impressionnée. Ils s'aimaient.

— Pas les tiens ?

Silence.

— Angelaine, je viens ici aux deux jours environ. Je veille à l'entretien, répare ici, ramanche là, et puis Champion reprend des forces dans les prés. Et moi aussi. Je suis en paix ici. Quand on peut, ma femme et moi, on dit « qu'on monte à la cabane en bois rond ». Ça nous fait du bien, et puis on pense à Jean-Baptiste que l'on considère comme notre fils. Tu remarqueras que Jean-Baptiste est le fils que tout le monde aimerait avoir.

— Moi, je suis la fille que la mère aurait préféré ne pas avoir eue.

Donat fixa l'océan.

— Nous, notre fils est mort après un an, et notre fille fut emportée après six mois... Trop, c'est trop dur.

Silence.

— Je n'ai pas été capable de creuser leur petite tombe.

Silence.

— Quand je dois pelleter pour une tombe d'enfant, ou de bébé, je pleure tout le long.

Muets, les deux étaient assis sur le bord de la galerie, comme deux enfants, leurs pieds se balançant dans le vide.

Champion restait calme, d'une puissance et d'une présence réconfortantes.

— Des maladies respiratoires, des genres de gripes malignes, tuberculose, trop de souffrance pour eux, nos anges, pour nous. Non, je n'ai pas été capable de creuser leur petite tombe.

Silence.

— Alors, Jean-Baptiste, on l'aime. Angelaine, la vie est courte, il faut s'entourer de bonnes personnes. Je vais y aller. Il y a des pots de conserve préparés par ma femme, n'hésite pas. Tu trouveras encore quelques légumes dans le potager, c'est ma femme aussi qui l'a cultivé, on va tout ramasser avant les gelées qui peuvent venir vite. Alors, sers-toi, rentre ce que tu veux. Fais comme chez toi. Je vais essayer de venir avec ma Joséphine. Vous allez bien vous entendre. Bon, je te quitte et on se revoit bientôt ici ou au village.

Il lui serra la main, comme à une grande dame, respectueusement.

Elle avait envie de l'embrasser, de se serrer contre lui.

Angelaine s'approcha de Champion, le caressa, et la carriole descendit le chemin de la maison.

Elle suivit des yeux la carriole jusqu'au virage vers la route de Piligan.

Angelaine salua de la main, Donat répondit. Elle entra dans la maison, la maison de Jean-Baptiste.

Angelaine chez Jean-Baptiste

Angelaine s'installa dans la maison. C'était émouvant de se retrouver en ce lieu, alors que toute la famille qui lui avait donné une âme l'avait quitté.

Elle découvrit le charme de cette demeure qui sentait bon le pin et s'harmonisait si bien avec le paysage.

Par un radieux matin, Angelaine vit un homme remonter le chemin. Aussitôt elle reconnut son père.

Elzéar marchait à pas lents. En arrière de lui, la baie s'étendait dans un bleu pastel qui se mariait au ciel pur, pas un nuage, une limpidité grandiose.

Angelaine descendit de la galerie et vint à sa rencontre.

— Bonjour, père.

— Bonjour, soupira-t-il en reprenant son souffle. Je me fais vieux.

Il observa les lieux, se retourna vers la baie.

— T'es ben, icitte !

— Père, voulez-vous du thé ?

— Non merci, j'vais m'asseoir sur la galerie. Le vent est bon. J'ai besoin d'air. Je suis essoufflé, et pis on est assez encabané l'hiver.

Le père s'assit sur la chaise berçante. Angelaine alla chercher une chaise et s'installa à côté de lui.

— Maudit que c'est beau, icitte !

— Que me vaut votre visite, père ?

— Pour te parler ben franc, c'est pour tenter de vous raccorder, toi pis ta mère.

— C'est elle qui vous envoie ?

— Non, c'est moi qui m'envoie. C'est peut-être mieux comme ça. Toutes les deux, vous me faites de la peine.

— Je ne la comprends pas. Pourquoi cette rage perpétuelle contre moi ?

— Je l'sais-tu ? Ce que j'sais, c'est que ta mère voulait un beau parti pour toi. Elle disait qu'elle avait de l'ambition pour sa fille.

— Ça, c'est mon affaire.

— Elle te voit encore comme une enfant.

— Ça fait des années qu'elle me tombe dessus. J'suis tannée. Qu'elle me lâche un peu !

Le père baissa la tête.

— Elle voulait que tu épouses un homme riche, un prince charmant. Grâce à toi, elle allait s'élever enfin dans la société.

— Être forcée de me marier ? Jamais ! Bellavance s'est avéré un menteur, un pas franc. Je ne veux plus le voir.

— Ta mère et moi, tu sais que ce n'est pas facile. Je ne veux pas médire contre elle quand elle n'est pas là. Mais c'est une tête dure. Au début, nous deux, c'était le bonheur, on était jeunes, beaux, on avait la vie devant nous. Les enfants sont nés, et toi, magnifique petite fille. On t'a tout de suite adorée. Puis, ta mère a commencé à jongler. Elle constatait notre petite vie. Elle se sentait vieillir, elle voulait voir la ville, les belles robes, les bals, la fête et elle restait au village à regarder la neige tomber sans fin. Tu grandissais, elle a mis ses espoirs en toi. Tu aurais une autre vie. Elle a veillé à ton éducation, elle a tout fait pour que tu sois la belle dame que t'es à c't'heure.

Silence.

— Et puis, maintenant, ousqu'on s'en va ?

— Sais pas, ma fille. Le caractère de ta mère, je l'ai enduré, moi itou. C'est pour ça que j'ai voyagé. Qu'après mon ouvrage je sortais, je marchais, même si j'étais fatigué. Un manouvrier comme moi qui aurait tout simplement voulu lire tranquillement le journal le soir, ben il ressortait pour respirer. Comprends-tu ? Donc voilà, je suis venu pour te dire que...

— Que... ?

— Pas facile à dire, petite...

Pause.

— Que..., que je t'aime ben.

Aussitôt, il fit mine d'observer la baie. Angelaine vit une larme couler sur sa joue, la perle brillait au soleil, pur diamant monté du cœur.

Angelaine soupira.

Elle prit la main de son père, ce qu'elle ne se souvenait pas avoir fait depuis longtemps.

— Moi aussi, je vous aime ben, père.

Le vent du mois d'août caressait les feuilles, musique légère, comme un froissement de papier de soie.

— Vraiment, c'est beau icitte, ma fille.

— Qu'est-ce que je peux faire ? demanda Angelaine.

— Pour l'instant, attends. J'vais tenter de parler à ta mère. J'vais tout faire pour vous raccorder. Laisse-moi agir. Mais tu comprends que ce n'était pas tenable pour moi dans la cabane, des ordres tout le temps, des remontrances. Par chance, je ne suis pas tombé dans la boisson, j'en aurais vidé des barriques !

— Merci, père, d'avoir fait le trajet jusqu'à moi.

— C'était pas la route qu'était longue, c'était de trouver le chemin en dedans, le temps des jours heureux. Je me demandais comment les jeunes mariés, follement amoureux, que nous étions, ta mère et moi, avions pu en arriver à ces tristes jours. J'ai compris, ça m'a pris du temps, que ta mère, que j'aime toujours, refusait de vieillir. Au moindre cheveu blanc, au moindre sillon sur ses joues, elle voyait le temps passer et ses rêves s'envoler. Elle ne pouvait se résigner, ce n'est pas un tort, sauf qu'elle devenait de plus en plus aigrie, autoritaire, révoltée, jalouse même. Je ne lui avais pas offert l'aisance. Nous n'avons rien de ce que proposent les catalogues. Nous sommes des petits. Elle voulait mieux, ta mère, je n'ai pas pu lui donner. En plus, comme elle et moi, nous sommes un peu plus sourds chaque jour, nos voix montent et lorsque la voix est forte, elle paraît agressive.

Silence.

— C'est ma mère, elle restera toujours ma mère, il y a une souffrance en elle. Je ne devrais pas la juger.

— Dis-moi, c'est beau icitte. Montre-moi. Ça va me changer les idées.
Je me sens ben devant ce paysage.

— Je pense que c'est ce que les parents de Jean-Baptiste ont recherché
ici, la paix.

— Se sont pas trompés !

OceanofPDF.com

Tu es une sotte !

Revenue dans un esprit de réconciliation, Angelaine reçut un accueil glacé de la part de sa mère.

— Assieds-toi. J'ai à te parler. Ma fille, tu es une sotte ! Le plus beau parti du village, de la région même, avait daigné s'intéresser à toi et tu l'as éconduit abruptement. Un avenir radieux s'ouvrait devant toi, tu l'as écarté. Madame n'en fait qu'à sa tête ! Y a rien dans ta caboche ! J'ai voulu ton bonheur ! Ben non ! T'as fait la fière ! Maintenant, tu serais riche, regarde ce que t'es devenue ! Une exilée à Fond-des-Brisants. Un trou ! En pleine campagne. Un jeune, beau, fortuné, t'en a pas voulu pantoute. J'ai travaillé, moi, pour vous présenter l'un à l'autre ! Ouais madame ! Pis v'là, madame s'en va, madame fait la reine. Ben la reine est tombée ben bas ! Elle s'est ramassée à Fond-des-Brisants ! Fond-des-Brisants, veux-tu ben me dire ousque ça va te mener ? Tu sais même pas si ton gars va revenir des vieux pays, vivant ou mort, hein ? Avec une Française de là-bas à son bras, peut-être ben ! T'auras l'air fine, ma fille ! Alors qu'asteure, tu porterais les plus belles robes, les plus belles chaussures, un avenir, un avenir j'te dis ! Tu serais pas une pauvrete à Fond-des-Brisants ! Comprends-tu ?

Angelaine se leva. Sa mère ne lui avait même pas servi un verre d'eau.

— Au revoir, mère. Si vous changez d'idée, vous savez où j'habite.

Angelaine salua de la tête. Sa mère la foudroya des yeux.

— Comprendra rien, la petite maudite... murmura la mère en se levant sans regarder sa fille.

Abella Kirouac retourna à son fourneau, Angelaine à son Fond-des-Brisants.

OceanofPDF.com

Jean-Baptiste sous les drapeaux

Fond-des-Brisants,

Cher Jean-Baptiste,

Quel grand plaisir me procure ta bonne lettre !

C'est un immense bonheur pour moi de savoir que quelqu'un m'aime et me comprend.

Je suis rassurée de voir que tu mènes une vie sans péril à Valcartier.

Ici, chez toi, tout va bien. Ta maison est un havre de paix. Il ne manque que toi. Quelle excellente idée ils ont eu, tes parents, de bâtir une demeure en bois rond à cet endroit. Ici, il y a une âme, ou des âmes. On s'y sent tout de suite chez soi.

Je vais parfois à Piligan rencontrer mon père et ma mère. Mon père fait preuve d'une patience exemplaire. Ma mère, la pauvre, s'enferme dans une attitude toujours négative. Rien ne va selon elle. Mon père, le village, le curé, le magasin général, le temps qu'il fait, moi, tout est mauvais, pas correct. Mon père, tout comme moi, nous ne savons que faire. Pour contrer les constantes remarques désobligeantes de maman, mon père vient de se doter d'une surdité partielle. Cela lui permet de sélectionner les propos, de laisser glisser les plus nocifs, de ne répondre que selon son humeur.

Je suis allée voir mère récemment. Elle m'a fait la morale, et elle m'a fait miroiter combien Bellavance était un bon parti.

*Je ne fais que passer quelques minutes et je sors de la maison épuisée.
Père vient assez souvent ici. Il m'aide à faucher, à étendre l'herbe, à la sécher, à rentrer le foin. Ça lui fait du bien, ça nous fait du bien.*

Armand, Tonine, le docteur et sa femme, Donat et même le facteur me demandent de tes nouvelles. Tous te saluent bien.

C'est juste si Champion ne s'enquiert pas de toi ! Il va bien lui aussi.

Je t'embrasse, ton Angelaine de Fond-des-Brisants.

Chère Angelaine,

Merci pour ta lettre et les nouvelles de Piligan.

Ce que tu me dis au sujet de ta mère me touche.

Je vois que tu souffres de ses propos. Que peux-tu y faire ? Ni toi ni ton père n'êtes épargnés. Est-ce pour ça que les autres enfants ne viennent presque jamais chez tes parents ?

Pardonne la brièveté de ma lettre, nous apprenons que nous allons partir, je suppose que c'est vers le Nouveau-Brunswick, mais je ne sais exactement. Ici, les secrets sont bien gardés.

Continue de m'écrire aux soins du régiment, nous pourrons ainsi maintenir le contact.

Je t'embrasse, chère amie, avec mes plus sincères salutations à toutes et à tous.

Jean-Baptiste,

Ton Acadien sous les drapeaux.

Es-tu au courant ?

La matinée était pluvieuse. Angelaine aperçut son père qui marchait d'un pas plus rapide que de coutume.

— Ma fille, es-tu au courant des nouvelles qui circulent au village ?

— Peu.

— Figure-toi que ton charmeur est venu voir ta mère. Ça, le village l'ignore. Je le sais par les voisins. Ton bonhomme a enfirouapé ta mère de belle manière. Il lui a chanté la pomme et il a réussi à lui extorquer une jolie somme. Que lui a-t-il fait accroire ? Ta mère a été fort généreuse.

Bellavance a toujours besoin d'argent pour ses activités. Je me suis rendu compte de la visite du monsieur, car il y avait les traces de ses souliers sur la galerie et puis, j'ai vu que ta mère n'avait pas rangé « sa boîte à trésors », comme elle dit. J'ai posé des questions à Abella, elle m'a répondu vaguement. Oui, elle avait donné de l'argent, à qui ?

— À Bellavance. Ce n'est pas tes affaires, qu'elle m'a dit, c'est mon argent.

— Et cet argent, qui l'a gagné ? Moi ! Moi, avec mon travail à droite et à gauche.

— C'est pas avec tes maigres gages que je pourrais faire des merveilles !

— Pourtant, t'as réussi à économiser !

— C'était un coussin au cas où.

— Et le « au cas où » s'est présenté aujourd'hui ?

— T'es toujours aussi déplaisant. Tu changeras pas. Tout ça, ce ne sont pas de tes affaires. C'est entre moi et ce gentil monsieur.

— À ce moment-là, j'ai arrêté de discuter avec elle.

Nous avons continué comme avant. Chacun de notre côté.

Elle s'occupait de la maison, moi je trouvais du travail comme d'habitude.

Sauf que, il y a quelques jours, nous avons eu des nouvelles de « ce gentil monsieur » Bellavance. Reste bien assise, ma chère. Ce monsieur a fait parler de lui récemment. Il s'est fait arrêter par la police et, à c't'heure, il est en prison. Oui madame ! Il s'est fait prendre dans une histoire de trafic d'alcool et de vins frelatés, de contrebande et autres méfaits. C'est dans les journaux. J'ai montré la nouvelle à ta mère. Elle a prétendu que c'était un monsieur très bien, que ça devait être une erreur, qu'il n'était pas du genre à commettre de tels actes. Et tiens-toi bien, que si par hasard il avait agi ainsi, c'est qu'il était malheureux à cause de toi. Donc, que c'était de ta faute.

— Hein ?

— Elle lui pardonne tout. C'est comme s'il l'avait complètement ensorcelée.

Angelaine était abasourdie.

— Qu'elle soit agressive envers moi, j'peux le supporter, mais envers toi, sa fille, j'y comprends rien du tout. Voilà où nous en sommes. Donc, Angelaine, je te conseille, pour l'instant, de rester où t'es, pis nous verrons comment la situation évolue et si ta mère demeure toujours dans le même état d'esprit.

En silence, ils contemplèrent le paysage. Tous deux étaient pensifs.

— Père, voulez-vous du thé ?

Ils entrèrent dans la maison.

— Chaque fois que je viens ici, que je suis dans cette maison en bois, je me sens mieux.

Devant leur tasse de thé fumant, ils se souriaient un peu tristement.

— Lui, le Bellavance, on l'oublie. On ne le reverra pas de sitôt. Où c'est plus compliqué, c'est avec ta mère. J'me demande comment vous allez pouvoir vous rapprocher.

Chacun sirota son thé en silence.

— Pis, j’sais même pas à qui demander conseil. Je pense qu’on n’est pas le seul couple comme ça ni la seule famille de même. Peut-être ben que d’ordinaire, c’est plutôt les hommes qui sont les plus rudes en paroles ou en actes. Chez une femme, une mère en plus, ça surprend en maudit ! Enfin, si ça te tente, tu peux toujours venir nous voir, on sait pas comment Abella peut réagir.

— Merci. Et courage, père.

— Toi itou, ma jeune.

Il la regarda droit dans les yeux, l’embrassa timidement, le père n’était pas trop habitué à des élans de tendresse.

Il redescendit la côte.

Angelaine le suivit des yeux. L’homme avait de la prestance, elle était fière de lui.

À l’embranchement du grand chemin, il se retourna vers la maison. Tous deux se saluèrent.

Le ciel était gris, une éclaircie pointait à l’ouest. Angelaine espéra que c’était le signe d’une solution.

Jardin d'automne chez le docteur

Par un matin d'automne, un vent cavaleur soufflait de la mer. Il secouait les ramures. Dans l'air frais valsaient des ors, des cuirs rouges et bruns. Armand ratissait le jardin, remplissait la brouette de la chatoyante moisson cuivrée. Les feuilles volaient dans le vent sous les notes du piano de Suzanne, l'épouse du docteur. Armand s'arrêta, il écouta. Il observait la danse céleste des feuilles se mariant à la tombée des notes qui s'égrenaient en gouttes joyeuses, gracieuses vibrations s'écoulant au vent d'automne. C'était aérien, pur.

Armand s'efforça de ne pas faire de bruit en ratissant les feuilles afin de capter la mélodie qui glissait par les fenêtres entrouvertes, caressant les rideaux diaphanes bercés par le vent. Que de beauté en cette matinée, et pourtant la guerre déchirait le monde, les fils de madame participaient peut-être en ce moment même à des combats atroces dans la boue. La mort s'abattait sur une jeunesse et ici, la musique dansait entre les feuilles, enlaçait les branches couvertes d'une toison flamboyante, fragile et rutilante. Le temps ne pouvait-il donc s'arrêter, la paix se répandre ?

Jean-Baptiste, lui aussi, était parti. Vers quelle zone de combats, quelles tranchées, quelle misère ? Parmi ces jeunes, qui reviendrait vivant ? Il valait mieux ne pas y penser.

Armand respira, se gorgeant d'air marin et d'humus roux. Il grava dans son âme la beauté des sons. Il imagina les mains de madame effleurant le

piano du salon où les bibelots, les tapis, les peintures, les plantes vertes s'accordaient au ballet des doigts sur le clavier.

Madame affectionnait Chopin.

Armand dut s'éloigner. Au pied de la fenêtre, il ne restait plus une seule feuille morte, c'était l'endroit le plus propre du jardin !

Armand admirait cette femme. Elle doit penser à leurs fils, se disait-il. Quand ils jouaient du violon, les deux enfants accompagnant la mère au piano, il n'était plus capable de travailler. Il s'asseyait sur le banc du jardin, il écoutait. Et elle a encore la force de jouer, malgré l'absence. Ici montent les notes, en France tombent les balles et les obus.

Automne et musique, automne et couleurs, puis automne et grisaille, automne et solitude, pensées et froidure, là-bas automne et blessures, deuils et larmes.

Les jeunes sont à la guerre, les vieux dans l'angoisse. On entre dans le long hiver.

Au revoir, Valcartier, bonjour, Saint-Jean

En septembre courut la rumeur que le bataillon acadien n'irait pas en Europe avec le reste de la brigade. On ne savait pas pourquoi.

À moins qu'ils s'agissent de faux-semblants pour leurrer l'ennemi.

Le départ du camp fut annoncé pour le premier octobre 1916.

Destination : non pas le port de Québec, mais Saint-Jean au Nouveau-Brunswick.

Les soldats du 165^e bataillon d'infanterie retournaient chez eux pour aller où ? Nul ne le savait. Certains étaient heureux, d'autres souhaitaient se battre tout de suite.

Jean-Baptiste ne se préoccupait pas des questions qui le dépassaient. Peut-être aurait-il l'occasion de revoir Angelaine ?

Déjà, des bataillons étaient partis via le port de Québec vers l'Angleterre.

Cyprien était très déçu. Il en avait assez des exercices et de l'entraînement. Il avait hâte d'aller au front. Il n'était pas le seul à penser ainsi.

À midi, le 2 octobre, le train venu du nord entra en gare de Moncton.

La foule applaudissait les soldats. Parents, amis, enfants s'étaient rassemblés. Jean-Baptiste n'espérait pas voir Angelaine ; pour elle, se rendre à Moncton représentait un long trajet et il n'avait pu l'aviser à temps de cet arrêt à Moncton, il ne l'avait appris lui-même que la veille. Penché à la

fenêtre du train, Jean-Baptiste observait la foule. Les gens agitaient des mouchoirs, des foulards, des chapeaux, tendaient des fleurs, soulevaient des enfants. Le train ressemblait à un immense animal sombre ayant à son bord une armée bruyante, jeune et pleine d'énergie.

Puis, dans un tintamarre de cris de joie et de peine, le train s'arracha du quai, les larmes coulaient.

Au terme de 36 heures de voyage depuis Québec, le train transportant le 165^e bataillon entra lentement dans la gare de Saint-Jean au Nouveau-Brunswick.

Comme à Moncton, de nombreuses personnes s'étaient déplacées pour accueillir les soldats.

Chacun portant son équipement et son barda, les soldats se mirent en rang et marchèrent jusqu'à leur caserne sous les vivats de la foule et les cris des enfants. Des drapeaux ornaient les rues. Assis dans l'automobile du maire de la ville, le lieutenant-colonel D'Aigle et le maire ouvraient le cortège.

À la caserne, les dames du Canadian Club servirent un bon repas aux soldats. Jean-Baptiste fut surpris de cet accueil faste. Cyprien prétendait qu'ils ne le méritaient pas, après tout, ils ne faisaient que revenir de Valcartier.

Cyprien trouva d'ailleurs que dans le repas manquait l'essentiel, l'alcool.

« Quelles manies ont-ils tous à nous assécher le gosier avec leurs interminables discours ? On dit qu'en France, ils ont leur ration de vin, de pinard, dans les tranchées. Ça, c'est le savoir-vivre, surtout quand on sait qu'on peut mourir. »

La routine de l'entraînement reprit, à Saint-Jean cette fois. Au moins, à la caserne, on ne gelait pas la nuit et la boue ne collait pas tout le temps aux bottes.

Le bruit courut, une fois encore – il y avait tant de rumeurs qui circulaient parmi la troupe –, que le bataillon acadien n'était pas complet, qu'il fallait d'autres volontaires et que cela retardait le départ outre-mer.

Le dimanche, tous assistaient à la messe célébrée par l'aumônier du bataillon, Jean-Vital Gaudet. Un dimanche, ce fut à la cathédrale, en présence de Monseigneur Édouard Leblanc, du diocèse de Saint-Jean,

premier évêque d'origine acadienne. Jean-Baptiste était ému. Un monseigneur, il n'en avait jamais vu. La fanfare du bataillon et la City Cornet Band jouèrent des airs religieux et martiaux. Quelle émotion quand le chœur des soldats entonna l'*Ave Maris Stella* !

À cet instant, tous se sentir fiers d'être Acadiens, de défendre l'Acadie, de s'être engagés pour combattre les ennemis.

L'évêque mit en garde les soldats contre les mauvaises fréquentations, les encouragea à bien se comporter en ville, car les protestants seraient prompts à leur reprocher toute incartade.

C'était un appel à la discipline personnelle, à la fierté acadienne.

Cyprien souriait. Il fera de son mieux, disait-il, mais comme les jeunes filles de Saint-Jean étaient aguichantes ! Et comme les débits de boissons étaient invitants ! Cyprien, qui souhaitait plus que tout à se battre en France, se tint tranquille, ne voulant pas être expulsé de l'armée pour inconduite, comme cela s'était déjà produit pour des recrues.

Des anglophones se plaignaient que l'on dépensait de l'argent pour les familles de soldats acadiens, alors que ceux-ci n'étaient pas encore partis au front. Le recrutement traînait. On parlait même de la possibilité de démembrer le bataillon acadien si le nombre de nouvelles recrues n'était pas suffisant. Qui était mieux placé que les soldats eux-mêmes pour convaincre leurs proches ou amis de rejoindre le bataillon lors des permissions de Noël ? Ni Cyprien ni Jean-Baptiste ne bénéficièrent d'une permission. Ils restèrent cantonnés à la caserne à Saint-Jean. De toute façon, le trajet aller-retour de Saint-Jean au village aurait été trop long pour le temps alloué, d'autant qu'avec l'hiver, le retour impératif à la date fixée ne pouvait être garanti.

Ce fut donc un Noël qui se déroula à la caserne. Un jour un peu comme les autres, avec une pensée omniprésente pour ceux du village, les fiancés, la famille. C'était un faible prix à payer lorsqu'on le comparait au sacrifice des soldats au front.

Selon les bruits, les départs se feraient sous peu et, encore une fois, les faits démentaient les rumeurs. De nouveau, des personnes de Saint-Jean se plaignirent de ce bataillon qui ne partait jamais au combat, ils l'appelèrent le Safety First Battalion.

En ville, des gens reprochaient aux soldats de loger dans des casernes aux frais des contribuables tandis que les autres mouraient au front.

Alors que l'on tentait de compléter le recrutement, des soldats profitèrent de leur séjour à Saint-Jean pour désertre.

Cette tentation, Jean-Baptiste l'avait rejetée depuis Valcartier. Il s'était engagé, il irait jusqu'au bout. Se battre pour l'Angleterre était impensable pour quelques-uns. La discipline, l'éloignement de la famille et bien d'autres raisons suffisaient à inciter à sauter la barrière et à désertre. La France, elle était loin, loin dans le cœur de plusieurs. Bien sûr, on compatissait pour elle, mais les liens avaient été depuis si longtemps rompus que certains se demandaient pourquoi ils allaient lui offrir leur vie. Mais alors pourquoi s'étaient-ils engagés ? Coup de tête de la part de jeunes, élan encouragé par la pression du village, des voisins, la vue des fanfares, des uniformes, le goût de l'aventure, des voyages. Avec le temps, on se rendait compte que ce n'était pas une partie de plaisir, mais un risque grave. On découvrait la stricte discipline d'une vie encadrée. Il était encore temps, ici, à Saint-Jean, de dire au revoir et merci !

Cher Jean-Baptiste,

J'espère que tu vas bien.

Pardonne le ton de mes précédentes lettres. J'y parlais trop de mes relations difficiles avec ma mère. Tout de suite, je peux te dire que de ce côté-là il n'y a pas d'amélioration. Maman est comme ça. Je dois m'y résoudre.

Je ne sais où tu es en ce moment. J'ai une bonne nouvelle à t'annoncer.

J'ai obtenu mon diplôme de secrétaire ! J'en suis très fière. Mon père aussi. Ma mère, ça la laisse indifférente. Dans ta maison, j'ai beaucoup étudié, j'ai atteint mon but. Je me suis rendue en ville pour l'examen. Je l'ai réussi ! En plus, j'ai trouvé du travail tout de suite ! Ici à Piligan, chez le notaire Lafortune, le nom lui va si bien.

J'ai commencé la semaine passée. Tout va très bien. J'aime mon travail. Je me lève tôt, je rentre tard, hélas, je suis moins souvent à la maison de Fond-des-Brisants.

Cet hiver, je prendrai pension à Piligan, chez madame Lafleur, pour ne pas avoir à effectuer le chemin de noirceur, le matin ou le soir, et surtout pour ne pas affronter les tempêtes de ma mère et les tempêtes de neige. Tu sais de quoi je parle.

Si tu es à Saint-Jean, peut-être pourrais-je te rencontrer, c'est loin de Piligan, il faudrait que j'aie un congé. Je suis débutante, je crains que ça ne soit possible. Et combien de temps seras-tu à Saint-Jean ? Je suppose que tu ne peux pas le savoir. Enfin, on verra.

Cher Jean-Baptiste, je t'embrasse très affectueusement.

Angelaine

Chère Angelaine,

Bravo pour ton diplôme ! Toutes mes félicitations !

Tu peux être fière de toi. Ma mère rêvait d'être institutrice, elle n'a pas eu la chance d'aller à l'école. Elle m'a transmis ses connaissances, sa curiosité, son amour de la belle langue de notre Acadie, elle m'a donné son goût d'apprendre, j'étais son unique élève.

Oui, ce sera plus prudent cet hiver d'habiter au village. Tu n'as pas de carriole, pas de cheval. Le chemin peut être difficile. Ça me rassurera de te savoir à l'abri au village.

Je vois que tu ne veux pas être chez tes parents. Je comprends. Ainsi l'oiseau quitte le nid, le chaton s'en va; parfois, c'est la mère qui expulse le chaton pour qu'il vive sa vie.

Nous sommes à Saint-Jean. Je ne pense pas que nous partirons de suite et j'ignore pour où.

Peut-être à Halifax ou au dans le port de Québec. Quoique là-bas, le port et le Saint-Laurent seront peut-être encombrés de glaces.

Ne te fais pas de souci. Si je le peux, c'est moi qui irai en permission à Piligan. Mais je ne peux absolument rien te promettre.

Je t'embrasse, mon Acadienne chérie.

Ton Jean-Baptiste

Le 8 mars 1917, le lieutenant-colonel D'Aigle reçut l'ordre de préparer le bataillon à partir outre-mer.

Des officiers commençaient à organiser une compagnie d'Acadiens pour le Corps forestier de l'armée canadienne, des bûcherons militaires.

On parlait d'aller dans la forêt des Landes en France.

Début mars, la rumeur se répandit que, de nouveau, un départ imminent se profilait.

Cette fois cela se concrétisait, les permissionnaires reçurent l'ordre de rejoindre la caserne. Le bataillon quitta Saint-Jean samedi 24 mars 1917 en fin d'après-midi.

La tristesse des parents et amis se lisait sur les visages. Il y eut aussi des heureux, tous ceux qui avaient qualifié d'oisifs les soldats du bataillon acadien. Enfin, ces derniers allaient accomplir leur devoir outre-mer, il était plus que temps !

Cyprien était chagrin. Il s'était épris d'une jeune fille. Elle ne parlait que l'anglais, lui ne parlait que le français. C'est en naviguant au-dessus des flots de bière qu'ils s'étaient connus. Doris était rousse, le visage orné de délicates taches de rousseur, elle avait « un corps en or », se plaisait à dire Cyprien et c'est sûr que, dès son retour, il la reverrait. En attendant, il avait son adresse en poche près de son cœur. Ils s'écriraient.

— Dans quelle langue ? avait demandé Jean-Baptiste.

— Celle de l'amour, avait répondu Cyprien.

La jeune Doris agitait le bras, essuyait ses larmes, envoyait des baisers. Deux trains spéciaux partaient pour Halifax. Cyprien et Jean-Baptiste étaient dans le premier.

— Maudit ! Je pensais jamais que ça ferait aussi mal. Pour un peu, je désérterais, soupira Cyprien. Il se tourna vers Jean-Baptiste et poursuivit :

— Je suis vraiment tombé en amour, juste le dernier jour, c'est trop court, trop cruel.

Il salua une ultime fois la belle Doris qui, toute petite dans sa robe blanche et ses cheveux bouclés voyait un amour s'éloigner, peut-être pour toujours.

On avait prétendu que les soldats changeaient de camps pour suivre un entraînement plus intense. Du moins, c'est ce qui était relaté dans les journaux. C'était peut-être une fausse annonce pour tromper l'ennemi. Pour les soldats, il n'y avait plus aucun doute, on se dirigeait vers l'Europe par Halifax.

Moncton, l'ultime rencontre

Plus de cinq cents hommes furent transportés vers Halifax. Il y eut un arrêt d'une heure à Moncton.

Les nouvelles avaient circulé rapidement, de vive voix et dans les journaux.

Il y avait foule sur le quai. Des femmes, des enfants, des parents ; les soldats étaient penchés aux fenêtres du train.

Cela faisait chaud au cœur.

Jean-Baptiste écoutait la clameur qui montait. Des personnes étaient perchées sur des chariots à bagages, elles agitaient les bras. Cyprien commentait :

— Vois-tu un peu toutes ces belles créatures ? On dirait qu'elles m'attendent.

Jean-Baptiste souriait.

— Hey ! Regarde, là-bas, sur le chariot à droite. Vois-tu ce que je vois ?

Jean-Baptiste n'en croyait pas ses yeux. C'était elle, Angelaine !

Il tendit les bras, elle le reconnut.

Bousculant ses camarades, Jean-Baptiste se rua dans le couloir et sauta du train.

Elle courut vers lui.

Fous de joie, ils s'étreignirent tendrement.

Ils s'embrassèrent, indifférents à la foule qui autour d'eux s'agitait.

Leurs yeux se fondaient. La chaleur de leur corps composait un parfum dont il découvrait la passion.

— Angelaine, je t’aime.

— Moi aussi, Jean-Baptiste.

— Comment as-tu fait pour savoir que nous nous arrêtions à Moncton ?

— J’ai fouillé les nouvelles dans tous les journaux, je me suis renseignée. Je savais que vous étiez en route. Je n’étais pas sûre de seulement t’apercevoir. J’ai écrit une lettre, tiens. Tu pourras la lire dans le train. Si tu en as le temps, avant ton départ pour l’Europe, à Halifax, réponds-moi.

— Bien sûr, chère. Quelle chance inouïe que nous nous soyons retrouvés ici ! C’est le plus beau jour de ma vie, Angelaine !

— Le plus beau, le plus triste aussi, car tu vas partir...

— Je reviendrai, ne t’inquiète pas.

— Sois prudent. Je t’attendrai toujours.

Ils profitèrent encore de quelques minutes pour échanger tendresse et mots d’amour. Puis, retentirent des coups de sifflets, des appels, des ordres. Il fallait embarquer.

Ils se serrèrent une ultime fois, s’embrassèrent, leurs mains se dénouèrent. Jean-Baptiste monta le dernier dans le train. Il ferma la porte derrière lui. Le train glissa vers sa destination.

Il envoya un signe de la main à sa bien-aimée, qui lui répondit.

Le train partit. Elle le suivit jusqu’à ce qu’il sorte complètement de la gare. Seule, follement heureuse, désespérément triste, elle s’en retourna pour plonger dans ses pensées.

Elle voulut garder en sa mémoire le rire éclatant de Jean-Baptiste, la douceur chaude entre ses larges épaules, ses beaux cheveux, ses yeux lumineux.

Elle conservait aussi la tendresse de ses mains, de ses bras forts, de son sourire franc et généreux.

Jean-Baptiste retrouva le compartiment, les collègues soldats toujours aussi excités.

— Pas pire pantoute, ta blonde ! s’exclama l’un d’eux.

Cyprien donna un petit coup d’épaule à Jean-Baptiste.

— Tu as eu une maudite de belle chance, et c’est moi qui l’ai repérée ! Tu me dois une bonne bière !

Jean-Baptiste acquiesça de la tête.

Il s'assit et ouvrit l'enveloppe.

Le train roula toute la nuit vers Halifax, qu'il rejoignit à huit heures trente le dimanche matin¹.

-
1. La chronologie est fondée sur Jean Vital GAUDET, *Journal personnel*, 24 mars 1917, 28 octobre 1918, Claude E. LÉGER, *op. cit.*, p. 145 et suivantes, et Raoul DIONNE. « Journal d'un aumônier de la guerre 1914 : M^{gr} Jean GAUDET », *Les cahiers de la Société historique acadienne*, vol. 17, n°2, avril-juin 1986, p. 37 et suivantes.

Le *Metagama*

Les soldats patientaient devant le *Metagama*, imposant paquebot de la Canadian Pacific, surmonté de deux grosses cheminées couronnées de noir d'où sortaient des filets de fumée.

Les soldats attendaient on ne savait quoi au juste, le temps s'écoulait très lentement.

Midi, on n'embarquait toujours pas. La troupe n'avait rien mangé depuis le départ de Saint-Jean hier soir. Ils étaient des centaines de soldats à piétiner en cet après-midi du dimanche 25 mars 1917 à Halifax, devant un navire qui devait les conduire en Angleterre.

Enfin, les soldats eurent à manger. Il était temps ! Ensuite, tout s'enchaîna.

Un ordre fut donné de monter à bord. Au bataillon acadien se joignirent un bataillon de Toronto et les Nova Scotia Highlanders. Au total, il y avait mille sept cents soldats. Le lieutenant-colonel L.C. Daigle commandait le 165^e bataillon. On commença à s'installer. Le navire se remplit. À sept heures du soir, le *Metagama* quitta le quai pour mouiller plus loin dans les eaux du port auprès d'autres bâtiments.

Jamais Jean-Baptiste n'était entré dans un si gros navire. Il admirait les majestueux escaliers, entrevit les luxueuses salles de première classe. Le *Metagama*, paquebot pour les passagers en temps de paix, avait été

réquisitionné pour le transport de troupes. En pêcheur qu'il était, Jean-Baptiste se sentit tout de suite dans son élément. Dans les cabines, les couchettes étaient étroites. Il y avait un réservoir d'eau, un petit lavabo et une cuvette en dessous pour recueillir l'eau sale, quatre chiffons pendaient près du lavabo.

L'équipage avait déjà parcouru plusieurs fois la route avec des soldats. Jean-Baptiste avait totalement confiance en ces hommes, alors que ceux qui n'avaient jamais pris la mer se montraient inquiets. À peine à bord, ils devenaient livides, la forte odeur de peinture, de fumée qui montait de la salle des machines et qui coulait jusque dans les coursives les incommodait. Ceux-là rejoignirent au plus vite leur cabine.

Le lendemain, l'aumônier Jean-Vital Gaudet confessa plus de quarante soldats et trois officiers, puis, dans le fumoir, il célébra la messe pour les catholiques. Les soldats entonnèrent l'*Ave Maris Stella* et *Marie, veille sur tes enfants*.

Ce ne fut que le mercredi suivant que le *Metagama* prit la mer pour l'Angleterre. Il vogua en compagnie de quatre autres bâtiments de transport de troupes escortés d'un navire de guerre.

Des soldats s'attardaient à regarder aussi longtemps que possible la côte canadienne. La reverraient-ils et dans quel état serraient-ils ? Quand reviendraient-ils ? On savait que ce navire transportait au retour des blessés ou des permissionnaires. C'était sans cesse avec prudence et sous escorte, des allers-retours entre les deux continents et, dans les deux sens, des passagers chargés de sentiments et d'émotions hors du commun.

L'océan eut ses humeurs. Jean-Baptiste connaissait ses caprices, colères, furies, et ses vents. Il observait avec passion les vagues soulevées par le navire. Les puissants moteurs poussaient le *Metagama* au-dessus des vagues. Il traçait un large sillage écumant aux teintes de vert et de bleu.

Tout cela rappelait à Jean-Baptiste les journées de pêche où on roulait sur les flots changeants et chargés d'embruns.

Ce furent dix jours de traversée à déambuler sur les ponts, à écouter les fanfares, à participer aux exercices face à l'océan, à se gorger les poumons de l'air froid, à s'exposer aux vents forts.

Le soir, les rideaux ne devaient laisser filtrer aucune lumière, l'ennemi était aux aguets. Les sous-marins allemands cherchaient des cibles et attaquaient féroce-ment.

Le 5 avril, des navires-torpilleurs britanniques assurèrent la protection du convoi. On aperçut la côte de l'Irlande, une terre chère aux Canadiens d'origine irlandaise. Les navires entraient dans des eaux sillonnées par les sous-marins allemands.

Il y eut des messes pour les catholiques et les protestants. Les services culminèrent le 6 avril 1917, le Vendredi saint. On pensait au village, aux familles, là-bas, aux combattants dans la furie des tranchées.

Le chemin de croix étant impossible sur le navire, l'aumônier le transforma en prières. Le crucifix dans la main, les soldats récitèrent vingt *Notre Père* et vingt *Je vous salue Marie*¹. Cyprien avait le visage froncé, il était là par obligation de groupe, pas par conviction. Quant à lui, Jean-Baptiste avait beau se concentrer, son esprit était ailleurs. Comme ses parents, il considérait que la religion était une affaire personnelle. Il n'avait nul besoin de réciter, à voix haute en plus, tant de prières ; les siennes étaient intérieures, c'était son cheminement privé. Il portait toujours sur lui une médaille donnée, comme aux autres soldats, par le père Gaudet. C'était son sanctuaire. Il priait Dieu et la Vierge Marie comme il l'avait toujours fait, humblement, sans cérémonie. Il ne jugeait pas les autres qui pratiquaient différemment de lui ; chacun sa vie, ses choix, ses valeurs.

Des soldats venus de partout au Canada se côtoyaient sur le grand navire. Il y avait ceux du Centre et de l'Ouest, ceux de l'Est, ceux qui ne parlaient que l'anglais, d'autres que le français. Tous portaient l'uniforme, mais ils n'avaient pas la même culture. Lorsque la mer était mauvaise, leur visage pourtant bruni par des mois d'entraînement prenait une teinte blafarde. On put en croiser dans les coursives qui, la mine livide, se ruèrent vers le premier baquet en vue et, accroupis, vomirent en chœur.

Jean-Baptiste se tenait de préférence sur le pont pour remplir ses poumons d'air frais. En dedans, cela sentait le vomi, la peinture épaisse, la fumée lourde des machines.

Les journées passaient ainsi entre les exercices, la gymnastique, les conférences, les messes, les cartes à jouer.

C'était aussi le temps de l'écriture des lettres à la famille, lettres que l'on confierait au vaguemestre militaire à l'arrivée. On avait hâte de voir la côte de l'Angleterre, mais on savait que ses eaux étaient dangereuses, qu'il fallait déjouer l'ennemi et ses mines. L'escorte des navires-torpilleurs était rassurante, mais elle rappelait l'ampleur du péril.

Cyprien promenait son visage triste dans les couloirs. Toute cette eau salée, et pas une goutte d'alcool ! Il se souvenait du beau sourire de Doris au-dessus d'un grand verre de bière. C'était le bonheur à sa portée et l'armée le lui avait volé. Il écrivit une lettre à sa bien-aimée, missive qu'il fit traduire par un soldat anglais.

Jamais Jean-Baptiste n'avait vu autant de grands navires voguer de concert. Le Canada était vraiment engagé de toutes ses forces dans la guerre. L'un des bâtiments, le prestigieux paquebot *Lapland*, celui-là même qui avait ramené l'équipage du *Titanic* en Angleterre treize jours après le naufrage, heurta une mine dans l'embouchure de la Mersey. Malgré les dégâts et la perte d'un homme, il poursuivit sa route vers Liverpool.

La circulation maritime s'activait dans le grand port de Liverpool qui tissa si souvent des liens avec le Canada, le Saint-Laurent en particulier et la côte Est en général.

Comme depuis le début de cette guerre, ce fut la fine fleur du Canada qui débarqua à Liverpool en ce 7 avril 1917.

À quoi songeaient ces jeunes qui transportaient leur équipement vers le long train qui allait les conduire à leurs cantonnements ? Avaient-ils le temps de penser, ainsi chargés, avançant comme des fourmis, tous identiques dans leur uniforme et suivant la même cadence jusqu'à la montée dans les wagons ?

Aussitôt débarqué, le bataillon qui avait reçu ses rations prit le train pour le centre de formation canadien de Shoreham-by-Sea, dans le sud de l'Angleterre, un trajet de 9 heures.

Les jeunes regardaient ce nouveau pays dont on leur avait tant parlé et qui ne ressemblait pas aux immensités canadiennes.

Ici, l'espace était totalement occupé, méticuleusement cultivé, habité. Les vieilles maisons, les châteaux, les villes défilaient, il y avait tant à voir, à découvrir sous le soleil d'avril. La campagne bouquetée d'arbres vénérables, de troupeaux paissant dans de verdoyants pâturages, tout cela contrastait avec le Canada enneigé. Les nuages ne ressemblaient pas aux nôtres, le ciel était plus changeant, il colorait des étendues ensoleillées, peignait les prairies dans un jeu subtil de douces clartés. Ce pays, cette

campagne, ne semblaient pas être en guerre. Et pourtant, lui aussi, voyait le sang de sa jeunesse couler en terre de France, dans un sacrifice absolu.

Le train approcha de Londres, les soldats observèrent avec curiosité l'immense ville. Ce furent d'abord des maisons et leurs jardinets, des maisons identiques, en briques avec des fenêtres en baies avancées, puis, les quartiers devinrent plus denses, les gens plus nombreux. Les cheminées d'usine crachaient leur fumée crasseuse. De beaux bâtiments en pierres et briques dominaient des quartiers aisés. Les rails se multipliaient comme les fils d'un interminable écheveau. On ralentit dans une gare imposante. Jamais les hommes n'avaient vu une ville aussi étendue, la capitale d'un empire dont ils faisaient partie.

Le train arriva le soir à Shoreham-by-Sea.

Les soldats apprirent que le 165^e bataillon était démembré. Des officiers étaient rétrogradés. Les soldats acadiens devaient choisir entre la 10^e brigade canadienne-française et la 13^e du Nouveau-Brunswick. Cyprien et Jean-Baptiste optèrent pour la 13^e. Ils ne comprenaient pas l'objectif de ces remaniements, mais l'armée n'avait pas à expliquer ses motivations aux simples soldats. Ces derniers avaient d'autres préoccupations, en particulier une épidémie d'oreillons et de rougeole, ainsi que des maux de gorge. Des soldats furent mis en quarantaine.

Les officiers furent informés que, finalement, les soldats du 165^e allaient être transférés au Corps forestier canadien.

Ainsi, on avait minutieusement préparé les hommes au combat au front durant des mois, et on allait leur demander de devenir bûcherons, métier pour lequel plusieurs n'avaient aucune formation.

L'Angleterre, la France, avaient de plus en plus besoin de bois pour la guerre alors que l'approvisionnement outre-mer était impossible. Comme la guerre en était une de tranchées, il fallait du bois pour les étayer, les entretenir, les reconstruire. Le bois était utilisé partout, pour les abris, les hangars, les avions, les tunnels et les casemates, pour surmonter les chemins et les boyaux boueux, pour les nouvelles voies ferrées, construites pour acheminer munitions et vivres aux poilus. Là encore, des cheminots

canadiens œuvraient en France. Les forêts anglaises ne suffisaient plus. La France ouvrit ses forêts pour en tirer le bois de guerre. Toute une infrastructure fut planifiée en coordination avec la France.

Jean-Baptiste et ses collègues ignoraient ces considérations. Pendant ce temps, le recrutement prenait de l'ampleur au Canada et aux États-Unis. On y cherchait activement des bûcherons.

Les soldats apprirent, peu de jours après leur arrivée à Shoreham, la victoire des Canadiens à Vimy du 9 au 12 avril 1917. La conquête de la crête de Vimy, près de la ville d'Arras, fut une victoire, mais à quel prix ! Le Corps expéditionnaire canadien perdit près de 3 600 hommes et il y eut plus de 7 000 blessés. Cette crête était d'une grande importance stratégique, 150 000 Français et Britanniques y avaient été fauchés. Les courageux Canadiens redonnaient espoir aux Alliés.

Les soldats acadiens s'étaient préparés au combat pour suivre l'exemple de leurs frères, pour ajouter d'autres victoires à leurs victoires et en finir avec l'ennemi. C'est pour cela qu'ils s'étaient engagés, entraînés, qu'ils obéissaient. Ils atteignaient le but ; leur énergie, leur fougue, leur jeunesse bouillonnaient. Cyprien et Jean-Baptiste étaient prêts, comme les autres, et chacun espérait en la victoire et en la vie sauve.

Même si le ciel du sud de l'Angleterre devenait plus radieux, la vie dans ce camp n'était pas stimulante. Si la campagne était souriante, le camp inspirait une tristesse monotone. On entrevoyait la Manche, il suffisait de la traverser pour se trouver sous le feu de l'ennemi et le déluge des obus.

Dans ses lettres aux êtres chers du village, Jean-Baptiste ne relatait pas l'ennui du camp, comme il se doit, tout allait bien, tout était beau, la santé était florissante. D'ailleurs, avait-on le droit de se plaindre ?

Les rumeurs s'amplifièrent parmi les soldats, cela se confirmait, ce n'est pas au front que les Acadiens allaient se rendre, mais bien dans la forêt française. On sut que, malgré les demandes d'officiers, le 165^e bataillon basé à Shoreham allait servir au sein du Corps forestier canadien appelé Canadian Forestry Corps (CFC) créé par le Canada l'année passée. Au début mai, les soldats furent transférés au Corps forestier. Ils quittèrent Shoreham pour Sunningdale à l'ouest de Londres, non loin du château royal de Windsor, où d'ailleurs s'effectuaient des coupes de bois pour les besoins de la guerre.

Les compagnies furent formées en vue du départ pour la France.

Le destin venait de changer ! Ce n'est pas le fusil que ces hommes allaient utiliser, mais les scies, les haches et tout le matériel des bûcherons. Les chevaux, dont certains du Canada, seraient aussi du voyage, ce qui plut à Jean-Baptiste. Le capitaine aumônier Gaudet serait également de la partie.

C'est ainsi qu'à la fin mai, la Compagnie de forestiers acadiens quitta Sunningdale, d'abord la 39^e compagnie, le 23 mai avec bagages et 71 chevaux, suivie de la 40^e compagnie, celle de Jean-Baptiste et de Cyprien, avec son équipement et ses 73 chevaux. La joie de partir masquait un peu la déception chez certains de ne pas aller directement au front, mais qui sait, on s'y rendrait peut-être plus tard ?

L'armée avait ses secrets. Et toutes ces manœuvres étaient peut-être une autre façon de dérouter l'adversaire.

Cyprien avait pu bénéficier d'une permission à Londres. Si ses compagnons avaient admiré les monuments, lui avait dégusté les bières.

Quand Cyprien évoquait avec passion les blondes, les brunes, les rousses, il ne s'agissait pas de belles demoiselles, mais des bières qu'il avait savourées. Alors que les autres évoquaient la Tamise, dont Cyprien n'avait aucun souvenir, lui décrivait les bières.

À Southampton, le 24 mai 1917, officiers, soldats, chevaux, armes et bagages montèrent à bord du navire qui traversa la Manche en route vers Le Havre où tous débarquèrent le 25 mai. Enfin la France !

Grande fut l'émotion chez ces hommes venus de si loin qui foulaient pour la première fois la terre de leurs ancêtres. Le sang dans leurs veines était celui des courageux Français qui partirent vers la terre d'Amérique et survécurent à tant d'épreuves. Les fils de la Nouvelle-France arrivaient au secours de la terre de leurs aïeux.

On resta jusqu'au 28 mai au Havre, date à laquelle le train les conduisit vers l'est de la France. Les soldats avaient appris que c'était vers le Jura, en Franche-Comté, qu'ils se dirigeaient pour y travailler en forêt.

Du Havre à la Franche-Comté, la route était longue. Il fallait traverser la France presque en diagonale.

Les soldats, secoués par le train, regardaient ce pays qu'ils ne connaissaient pas. Certains s'assoupirent, d'autres jouèrent aux cartes,

tandis qu'une campagne cultivée depuis des siècles défilait sous leurs yeux.

-
1. Gregory KENNEDY et Claudette LAVIGNE, *Le Bataillon acadien de la Première Guerre mondiale* – élaboration d'activités pédagogiques et présentation d'ateliers, Février 2015, p. 19 [Rapport de la subvention de l'organisme THEN/HIER]. <http://thenhier.ca/sites/default/files/Rapport%20de%20subvention%20pour%20petits%20projets%20THENHIER%20février%202015.pdf>.

OceanofPDF.com

Troisième partie
EN FRANCHE-COMTÉ

OceanofPDF.com

Une lettre de France

En France, le 29 mai 1917

Chère Angelaine,

J'espère que tu vas bien ainsi que tout le monde.

Nous voici en Franche-Comté, tu comprendras que je sois plutôt discret sur les noms des villages voisins. Nous sommes dans le bois, la forêt, des sapins, des épicéas, des hêtres et pis des chevreuils. C'est beau, tu sais. La forêt sent bon, ce n'est pas la mer bleue changeante, mais la mer verte, elle aussi de couleurs variées. Pas le temps d'admirer tout ça, l'ouvrage ne cesse jamais !

Nous sommes sous la tente. Je t'écris après une dure journée de labeur.

Ici, dit-on, ce mois de mai fut un des plus chauds du siècle.

Je pense que nos lettres se croisent, est-ce que je reçois toutes les tiennes, reçois-tu toutes les miennes ? Passent-elles la censure ?

Rassure-toi, je vais bien et l'ami Cyprien aussi. Nous espérons que tu te portes bien ainsi que tes parents.

Je suis content que ton père t'ait rendu visite à la maison de Fond-des-Brisants, que tu peux considérer comme tienne. Il est bon que vous vous soyez franchement parlé. Il y a, dans les attitudes hostiles des personnes, des raisons que parfois nous ignorons et qui peuvent remonter à loin. J'espère que vous êtes sur le chemin de la réconciliation, toi et ta mère. Tu agis sagement, tu ne pourras te reprocher de lui avoir tendu la main. Ta mère est-elle en mesure de te comprendre ? Le temps le dira. Ton père est le mieux placé pour vous réunir, si ça doit arriver.

Nous voyons trop les effets néfastes de la guerre ici, elle vide les foyers, prive les enfants, les femmes, du père, de l'époux. Il y a beaucoup de blessés, des invalides. Il ne faut surtout pas que la guerre s'infilte dans les familles, je parle de cette animosité, ces malentendus qui dérivent en affrontements qui s'incrument et perdurent trop longtemps. Je sais que la paix, ici ou chez vous, est une conquête permanente. Tu as accompli tous les efforts possibles. Je souhaite que, si ce n'est l'amour, du moins le respect, s'installe entre vous, et puis, le temps parfois arrange bien les choses, comme on dit.

Ce soir, j'ai du temps de repos pour t'écrire.

Laisse-moi te raconter notre voyage.

Depuis Shoreham-by-Sea, nous avons tant vécu que ces jours me paraissent des mois.

Nous avons donc pris le train pour Southampton, un grand port du sud de l'Angleterre. Nous avons embarqué des chevaux dans le convoi. J'ai demandé à aider les hommes qui s'en occupent, ce n'est pas dans mon rôle, mais mon expérience aussitôt a été reconnue par mes supérieurs et par les gardiens qui m'ont vite intégré à leur équipe. Je suis souvent en meilleure compagnie avec les chevaux qu'avec les humains ! Eux et moi, c'est une communication instantanée. On se dit maintes choses, leurs yeux me parlent, tout comme leurs oreilles, les plis de leur peau, les mouvements de leurs pattes. Je sens les chevaux, ils me sentent. S'ils sont nerveux, et il y a de quoi, je le sais tout de suite. Il est un temps où il faut les laisser se calmer, les conduire en douceur, les convaincre, ou est-ce eux qui nous calment, nous guident ? Leur intelligence me surprend toujours. En ce moment, je les

entends, ils sont parqués non loin de notre tente. De les savoir si près, cela me donne l'impression d'être un peu chez nous auprès de Champion. J'aime l'odeur des chevaux. J'aime passer ma main sur leur poil si différent au fil des saisons. Il y a les chevaux doux et les inquiets, les fonceurs, les tranquilles, et robustes, les fiers, ils sont comme les humains et chacun porte une histoire qui explique parfois leur comportement. Comme les humains, je te le disais ! Ces chevaux ont traversé avec nous la Manche, ce ne fut pas long. À peine le temps pour certains soldats d'être malades et nous avons débarqué au Havre le 25 mai pour reprendre le train vers l'est de la France le 28 mai.

Quel pays, chère Angelaine ! Je pensais que la France était petite, non, même si le train roulait à bonne allure, il nous fallut la journée entière et une partie de la nuit pour arriver à Andelot-en-Montagne. Du Havre à ici, nous en avons vu des paysages ! C'est beau, la France, dommage qu'il y ait cette guerre et toutes les horreurs qu'elle entraîne.

Nous avons aperçu la Seine, le fleuve n'est pas toujours large, parfois il serpente en longs méandres à travers des régions verdoyantes.

Nous n'avons pas traversé beaucoup de forêts durant la première partie du voyage. La campagne est plus habitée que chez nous. On voyait beaucoup de maisons en brique ou en pierre.

Il n'y a pas de galerie en avant des maisons. Les bâtiments sont souvent contigus à la maison principale, des fermes complètes, des bâtiments soudés, pas comme chez nous. Il y a peu de maisons isolées, je n'ai pas vu de rang non plus. Et que d'églises ! Chaque village un peu important en a une, tout en pierres, des églises vieilles et parfois des châteaux, comme dans les contes de fées. J'ai vraiment de la chance de voir le pays de nos ancêtres, même si ce n'est pas leur province d'origine. Je comprends aussi que je suis différent des Français que l'on croise, du moins jusqu'à présent, dans les gares surtout. Ici, nous n'avons pas eu l'occasion de parler avec eux. Nous venons d'arriver. Je trouve qu'il y a beaucoup de monde dans ces campagnes.

Nous avons atteint une autre région, la montagne, la forêt. Là, je ne savais plus où j'étais, chez nous ou ailleurs. Ça ressemblait à la France, avec ses villages que nous avons traversés et leurs églises, mais la forêt, c'est chez nous ! En plus majestueuse.

Demain, je remettrai cette lettre aux soldats responsables du courrier. Je t'écris sur du papier acheté à Valcartier, enveloppe comprise. Il faudra que je me procure de nouveau de quoi écrire.

Même si nous ne sommes pas au front, ce qui en déçoit plus d'un, nous sommes ici pour servir et d'ailleurs nous ne savons pas si nous ne serons pas un jour appelés à la bataille. Nous avons été formés pour ça. On raconte que l'on recrute encore des forestiers au Canada. Nous ne savons rien, nous obéirons. Mais ne sois pas inquiète, ici tout va bien. Nous avons beaucoup d'ouvrages à effectuer. D'abord la coupe des sapins, qui sont majestueux, comme je te le disais. Quel dommage de les abattre ! Un gars qui est allé dans l'Ouest nous confiait qu'il n'y a qu'en Colombie-Britannique qu'il a vu des arbres aussi imposants.

En même temps, il nous faut installer des scieries. Des Canadiens noirs travaillent fort à tracer des chemins, à prolonger la voie ferrée. Nous ne les côtoyons pas souvent, chacun fait son boulot. Ça bourdonne d'activités. Je te jaserai de tout ça. Le temps presse pour le courrier.

J'aimerais juste te répéter que la forêt est grandiose ici. La campagne est vallonnée, avec de petites rivières, des torrents, de vieux villages.

Les gens nous ressemblent. Leur bel accent chante. Ils n'articulent pas comme nous, mais emploient beaucoup de nos mots et nous des leurs.

Ça nous change de l'anglais que nous entendons si souvent depuis des mois.

Ici, c'est un bon pays, un peu rude au premier abord et qu'il faut apprendre à aimer. Je m'y sens chez nous.

Voilà, je dois hélas m'arrêter, chère Angelaine.

Donne-moi des nouvelles des gens que je connais. Parle-moi de tes parents. Où en êtes-vous ? Dis-moi comment vont le docteur Grandmaison et son épouse, ont-ils reçu des nouvelles de leurs fils ? J'écris aux Grandmaison, ainsi qu'à Tonine, Armand et Donat.

Nous ne sommes pas à plaindre ici. L'aumônier Gaudet nous répète que nous devons être exemplaires, que nous représentons l'Acadie.

Cyprien va bien, tant qu'il est actif son esprit est ailleurs. Il semble heureux dans la forêt comtoise.

Je t'embrasse, chère amie, porte-toi bien !

Jean-Baptiste

OceanofPDF.com

En Franche-Comté

Les hommes se mirent à l'ouvrage avec ardeur. Jamais cette forêt n'avait autant retenti de bruits et de cris de bûcherons. Une armée partait à l'assaut d'un empire de verdure, l'attaquant brutalement, en coordination parfaite, telle une multitude d'insectes dévorant tout sur leur passage. Il ne restait que des souches plus hautes que ne le voulait la coutume locale, chicots douloureux d'une bataille sans merci. Les arbres morts étaient aussitôt dépouillés de leur parure, puis emportés. C'était pitié que de voir ces patriarches gisants dans la boue, tombés sous une armée de jeunes venus du Nouveau Monde. On puisait dans cette forêt les soutiens aux tranchées où une foule d'autres jeunes perdaient la vie. Le bois de la Comté, lui aussi, comme les gens et les animaux, payait un lourd tribut.

L'homme était en guerre contre lui-même, et c'est comme s'il se vengeait sur la sylvie verte et resplendissante. Toutes les ressources étaient mobilisées, engagées, lancées pour alimenter le feu de la guerre. On n'avait pas le loisir de penser à la beauté du monde, on agissait, on obéissait. Chaque résineux, malgré sa noble prestance, serait abattu. Pour certains soldats, le son de la chute les rapprochait de la victoire. Pour d'autres, c'était des pleurs, des cris qu'ils entendaient, ceux des fauchés, blessés, meurtris sous les balles et les obus. C'était la vie au temps de la mort. La forêt était transformée en un champ de bataille. Un cimetière désolant prenait sa place. La guerre se répandait ici, les jeunes s'y lançaient avec toute leur vigueur. Le bruit déchirant des arbres qui tombaient résonnait

dans la forêt. Il était amplifié par l'écho et prolongé par le triste cri de quelque oiseau survolant les ruines d'un royaume vert.

De la cathédrale détruite, il ne restait qu'un chaos d'arbres morts qui partiraient sous forme de poutres, de planches. Au moins, il restait l'espoir de la victoire, de la paix.

Pour l'instant, au fil des jours de peine et de sueur, hommes et chevaux pataugeaient dans la boue et les chemins défaits, ahanaient, poussaient et tiraient, sciaient et hachaient, s'échinaient à s'en blesser. On endurait, car c'était la guerre en forêt et dans le monde.

Les anciens, les vieux bûcherons comtois, les sages de la forêt s'interrogeaient en voyant les arbres coupés trop haut. Les souches restantes, non utilisées, étaient autant de bois perdu.

L'armée canadienne déployait des forces immenses, tout comme l'armée américaine, à qui était dévolu un secteur voisin. Tous ces hommes puisaient dans le trésor chéri et protégé depuis tant de décennies. Cette voie ferrée qui pénétrait dans le cœur de la forêt, ces engins, cette cavalerie, ces bras qui partout s'activaient révélaient que l'on était vraiment en guerre.

Jean-Baptiste obéissait. Jamais il n'avait vu des sapins d'une taille semblable, une forêt aussi impressionnante couvrant vallons, monts et plateaux. C'était regrettable de les abattre, pensait Jean-Baptiste, mais avait-on le choix ? Un montagnon, un paysan des hauts plateaux du Jura, lui avait expliqué que sous l'impulsion de Colbert, les arbres de la région partaient du port de Chamblay sur la Loue, qui est loin, on les tractait à l'aide de bœufs. Il fallait des mois pour transporter ces arbres à la rivière, puis les faire flotter, comme au Canada, ici vers la Saône et le sud de la France. Les sapins de la Joux présentaient toutes les qualités requises pour les mâts de navire, droits, souples, d'une pièce, ils résistaient aux vents puissants¹. Il y avait de la Comté sur les océans du monde, des arbres fiers et solides. Cette noble utilisation, parmi d'autres, dont la lutherie, réconforta Jean-Baptiste. L'arbre continuait, se prolongeait et même chantait ! Jean-Baptiste se savait trop sensible dans un monde trop brutal. Les autres ne se posaient peut-être pas de questions, du moins en apparence, car on notait bien que, même les plus hardis, observaient les princes verts avec admiration avant d'infliger le coup initial. Alors, l'ardeur revenait, et Jean-Baptiste travaillait comme les autres.

Il terminait la journée épuisé. Il avalait rapidement son souper. Puis il s'endormait d'un sommeil lourd. Il était trop tôt réveillé par le clairon de l'aube.

-
1. J. P. PETIT, *La forêt de la Joux*, <http://magnijura.free.fr/forets/Fjoux.html> et Charles THÉVENIN, *Les Canadiens dans les forêts de la Joux et de la Fresse, 1917–1918*, édité par l'association Champagnole, Culture et Mémoire, Champagnole, 2018, p.17. Cet ouvrage est une source fondamentale de renseignements.

Damien et Fabien

Ce matin-là, Donat à David était venu faire paître Champion et effectuer des réparations à la maison de Fond-des-Brisants. La journée s'annonçait lumineuse et paisible. Pourtant, en voyant le visage de Donat, Angelaine, qui avait profité d'une journée de congé pour se rendre chez Jean-Baptiste, sentit que Donat était porteur d'une mauvaise nouvelle.

Il y eut les habituelles salutations. Angelaine flatta Champion, sémillant comme de coutume.

Pourvu qu'il ne soit rien arrivé de mal à Jean-Baptiste, pensa aussitôt Angelaine. En forêt, les risques d'accident sont grands, et les blessures parfois graves.

— Angelaine, faut que je te dise tout de suite.

Elle le fixa intensément.

— C'est au sujet des fils Grandmaison. Damien, l'aîné... il est mort. Il est tombé avec des milliers d'autres, oui, des milliers d'autres, dans des combats féroces au nord de la France. Je l'ai su par Armand. La nouvelle n'a pas encore circulé dans le village.

— Mon Dieu !

— Un jeune, un des nôtres, un courageux, un vaillant...

Angelaine regardait le sol. Pauvre famille Grandmaison ! Au moins, Jean-Baptiste n'était pas face à l'ennemi.

Champion s'agitait. Les mouches ne cessaient de le harceler.

— C'est pas tout, ajouta Donat d'une voix grave.

Angelaine l'interrogeait, les yeux écarquillés.

— Le cadet, Fabien, il a été atteint par des éclats d'obus.

— Oh non !

— Le visage... Armand m'a dit que les chirurgiens ont tout fait pour lui sauver la vie. Fabien a l'usage de ses membres, mais ils ont dû recomposer son visage. Il n'aurait plus de cils ni de sourcils, il avait la peau brûlée. Les joues furent reconstruites. Il a des cicatrices partout. Ses mâchoires brisées furent ressoudées. Je ne sais pas comment ils opèrent, les chirurgiens, dans cet enfer. Fabien serait méconnaissable, d'après ce que les parents ont appris. On les a prévenus. Votre fils est vivant, mais vous aurez du mal à le reconnaître.

— Mon Dieu... soupira de nouveau Angelaine.

— Fabien a été rapatrié à l'arrière. Il est dans un hôpital en France, je ne sais où. Ça prendra du temps avant qu'il revienne. Quant à Damien, il est enterré là-bas.

Donat soupira. Il hocha tristement la tête, se tourna vers Angelaine.

Elle retenait ses larmes. Elle voulait être forte, mais Dieu que c'était lourd !

Donat détacha Champion et le conduisit dans le pré.

Au loin, la baie respirait le calme. À l'horizon, les voiles d'un bateau dessinaient un petit triangle entre le ciel d'azur et la mer bleue.

— J'ai des radoubs à faire sur le cavreau, puis je partirai avant midi.

— Vous resterez à manger, Donat ?

— Non, j'ai promis à ma moitié d'être là.

— Alors, ce sera pour une autre fois.

— Ben oui, Angelaine.

« Pour une autre fois »... Ici, on avait la chance d'envisager l'avenir, on avait presque l'assurance d'avoir des lendemains.

« Une autre fois », c'était si simple, pourtant si merveilleux de pouvoir le dire.

Angelaine travailla au potager. Le soir même, elle écrivait à Jean-Baptiste.

Donat partit avant midi.

Angelaine contemplait la baie. La paix s'étalait au soleil. Tant de calme ici. Tant d'horreurs et de déflagrations meurtrières là-bas. Ici, les gens se plaignaient, se querellaient pour des futilités, comme dans sa propre famille. Comment la France et l'Allemagne pouvaient-elles s'entendre, alors qu'elle-même n'arrivait pas à communiquer avec sa mère ?

OceanofPDF.com

Lettres au-dessus de l'océan

Cher Jean-Baptiste,

Je profite de la paix du soir pour te jaser un brin.

À Fond-des-Brisants, tout va bien. J'espère qu'il en est de même pour toi.

Ce matin, j'ai eu la visite de Donat. Il vient faire paître Champion, toujours aussi fringant. Donat effectue des réparations sur le caveau à légumes. Ça m'a fait plaisir d'avoir de la belle visite ici.

Je me suis rendue au village pour voir ma mère. Je tente de rétablir le dialogue avec elle. Elle reste butée. Il faudra bien que ça finisse par s'arranger, je ne lui ai pas parlé de Bellavance, elle sait que son étoile a beaucoup pâli.

On ne peut pas perpétuellement être en chicane dans une famille, surtout par les temps qui courent.

Toujours aussi beau ici, il ne manque que toi.

Porte-toi bien, soit prudent, avec tout mon amour,

Angelaine

Plus d'un mois plus tard, Angelaine reçut la réponse suivante :

Chère Angelaine,

Je suis heureux des nouvelles que tu me donnes. Il est bon de savoir que tout va bien chez soi et au village.

Avec cette guerre, ça me réconforte de voir qu'il existe un havre de paix quelque part. Je suis inquiet pour les fils du docteur Grandmaison, mais comme tu ne m'en parles pas, je suppose que tout va bien.

J'espère que ça va mieux aller avec ta mère.

Nous ne fréquentons pas beaucoup les habitants, à part pour quelques courses. Cyprien est plus en contact avec les gens. Il se propose toujours pour aller aux villages. Heureusement, il est prudent avec la boisson.

Les hommes d'ici, les plus jeunes, sont à la guerre. Il reste surtout des femmes, des enfants et des vieillards. C'est sur eux que reposent la vie familiale et l'agriculture. Les Canadiens ne sont pas toujours les bienvenus. On coupe des arbres qu'ils aiment, même si c'est pour aider les Français, ça les attriste de voir ces géants brisés pour aller vers le Nord. Et puis, il y en a parmi nous qui sollicitent de jeunes dames et celles-ci les reçoivent dans des maisons louches. Ça ne plaît ni aux officiers qui sévissent aussitôt ni aux villageois, et surtout pas à notre aumônier.

Cyprien, lui, est attiré par la bouteille, mais il évolue. Lors des rencontres au village, il se fait guider par des anciens avec qui il s'est lié, ils lui font découvrir une autre façon de boire. « Avant, dit-il, je buvais, maintenant, je savoure. » J'en suis surpris, et lui aussi ! Désormais, il n'avale plus tout rond, il prend son temps, il parle aux gens. Je suis étonné de ses progrès. Et il en connaît un bout sur les vins de la région, les rouges, les blancs, les pétillants, les jeunes, les vieux, les forts, les macvins (j'en ai dégusté, c'est excellent) et autres noms ! Des vins qui ne proviennent pas tous des villages proches, mais de plus loin. Tu vois, nous ne sommes pas à plaindre.

Les chevaux sont à la peine. Il n'y a pas beaucoup de pâturages dans le bois. On doit faire venir du fourrage d'Angleterre. Le travail est vraiment forçant pour eux et pour nous aussi. Les chemins sont défoncés. Avant qu'une bille arrive à la voie ferrée, il en a fallu de la sueur et du labeur ! Nous sommes là pour ça, mais ces pauvres bêtes

font pitié. Ce n'est pas notre Champion, j'ai de la peine pour les chevaux. Mais que veux-tu, tout le monde souffre ici. Et au front, pour les animaux, c'est encore pire qu'ici, on sait que pour les humains, c'est l'enfer.

Il n'y a pas beaucoup à manger dans les fermes. L'État réquisitionne tout ce qui peut être utile aux armées. Les enfants sont souvent mal vêtus, leurs habits ne sont pas assez chauds, comme les nôtres d'ailleurs, et de les voir dans leurs sabots, dans le froid, la morve au nez, ça me fend le cœur. Je trouve ces enfants trop maigres.

Heureusement, il y a les écoles, ça les aide. Les institutrices et les instituteurs sont très respectés et dévoués. Les enfants apprennent beaucoup.

Tu serais étonnée, chère Angelaine, d'entendre les gens parler. Les enfants s'adressent à nous en français, celui de l'école, et ils rient de notre accent.

Mais ils peuvent également s'exprimer dans leur patois, et nous ne comprenons pas toujours ce qu'ils disent.

Ici, les gens sont sérieux, mais ils aiment bien rire aussi, ils sont farceurs, comme par chez nous. Les adultes, surtout les anciens, se causent en patois, qui n'est pas tout à fait le même d'un village à l'autre, comme j'ai pu l'entendre en livrant du bois dans les scieries. Les anciens donc parlent moins le français, mais ils l'apprennent. Les livres sont rares, les almanachs sont en français. J'en ai acheté un dans une épicerie, je me reconnais dans le texte, comme dans nos almanachs, avec des conseils aux paysans, aux bûcherons, les températures. Je me sens un peu chez nous.

Je te quitte, on se couche et demain on a de l'ouvrage.
À bientôt par lettre, ma chère Angelaine.

Ton Jean-Baptiste qui pense bien à toi.

J'ai oublié de te dire, Cyprien ne parle plus de Doris. Je ne crois pas qu'ils s'écrivent.

Bonjour, chère Angelaine,

Je n'ai pas de lettres de toi et je ne veux pas m'inquiéter, en as-tu reçu de moi ? Reposent-elles au fond l'océan ? Sont-elles arrêtées par la censure ?

Nous sommes vivants, bien portants, pas malheureux. Tant de gens aimeraient être dans notre situation.

Pour moi, tout va bien.

Je te dis que j'en apprends chaque jour, tout me surprend et il me semble que j'ouvre les yeux sur le monde.

Moi qui vivais dans la baie, je n'aurais jamais pensé que l'armée c'était si grand, si efficace, si puissant et si complexe aussi.

Avant nous, le 16 janvier 1916, une équipe a préparé le terrain. Le major G. H. Johnson et ses hommes ont monté les premiers abris, avec du matériel de l'Armée française. Ils se sont mis aussitôt en quête d'eau pour la troupe qui allait venir. Ils ont installé un système d'alimentation en eau courante à partir d'une source à La Doye, cette source nous donne une bonne eau¹.

J'ai appris qu'ici, les eaux peuvent disparaître dans la roche et ressortir ailleurs après un voyage souterrain. Il y a des ruisseaux qui se vident, d'autres se remplissent et de belles chutes d'eau et des grottes.

Je me rends compte que l'armée est une vraie institution, c'est un peu comme l'Église, avec de grands chefs, le clergé et l'immense foule des fidèles.

Quand l'armée intervient, ça peut être long, comme nous l'avons vu lors de notre entraînement à Valcartier et ailleurs, mais il fallait

organiser le transport, l'approvisionnement, l'hébergement. Nous sommes près de trois mille soldats avec entre cinq cents et six cents chevaux. Il faut nourrir ces hommes et bêtes, les loger, les soigner. Nous sommes venus avec le matériel, tout notre équipement pour travailler en forêt. Mieux que ça, foreuse, concasseur à roches, rouleau compresseur pour les routes, l'armée les a emportés ici. Je te le dis, l'armée canadienne, c'est du solide !

Pour un petit gars comme moi qui vivait à Fond-des-Brisants, quel contraste ! D'une vie solitaire ou presque, je suis plongé dans une vie de troupe ! Les gars me nomment Jibé, dans la forêt il faut être bref.

Il y a plusieurs camps canadiens en forêt.

Comme tu peux le voir sur l'adresse que je te donne, nous sommes, pour l'instant, pas loin du village de Vers-en-Montagne dans la forêt de la Fresse, près de la forêt de la Joux. Nous avons notre four à pain! Les Américains sont dans la forêt de Levier au Rondé. Les Noirs, près de 500 hommes parmi eux, forment le bataillon de construction n° 2². Ils viennent surtout de la Nouvelle-Écosse, de l'Ouest canadien et d'ailleurs. Ils sont au camp de La Barbarine, dans la forêt de la Joux. Ils travaillent dans des conditions difficiles, la construction des routes, des voies ferrées, leur entretien, ils ont vraiment des tâches très exigeantes, pénibles. Leur aumônier, qui s'appelle le révérend William A. White, est le premier Noir à avoir été nommé officier, le seul aumônier noir de cette armée. Entre soldats noirs et soldats blancs, il y a parfois des tensions, et le révérend s'est interposé pour éviter les affrontements³. Ces Noirs sont des Canadiens. Je ne comprends pas pourquoi certains les maltraitent, les jugent. Ils ne sont ni pires ni meilleurs que nous, la guerre est vraiment partout, jusque dans le fond de nous-mêmes.

Comme je te l'ai déjà dit, je suis et sue dans le bois, je m'occupe aussi des chevaux, je suis ce qu'on nomme un palefrenier. Je tente de soulager nos compagnons à quatre pattes qui peinent tant pour nous. Il faut les nourrir, veiller à leur santé, les soigner. Dans ce cas, je fais

appel à notre vétérinaire. J'essaie de ne pas m'attacher à un cheval en particulier, de peur de souffrir au temps des adieux. À la fin de la guerre, je pense que les chevaux seront vendus, les fermes autour en ont bien besoin et ici, en Comté, les chevaux, on les aime. Le cheval comtois est magnifique, les plus beaux, les plus solides sont partis, ceux qui sont restés, les plus vieux, ont encore fière allure. Ils sont robustes, bien proportionnés, je les trouve fiers, intelligents. S'ils restent, nos chevaux seront bien traités ici. Ils seront dans un climat presque canadien, les pâturages sont beaux et riches.

Braves bêtes ! Comme je te l'ai dit, les chevaux non réquisitionnés pour la guerre sont mal en point, ils souffrent, tout comme leurs maîtres dont ils sont d'ailleurs séparés.

Maudite guerre ! Nous sommes des humains, tout de même ! (Entre nous, je serais étonné que la censure laisse passer ma lettre. Il va y avoir des coupures !)

Notre compagnie compte 165 hommes et cinq officiers⁴. Nos journées se déroulent en français et les ordres nous tombent dessus en anglais et en français.

Dans les villages, les gens ne parlent pas du tout l'anglais, ils n'emploient aucun mot anglais, ils ont toujours un mot en français pour s'exprimer et ils sourient lorsqu'ils ne nous comprennent pas. Les enfants, eux, ils rient. Ça me fait du bien de les voir s'amuser, ces petits, les pequignots ou petignots, comme on entend ici, sont attachants, il y a tant d'orphelins parmi eux. Voilà pourquoi je suis en colère contre la guerre.

Bon, je dois te quitter, c'est le couvre-feu.

Je t'embrasse, très chère amie de mon cœur,

Soldat Jean-Baptiste Beausoleil, en Comté acadienne !

-
1. Charles THÉVENIN, *op. cit.*, p. 9–13.
 2. Voir à ce sujet le film *Honour Before Glory (L'honneur avant la gloire)*, d'Anthony Sherwood, réalisé à partir du journal du révérend W. A. White, son grand-oncle. Ce bataillon est nommé Number 2 Construction Battalion (No.2 CB) ou 2nd Canadian Construction Company. Dix soldats de ce bataillon sont enterrés dans la région.
 3. Barry CAHILL, « White, William Andrew », dans *Dictionary of Canadian Biography*, vol. XVI (1931–1940), [En ligne], 2003–, http://www.biographi.ca/en/bio/white_william_andrew_16E.html.
 4. J.-F. DE FALVARD, *Histoire des Canadiens de La Joux et des Américains du Rondé en forêt de Levier*, Champagnole, 1988, p. 11.

Dans la forêt de la Joux et de la Fresse

Du soir au matin, et parfois même la nuit, les soldats travaillaient. Jean-Baptiste s'occupait souvent des chevaux de son équipe de bûcherons. Ces chevaux avaient souffert durant les voyages et la nourriture n'était pas la meilleure, le sous-bois avait été vite épuisé, du fourrage était venu d'Angleterre. Jean-Baptiste prenait soin de ses chevaux, les flattait, veillait à leur eau, inspectait leurs sabots, tentait de prévenir la gale, les tiques, les blessures. Ceux qui maltrahaient les chevaux étaient lourdement punis par les autorités. Ces bêtes – il y en avait quelques centaines ici entre les milliers venus du Canada – avaient été placées en repos près de Reading¹, en Angleterre. Là, on les avait soignés, traités contre la gale et, après la longue et éprouvante traversée de l'Atlantique, ils avaient reçu une nourriture de qualité. Pour Jean-Baptiste, c'était un peu comme être en Acadie, auprès de Champion². Les chevaux ressemblaient un brin aux chevaux comtois, si rares en ce temps-là dans les campagnes environnantes, qui avaient été envoyés dans l'incandescente chaudière du front.

L'aumônier ne manquait jamais de recommander aux soldats de se comporter de manière exemplaire. Parfois, des dames de petite vertu vendaient leurs charmes. Des maladies vénériennes se propageaient.

Il y eut aussi de belles rencontres et des histoires d'amour.

Certains ne pouvaient résister à l'alcool. Même s'il était interdit d'en vendre aux soldats, il arriva que des soldats un peu grisés eussent maille à partir avec la population locale. On eut à déplorer des confrontations fâcheuses.

Un soldat qui se faisait arrêter parce qu'il était en état d'ébriété passait en cour martiale. La sentence tombait ensuite : plusieurs mois de prison, des travaux forcés. Les cafetiers et les aubergistes étaient soumis à des amendes s'ils étaient surpris à vendre de l'alcool aux soldats.

Cyprien se tenait tranquille. Le sort de ses camarades emprisonnés durant de longs mois le sevrà. Quand il était en service dans un village et qu'on lui offrait un verre, il refusait ou alors il goûtait l'alcool de gentiane ou de mirabelle, « pour ne pas offenser les gens ».

Les victimes d'accidents de travail étaient soignées à l'infirmerie du bataillon, à la Joux, près de la gare où il y avait aussi un cabinet dentaire. Le personnel était composé de six à neuf infirmières volontaires. Pour les cas graves, il fallait transporter en ambulance le souffrant au Canadian Hospital (Canadian Forestry Corps Hospital) de la rue du Sauget, à Champagnole, qui comprenait cent cinquante lits. Une aile était réservée aux soldats noirs³. Le corps médical compétent, les infirmières canadiennes, l'accessibilité à des bains chauds ou froids, les cuisines propres, les salles à manger, l'aide de la Société de la Croix-Rouge canadienne, tout cela permit de fournir de bons soins aux forestiers canadiens.

Malgré tout, la pneumonie emporta des soldats que l'on avait pourtant crus solides et résistants. Outre les accidents de travail, les maladies, les diarrhées, les gripes n'épargnaient pas les forestiers canadiens. En automne, les pluies constantes sur le massif forestier rendaient le travail très difficile. Les hommes étaient transis, les vêtements pendus dans la chambrée froide et humide n'arrivaient pas à sécher. Des soldats qui toussaient et avaient de la fièvre les revêtaient le lendemain matin et une autre journée commençait.

Les jours s'écoulaient, ils étaient rythmés par un horaire rigoureux : réveil à 5 h ; petit déjeuner à 5 h 30, revue du matin, départ pour les lieux de travail qui débute à 7 h ; midi, repas sur le chantier ; 13 h à 18 h travail ; souper à 18 h ; extinction des feux à 21 h 45⁴.

Un jour, Jean-Baptiste eut l'occasion d'échanger quelques mots avec un camionneur de Saint-Jean. Arthur Seymour lui raconta qu'après deux accès

de grippe, il était devenu sourd de l'oreille droite. Pas de plainte chez cet homme d'une belle et digne prestance. Il faisait partie du 2^e bataillon de construction. Seymour confia à Jean-Baptiste que, le 11 juin 1917, parce qu'il était arrivé en retard sur le terrain de parade, il fut condamné à 10 jours de peine ; menotté, les chevilles entravées, il dut effectuer des travaux forcés, et cela, sans solde. Arthur Seymour Tyler, un nom dont Jean-Baptiste se souviendrait, un Noir parmi d'autres dans le Jura forestier⁵. L'armée ne manquait pas d'idées lorsqu'il s'agissait de punir un soldat, quelle que soit sa race. Il y avait toutes sortes de corvées harassantes : creusage, nettoyage, etc., jours sans solde. On ligotait le coupable à un poteau ou un wagon immobile sans qu'il puisse se réchauffer ou éloigner les puces et les poux. On le contraignait aux travaux forcés, alors que revêtu de tout son équipement, ou on lui infligeait l'isolement cellulaire. Ces peines duraient un maximum de 28 jours⁶. Mais la cour martiale pouvait être beaucoup plus sévère.

L'été comtois se dilatait même en forêt où le soleil et la chaleur pesaient sur les Canadiens.

Ils appréciaient toutefois ces forêts où les moustiques, plus rares qu'au pays, n'avaient pas la virulence des hordes de mouches noires et de maringouins canadiens. Cependant, les tavins ou taons, les tiques s'invitaient au festin !

Cyprien devenait presque raisonnable. La routine militaire lui convenait, la discipline l'encadrait, le pays lui plaisait, et les vins, il les savourait sagement.

Toux, bronchites et pneumonies se propageaient. C'était moins la température qui affectait les Canadiens que l'humidité. Au début, les tentes offrirent un abri, bien vite la toile ne protégeait plus des chaleurs ou des nuits froides d'automne.

Le mal du pays accablait certains. On avait beau se dire que cela ne durerait pas, on n'en savait rien et la guerre, comme une maladie sournoise, ne lâchait pas prise. On était jeune, on devait vivre comme des moines, mais peu avaient la foi et ils travaillaient tous durement. Le temps s'éternisait, on se demandait si un jour on ne serait pas appelés au front, alors, entre mourir dans un cloaque et peiner en forêt, qu'importent les intempéries, on se résignait.

-
1. Tim COOK et Anna ENGLAND «Munnings and the Canadians », *Canadian Military History*, vol. 27, n°. 2, Article 17, p. 4. <https://scholars.wlu.ca/cmh/vol27/iss2/1>.
 2. Près de six cents chevaux travaillèrent durant les deux années où les Canadiens étaient présents dans la forêt de la Joux et de la Fresse. Charles THÉVENIN, *op. cit.*, p. 61 : « Il existe un *Canadian Army Veterinary Corps* qui examine régulièrement les bêtes. »
 3. *Ibid.*, p. 64–65. Au sujet du rôle du lieutenant-colonel F. W. E Wilson dans le développement de cet hôpital : C. W. Bird et J. B. Davies, *The Canadian Forestry Corps; Its Inception, Development and Achievements*, Londres, H. M. Stationery Office, 1919, p. 39.
 4. Danielle PITTMAN, *Moving Mountains: The No. 2 Construction Battalion and African Canadian Experience During the First World War*, Thèse (Ph.D.), Mount Saint Vincent University, 2012, p. 67.
 5. Bibliothèque et Archives Canada, « Arthur Seymour Tyler », [En ligne], *100 Histoires : Les Canadiens à la Première Guerre mondiale*. [<https://www.bac-lac.gc.ca/fra/decouvrez/patrimoine-militaire/premiere-guerre-mondiale/100-histoires/Pages/tyler.aspx>]. Libéré en 1919, il fut en service dans le régiment Carleton et York durant la Seconde Guerre mondiale. Il est décédé le 17 février 1985 à 88 ans.
 6. Danielle PITTMAN, *op. cit.*, p. 77.

Franche-Comté à l'acadienne

Lorsqu'ils parvenaient à mettre la main sur un journal, les soldats le lisaient avidement à tour de rôle. Ils le commentaient, le gardaient pour le consulter à nouveau plus tard ou le destinaient à un autre usage.

On ne jetait rien, tout pouvait servir. Le journal donnait des nouvelles du front, des politiques des grandes puissances. La victoire approchait-elle ? Les articles parlaient des combats acharnés, mais depuis 1914 cela n'arrêtait jamais. Et il y avait ces listes de « morts au champ d'honneur ». On vantait les exploits des vaillants poilus ; dans les mentions de leur lieu d'origine, on rencontrait beaucoup de noms des villages des alentours. Les Canadiens reconnaissaient les localités qu'ils traversaient dans leur travail. « Laissant dans le deuil femme et deux enfants en bas âge... » et cela continuait chaque jour sur plusieurs colonnes. Il y avait aussi les faits divers, les vols de portefeuilles ou de viande, la recherche de personnel, de bonnes, de commis.

Une fois les hommes partis ou morts, il ne restait au village que les tout-petits et les anciens. Dans les champs, on voyait des femmes, parfois âgées, des épouses, des jeunes filles qui s'épuisaient à la tâche.

Plus que jamais, les sautes d'humeur du temps affectaient le moral des gens. Il pleuvait trop et, subitement, la température montait au-delà de 30° à l'ombre, l'herbe pourrissait ou séchait. La pluie arrêtait la fenaïson, les permissionnaires libérés exprès devaient s'atteler à d'autres travaux. Au

moins, ils trouvaient un peu de réconfort à se réunir pendant un bref moment avec leurs familles.

Mai 1917 fut un mois de chaleurs excessives¹. L'été jurassien se poursuivit dans les chaudes journées de juin, juillet fut marqué par une baisse notable des températures. Les mois passèrent dans la fébrilité du travail.

Dès le mois d'août, le froid commença à s'insinuer.

Fin août, début septembre, la sécheresse, les grands vents qui avaient soulevé des nuages de poussière firent place à de fortes pluies rendant encore plus difficile le travail en forêt, de la coupe au débardage ou au transport sur des chemins impraticables. Les routes étaient défoncées, on accrochait sur les calcaires rugueux et s'enfonçait dans les argiles collantes. Suivirent des froids précoces. On vit de la glace dans les fontaines. C'était à croire que la guerre avait déréglé le temps. Ce n'était plus comme avant.

Cyprien lisait, lui aussi, attentivement le journal, on parlait du besoin de limiter la consommation d'alcool, surtout chez les jeunes qui venaient, pour leurs parents, faire remplir de vin les bouteilles au café des villages. L'alcool était rationné même chez les ouvriers, qui durent diminuer leur consommation.

Cyprien était d'accord avec le journaliste qui écrivait, fin mai 1917 :

« La pluie a été la marque dominante de la semaine en cours. Les pessimistes qui, il y a une quinzaine, criaient déjà sécheresse, sont apaisés et abondamment servis... en eau. C'est déjà quelque chose quand le vin manque². »

Cyprien aimait le côté facétieux des villageois et puis, à défaut de la production locale, on trouvait des annonces dans les journaux sur les disponibilités de vins d'Algérie, du Midi, du Marc de Bourgogne, etc. Cela rassurait Cyprien !

En novembre 1917, la 40^e quitta le Larderet pour la forêt de la Joux.

Les tentes furent remplacées par des baraquements que l'on construisit tout en travaillant à la coupe des arbres. Au moins, on était plus à l'abri que sous les toiles vite imbibées par les fortes pluies, en cette moyenne montagne, ou suffocantes par les grosses chaleurs. Il fallait être prêts pour l'hiver.

Les soldats installèrent au camp des trottoirs de bois, du genre de ceux que les Français appelaient caillebotis. Ils leur évitaient de patauger

constamment dans la boue. Les Canadiens ne furent pas étonnés de voir la neige tomber dès la mi-octobre. Ils l'accueillirent avec plaisir, espérant l'arrivée d'un temps plus sec, de chemins moins détrempés. Les températures chutèrent rapidement. Le froid humide pénétrait les vêtements et, malgré le dur labeur, il glaçait les os. Des hommes tombèrent malades. Ils allèrent au dispensaire du camp, parfois furent transférés à l'hôpital canadien de Champagnole.

On apprit le désastre d'Halifax. Cela toucha particulièrement les soldats des provinces maritimes. Ils s'inquiétèrent pour la parenté. Le 6 décembre 1917, dans le port d'Halifax, l'explosion, qui suivit la collision et l'incendie de deux navires, dont l'un était chargé d'explosifs, causa la mort de 2 000 personnes et en blessa 9 000, dont des milliers très gravement. En outre, 6 000 personnes se retrouvèrent sans abri. Dans le Jura, les Canadiens guettaient les nouvelles qui tardaient à arriver.

Quand vint le temps de Noël, les cœurs étaient tristes. Tous les hommes du Jura Group reçurent 50 francs pour l'achat de cadeaux de Noël à envoyer à la maison³.

Jean-Baptiste fit déposer l'argent dans son compte. Il n'y avait pas grand-chose à acheter dans les villages voisins et déjà que le courrier ne se rendait pas toujours à destination autant ne prendre aucun risque. Cela représentait une belle somme, sachant que le journal hebdomadaire coûtait 10 centimes, les œufs 5 fr. la douzaine, le beurre se vendait 4 fr. la livre et le pain à 11 fr. le kilo. Quant à la viande, elle était hors de prix. Encore fallait-il trouver ces denrées ! Les gens racontaient que c'était pire ailleurs; en Allemagne, les produits de remplacement, les ersatz, étaient de piètre qualité⁴.

À Noël, on décora comme on put les baraquements, on mangea mieux que d'habitude à midi et ce fut un jour de congé.

Janvier 1918 fut très froid. Il neigea et neigea ! Le 11, les routes, ensevelies, furent fermées, il fallut les ouvrir. Février fut glacial. La première neige était apparue le 13 octobre 1917⁵. L'hiver comtois saluait les Canadiens qui chauffaient au maximum les poêles à bois de leurs baraquements avec des dosses, des slabs, des chutes de bois trop vert. Le travail se poursuivait six jours sur sept. Il fallait commencer par déneiger les équipements, ouvrir les chemins avec les chevaux. Munis du godendart, que les Français nommaient « passe-partout américain », des haches à deux

tranchants, des chaînes et de tout l'attirail du travail en forêt, on partait de bon matin pour profiter du maximum de clarté.

On sciait les arbres, tirant chacun de son côté le godendart, en sueur dans le froid et sous la neige. Les Français estimaient que c'était du gâchis, les souches canadiennes, que les Acadiens appelaient parfois « chouches », montaient à 70-80 cm du sol et constituaient une perte énorme de ce précieux bois dont on avait tant besoin. Tristes souvenirs de la magnificence, ces souches piquetaient des espaces rasés et déserts. Cela rappelait à Jean-Baptiste les coupes effectuées par les compagnies forestières dans les monts en arrière de Fond-des-Brisants. Ici, sur certaines parcelles, ne restaient que des moignons des rois verts. Et l'on continuait. On chantait pour se donner du courage, comme on aurait fait au pays. Les géants tombaient dans un bruit sec et prolongé, tandis que les arbres autour semblaient retenir le compagnon que l'on abattait. Le travail n'était pas fini, il ne faisait que commencer. Lorsque la pente était trop abrupte pour débarder avec des chevaux, on laissait glisser les troncs le long de la déclivité. Si la coupe était étendue ou trop en altitude, on fabriquait une glissoire en bois – les gens du coin disaient glissière –, les troncs déboulaient en fracas jusqu'à la base de la pente. Puis, on les entassait, ensuite on chargeait les voitures tirées par les chevaux jusqu'aux scieries d'en bas. Là, des femmes des villages et quelques hommes trop âgés pour aller au front réceptionnaient les troncs et la coupe en scierie commençait.

Les villageois n'avaient que des mots acerbes contre les Allemands. Les anciens rappelaient la dure guerre de 1870–1871 dont leur avaient parlé leurs parents, un souvenir amer en France, plus particulièrement dans tout l'Est. La déroute de l'armée française de Bourbaki était dans les mémoires, 87 000 hommes et 12 000 chevaux retraits du premier au 3 février 1871 sur ces terres, en exode vers la Suisse proche⁶.

Dans les villages, on n'oubliait rien des douleurs de jadis. Le moindre Allemand en vue était un suspect, un évadé, un espion. Les douaniers étaient sur leurs gardes, on arrêtait, on jugeait, on emprisonnait rapidement.

Les Comtois craignaient une invasion allemande par la Suisse. On surveillait les allées et venues de tout le monde, surtout des rares étrangers à la région.

Des frontaliers comtois pouvaient à l'occasion effectuer un court séjour dans la Suisse proche ; le Jura est une montagne commune⁷. Des deux côtés

de la frontière, on se connaissait; mêmes villages, mêmes forêts et saisons, parfois, des liens familiaux s'étaient tissés, alors le jeune Suisse partait rejoindre les soldats français⁸. Ils étaient des milliers de Romands, engagés volontaires portant le casque Adrian et la tenue bleu horizon.

En Comté, comme ailleurs en France, la haine de l'Allemand se répandait au fur et à mesure que s'allongeaient la liste de morts au champ d'honneur, les faire-part de décès, les citations aux honneurs de la patrie. Aucun village n'était épargné par cette hécatombe. Quand la nouvelle était transmise à la famille, le monde basculait, la vie chavirait, la détresse s'abattait sur la veuve et les orphelins, souvent trop jeunes et qui ne comprenaient pas pourquoi maman était en larmes.

L'hiver 1917-1918 fut rude. En forêt et en altitude, le Jura devenait un Canada rigoureux. Pour des hommes habitués au grand froid, cela n'aurait point posé problème, mais les pluies fréquentes et intenses, l'humidité, qui souvent accompagnait le froid, rendaient l'air le froid plus cru. Leurs uniformes peu appropriés n'arrangeaient pas les choses. Dans les baraquements, le vent glacé sifflait entre les planches, entraît par le plancher ou les fenêtres. Rien à voir avec la chaleur calfeutrée d'une maison canadienne. Les soldats ne portaient pas non plus leur vrai manteau d'hiver du pays. Le bois, si abondant, était trop vert, pas toujours bon pour le chauffage. Il y eut des journées de neige trop épaisse pour aller bûcher, des jours de glace qui ralentissaient les travaux. La troupe ne chômaît pas pour autant, la neige n'allait pas arrêter des Canadiens. Jean-Baptiste harnachait les chevaux et en avant la musique ! Les hommes s'étaient engagés, ils enduraient collectivement, et souffraient individuellement en silence.

Le district n° 5, celui du corps forestier canadien, établit un record avec un quart de travail de 10 heures à la fin janvier 1918, au moment où les journées étaient les plus courtes et les températures les plus rudes.

Ce jour-là, l'équipe de Cyprien venait d'arpenter longuement une section de la forêt pour y marquer les arbres à abattre et préparer le chantier de coupe. L'épaisse couverture neigeuse avait rendu le travail éprouvant.

Enfin, les hommes atteignirent une route dégagée.

— Hey, les gars ! Regardez ! Ma foi du bon Dieu ! On est-tu rendu au pays ? s'interrogea Cyprien.

— C’est tout comme ! ajouta un compagnon.

— Pis, on dirait Jibé, fit remarquer Cyprien.

— C’est ben trop vrai ! dit un troisième soldat.

Sur la route bordée de haute neige, un cheval brun tirait un traîneau rouge.

Le traîneau ressemblait à celui de Jean-Baptiste en Acadie.

Vêtue d’un manteau turquin qui s’harmonisait avec les troncs des feuillus et le foncé des sapins, une silhouette oscillait sous une mosaïque ensoleillée.

Troublé, Cyprien faillit appeler l’homme qui guidait le cheval.

Non, ce n’était pas Jean-Baptiste, mais, de loin, il y avait eu de quoi se méprendre.

Dans le silence blanc, glissait sur ses patins ce traîneau rouge. Les sabots du cheval se posaient régulièrement sur la neige bleutée en un bruit étouffé.

Cyprien et ses compagnons étaient émerveillés.

— Maudit que c’est beau icitte ! C’est comme par chez nous, murmura un soldat en replaçant sa hache sur son épaule.

L’homme du traîneau salua les bûcherons.

Bien sûr, ce n’était pas Jean-Baptiste.

À leur tour, les hommes saluèrent le passant en souriant.

Cyprien se demandait comment, si souvent dans cette région, on pouvait se sentir au Canada. Il n’était pas étonnant que certains rêvent d’y prendre épouse et de s’installer en Comté.

Dans la douce lumière grise, l’équipe marcha vers le camp.

En rang, cheminait sous la neige une petite cohorte canadienne enveloppée dans le silence duveteux de la grande forêt comtoise.

Dans la forêt, la chaîne de commandement de l’armée canadienne fonctionnait. Les ordres, les communications, les rapports circulaient. Courant février 1918 arrivèrent à Andelot 150 lits pour les besoins hospitaliers.

Des hommes de plusieurs nationalités œuvraient dans ces forêts: des Canadiens; une compagnie de 400 Russes sous les ordres de l'officier Adamsky, intégrée au Corps forestier canadien ; des Américains; des Portugais; des Chinois⁹. Ils étaient des milliers, Noirs et Blancs, Asiatiques, il fallait les nourrir, installer cuisine et réfectoires, boulanger le pain, dépecer les bêtes de réforme, fournir eau, pommes de terre, fèves, œufs ; tout cela dans une France réduite à la portion congrue, exsangue.

Dans la clairière du Chevreuil près d'une maison forestière, non loin du village de Supt, les Canadiens bâtirent un grand four à pain. Ce pain chaud, qui portait l'odeur du pays, de la ferme au Canada, les soldats l'engouffraient avidement. Le repas était vite avalé, souvent en silence ou en rires, seul instant de détente pour la troupe constamment affamée.

Abattre les arbres, les élaguer, sortir le bois, le conduire à la route était éprouvant tant pour les hommes que pour les chevaux. Les villageois avaient l'habitude d'utiliser les bœufs pour ce travail.

De petites voies ferrées, des routes avaient été construites et étaient maintenues par le bataillon de construction. En pleine forêt, elles permettaient d'acheminer les grumes aux scieries où travaillaient surtout des femmes. Les scieries fonctionnaient avec des machines à vapeur. Ensuite, des camions transportaient vers les trains les planches, les poutres, les étais, madriers, fascines, traverses, bois de chauffage, qui partaient via Besançon et Is-sur-Tille vers les zones de combat.

Les jours, les saisons se succédaient sans que l'on sache quand finirait la guerre.

Les lettres, très attendues, assuraient les seuls liens avec la famille.

Lorsqu'il en recevait une, le soldat s'isolait dans la chambrée pour lire et relire les mots venus de si loin.

— Il a ben neigé par chez nous !

— Fait fret en titi là-bas !

Si le visage du soldat s'assombrissait, on respectait son intimité. S'il voulait partager sa peine, ses soucis au sujet de la parenté décédée ou malade, on l'écoutait, le réconfortait.

Il y avait celui qui se cachait le visage, pleurait, ne mangeait pas au souper. Certains semblaient seuls, sans personne avec qui correspondre.

Jean-Baptiste répondait le plus tôt possible à une lettre. Pour Angelaine c'était un plaisir. Pour le docteur et son épouse, c'était plus délicat. Les premiers mots étaient toujours difficiles à trouver. Comment exprimer chaleureusement ses sentiments à des êtres que l'on respecte autant ?

Pour Tonine et Armand, c'était plus facile.

Toutes les lettres qu'il recevait, Jean-Baptiste les rangeait dans son baluchon. Elles étaient des jalons dans son parcours en France. C'était sa mémoire.

Le dimanche, après la messe, en belle saison, quelques équipes se formaient, on jouait au baseball, au football. Peu de lecture, peu de livres disponibles tant au camp qu'au village où des colporteurs passaient parfois pour vendre quelques opuscules. Son vrai bonheur, il le trouvait dans les lettres d'Angelaine, qu'il relisait souvent. Chacun sentait que par peur de la censure ou par désir de protéger l'autre, on cachait des choses.

Chère Angelaine,

Merci pour ton courrier qui me parvient au fond de la forêt comtoise. Nous sommes au travail après un automne qui ressemble aux nôtres, c'est parfois à s'y méprendre. Il n'y a pas que de la sapinière, où nous travaillons la plupart du temps, avec ses épicéas, un peu comme nos épinettes, on trouve aussi des hêtres, des tilleuls, des érables, mais pas d'érablières, pas d'érables à sucre. Les coloris sont comme chez nous, moins vifs peut-être, mais tout aussi beaux. Que ça fait du bien ! Certains jours c'est le Canada !

Et maintenant, nous sommes enfin dans la neige ! Je l'ai accueillie avec plaisir, ça déguise la Comté en Acadie ! La neige, c'est chez nous ! Je préfère les chemins forestiers gelés que les ornières boueuses où nos chers chevaux peinent et souffrent. Enfin du froid ! Nous ne sommes pas à plaindre, comparés aux soldats au front. Nous sommes

presque au chaud dans nos cabanes et nous n'économisons pas le bois, un peu trop vert, que nous avons en abondance. Nous sommes bien nourris, nous travaillons beaucoup.

Si nous sommes des étrangers pour les villageois, imagine-les devant ces Américains, ces Russes qu'ils n'avaient jamais vus. Même toi, tu serais étonnée. Il y a de nombreux Noirs ici, et ils viennent du Canada. Ils sont là comme nous, pour bûcher dans le bois, tracer les routes et les chemins, construire les voies ferrées. Ils travaillent beaucoup, ils sont très courageux.

Au début, des Noirs canadiens, cela surprenait les Comtois. Nos compatriotes habitent dans un camp nommé La Barbarine, où je ne suis pas allé. Ils ont un excellent orchestre. Leur musique me fait du bien à l'âme !

Les villageois ne comprennent pas tous pourquoi nous coupons, à notre manière, leurs arbres, alors qu'eux le faisaient déjà ; pourquoi, nous, des jeunes venus de si loin, nous ne sommes pas au combat, comme beaucoup d'autres Canadiens, alors que les hommes de leur village sont sacrifiés ? On pourrait ressembler à une armée d'occupation.

Le paysan est constamment sollicité par l'État qui réquisitionne fils vaillants, chevaux vigoureux, récoltes et denrées et nous, en plus, nous sommes là. Heureusement, nous sommes arrivés avec tout notre matériel. Nous ne sommes pas venus vivre sur le pays, mais aider le pays à vivre.

Rassure-toi, presque tous les Comtois, même ceux qui, à juste titre, s'interrogent, nous acceptent et nous accueillent.

C'est notre vie, elle n'est pas si mal. Tout va bien.

*Donne-moi de tes nouvelles.
Gros becs,*

*Ton Jean-Baptiste qui embrasse
la plus belle des Acadiennes !*

-
1. Charles THÉVENIN, *op. cit.*, p. 71.
 2. *Le Pontissalien*, Pontarlier, France, 27 mai 1917, p. 3.
 3. Bibliothèque et Archives Canada, *Journal de guerre – Quartier général – Groupe du Jura – Corps forestier canadien*, 27 novembre 1917.
 4. *Le Pontissalien*, Pontarlier, France, 18 novembre 1917, p. 3.
 5. Charles THÉVENIN, *op. cit.*, p. 71.
 6. Voir Hervé DE WECK, Armée BOURBAKI, dans *Dictionnaire historique de la Suisse*, DHS, version du 26 janvier 2016. [<https://hls-dhs-dss.ch/fr/articles/026892/2016-01-26/>].
 7. Voir Michel BÜHLER *Jura/Textes*, Orbe, Bernard Campiche Éditeur, 2012.
 8. Le journal suisse *24 heures* a publié un dossier fort complet : « Nés en Suisse, morts pour la France », 10 pages spéciales, Lausanne, 10–11 novembre 2018. [<https://webspecial.24heures.ch/longform/suisse14-18/14-18-intro/>].
 9. Charles THÉVENIN, *op. cit.*, p. 19. En France, le Corps forestier canadien comprenait des compagnies dans huit districts répartis dans trois régions (Central, Bordeaux et le Jura). Source : Bibliothèque et Archives Canada, *Guide des sources pour les unités du Corps expéditionnaire canadien, Corps forestier canadien*, 2020, p. 1.

Alfred James

Un militaire étrange apparut à la lisière de la forêt. On ne pouvait identifier son régiment. Il portait une sorte d'escabeau et une boîte en bois.

Il observa longtemps les bûcherons. Il semblait particulièrement intéressé par les chevaux. En cette fin d'après-midi, une clarté dorée soulignait les traits du paysage, les ombres et les lumières de la forêt.

L'homme ouvrit son escabeau. Il installa un rectangle blanc dessus. De sa boîte, il sortit des pinceaux, une palette. Il commença à peindre. Les soldats reprirent leur travail et l'oublièrent. Les chevaux donnaient le meilleur d'eux-mêmes, les hommes, eux aussi, étaient à la peine.

Certains se demandaient pourquoi un peintre perdait son temps à reproduire leurs activités qu'eux-mêmes considéraient comme banales, sans grand intérêt, si ce n'est de sortir de la montagne ce bois qui résistait de toutes ses forces, de l'abattage jusqu'au sentier. L'homme peignit durant des heures. Quand les bûcherons épuisés et les chevaux tout aussi éreintés eurent fini leur travail, Cyprien et Jean-Baptiste s'avancèrent.

— Moi, c'est Cyprien, lui, Jean-Baptiste.

— Bonjour, Alfred James Munnings, artiste-peintre, au service de Sa Majesté.

Jean-Baptiste et Cyprien regardèrent le tableau. Cyprien le trouvait « pas pire », Jean-Baptiste resta bouche bée. Les chevaux et les hommes, c'était exactement ça ! Le peintre avait capté la lumière voilée qui dorait les

harnais, les longes, les chevaux avec un filet de soleil sur leur crinière et leur queue.

Quatre puissants chevaux arrachaient la lourde remorque chargée de billots sur laquelle un homme au chapeau guidait l'équipage. Monsieur Munnings regardait Jean-Baptiste dont les yeux brillaient¹.

— Ça vous plaît ?

Le peintre avait un doux accent anglais, cela changeait de tous les ordres rudes qui pleuvaient souvent dans cette langue.

— Vous avez de la chance ! lança Jean-Baptiste.

— Ah oui ?

— Oui. C'est si beau. J'aimerais savoir peindre comme vous.

— Faut étudier...

Étudier. Jean-Baptiste sourit. Il en avait trop à dire, étudier ! Si seulement il avait pu étudier plus longtemps ! Il avait honte de son ignorance. Ce tableau d'une si grande beauté, lui, il ne serait jamais capable de le peindre.

Le peintre lui confirmait sa pauvreté, son manque d'éducation, l'univers auquel il n'aurait jamais accès.

« Faut étudier, bien sûr, monsieur. Vous avez raison, mais nous n'avons pas l'argent ». Il ne lui dirait pas cela, au peintre.

— J'ai voulu m'engager, moi aussi. On m'a jugé inapte. Alors, me voilà. Je fais ce que je peux, c'est moins éprouvant que vous.

Son accent anglais donnait une finesse à ses mots en français.

Cyprien était retourné auprès des autres bûcherons. Jean-Baptiste contemplait encore le tableau, ce qui, visiblement, plut au peintre.

— Oui, vous avez de la chance, monsieur.

— C'est-à-dire ?

— Je ne sais pas... Vous voyez la lumière.

— Ah !

— La lumière, elle reste sur votre toile. Nous, on coupe, on abat, on s'en va. Après, que reste-t-il ?

Jean-Baptiste salua le peintre.

Il grava le tableau en lui. Il y avait bien quelques tableaux dans l'église de Piligan, mais ce n'était pas la réalité. Le docteur Grandmaison avait surtout des gravures aux murs. Elles étaient intéressantes, mais sans

couleurs. Ici, le peintre avait su capter la lumière fugace, saisir l'instant, lui donner de la permanence. Ce fut l'émotion de Jean-Baptiste et aussi sa tristesse de se savoir si petit devant l'univers, celui de la nature, celui de la connaissance, des livres, de la peinture, des arts. Heureusement que ses compagnons ne pensaient pas comme lui, sinon le travail n'avancerait pas.

— Grouille-toi, Jean-Baptiste ! On rentre. La soupe va refroidir.

Jean-Baptiste se dépêcha de rejoindre l'équipage qui peinait sur la sente forestière. En arrière, le peintre rangea sa palette, plia son chevalet, referma sa boîte de peinture. La lumière s'était évanouie. Il restait toute la clarté sur une toile, un moment de la vie dans les bois, une scène pour raconter le labeur des jours, pour donner de la durée à une émotion lumineuse.

C'était le matin du côté de Labergement-Sainte-Marie, du lac de Saint-Point. La brume se levait sur le lac endormi. Des nuées diaphanes s'arrachaient des arbres perlant les rameaux de gouttes cristallines, les rouges se mariaient aux ocres. Jean-Baptiste se pensait en Acadie.

Les épicéas, d'un vert sombre et luisant, habillaient les montagnes. Dans les prés chantaient les clarines des vaches à la robe pie rouge. Un clocher réunissait autour de lui les solides fermes aux vastes granges. Jean-Baptiste était au cœur de la Comté, terre frontalière qui liait deux pays, la France et la Suisse, en une seule montagne, le Jura de verdure et d'eaux mystérieuses.

Devant ce paysage si pur, Jean-Baptiste pensait à Angelaine. Il partageait son bonheur avec elle. Il eut un frisson. Jean-Baptiste avait cru découvrir très tôt dans l'enfance que le diable n'aimait pas le bonheur. Depuis, chaque fois qu'une paix intérieure l'habitait, il essayait d'en contenir la plénitude, de peur de la voir s'échapper, comme si une force maléfique tentait chaque fois de faire vaciller l'équilibre fragile, la sérénité si chèrement acquise. Enfant, même s'il rayonnait de joie, c'est en adulte qu'il se méfiait de celui que tout jeune il nommait alors le diable qui s'ingéniait à détruire le bonheur, et qui était follement jaloux de la beauté. Mais en dehors du catéchisme appris par cœur, le diable existait-il ? Il fallait croire que oui. Qui d'autre que lui pouvait si cruellement s'agiter dans cette guerre fratricide ? Le diable, dont on prononçait le nom, à voix basse, djable en Acadie ou diaïle, mâtan, en Comté.

Éprouvant un bonheur contenu, Jean-Baptiste grava en son cœur sa Comté canadienne.

Quelques jours plus tard, sur un chantier de bois près de Rochejean, Cyprien et Jean-Baptiste retrouvèrent Munnings.

Sur le chevalet, à l'ombre, il y avait un tableau de lumière et de vie. Au loin, on distinguait un clocher en dôme, une imposante maison au toit en demi-croupe, la place d'un village, un monument, des chevaux parqués. Un Canadien, chapeau kaki à larges bords, foulard rouge, pantalons kaki, conduisait des chevaux vers l'abreuvoir. À l'arrière-plan, un ciel d'été chargé de nuages pesait sur la forêt couvrant la montagne. Sur la place chauffée au soleil, un soldat français, vêtu de l'uniforme bleu horizon, marchait le bras en bandoulière tandis que passaient une dame à la longue robe et un homme portant un panier. Un chien se tenait à l'ombre, il observait la scène. En silence, Jean-Baptiste admirait la toile². Mais ce n'était pas exactement ce qu'il avait sous les yeux.

Il était intrigué. Le tableau représentait une scène composée d'éléments tirés de paysages différents.

Jean-Baptiste se tourna vers le peintre.

— *Oh ! It is you again!* Jean-Baptiste, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur.

— Vous aimez ?

— Oui. Tout.

— Les chevaux ?

— Oui, tout.

Jean-Baptiste regarda de nouveau le tableau, c'était bien un village, ou une petite ville de la région, laquelle ? C'était bien d'ici, mais où ?

Dans l'esprit du peintre.

C'était aussi beau que la réalité. Magique ! Ce peintre ne copiait pas, il racontait, se dit Jean-Baptiste. Un conteur joue avec la réalité, les mots, comme le peintre avec les formes et les couleurs, finalement tout comme chacun ou chacune, soldats ou paysans, petits ou grands, nous sommes des artistes de nos paysages, de nos vies, découvrit Jean-Baptiste.

— Hey ! Jean-Baptiste, t'es où ? demanda Cyprien d'une voix élevée.

— Je rêvais.

— Tu jongles pas mal pour un soldat, faut qu'on la gagne cette guerre !
Allez, on repart !

— Plus tard, Cyprien, on dira : « Le tableau, c'était exactement ça ! »

— Ça quoi ?

— La lumière, les maisons, la vie à c't'heure même.

— Ah ben ! Grouille-toi ! Faut y aller !

— Saisir le temps ! Le fixer, c'est important.

— Oh là ! Reviens sur terre, bonhomme poète ! En route ! On va se faire achaler par l'officier !

— Au revoir, monsieur le peintre, et merci.

À regret, Jean-Baptiste s'éloigna. Il regarda de nouveau la place, se tourna vers le peintre, sourit et rejoignit Cyprien qui hâtait le pas.

Il aurait tant aimé qu'Angelaine soit à ses côtés. Il lui aurait dit :

— Admire cette lumière sur nos amis les chevaux, vois le luisant de leurs poils, leurs yeux attentifs, le chien calme à l'ombre, cet enfant au béret bleu qui sait où il va et cette femme près de la statue, c'est la vie, ma vie en ce moment, la vie si belle et si fugace.

Ce n'était qu'une scène quotidienne qui aurait pu se fondre dans l'oubli. Cette simplicité du paysage, ce village comtois au cœur de l'été, les chevaux, le soldat canadien, les villageois, la forêt, tout se fixait dans l'esprit de Jean-Baptiste, plus même, dans son âme. Ici vibrait la Comté, son âme discrète et prenante. À cet instant, Jean-Baptiste sut que cette terre comtoise, il la regretterait, parce qu'il l'aimait.

Peu de temps après, Jean-Baptiste apprit que Munnings était aveugle de l'œil droit et que par trois fois, en Angleterre en 1914, l'armée avait refusé de l'engager³.

1. Pour voir le tableau *Four-Horse Team in the Forest* :
https://www.warmuseum.ca/collections/artifact/1016779/?q=artist%3AMunnings%2C+Sir+Alfred+James&page_num=1&item_num=22&media_irn=5604557.

2. Pour voir le tableau *Watering Horses (Study)* :
<https://www.warmuseum.ca/collections/artifact/1016764/>

q=artist%3AMunnings%2C+Sir+Alfred+James&page_num=1&item_num=5&media_irn=560455
8.

3. Tim COOK et Anna ENGLAND, *op. cit.*, p. 4.

OceanofPDF.com

Au camp des forestiers acadiens

À la longue, Jean-Baptiste souhaitait un peu de solitude, de quiétude. Son existence au camp contrastait fort avec sa vie à Fond-des-Brisants, surtout depuis le décès de sa mère. Il passait des soirées seul, ne parlant à personne. Ici, il y avait toujours quelqu'un pour vous observer, interrompre vos pensées, vous interpeller ou vous donner des ordres.

Les compagnons avaient des personnalités fort différentes. À vivre et à voyager ensemble, à travailler en communauté, on apprenait à se connaître. Cyprien, c'était l'ami.

Comme au village, les soldats s'appelaient souvent par leur surnom, Ti-Bean, Frisé, ou Ti-Gris. Vindzou ou Vingt Dieux répétait souvent ce juron comtois. Grandcoyotte aimait la cancoillotte. Turlutte chantait tout le temps. Lebeu se prétendait le plus fort. Lesage méritait son sobriquet. Boucane, la cigarette au bec s'entendait bien avec Lajoie. Cyprien, dit L'heureux, devait surveiller son copain Jibé, le rêveur qui s'extasiait devant une fleurette ou un champignon.

C'est auprès des chevaux que Jean-Baptiste se sentait le mieux et, curieusement pour lui qui n'avait pas la religion chevillée à l'âme, c'est dans les églises des villages, où parfois il se rendait en accompagnant la fanfare, où les soldats formaient une garde d'honneur, qu'il pouvait se croire au village. Les chants en latin, le sermon prononcé sur un ton pareil à celui du curé de Piligan, le comportement des fidèles, tout cela se

ressemblait, on était presque au pays là-bas, sauf qu'ici, les églises remontaient fort loin dans le temps.

Devant le compagnon gravement blessé qui gisait sur la terre détrempée, devant le cheval terrassé sous la lourde charge, devant les seigneurs de la forêt abattus, Jean-Baptiste se demandait si c'était cela, la vie. La souffrance se répandait partout ; depuis le front, elle s'infiltrait dans les villages éloignés, dans les familles où parvenaient des lettres annonçant le décès de l'époux, du père ou du frère. Les autres soldats ne semblaient pas trop affectés, ils marquaient le coup, puis reprenaient le collier d'un air qu'ils voulaient enjoué, mais le cœur y était-il ? Jean-Baptiste s'aperçut que même les plus endurcis pleuraient, ils s'isolaient pour cacher leur peine avant de revenir à l'ouvrage.

Si, jusque-là, ils avaient feint de l'ignorer, la grande fragilité humaine s'imposait à la vue des compagnons blessés. Y avait-il un autre avenir, une fin à cette guerre ?

En groupe, l'homme joue à être un homme, se disait Jean-Baptiste. Il savait que parfois, dans la solitude, l'être entendait le fond de son âme, comme un puits rempli de questions et de doutes. Alors le soldat s'étourdissait avec les bruits de la vie, les petites joies et les chants, les bavardages et les rires. Il fallait continuer, pour la France. Jean-Baptiste évitait de s'interroger, mais comment oublier les regards du compagnon souffrant, les yeux éteints du cheval gisant, les pleurs des familles quand elles apprenaient la mort d'un être cher.

Pourquoi cette guerre, pourquoi ces haines entre les nations ? Depuis tant d'années, en des terres où montaient tant de clochers, de modestes églises et d'admirables cathédrales, pourquoi ? Plus Jean-Baptiste vieillissait – et ici les mois valaient des années –, moins il comprenait le monde. Les gens instruits le cernaient peut-être plus que lui, ce monde. Ils exprimaient mieux que lui leurs questions, mais à quelles réponses aboutissaient-ils ? Lui, le simple manouvrier, aide-pêcheur, bûcheron ne saisissait plus grand-chose à la vie. Restaient les yeux de mer, les yeux acadiens, les yeux d'Angelaine. Là se trouvait l'avenir. C'était son amour, sa passion. Les autres n'avaient pas tous cet élan de joie intérieure. La vie bruissait autour d'eux, alors oublier, avancer et on verra demain ! Jean-Baptiste admirait leur courage, leur vigueur, mais parfois il les observait comme s'il n'appartenait pas lui-même à cette équipe, ce groupe, il devenait lui aussi le peintre qui prenait une distance et ne vivait pas dans le tableau.

Quant à Cyprien, plutôt que de se pencher sur les mystères de l'âme ou le sort du monde, quand il était en service hors du camp, il poursuivait avec plaisir sa petite découverte de la gastronomie comtoise. Petite découverte, car ce n'était pas des repas, surtout en cette période de pénurie, juste un morceau de fromage, une tranche de salaisons qu'on lui offrait sur le pas d'une porte ou dans un champ lorsque le paysan était au repos. Parfois, il pouvait mouiller ses lèvres dans un verre de vin ou d'alcool du coin. Malgré le rationnement, on buvait encore du vin de la grande région, ou des vins d'Algérie et d'ailleurs, et il y avait ceux que l'on gardait au frais dans un coin secret de la cave pour les occasions importantes, pour le retour tant espéré du soldat de la famille.

Même s'ils ne venaient pas tous de la Comté, ces vins parvenaient jusqu'aux villages en lisière de la grande forêt et c'était bien tentant pour les soldats. Le prix à payer pour ceux qui se faisaient arrêter en délit était élevé. La discipline était très stricte et nul ne voulait être envoyé purger une peine, comme ce fut le cas pour des motifs graves, à l'Imperial Field Punishment Compound de Rouen.

Tous les villages pleuraient des morts. Les noms s'ajoutaient sur la douloureuse liste, les familles étaient presque toutes endeuillées. Orphelins, veuves, côtoyaient des hommes revenus du front, blessés dans leur corps et leur âme, des soldats devenus aveugles, sourds, infirmes, des héros aux visages défigurés, des êtres mutilés.

Parfois, dans son sommeil, Jean-Baptiste rêvait à son village, à la baie. Il humait le vent du large. Sur le rivage poussaient les herbes de mer qu'il connaissait bien. Il marchait dans les marais, les petites lagunes, cette zone imprécise où la mer et la terre se marient, où les oiseaux viennent se reposer à l'abri des tiges luisantes comme cheveux aux vents. Ce n'était ni la mer ni la terre, un univers amphibie, spongieux, où les aboiteaux des ancêtres avaient permis la conquête d'un espace fertile régulé par leur maîtrise des marées, des niveaux d'eau, des flux et des reflux. Debout en ces prés humides, Jean-Baptiste avalait goulûment l'air marin, mi-homme, mi-poisson, mi-oiseau, mi-batracien, mi-plante marine. C'était pour lui le bon pays qui réconcilie terre et océan au gré des saisons. Dans les couleurs changeantes des cieux de mer Voguaient les oies blanches et les bernaches.

Il levait les yeux vers le ciel d'azur, admirait le triangle des voiliers célestes. Son cœur, ses poumons se gorgeaient de cet air si tonique, iodé, pur. Il était chez lui, en Acadie marine, Acadie des vents et des marées.

Le vent de Fond-des-Brisants, il l'entendait dans ses humeurs, ses furies, le vent mollissait, puis reprenait. D'un matin à l'autre, il galopait sur la mer, écrétant les vagues, pulvérisant l'écume vers le ciel. À Fond-des-Brisants, le vent était le compagnon des jours et des nuits, on vivait avec lui. Quand le vent cessait, c'était comme si on manquait d'air. Ici en Comté, Jean-Baptiste avait hâte de retrouver le vent de la mer, qui parle de sel, d'oiseaux et de la vie.

Ce vent de chez lui qui décoiffe, arrache les tuques, les bonnets, qui renverse tout sur son chemin, jette les branches, fait claquer les portes, fracasse les vagues sur les rochers, courbe les arbres, glace les corps. Ce vent sans répit qui secoue les bateaux, brise les amarres. Ce vent, ou plutôt ces vents sans fin que les marins connaissent si bien et qui, malgré tout, les déroutent parfois. Vents inlassables, harcelants, énervants, tenaces, puissants à en être effrayants, implacables. Ces vents, il les regrettait pourtant. Vents qui épurent l'air, vents excessifs, vents fous qui galopent sur l'océan et qui vous laissent pantelant, épuisé. Il les entendait dans son sommeil, comme si c'était son cœur, son propre souffle.

À l'aube, la diane qui sonnait le réveil, les bruits de la chambrée, du baraquement, du camp, le ramenaient vite à la réalité. L'Acadie était loin.

En forêt de la Joux

Les deux lettres suivantes arrivèrent en retard à Piligan :

Chère Angelaine,

J'espère que tu vas bien, ainsi que la famille et les amis.

En cette première quinzaine d'août 1917, le temps est vraiment changeant, nous avons eu des orages, tout pour énerver les chevaux, de la pluie presque tous les jours, tout pour rendre les chemins forestiers lourds et boueux. Récemment, il a fait 31 degrés à l'ombre, je ne sais combien cela fait dans nos mesures, mais c'est chaud ! Les nuits, cela descend en dessous de 7, on dort bien ! On dit que les blés mûrissent mal, que les patates commencent à être malades. Tu sais, en période de guerre, on accorde beaucoup d'attention au temps qu'il fait.

Un de nos collègues a pu entrer dans une ferme des hauts plateaux. Ce sont des bâtiments d'un seul tenant. Il a expliqué qu'il y avait une grande cheminée, appelée thuyé. Des saucisses s'imprégnaient de la boucane de l'âtre où fumait du bois de sapin, d'épicéa, de genévrier. « Ça sentait bon en maudit ! », qu'il disait, le collègue.

Les montagnons utilisent beaucoup le bois dans la construction de leurs maisons, il paraît que c'est ben beau, pis l'odeur du bois lui a rappelé chez nous, en Acadie.

L'hiver, les éleveurs nourrissent les bêtes avec l'herbe engrangée à l'étage. L'étable est dans le bâtiment, pas besoin de sortir ! Tout le monde chauffe, tout le monde ! Ils ont le tour ces gens !

Le soir, nous avons parfois de la musique, la fanfare d'une compagnie voisine vient jouer dans notre grande salle. Cela fait du bien, on a même de beaux morceaux de jazz ! J'aime vraiment ça !

Un petit mot encore pour te raconter une anecdote.

Nous avons eu de la visite qui m'a rappelé ma jeunesse.

Des « Éclaireurs de France » sont venus en train depuis Pontarlier pour faire une randonnée dans notre coin. C'était dimanche passé, le 12 août ; heureusement pour eux, il a fait beau ! À Boujailles, ils ont emprunté la grande route, les chemins forestiers étaient gorgés d'eau. Les jeunes marchèrent durant presque 14 km, pour nous rejoindre dans la forêt de la Joux. De voir ces jeunes joyeux dans la forêt, cueillant de petits fruits, m'a rappelé avec nostalgie mon enfance. Je me rends compte que j'ai vieilli, chère amie.

Avec du bois mouillé, ils ont fait cuire leur nourriture, leurs soupes, comme nous, les gamins, jadis. Ils étaient curieux de tout, étonnés par nos baraquements, nos scies circulaires en repos ce dimanche et, ce qui les a beaucoup surpris, c'est notre glissoire à bois pour descendre les troncs du sommet à 60 m plus bas, elle a plus de 250 m de long. Notre moulin, qu'ici on appelle scierie, était inactif ce jour-là, les jeunes ont pu visiter toutes nos installations¹.

Ils n'ont pas manqué de saluer le Président, le sapin monumental, tout droit, de plus de 50 m de haut, une merveille d'arbre !

Les jeunes sont repartis vers la ville, me laissant songeur. D'abord, comme je te le disais, j'apprends que mon enfance est passée, et que, parfois, je ne m'étonne plus de ce que j'ai sous les yeux. Il m'a fallu le regard admiratif des jeunes patrouilleurs pour que je remarque de nouveau les beautés que nous avons ici.

Domage que le temps de l'enfance s'écoule si vite. Ces jeunes ne voyaient pas la guerre du même œil que moi. Suis-je devenu plus

pensif, plus sérieux ?

Porte-toi bien, chère Acadienne de mon cœur.

Ton Jean-Baptiste

Chère Angelaine,

J'espère que tu vas bien. Nous sommes maintenant installés dans notre forêt.

Nous avons tout ce qu'il nous faut. C'est le grand confort. Nous dormons dans les baraquements que nous avons construits à la canadienne, mais un peu à la hâte. Nous avons même des trottoirs en bois. On va bâtir une salle de cinéma, c'est dire que nous sommes choyés ! L'électricité ! Nous en avons dans certains locaux, et installations, elle nous est fournie par une génératrice près de la gare.

Le 26 août, nous aurons même un concert de bienfaisance à La Joux ! Viendront des artistes professionnels de Pontarlier. Tout ce beau monde sera chez nous ! Les nôtres joueront aussi, en amateurs que nous sommes à la Compagnie forestière canadienne. Les profits de cette représentation iront à L'Œuvre des Orphelins de la Guerre de Pontarlier². De grands noms vont se déplacer, des artistes des Concerts Colonne, une cantatrice, un pianiste ! Et même un violoniste du French Opera de Montréal. Il y aura aussi un violoncelliste et pianiste accompagnateur des Grands Concerts de Lille. Imagine, transporter ces instruments en pleine forêt ! Nous allons être choyés. Le capitaine Bourassa et le lieutenant Hood et plusieurs des nôtres de la Compagnie forestière canadienne feront partie du spectacle. Moi qui suis un ignorant en musique, je serai aux premières loges ! Ici même, au cœur de la forêt, quel bonheur et pour une noble cause !

Nous mangeons convenablement, ce sont souvent des animaux de réforme, mais la faim nous habite. C'est l'Armée française qui approvisionne le Corps expéditionnaire canadien. Nous avons construit un four à pain. On boulangue avec la farine que l'on trouve. Tout est rationné.

Nous faisons pousser des légumes dans des jardins autour. On aura des radis, des oignons, des laitues ! Tu sais, à l'armée on te surveille de près, encore plus en temps de guerre, alors, quand nous sommes de corvée, l'épaisseur de nos pelures de patates, des « truffes », comme on dit ici, sont vérifiées, il n'y a pas de perte, oh ! non ! Et les patates ne sont pas toutes bonnes, il y en a de pourries, c'est le rationnement.

Parfois, nous avons même du lait ou un peu d'un excellent « gruyère » de Comté, c'est un régal.

Les enfants aiment nous voir défiler. Ils courent autour de nous, ils chantent, applaudissent notre fanfare. Nous avons un peu moins de succès que les Américains de Levier, camp du Rondé, eux, ils offrent du chocolat aux enfants et les bambins découvrent la gomme à mâcher dont ils raffolent, ces joies sont les bienvenues, la plupart des petits sont maintenant orphelins.

Nous avons peu de journaux, comme je te l'écrivais, et quand on en a un, il circule ! Et, généralement, il finit aux bécosses, où ils sont relus attentivement, si les planches ne sont pas glacées !

L'autre jour, je me suis mis en colère en lisant un article d'un journal de l'an passé, note que l'on ne jette rien en temps de guerre. Le journaliste écrivait ceci :

« À nos côtés, les troupes britanniques ont également repoussé des attaques allemandes, elles sont plus fortes que les troupes adverses. Les régiments britanniques sont formés de soldats à peine dégrossis qui se tiennent sous le feu avec une vaillance remarquable ; nous devons être reconnaissants à la presse anglaise d'avoir écrit que parmi eux se trouve un corps de Canadiens français ayant conservé leur langue un peu archaïque telle qu'on la parlait du temps du Roi Soleil. Ces gars, fort ressemblants aux Français de province, s'en

allaient comme des loups en chasse et fonçaient sur le retranchement teuton qu'on leur avait dit de prendre³. ».

J'ai crié : « Ah, ben baptême ! »

Un collègue qui attendait son tour m'a demandé si j'avais un problème.

– Ouais, que je lui réponds, avec ma langue, târieu !

– Hein ?

– Je te dirai. En attendant, la gazette aux toilettes !

– Archaïque ! Archaïque ! que je lançais en sortant.

Et l'autre de me regarder.

– T'as la colique ?

– C'est ma langue qu'est archaïque, que je lui ai dit.

– Hein ?

– Je t'expliquerai.

Je m'aperçois que les mots, l'intonation permettent parfois de se prétendre supérieur aux autres. Ce n'est pas vraiment le cas dans la région et encore moins dans la forêt ! Les gens d'ici parlent leur patois, dont j'apprécie beaucoup les sonorités. On dirait que la fin de leur phrase s'en va en chantant, les derniers mots sont comme une signature enjouée.

Autour de nous, il y a des gens qui comprennent à peine le patois des villages voisins.

Les patois sont différents d'un endroit à l'autre. Ils se ressemblent toutefois. C'est peut-être pour ça que les gens trouvent notre parler amusant, mais de leur part, ce n'est pas hautain. Avec l'école, ici on parle français, mais entre eux les gens se parlent souvent en patois. C'est un peu comme nous, en quelque sorte, ils sont un peu bilingues. Comme nous, ils ne sont pas archaïques, ils sont vrais. Ils parlent la langue de leurs parents, ils se comprennent et puis leur langue est belle. Oh ! que j'étais en colère ! Je me suis calmé. Rien de tel qu'une bonne bourrasque de neige ! Après tout, le journaliste nous dit que nous parlons comme le Roi, où est l'insulte ? Dans le fond, on me dit ainsi que je suis un Canayen, un Acadien, c'est un compliment. Mais archaïque, tout de même, on pouvait trouver mieux !

Ici, les gens savent rire, malgré la guerre. J'aime l'esprit ironique des Comtois, sous leur air sérieux, ils cachent souvent un sourire espiègle. En plus, ils sont débrouillards. Même s'ils sont plus ou moins égoïstes, comme tout le monde, et centrés sur leur maison, ils s'entraident, se regroupent en différentes associations, coopératives, surtout pour la production laitière.

Ils souhaiteraient jaser de politique, mais par les temps qui courent, ils sont prudents.

Les paysages me rappellent chez nous, dans le bois. Je suis bien ici, tu te doutes que tu me manques et que la mer me manque aussi ! Heureusement, j'ai aperçu de beaux grands lacs. C'est un peu comme dans les terres par chez nous.

Je dois te quitter pour aujourd'hui. Il faut aller dormir.

Angelaine, je t'aime.

Je ne peux pas dire mieux.

Jean-Baptiste, ton Acadien des bois comtois.

-
1. *Journal de Pontarlier*, Pontarlier, France, 19 août 1917, p. 3.
 2. *Journal de Pontarlier*, n°34, 26 août 1917, p.3.
 3. *Le Pontissalien*, 24 septembre 1916, p. 1-2.

Des nouvelles de l'Acadie

Cher Jean-Baptiste,

Nos lettres se croisent. Certaines de tes lettres arrivent avec beaucoup de retard. Elles me rassurent, car tu vas bien.

Le temps me pèse de te revoir.

Comme tu le sais, j'ai essayé de tendre la main à ma mère. Elle est toujours aussi butée. Il n'y a rien à faire.

Je vais quand même de temps en temps à la maison, mon père aime bien me voir. Il vient fréquemment à Fond-des-Brisants, ça lui permet de se changer les idées.

Ma mère est en guerre contre tout le monde. Elle a pourtant tout pour être heureuse et même la santé ! On dirait que sa rancœur la garde en forme, car elle a toujours quelqu'un à sermonner, elle en oublie ses maux.

Alors, chacun sa guerre, chacun son combat, cher Jean-Baptiste, tu en sais quelque chose.

Hélas, en parlant de guerre, et je ne voulais pas commencer ma lettre par ça, mais je dois te confier une mauvaise nouvelle. J'ai longuement tardé à te l'annoncer, afin de ne pas attrister tes jours, mais je me suis dit que peut-être tu l'apprendrais. Les mauvaises nouvelles semblent voyager plus rapidement que les bonnes. Voilà, l'aîné des fils Grandmaison est mort au champ d'honneur. Damien est tombé face à

l'ennemi. Son frère Fabien, qui était à côté de lui, a eu le corps criblé d'éclats d'obus, le visage défoncé. Le corps de Damien a protégé Fabien. Ça s'est passé dans le nord de la France. Fabien a pu être soigné. Il devrait être de retour au Canada après une longue convalescence en Angleterre. Tu imagines la douleur dans la famille Grandmaison. J'ai les larmes aux yeux alors que je t'écris. Les journaux nous annoncent constamment la mort de jeunes au front. Tristes journées de guerre, en France et ici. Pardonne le ton de ma lettre, notre bonheur à nous se construit malgré tout. J'y crois, nous y croyons. L'Acadie a traversé des épreuves immenses, et nous, ses enfants, nous ne baisserons jamais les bras.

Tu sais, Champion va très bien, Armand, Donat, Antonine, tous demandent de tes nouvelles.

Mon père t'attend comme un fils.

Porte-toi bien, cher Jean-Baptiste, et salue Cyprien aussi.

Gros becs de l'Acadienne qui t'espère au pays de la mer, de la neige et des forêts.

Ton Angelaine.

En montagne comtoise

Jean-Baptiste reposa la lettre. Il regarda le plancher du baraquement. En lui montaient des images de jadis. La famille Grandmaison, les notes du piano coulant par la fenêtre, caressant les rideaux pour se perdre dans le grand jardin. Les enfants Grandmaison allant et venant, l'été au village pour les vacances et repartant à l'automne au pensionnat. Il les avait croisés souvent, ces jeunes, ils avaient échangé, c'étaient des camarades de son âge promis à un bel avenir, instruits. La fleur intellectuelle de la nouvelle Acadie, la fierté et surtout l'amour des parents. Maintenant, Fabien était ce que l'on appelle en France une « gueule cassée », Damien était tombé au champ d'honneur. Champ d'honneur ! Les mots résonnaient dans l'esprit de Jean-Baptiste.

Il se leva, sortit. Il lui fallait respirer.

Sous ses yeux, que c'était triste cette forêt que l'on abattait sans ménagement. Il y avait urgence, on coupait à la hâte. Jean-Baptiste n'était pas le meilleur bûcheron, mais grâce à son père, il avait une certaine expérience dans les travaux forestiers. Ils étaient quelques-uns comme lui, accoutumés « au bois ». Mais combien d'autres avaient été versés dans le bataillon forestier et n'avaient jamais bûché en forêt. Les vieux montagnards les observaient sans dire un mot ; silencieux, ils hochaient négativement de la tête. Eux, avant, ils sortaient les arbres avec prudence, respect même. Ils pouvaient prendre leur temps, comme si les arbres à la

croissance tranquille leur dictaient un rythme en rien comparable à la cadence vorace qu'exigeaient les livraisons de bois pour la guerre.

Maintenant, c'était l'hécatombe des seigneurs de la forêt. Bien sûr, c'était pour le front, pour la France. On n'avait pas le temps de penser autrement ni d'agir autrement, la forêt aussi était en guerre, ces arbres étaient aussi des gueules cassées, des morts.

L'hiver de 1917-1918 dérouta Jean-Baptiste. Des froids vifs et des « radoux », comme disaient les Jurassiens, alternaient. Ainsi, à la fin janvier, soufflait un vent glacé, mais les paysans craignaient que la nature sous le soleil se réveillât trop hâtivement. Il faisait 12 à 13 degrés à midi, le 25 janvier, au-delà de 15 degrés à l'ombre. Heureusement, les nuits étaient sous zéro, ce qui retardait l'éveil de la nature.

La guerre était loin d'être gagnée. On apprit que Londres avait été bombardée à la fin du mois de janvier par quatre appareils allemands. On déplorait 47 tués, près de 170 blessés. Paris avait également été bombardée par quatre escadrilles allemandes qui avaient déjoué les alliés en volant à haute altitude et avaient largué leurs bombes sur la banlieue et sur la rive droite de Paris, faisant 36 morts, 190 blessés. Trois hôpitaux avaient été touchés. Les combats se poursuivaient sur les fronts et près de la Franche-Comté, en Haute-Alsace, dans les Vosges¹.

La vie au camp accablait des soldats qui se rendaient dans les villages en quête d'un débit de boissons. Trop éméchés pour rentrer à temps, ils étaient jugés et sévèrement punis. Tel autre, qui avait volé un camarade de divers biens et d'une paire de bottes, fut condamné à la prison et aux travaux forcés pour 9 mois².

À la fin de mars, faute de moyens de transport, le bois s'empilait dans les chantiers. Le district n° 5 dut cesser ses activités.

Début avril 1918, l'hiver sembla se retirer. Combien d'autres devrait-on endurer dans ces camps, loin du pays ?

Le 15 avril parvint l'ordre de sélectionner 2 officiers et 100 hommes du service actif pour l'entraînement militaire. Voulait-on les maintenir occupés pendant le ralentissement des opérations en forêt ou les préparer à rejoindre le front où les attaques allemandes se déchaînaient ?

Le 17 avril, le travail reprit avec enthousiasme dans toutes les compagnies.

La neige couvrit la Comté. La forêt ne restait pas pour autant silencieuse, les hommes et les chevaux étaient à l'ouvrage. À la lisière de la forêt, dans les pré-bois, les corbeaux, ou, selon le mot d'ici, les « crâas » ou les « cros », effarouchés s'envolaient dans un cri rauque et puissant que renvoyait l'écho de la vallée.

Une étude préliminaire commença dans la forêt du Risoux et dans la région de Labergement pour le bois destiné aux avions.

Ma Mie,

Je ne pense pas que la censure coupera ce que je t'écris puisque c'est dans les journaux.

La guerre se poursuit, violente, acharnée, dans le Nord de la France, en Champagne, en Lorraine. Le 11 avril, Paris a été visé par des canons à longue portée, un obus a atteint une crèche, il y a eu 4 tués et 21 blessés. Le 12 avril, 2 morts, 12 blessés. Durant la nuit, deux avions ont lancé des bombes sur Paris, on déplore 26 morts et 72 blessés ; le 14, une femme fut tuée ; durant la nuit du 15 au 16, un tué, deux blessés ; le 16, le bombardement a tué 18 personnes, et fait 40 blessés³. Paris, que l'on décrit comme l'une des plus belles villes du monde, Paris que je n'ai jamais vue et que je ne verrai sûrement pas, Paris souffre ; la France souffre, et ça m'enrage. Ça m'attriste.

Pour te changer les idées, je te recopie deux textes recueillis pour toi dans les journaux. Je n'ai jamais lu chez nous une telle prose pour dire le temps qu'il fait sur la contrée :

Journal de Pontarlier, 21 avril 1918

« La semaine du jeudi 11 au jeudi 18 a été une de ces périodes incertaines d'avril où les averses de pluie tiède alternent avec les giboulées de grésil et les rayons de soleil. Les orages commencent, provoquant la sortie des morilles parfumées. Les petites gentianes bleues, messagères fidèles du printemps, font leur apparition, ainsi que les primevères aux clochettes jaunes. Les groseilliers ont des feuilles et

les bourgeons de marronniers ne sont pas loin de faire éclater leur tunique brune. »

N'est-ce point un bonheur que de lire une telle chronique du temps ? Elle se poursuit ainsi :

« Température : Elle est capricieuse. Après des journées de 20 et 21 degrés à l'ombre, comme les 13 et 14, on a seulement 5 degrés au plus chaud du jour, le 16. Dans la nuit, le thermomètre ne s'éloigne guère de 0 degré⁴. »

(Désolé de ne pas te donner les températures en Fahrenheit, ici, ils mesurent en centigrade, je n'ai pas la règle de conversion, je sais que leur zéro degré équivaut à 32 degrés Fahrenheit.)

Pour nous, sur le terrain, ça veut dire aussi des orages violents, de la grêle, de la pluie, de la neige.

Permets-moi de poursuivre avec la suite du temps, dans le même journal, numéro du 28 avril :

« La semaine, du jeudi 18 au jeudi 25, a été une période de décembre ou de janvier oubliée en route par le Temps. Nous avons relevé les chutes abondantes de neige au point de nécessiter la pelle pour ouvrir les chemins. Et le vent glacial avec ses gémissements aux fentes des portes et des fenêtres est venu nous faire oublier la joie témoignée naguère aux fleurettes du printemps. Après tout, c'était peut-être la neige du coucou ? Alors il a été abondamment servi⁵. »

S'il était tombé 48 cm de neige à Pontarlier (soit un peu plus d'un pied et demi), nous en avons eu au-dessus de 60 cm (presque 2 pieds, du moins à vue de nez, je ne suis pas totalement familier avec le système métrique) !

Comme je te l'ai dit, ce n'est pas la température qui nous dérange, mais plutôt l'humidité et le fait que nous n'arrivons pas à faire sécher

nos vêtements, qui n'ont pas la qualité de ceux que je porte à Fond-des-Brisants.

Mais nous sommes en guerre.

Je t'embrasse, je suis comtoisement ton amoureux !

Jean-Baptiste de La Joux !

-
1. *Journal de Pontarlier*, 3 février 1918, p. 2.
 2. *Journal de guerre – Quartier général – Groupe du Jura – Corps forestier canadien*, op. cit., 27 mars 1918.
 3. *Journal de Pontarlier*, 21 avril 1918, p. 2.
 4. *Ibid.*, 21 avril 1918, p. 3.
 5. *Ibid.*, 28 avril 1918, p. 3.

L'aumônier acadien, messes et défilés

Le capitaine aumônier Gaudet rendait visite aux prêtres des villages voisins¹. Les soldats l'accompagnaient dans certaines cérémonies, à la grande joie des enfants qui écoutaient avec étonnement la fanfare venue d'un pays si lointain et qui voyaient défiler des hommes de l'âge de leur père, partis et parfois morts au front. Les veuves et les femmes chantaient dans l'église, les enfants de chœur répondaient au prêtre. Ici on bénissait le pain que l'on distribuait à la messe, on faisait le signe de la croix avant de le manger. Le chanteau, l'entame d'une miche de pain, était remis à la famille qui offrirait le pain le dimanche suivant.

Il arrivait que lors d'une fête, ou au travail à la scierie, se produisait un coup de foudre entre un soldat et une villageoise. Cela aboutissait à un mariage, une naissance et, parfois, à un aller vers le Canada.

Malgré tout le respect qu'il vouait à l'aumônier Gaudet, Jean-Baptiste n'était pas un assidu des messes matinales. Tôt le matin, on pouvait assister à la messe au camp ou à celle du dimanche à 10 h soit au camp, soit dans une paroisse voisine.

L'aumônier remarqua que des villageois observaient dédaigneusement ces cérémonies. Ils se tenaient près de la porte de l'église, mains dans les poches, pipe au bec, regard frondeur. Des soldats et des officiers canadiens

n'avaient pas non plus la fibre religieuse. Ils n'encourageaient pas l'assistance à la messe, au grand dam du père Gaudet.

Pour cette raison et pour d'autres divergences, les tensions grandirent entre Gaudet et des officiers ou soldats. Gaudet reçut, le 24 juin, l'avis de se préparer à partir pour le No 3 Canadian Stationary Hospital à Doullens, en permutation avec le capitaine aumônier Julius Pirot, natif de Gesves dans la province de Namur en Belgique. Le père Gaudet fit ses adieux aux curés du voisinage, à Valempoulières et ailleurs. Ici s'arrêta son séjour en Comté se termina le 19 juillet 1918.

Plus tard, au front, il fut soumis au déluge des obus.

Paris subissait les bombardements de la Grosse Bertha, mais Paris tentait d'oublier la guerre par les spectacles et les chansons. Paris s'amusait tandis que l'horreur se répandait à quelques kilomètres de la capitale. On applaudissait le Rigoletto de Verdi, on saluait le talent d'un artiste nommé Maurice Chevalier, de retour d'un camp de blessés captifs en Allemagne.

Au fil des rencontres avec les villageois, Jean-Baptiste se rendit compte que sous l'apparente quiétude de cette région boisée, aux verts pâturages, dans ces villages ou villes anciennes et besogneuses comme Champagnole et Pontarlier, c'est la vie avec ses habituels drames et joies qui se déroulait, et auxquels on ajoutait la guerre omniprésente qui assombrissait les cœurs. L'ennemi était détesté.

Les réquisitions pesaient sur tout le monde, privations, rationnements, jours sans viande. Les paysans s'effrayaient lorsqu'arrivait l'agent de la réquisition. Que deviendrait le paysan sans le cheval, le bœuf ? Ces compagnons de labour, de travail, avec qui on traversait les saisons au bois ou dans les champs, ces fidèles que l'on soignait, pour qui on s'inquiétait et qui devaient quitter pour toujours la ferme. Il y eut des altercations. Dans certains cas, on en vint aux mains, plus rarement au couteau ou au fusil. Un cultivateur qui avait tué d'un coup de couteau un lieutenant chargé de la réquisition du bétail fut jugé et condamné à la peine de mort par un conseil de guerre à Vesoul. Le lieutenant était marié, père de deux enfants, il avait passé trois ans au front et avait été versé dans le ravitaillement à la suite de blessures².

Dans ce climat lourd que la guerre imposait à tous, de petites joies éclairaient tout de même la vie. Ainsi, en fin juin 1918, les Canadiens annoncèrent la célébration de la fête nationale le lundi 1er juillet³. Situé au carrefour d'activités forestières, le beau village de Chapois, dominé par son église au clocher en dôme à quatre pans, et ses vieilles maisons en pierre, allait être le théâtre d'une journée de festivités où toute la population de la région était conviée. Le baseball, peu connu en France, le football, la course, la boxe, permettraient de voir s'affronter amicalement les Américains, les Français, les Canadiens, civils et militaires confondus. La Croix-Rouge française, section de Besançon, organisait en même temps une vente de charité. Aux veuves, aux orphelins, de tels événements apportaient un peu de joie et reconfortaient les gens ; les alliés étaient là, ils œuvraient pour la France, jusqu'à la victoire tant espérée, tant attendue.

C'est dans l'amitié que fut célébrée à Pontarlier le 4 juillet 1918 la fête nationale des États-Unis. Sous un ciel gris, les rues étaient pavoisées, les cloches sonnaient, place Saint-Bénigne, à 2 heures de l'après-midi, Pontarlier honorait les États-Unis :

Les troupes se forment pour le défilé. En tête viennent les drapeaux américains et l'émotion de la foule, jusqu'alors contenue, éclate sur le passage de ces couleurs en applaudissements et en vivats. Les soldats américains au jeune visage, le chef couvert du calot, le lourd fusil sur l'épaule, sont suivis de la section canadienne dont l'insigne de cuivre brille à la casquette. Et puis, voici venir nos poilus en tenue de campagne⁴...

La fanfare américaine joue la *Marseillaise* et le *Star-Spangled Banner*. Les discours suivent, et on lève les coupes de champagne !

Chère Angelaine,

Merci pour tes bons mots.

Que je suis triste pour la famille Grandmaison ! Un fils perdu, l'autre défiguré. Dans quel enfer sommes-nous prisonniers ? Je veux te

rassurer, la victoire, nous l'aurons. Nous ne sommes pas en première ligne, mais nous travaillons du mieux que nous pouvons et autant que nos forces le permettent.

Il n'y a pas de paresseux parmi nous.

Notre présence ici, en Comté, est source de réconfort et d'espoir.

Après les cérémonies du 1^{er} juillet canadien et du 4 juillet américain, nous venons de fêter le 14 juillet, en cette année 1918 où s'éternise la terrible guerre. Nous avons défilé dans les rues de Pontarlier. Si tu avais vu l'enthousiasme de la population, tu aurais été fier de nous, fier de voir les Canadiens, les Acadiens, les Américains défiler pour dire aux Français que nous sommes là pour gagner ! Les bravos fusaient dans la foule. Cela faisait chaud au cœur. Ces gens terriblement éprouvés nous ont dit qu'ils nous aimaient. Que des enfants, des mères, des frères, ressentent de la joie, du bonheur à nous voir, nous rencontrer, rejaillissait sur nous. Je ne sais ce que sera l'avenir, mon avenir de travailleur, mais je me souviendrai de ce 14 juillet 1918, jour de notre reconnaissance, jour d'amour pour nous.

Un Farman a survolé la ville, l'avion a atterri, le pilote a été salué par la foule. Les airs n'appartiennent pas à l'ennemi !

Les rues étaient pavoisées, des jeunes filles offraient des fleurs et des drapeaux des alliés. Vers 14 heures, les troupes américaines ont ouvert le défilé, je ne peux m'empêcher de te recopier, encore une fois, un article du Journal de Pontarlier :

« Ils (les soldats américains) ont tous l'air si jeunes, dans leurs visages rasés, l'air de grands enfants ingénus et enthousiastes auprès des Canadiens musculeux et sévères, auprès de nos barbes grises et même auprès de nos bleuets fiers de leurs moustaches et dont les yeux ont la profondeur de quatre années de soucis graves⁵ ».

On a joué la Marseillaise sur la place Saint-Bénigne, les officiers ont passé les troupes en revue. Des vaillants furent décorés, on a lu l'éloge de ces braves. Des diplômes furent remis aux veuves, en souvenir du sacrifice de leur époux. Ces femmes en noir, ces veuves si jeunes, nous ont tous bouleversés.

*Nous sommes ici, nous sommes aimés, voilà pourquoi nous gagnerons.
J'ai confiance, chaque jour l'ennemi faiblit.
Nous sommes environ 3 000 Canadiens dans les forêts de la Joux, de
la Fresse et de Levier⁶.*

Nous sommes tous là pour servir.

(Mes mots seront-ils censurés ? Je ne sais si mes lettres t'arrivent complètes. Des compagnons me disent qu'ils reçoivent des lettres avec des phrases coupées au ciseau, des trous dans les feuilles. Peut-être les miennes sont ainsi. Ça ne va pas m'empêcher de t'écrire ce que je pense, et si ça passe, tant mieux !)

Je poursuis mon discours : l'effort canadien et américain est gigantesque. De langue française ou anglaise, Noirs, Blancs, Autochtones, nous sommes tous là ! Nous gagnerons ! Nous vengerons la mort de Damien, les blessures de Fabien, toutes les morts, toutes les blessures ! Nous lutterons jusqu'à la victoire⁷.

Aucun doute, chère Angelaine.

Soyons fiers d'être Acadiens !

Je t'embrasse chère amie. Que ta santé soit florissante et que ta famille trouve la paix dont nous avons tous tant besoin.

Ton Acadien de Comté, Jean-Baptiste

1. Les lignes qui suivent sont inspirées du journal personnel de l'aumônier Gaudet.

2. *Journal de Pontarlier*, 28 avril 1918, p. 4, et 30 juin 1918, p. 4.

3. *Ibid.*, 30 juin 1918, p. 4.

4. *Ibid.*, 7 juillet 1918, p. 4.

5. *Journal de Pontarlier*, 21 juillet 1918, p. 3.

6. Claude E. LÉGER, *op. cit.*, p. 162. « Le Corps forestier canadien comprendra jusqu'à 12 000 hommes en France et 10 000 en Grande-Bretagne ». « Un siège interminable : d'autres participants canadiens » dans Serge BERNIER. *Le patrimoine militaire canadien : d'hier à aujourd'hui*, tome 3 (1872–2000). « À la fin de la guerre, le Corps forestier canadien fournissait 70 p. cent de tout le bois utilisé par les armées britannique, française et américaine sur le front occidental. » Jean Martin, « Le Canada et la France dans la Première Guerre mondiale », *14–18 Mission centenaire*, 2014.

7. Des 425 000 Canadiens qui combattirent sur le front occidental, plus de 66 000 sont morts et plus de 172 000 furent blessés durant cette guerre

OceanofPDF.com

Une guerre sans fin

Jean-Baptiste remarquait que, même si le clergé avait de l'autorité auprès des fidèles, un esprit frondeur se manifestait plus volontiers ici que dans les campagnes acadiennes. Certains préféraient fréquenter le café du village plutôt que d'assister à la messe ou aux vêpres, au grand dam des curés.

Sous un aspect sérieux, le Comtois se révélait enjoué ; paysan, forestier ou autre, il pouvait se retrancher dans une certaine méfiance, tout comme il pouvait s'avérer généreux, attentif et solidaire.

Ici, la coopération était une réalité, les fruitières ou fromageries permettaient de rassembler les productions laitières, d'œuvrer ensemble à l'élaboration de fromages de haute qualité. Il y avait des enseignements à tirer pour les paysans acadiens.

L'école jouait un grand rôle dans la formation des jeunes, une école de la République, une école laïque, nationale, qui semblait plus accessible aux pauvres qu'au Canada.

Pour Jean-Baptiste, chaque jour conduisait à une découverte. Les villages regroupés, les bâtiments de ferme incorporés à la maison, l'étonnaient. Par sa simplicité, le décor intérieur lui rappelait son Acadie. C'était le même crucifix pendu en bonne place dans la plupart des demeures, parfois un âtre, un fourneau, des oignons, de l'ail étaient accrochés et les lits portaient des couvertures épaisses.

Souvent, une grande dame régnait dans la maison : l'horloge comtoise dans sa caisse en épicea, au couronnement en laiton qui luisait à la flamme

du foyer et qu'ornait un cadran émaillé aux lettres en chiffres romains¹. Dans le silence de la cuisine, on entendait le battement régulier du balancier. Jean-Baptiste admirait la gardienne du temps qui rythmait les jours et les nuits de la maisonnée. D'habiles horlogers venaient réparer, ajuster les horloges. C'étaient des fabricants méticuleux, passionnés, des artistes, des maîtres du temps.

L'occasion était rare pour un soldat canadien d'entrer dans une maison. Les portes ne s'ouvraient pas plus ici qu'en Acadie. Mais elles s'ouvraient, quoique parfois avec crainte, comme en Acadie, lorsque l'aumônier ou monsieur le curé rendait visite à la famille.

Les soldats canadiens ne quittaient pas souvent le camp. Quelques-uns se rendaient, le travail fini, dans les villages autour, cherchant un lieu pour boire, un cafetier qui leur vendrait de l'alcool au risque d'une amende. Des rixes pouvaient éclater entre des soldats éméchés et la population. Il y eut parfois des algarades entre jeunes.

On allait rarement en ville, sauf pour des défilés ou pour quelques courses ordonnées par l'officier.

Les travaux des ingénieurs canadiens permirent d'amener l'eau courante aux opérations à Levier. Les Canadiens furent très fiers, à Villers-sous-Chalamont, de pouvoir acheminer l'eau d'un lac de montagne souterrain aux trois scieries, et ce, malgré la sécheresse alors que les scieries américaines, durent être arrêtées. D'ailleurs, la mairie de Villers demanda que le système d'eau lui soit remis quand viendrait le départ des Canadiens, comme un souvenir de leur présence².

En août 1918, on demanda aux Canadiens d'aider à la moisson.

Tout le monde y trouva son compte dans ces petites fermes de familles orphelines. Quelle joie pour Jean-Baptiste ! Au milieu de ces parfums de gerbes chaudes, cette poussière d'or, devant ce verre de vin offert généreusement, le sourire des veuves, les enfants qui couraient, les vieux chevaux qui halaient la charge, l'enfant joyeux sur la remorque, l'Acadien ne savait plus où il était, ou plutôt si : dans un instant de bonheur.

Plus de 3 000 hommes travaillaient en pleine forêt dans le Jura, c'était l'équivalent d'une petite ville. Nombre de ces hommes exerçaient un métier qu'ils n'avaient jamais appris. Ils œuvraient dans des conditions difficiles, des pentes abruptes, des arbres serrés et immenses, des sols gelés, enneigés

ou détrempés, en compagnie de chevaux épuisés ou nerveux. Tout était danger. On craignait les chutes et fractures, les jambes, les doigts, le dos étaient exposés aux accidents, sans oublier les hernies, on avait beau être jeunes, le corps souffrait.

Et même les gens des environs encouraient des risques.

Ainsi, madame Miotte, de Boujailles, qui montait de Villers à Boujailles avec son attelage eut la peur de sa vie. *Le Journal de Pontarlier* du 8 septembre 1918 relata les faits de la façon suivante :

Les ouvriers canadiens occupés à abattre les sapins en bordure du chemin en abattirent un si maladroitement qu'il tomba sur les deux bœufs, tuant net l'une des bêtes et blessant grièvement l'autre. 4 personnes faillirent être aussi écrasées³.

Un jour, Jean-Baptiste aida l'infirmier et le chauffeur du camp à transporter en ambulance un malade à l'hôpital canadien de Champagnole.

Le véhicule traversait en trombe le village en effrayant les poules.

— Vingt dieux ! Va en beugner une ! s'inquiétait un passant.

À l'hôpital, docteurs et infirmières dispensaient leurs soins aux malades canadiens ou autres.

L'homme que Jean-Baptiste conduisit aux soins avait une toux sévère, une forte fièvre. Il devait expectorer dans un crachoir contenant de l'eau de Javel ou un liquide antiseptique⁴ où se diluaient ses crachats mêlés de sang. Les épidémies se répandaient parmi les villageois mal nourris, mal vêtus, vivant dans des maisons peu chauffées. Les soldats canadiens étaient jeunes et en bonne santé, comparés aux poilus privés de tout, sauf de misère et d'obus.

L'épidémie de grippe affectait beaucoup plus durement les soldats venus récemment du front et mal en point. Les réquisitions, les rationnements, le peu d'aliments, le mauvais temps, tout affligeait les Comtois qui travaillaient au-delà de leur force.

La présence des soldats du Nouveau Monde créa des accidents inusités. À Gellin, vers dix heures du matin, le 4 septembre 1918, une maison de ferme appartenant au chef de gare et habitée par trois locataires fut rasée en peu de temps par le feu. Une seconde maison fut la proie des flammes, un bœuf et un porc périrent dans le brasier. Un autre incendie se déclara à

Labergement-Sainte-Marie, il fut maîtrisé. Des sinistrés étaient assurés, d'autres, non. Les pompiers, aidés d'une patrouille d'Américains munis d'extincteurs chimiques, luttèrent contre le feu. Le Journal de Pontarlier relatait que dans les deux cas « l'incendie aurait pu être provoqué par les gerbes d'étincelles que projettent les locomotives américaines alimentées en bois et la population serait bien tranquillisée si nos alliés appliquaient sur les cheminées de leurs machines un treillis protecteur⁵. »

Entre les jeunes, il y eut des affrontements. À Villers-sous-Chalamont conscrits et Canadiens en vinrent aux coups :

Le 8 septembre, une rixe a éclaté entre conscrits et Canadiens, au cours de laquelle quelques civils et quelques Canadiens ont été légèrement blessés. La rixe semble avoir été provoquée par l'excitation d'un conscrit qui avait trop fêté la journée, et que les soldats canadiens furent priés de ramener chez lui. Comme il résistait, ses camarades prirent fait et cause pour lui. L'un d'eux s'était armé d'un pistolet.

Espérons que la bonne entente entre la population et les alliés ne se trouvera pas atteinte par cet incident⁶.

Enfin, du front parvenaient, par les rares journaux que l'on se passait dans les baraquements, des nouvelles encourageantes : conquêtes, terrain gagné, enlevé, progression, ennemi chassé⁷.

Les journaux évoquaient avec enthousiasme les avancées des troupes françaises et alliées, la prise de prisonniers allemands, le nombre d'aéroplanes ennemis abattus, les captures de dizaines de milliers d'ennemis. Dans plusieurs régions, l'ennemi était en déroute !

L'automne se parait de ses couleurs de paille et d'or. Toute cette beauté était refusée aux soldats du front. C'était étrange, des jeunes parlant eux aussi français étaient venus d'Amérique et les jeunes Comtois étaient ailleurs, ils ne pouvaient admirer leur région, leurs vallées, plateaux, montagnes habillées de couleurs canadiennes.

Ensoleillé du jeudi 17 au jeudi 24 octobre. Quelques jours brumeux. « On se hâte d'achever les labours et les semailles d'automne. Les pommes de terre sont rentrées un peu partout... la récolte de pommes de terre sera bonne. Le blé aussi a été beau, avec des grains pleins et lourds. Le foin seul a manqué un peu, donnant toutefois en qualité ce qu'il a perdu en quantité⁸.

»

L'épidémie de grippe fauchait des vies de tous âges par grandes vagues. Elle se propageait en même temps en Suisse.

Sous des températures d'une grande douceur, la Comté, la France, le monde attendaient la signature de l'armistice.

Dès le jeudi 7 novembre circula la rumeur d'un armistice imminent. Des gens fêtèrent, défilèrent dans les rues de Pontarlier, les enfants jouèrent du tambour, les cafetiers furent très occupés, ce n'était qu'une rumeur⁹.

Les gelées d'automne, les jours gris de novembre jonchés de feuilles mortes, s'illuminèrent de la Déclaration de l'Armistice.

« Huchez, braves fils de la Franche-Comté ! Les Boches sont tombés sur les genoux ; ils ont mordu la poussière ! lou kou kou ! »

« Comtois, rends-toi ! – Nenni, ma foi ! » et comme vos aïeux, répondez-leur : Nenni, mille fois ! En poussant le traditionnel et retentissant Iou kou kou¹⁰. »

C'était la joie de la paix, mais ce n'était pas la joie du cœur. Les familles pensaient aux morts. Veuves et orphelins pleuraient le cher époux, le père tué. Comment savourer la paix ? On regardait la photo du disparu, il restera ainsi dans la mémoire de tous. Il faudra avancer dans la vie sans lui.

« C'est comme un signe du destin que la guerre cesse si près du jour des Morts. ¹¹ »

Les températures clémentes pour la saison, un bel été de la Saint-Martin, n'effacèrent point la douleur des drames, elles donnèrent un répit aux cœurs et aux corps éprouvés. On parlait, à la mi-décembre 1918, d'une vague de douceur à Paris qui, comme toute la France, en avait tant besoin.

-
1. Bruno AUBOIRON et Gilles LANSARD, *Les plus beaux métiers de Franche-Comté*, Yens, Suisse, Cabédita, 1999, p. 50–69.
 2. *Journal de guerre – Quartier général – Groupe du Jura – Corps forestier canadien*, op. cit., 14 juillet, 31 juillet et 8 août 1918.
 3. *Journal de Pontarlier*, 8 septembre 1918, p. 3.
 4. *Journal de Pontarlier*, 22 septembre 1918, p. 1–2.
 5. *Ibid.*, 8 septembre 1918, p. 4, et 15 septembre 1981, p. 4.
 6. *Ibid.*, 15 septembre 1918, p. 4.
 7. *Ibid.*, 6 octobre 1918, p. 1.

8. *Ibid.*, 27 octobre 1918, p. 2
9. *Le Pontissalien*, 10 novembre 1918, p. 2.
10. Cyril Clerc, *Journal de Pontarlier*, 24 novembre 1918, p.1–2.
11. Roger Billet, *Ibid.*, p. 1.

OceanofPDF.com

Quatrième partie
LE RETOUR

OceanofPDF.com

Au revoir, belle Comté

Dans le courant de décembre, les soldats canadiens quittèrent progressivement le Jura en direction d'Étaples, avant leur retour en Angleterre, puis leur départ pour le Canada. Les hommes mariés eurent la priorité.

Les soldats devaient être munis de leur équipement, avoir leurs vêtements d'hiver et devaient transporter leur couverture¹.

Les chevaux furent examinés par les services vétérinaires canadiens. Dès le 20 décembre, 250 chevaux du camp des Canadiens furent envoyés au Remount Depot de Rouen, 250 suivirent le 23 décembre².

Au terme d'un long séjour dans le Jura, qu'éprouvaient donc les jeunes Acadiens ? Ils étaient partis pour se battre, mais c'est contre de nobles arbres qu'ils se mesurèrent. Des centaines de milliers d'autres jeunes étaient au front, ils étaient morts, mutilés, avaient atrocement souffert tandis que Jean-Baptiste et la plupart de ses compagnons rentraient au Canada sans blessure majeure. Les jeunes se donnaient des airs, bombaient le torse. Comme tous ceux de leur âge, ils riaient et blaguaient, l'avenir était encore devant eux. Ils avaient accompli leur devoir, ils revenaient fièrement au pays, ne s'inquiétant pas de ce qui les attendait là-bas. Mais au fond d'eux-mêmes, derrière la fumée des cigarettes qu'ils portaient crânement à leurs lèvres, que ressentaient-ils ? Comment se ferait le retour au village, à la

ville, à la campagne ? Que raconteraient-ils à la parenté, au voisin, comment les intégrerait-on ? Qu'importe. Long était encore le chemin du retour.

Il y a ceux que personne n'attend. Et lui, Jean-Baptiste, elle l'attend. Certes, Angelaine est une amie d'enfance, mais il l'a perdue de vue durant de longues années. Ils ne se connaissent pas vraiment. La passion du départ sera-t-elle au rendez-vous ? Les lettres d'Angelaine expriment son amour, mais qu'y aura-t-il dans leur regard, au moment de leurs retrouvailles ?

Le reflet de Jean-Baptiste se superposait sur la vitre embuée à la campagne française en hiver. Une vitre séparait deux mondes qui se côtoyaient pour une dernière fois. Jean-Baptiste était songeur. Dans le train, des pages se tournaient rapidement. La Comté, c'était déjà le passé.

On quittait une région. La France, on l'avait vue en Comté. Les gens, on ne les avait pas assez rencontrés, on était des soldats. Il y avait ceux qui auraient aimé rester, qui avaient forgé des liens avec des familles, avec de jeunes comtoises, certains même, ils étaient rares, s'étaient mariés, ou se marieraient au Canada, leur bien-aimée les rejoindrait au pays, ou eux reviendraient en Comté. Le Jura, si canadien dans certains de ses aspects, devenait encore plus canadien, acadien même, cette fois dans son sang, ses nouvelles souches qui n'étaient pas celles des arbres coupés, mais celles des enfants à venir, les fruits des deux continents.

Les Canadiens laissaient derrière eux une trentaine des leurs qui gisaient dans les cimetières de Censeau, Champagnole et Supt. Ils venaient de l'Alberta, du Manitoba, du Québec, de Colombie-Britannique, de Saskatchewan, d'Ontario, du Nouveau-Brunswick, de Nouvelle-Écosse, des États-Unis, ils étaient natifs d'Angleterre, d'Écosse, de la Barbade, ou des États-Unis. Ils étaient morts de pneumonies, tuberculose pulmonaire, péritonite tuberculeuse, collisions, accidents, eczéma, hémorragies, appendicite, néphrite, méningite, syncope, blessures.

L'armée, ce grand corps auquel on avait appartenu durant tant de mois, les ordres, les supérieurs qui pensaient pour vous, les exercices, les défilés, tout cela prendrait fin, et un matin, ou en pleine nuit, on se retrouverait seul avec soi-même. On devrait rebâtir sa vie en civil.

La guerre était finie, qui voudrait encore en entendre parler ? On revenait de loin, d'un autre pays, d'un autre temps, on serait un étranger

chez soi, comme on l'avait été en Comté. Mais en Comté, on vous observait, et parfois, on vous admirait, on vous enviait, on vous remerciait ; qu'en serait-il au pays ? Accueillis, acclamés les premiers jours, peut-être, mais que se passerait-il ensuite ? On aurait le temps d'y penser. Le train traversait la France, on parcourait le même trajet qu'à l'aller, cette fois vers la mer.

La France aux villes et villages détruits, aux familles meurtries, aux hommes mutilés et infirmes, la France des veuves et des orphelins avait beaucoup de plaies à panser, tout comme l'Allemagne. Au moins, la paix était revenue. Au moins, on respirait !

Vivement la mer, le vent sur les vagues, le retour vers l'Acadie de son cœur.

Cyprien, bien dénommé L'heureux, était souriant. Depuis le début, il avait gardé son air de bon vivant, rien ne semblait l'affecter, et si une tuile lui tombait dessus, il disait souvent : Ç ça me dérange pas ». Pour être si jovial à l'armée, pensa Jean-Baptiste, c'est qu'il ne s'épanouissait pas dans sa famille.

La campagne française défilait sous les fenêtres du train en ce mois de décembre 1918³.

Les soldats canadiens avaient quitté le Jura sous la neige. Le camp dormait maintenant dans le silence blanc. La forêt respirait. Nul bataillon ne perturbait la paix retrouvée pour les hommes et pour la sylvie. La forêt retrouverait-elle un jour son allure si fière, si imposante ? Oublierait-on le passage des jeunes du Nouveau Monde ?

C'est avec regret que Jean-Baptiste avait vu partir les chevaux, les plus vaillants vers Rouen, les plus faibles iraient peut-être à la boucherie, quelques-uns termineraient leur vie dans les campagnes autour. Des paysans en feraient leurs compagnons, et ces bêtes allaient vivre au rythme des labours, des semailles, des foin, rejoignant dans les verts pâturages du Jura les magnifiques chevaux comtois, robustes et intelligents, qui rappelaient tant à Jean-Baptiste les chevaux de race canadienne et son cher Champion.

Lorsque le train sortit de la montagne, qu'il traversa vallées et plateaux, les soldats retrouvèrent les vastes plaines du Bassin parisien. On quittait la Comté, on entrait dans un autre paysage, comme un autre pays. Ici, les forêts étaient moins étendues, les champs plus grands. La fumée montait

des habitations dans le gris de décembre. Des lambeaux de neige s'accrochaient aux bords des taillis, puis disparaissaient au fur et à mesure que le train s'approchait de la région parisienne. Il n'y avait plus l'éclat de la lumière sur la neige, qui même par temps maussade donnait au Jura sa joyeuse clarté, une douceur des contours ou un contraste cristallin qui tranchaient avec le vert des conifères et le sombre blanchâtre des feuillus.

Ces plaines enchantaient les soldats venus du Manitoba, de la Saskatchewan, de l'Alberta. Même si elles n'avaient pas l'immensité quasi océane des Prairies, elles étaient imprégnées de cet infini que les gens de l'Ouest canadien portent en eux, comme les marins la mer.

Jean-Baptiste pensait aux gens qu'il avait côtoyés au cours de ces mois hors du monde, ces mois de forêt, mais c'est d'abord à son père qu'il songeait. Un peu comme lui, il revenait des chantiers forestiers, il sortait du bois et redécouvrait la vie de tous les jours, celle des gens ordinaires. Il rentrait au bercail avec le sentiment de bien avoir accompli son travail.

Jean-Baptiste observait Cyprien, assis en face de lui, qui somnolait en regardant la buée couler le long des vitres qui vibraient à chaque secousse. Cyprien avait été là depuis le début jusqu'à aujourd'hui. Un compagnon dynamique qui avait mûri et qui avait hâte, tout comme Jean-Baptiste, de quitter l'uniforme. Cyprien avait assez donné à la patrie. L'armée et son cadre rigide n'étaient pas faits pour lui. Cyprien parlait peu. Jean-Baptiste appréciait son silence. Il y avait quelque chose du marin dans chacun de ces deux hommes. Prenant leur distance, ils ne posaient pas de questions. Jean-Baptiste et Cyprien avaient traversé cette période, une amitié franche et solide s'était nouée entre eux, avec peu de mots.

Des officiers, il y en avait eu de bons, mais, hiérarchie et son respect obligeant, Jean-Baptiste ou Cyprien eurent peu de dialogues avec les gradés.

Quant à l'aumônier Gaudet, Jean-Baptiste revoyait sa silhouette sérieuse, mais avec quelque chose de bienveillant, penchée, écoutant la confession d'un soldat dans une coursive de bateaux, un coin de baraquement ; combien de péchés avait-il entendus ? De quoi bouleverser un cœur et faire éclater un cerveau ! Combien de pénitences, de chapelets, de scapulaires, de bénédictions, de serments, d'encouragements, de consolations, de discours, de conseils, de remontrances, avait-il prodigués ? L'aumônier était là, on le voyait partout et pourtant, ses supérieurs lui reprochaient de ne pas être assez présent ! Des messes au camp, dans les

villages, le soulagement aux malades, il s'est dépensé, il avait des mots aimables ou graves. Il était aumônier parmi des officiers parfois peu enclins à l'aider dans son sacerdoce. Il devait veiller, comme un père, sur ces jeunes soldats prêts à courtiser les demoiselles des parages. L'aumônier Gaudet fut muté au front. Il quitta ses hommes en juillet 1918, ses chers Acadiens qu'il guidait depuis le début, qu'il avait confessés, conseillés, rassurés, réprimandés, et à qui il avait donné la communion. Il avait béni les repas, accompagné les malades, donné l'extrême-onction. Le père, un Acadien parmi les siens, voix des villages et des paroisses d'Acadie, était envoyé en premières lignes.

Jean-Baptiste ne comprenait pas. L'armée ne voyait-elle pas le travail qu'accomplissait ici ce serviteur de Dieu ?

L'Europe avait beaucoup souffert et souffrait encore. Les journaux rapportaient qu'une famine se répandait en Autriche en ce mois de décembre 1918. Les gens devaient payer les choux ou les betteraves à des prix d'or, le pain était très rare.

L'armistice fut prolongé jusqu'au 17 janvier 1919. De nombreuses familles attendaient des nouvelles de leur soldat, du père, du frère, porté disparu. On espérait. Peut-être celui-ci était-il prisonnier. On craignait de voir arriver cette missive officielle que recevaient des voisins pour annoncer le décès de l'être cher. Les journaux publiaient encore et encore des listes de morts au champ d'honneur, des condoléances, des citations. Dans les maisons, des femmes, des enfants regardaient sur le buffet la photographie du père. Si dehors on fêtait la paix, dedans, et surtout dans les cœurs, on pleurait. « Papa n'est pas venu, papa reviendra-t-il ? », se demandait-on.

La démobilisation se poursuivait. En priorité revenaient les pères de famille avec enfant ou veufs, puis les militaires ayant plus de deux frères tués.

Jean-Baptiste se souvint d'un instituteur rencontré dans un village, l'homme lui parlait des auteurs de la Franche-Comté et de la France. Jean-Baptiste écoutait cet instituteur trop vieux pour l'armée. Il évoquait avec passion Hugo, Verne, Zola, Rimbaud, Verlaine, Loti, Daudet ; Molière, l'éternel, il a vu tous nos travers, et La Fontaine, la finesse du style, de la pensée. Mais où sont leurs livres ? Heureusement, Jean-Baptiste avait en sa possession

les deux livres du docteur Grandmaison. Il les avait lus et relus. Mais il avait soif, il voulait comprendre, et lire. Dans *Clairières dans le ciel*, Francis Jammes parlait avec talent de la nature, de la tristesse, des sentiments, de la vie de tous les jours, du Pays basque, mais lui, Jean-Baptiste était là, les deux pieds dans la boue, la tête sous le soleil cuisant, la peau mangée par les taons qui attaquaient les chevaux et les bœufs. Loti avec les *Pêcheurs d'Islande* était plus en accord avec lui. La vie était rude, Loti savait dire la mer, et la solitude, même en groupe ; l'océan, le travail si exigeant, le vent, les vagues dangereuses, les côtes, le pays là-bas, si loin. Jean-Baptiste aimait ces deux livres qui lui rappelaient le docteur Grandmaison, sa mère, Fond-des-Brisants, avec le baluchon de son père bien rangé dans ses affaires, c'étaient des objets précieux.

-
1. *Journal de guerre – Quartier général – Groupe du Jura – Corps forestier canadien*, op. cit. 1^{er} décembre 1918.
 2. *Ibid.*, 20 décembre 1918. Les chevaux considérés comme de qualité inférieure furent vendus à Besançon le 13 janvier 1919 au prix fixe de 1600 francs par cheval, quel que soit l'âge et la condition, *ibid.*, 13 janvier 1919.
 3. Jusqu'à 200 wagons de matériel furent expédiés du district no 5 vers Le Havre, Calais, etc. *Ibid.*, 28 février 1919. Le quartier général du Groupe Jura du C.F.C. fut évacué vers l'Angleterre le 29 mars 1919, en vue de sa démobilisation, *ibid.*, 29 mars 1919.

Angelaine et sa mère

Des semaines s'écoulèrent sans qu'Angelaine reçût une seule lettre de Jean-Baptiste.

Depuis des mois, la mère ne pouvait plus intercepter le courrier qui était maintenant déposé dans un casier au petit bureau de poste. Angelaine se demandait si les sacs postaux gisaient au fond des mers avec le navire et l'équipage. À moins qu'un bureau de censure n'ait rejeté des lettres de Jean-Baptiste. Certaines arrivaient avec des mois de retard.

Toutes ces journées sans nouvelles de Jean-Baptiste se déroulaient dans l'inquiétude. Il n'était pas au front, mais le travail en forêt était dangereux et on annonçait dans les journaux que la grippe, la tuberculose, la pneumonie fauchaient les soldats où qu'ils soient en France.

Angelaine partageait ses jours entre la maison de Fond-des-Brisants, la maison familiale au village et son travail chez le notaire. Angelaine trouvait que sa mère était de plus en plus désorientée. Son époux ne savait plus comment l'aider. Même dans les tâches quotidiennes, Abella semblait désemparée.

Enfin, une lettre de Jean Baptiste arrivait. Angelaine la regardait longtemps avant de l'ouvrir. La lettre avait quitté la forêt, voyagé à travers la France, l'Angleterre, défié les menaces ennemies en Atlantique et parcouru tout le chemin, du port canadien jusqu'au village.

Angelaine s'asseyait sur la galerie et, anxieuse, ouvrait la lettre venue de la forêt de la Joux.

Durant toute sa lecture, elle se sentait très proche de Jean-Baptiste. Elle entendait le son de sa voix, vibrait à ses émotions. Une fois sa lecture finie, elle regardait autour d'elle.

Elle se souviendrait longtemps de ces instants entre deux mondes.

— Ton amoureux se porte bien ? demandait le père en souriant.

— Oui, il vous salue chaleureusement.

Le père s'asseyait près d'elle sur la galerie. Il restait muet. Il observait la mer au loin, la forêt, les collines aux doux sommets. Il respirait la paix du paysage.

De l'Angleterre au Canada

Partis du Jura vers la fin de décembre 1918, les soldats canadiens de La Joux traversèrent de nouveau la Manche pour rejoindre des casernements en Grande-Bretagne.

La guerre était finie, le voyage continuait. Janvier se passa dans l'attente du retour. Le temps parut long à ces jeunes stationnés en Angleterre, dans le froid humide.

Ils portaient de beaux noms, ces vapeurs qui reconduisaient les soldats canadiens au pays : *Aquitania*, *Essequibo*, *Empress of Britain*, *Scandinavian*, *Araguaya*, *Olympic*. Depuis la côte anglaise, ils voguaient vers Halifax ou Saint-Jean. Ils transportaient des milliers de soldats. Comme à l'aller, le mal de mer sévit. Au moins, on ne craignait plus l'ennemi. Il était vaincu, épuisé. L'Allemagne était en proie à la famine, c'était triste pour une si grande nation, pensait Jean-Baptiste.

On rentrait au pays, heureux d'être vivants.

Un sentiment étrange s'installait dans l'âme de plusieurs, le mal de guerre, comme l'appelait Jean-Baptiste. Il pouvait lire dans les yeux de certains l'atrocité des combats. Leur regard était teinté d'angoisse. Ceux qui avaient tout vu, tout entendu des obus et des fusils, ceux qui avaient combattu corps à corps, plongeaient dans une réflexion ténébreuse. Des scènes se répétaient sans répit dans leurs esprits. Il y avait la réalité

d'aujourd'hui et la furie, les tueries, la folie d'hier. Ces soldats de retour du front parlaient peu, mais comme était éloquent leur silence ! Partis presque enfants pour certains, voyant leurs amis fauchés à côté d'eux, éventrés, blessés, aveuglés, estropiés, ils observaient la mer, ils tentaient de comprendre l'incompréhensible. Ils ne vous regardaient pas toujours, évitant de vous livrer l'explosion d'un obus que leur cœur ressentait. Un bruit violent sur le bateau, et ils sursautaient. Dans les cabines, on entendait des cris durant les cauchemars. Le mal de guerre, Jean-Baptiste n'en souffrait pas, même s'il s'interrogeait encore sur l'ampleur de la catastrophe qui s'était abattue sur le monde. Une guerre qui avait fini alors que l'on avait pensé qu'elle serait interminable. D'ailleurs, elle n'était pas vraiment terminée. Des milliers de guerres étaient ancrées dans l'âme des hommes qui revenaient au pays. Des êtres atteints au fond d'eux-mêmes, habités de scènes et de hurlements qu'aucune décoration, aucun applaudissement ne pourrait jamais panser.

Entre Liverpool et Halifax, on était entre deux mondes, on apprivoisait le retour. Lorsque le navire s'était éloigné de la Mersey, comme lorsque le bateau s'était arraché à la côte française, on avait ressenti le passage du temps. Des pages se tournaient. On laissait derrière soi des régions détruites, des morts, des blessés, des orphelins, portant soi-même douleurs, blessures et stigmates. On mangeait ensemble, on vivait ensemble, on formait encore une troupe. Dans quelques jours, on quitterait l'uniforme, on devrait se rebâtir, mais en dedans, la guerre était agrippée au fond de soi, elle éclatait dans les plis de l'âme dévastée.

Maintenant, un autre combat devait être livré. Il fallait conquérir la paix.

En février 1919, Jean-Baptiste retrouva le sol canadien à Halifax. C'est avec un soupir de soulagement que les jeunes foulèrent les quais du port. Ils avaient accompli leur devoir. Ils pouvaient être fiers d'eux. Les gens s'en rendraient-ils compte ? Sous l'uniforme, chacun s'était transformé, chacun avait vu du pays, était allé sur la terre des ancêtres, il était le premier de la famille à avoir effectué ce retour. Ici, ces jeunes seraient-ils compris, voudrait-on les écouter ? Ceux qui reviennent portent des idées d'ailleurs, ils deviennent un peu des étrangers pour ceux qui n'ont pas bougé.

Au Canada, comme partout, les gens aspiraient à la paix, à l'avenir, on le sentait dans l'air. Il n'y avait plus la fébrilité des au revoir du départ, la tension, la foule était moins dense, les retrouvailles étaient joyeuses,

exubérantes, mais beaucoup de soldats rentraient seuls vers l'intérieur des terres, vers l'intérieur d'eux-mêmes.

Le train les conduisait vers des bourgades, des villages, où l'on ignorait leur date de retour.

Depuis son départ du Jura, Jean-Baptiste n'avait pas reçu de lettre d'Angelaine. La troupe avait changé de cantonnements, les adresses étaient provisoires. En Angleterre, chaque semaine on attendait l'ordre de départ.

Comment allait Angelaine ? Il le saurait dans quelques jours. D'ici là, du port à chez lui, le chemin était encore long. Cyprien, le compagnon du début, était à ses côtés et les deux, les yeux scintillants, montèrent dans le train qui les conduisit vers Moncton.

Sous la neige, dans le froid, le voyage arrivait à son terme. Cyprien s'interrogeait sur l'avenir. Il n'avait aucune idée de ce qu'il ferait. Tiendrait-on compte de son expérience outre-mer pour lui confier un emploi, ou serait-il seul à quêter du travail, comme il s'en doutait ? En ville, une fois la guerre finie, nombre de personnes avaient perdu leur gagne-pain. En hiver, que pouvait faire Cyprien dans un village sinon reprendre la scie, la hache, mais cette fois sans obéir aux ordres d'un officier et sans porter l'uniforme.

Personne ne vous attend ?

À chaque gare, des soldats descendaient du train. Ils saluaient la troupe et on les voyait s'en aller, parfois accompagnés, parfois seuls.

Le train repartait, poursuivant sa livraison d'hommes de retour d'Europe. Les compartiments se vidaient, les places libres marquaient bien le terme d'une période. Finis la vie communautaire, les grandes tablées, le brouhaha des repas, les rires et les plaisanteries, les chants et les histoires drôles. Finis la promiscuité, l'humeur grincheuse de certains, l'animosité et le regard sévère des supérieurs.

À chaque courbe, montée et descente, Cyprien observait attentivement le paysage. Ils étaient presque sur leur terre. Bientôt ils quitteraient le long convoi de fer qui grondait entre les vallées et les monts enneigés.

Il était près de midi lorsque la petite gare de l'anse au Roc, non loin du village, apparut dans un virage. Cyprien et Jean-Baptiste empoignèrent leurs sacs, saluèrent la compagnie et s'avancèrent dans le couloir où se tenaient des soldats qui fumaient, parlaient et qui leur donnèrent des tapes sur les épaules en lançant des plaisanteries.

Le train s'immobilisa. Cyprien et Jean-Baptiste descendirent du wagon, la portière se referma derrière eux. Les anciens compagnons saluèrent les libérés !

La gare était déserte, hormis l'employé qui levait son drapeau. Les collègues de bataillon envoyèrent la main aux deux soldats. Le train reprit son chemin. Il ne fut plus qu'une tache sombre et disparut. Les deux amis

avancèrent vers la petite gare, l'homme au drapeau observa les deux soldats, il les reconnut.

- Bon retour, les gars !
- Merci ! On avait hâte !
- Vous allez chez vous ? Comment, à pied ? Personne ne vous attend ?
- Non, impossible de prévenir. On l'a su au dernier moment.
- Ben, bonne route !
- On est habitués à marcher.
- Pis la guerre est finie ! lança le *flagman*, comme on l'appelait ici.
- Il était temps ! répondit Cyprien.

Le ciel était gris, venteux, il faisait froid. On avait entendu dire que l'hiver, jusqu'à présent, avait été rude. La neige était abondante, le chemin glacé en bien des endroits. Les manteaux militaires n'étaient pas les plus chauds ni imperméables, c'était ainsi depuis le début. Au moins, on n'était ni en tempête ni en guerre.

Ils ne rencontrèrent personne sur la route. Enfin ils arrivèrent à Piligan. Là encore, il n'y avait personne dans la rue Principale, sauf vers le centre, où des gens se massaient devant une maison d'où montait de la fumée.

Les deux soldats se regardèrent. Jean-Baptiste était anxieux.

— Pourvu que...

Jean-Baptiste laissa son sac à Cyprien et courut vers la maison en feu.

— Mon Dieu ! s'écria une femme en le voyant se précipiter vers la maison des Kirouac.

Des hommes tentaient d'éteindre l'incendie en jetant de la neige, en écrasant à la pelle des flammes qui rampaient sur les murs, galopaient vers la galerie, léchaient les fenêtres. La fumée était opaque. Devant la porte d'entrée, Jean-Baptiste s'arrêta.

— Le père est dedans, il cherche sa femme ! cria quelqu'un.

Jean-Baptiste fonça dans la maison. Il distingua deux silhouettes chancelantes ; suffoquant, le père soutenait son épouse qui n'arrivait pas à avancer, paralysée de frayeur.

Jean-Baptiste les saisit tous les deux. Il les poussa de toutes ses forces vers la porte d'entrée que les flammes entouraient.

— Angelaine est où ?

— En haut ! hurla le père.

L'escalier était en feu. Jean-Baptiste grimpa jusqu'à l'étage, le souffle court, les mains et les yeux brûlants. Il vit Angelaine, cernée de flammes, qui titubait. Il l'empoigna solidement. D'une force qu'il ne se connaissait pas, il l'arracha au brasier qui commençait à dévorer ses vêtements. Jean-Baptiste la souleva, la poussa vers l'escalier rouge et infernal. Ils dévalèrent les marches qui se dérobaient sous leurs pieds. Dans la cuisine, un pan de mur en flammes s'écroula. Jean-Baptiste repéra la porte, il se rua vers la sortie en serrant Angelaine contre lui, la portant. Essoufflés, épuisés, presque asphyxiés, ils atteignirent la galerie. Jean-Baptiste tenant dans ses bras sa bien-aimée s'effondra sur les planches devant la foule saisie.

Chez le docteur

Le docteur Grandmaison était arrivé en hâte à la maison Kirouac. Tout le monde se tenait à l'écart. La maison brûlait, des hommes parvinrent à éteindre une partie du feu du côté des voisins de droite. Chacun s'activait.

C'est Angelaine qui retrouva le plus vite ses esprits. On l'avait transportée sur la galerie d'une maison proche. Elle s'était évanouie, elle ne se souvenait de rien. Elle n'avait pas trop respiré de fumée, les flammes avaient commencé à brûler ses vêtements, mais les brûlures étaient superficielles, selon le docteur. Le père observait sa fille, puis sa femme, il pleurait.

Couché dans la rue, le soldat Jean-Baptiste retrouvait ses esprits lui aussi. Il émergea des nuages. Il toussa. Ses mains étaient brûlées par endroits, ses yeux rougis.

— Docteur ?

— Oui, c'est moi.

— Angelaine ?

— Sauvée !

Le docteur vit les yeux de Jean-Baptiste se révolter. Le jeune allait-il retourner dans les limbes ?

— Non ! Non ! Jean-Baptiste respire ! Bon Dieu, respire ! Ouvre les yeux ! Respire !

Jean-Baptiste luttait, le souffle court.

— Respire, ti-Gars ! Respire !

Les yeux de Jean-Baptiste étaient si vagues qu'on avait l'impression qu'il voyait déjà l'autre monde.

— Respire mon Jean-Baptiste ! Respire ! Tout va bien. Elle est sauvée.

Les yeux flous de Jean-Baptiste se fixaient sur ceux du docteur. Le docteur ne le lâchait pas du regard ; c'était aussi son fils. Il en avait perdu un, un autre était blessé ; celui-là, il devait le sauver.

— Tout le monde, dégagez ! Laissez-lui de l'air, lança le docteur à la foule.

Avec son mouchoir, il nettoya doucement le visage de Jean-Baptiste. Cyprien aidait son compagnon, il lui soutenait le dos. Ils en avaient tant vu et tant enduré ensemble. Lui non plus, il ne le laisserait pas partir. Jamais !

Mon Dieu, se disait-il, si vous existez, sauvez-le ! Demandez-moi ce que vous voulez, même ma vie, mais sauvez-le ! priait intérieurement Cyprien l'incroyant.

Le père Kirouac, atterré, observait la scène, surveillait son épouse en état de choc, blottie sur la galerie des voisins.

Angelaine, assise sur le bord de la galerie, grelottait sous une couverture, essayait de voir ce qui se passait, sans comprendre.

Jean-Baptiste eut un hoquet, il s'arc-bouta légèrement, vomit, toussa, expectora douloureusement, cherchant son souffle.

Cyprien lui tenait le tronc un peu incliné. À genoux devant lui, le docteur examinait les yeux de Jean-Baptiste, prenait son pouls.

Haletant, ce dernier se battait pour sortir d'un enfer qui le tirait vers des zones funestes. Il luttait sur la ligne de front, celle qui sépare la vie de la mort. Cela ne se passait pas en France, mais ici, dans son village.

Le docteur releva un peu le torse, regarda Cyprien, hocha de la tête affirmativement. Il lui murmura :

— Lâchons pas.

Jean-Baptiste, le souffle court, reprenait peu à peu connaissance.

— Cyprien, nous allons le transporter sur le borlot. Tu le tiendras calé en arrière. Je vais le garder à la maison en observation.

— Il va s'en sortir ?

— Je crois bien que oui. Mais il faut le veiller.

Voyant que le docteur et Cyprien avaient besoin d'aide, aussitôt des hommes se joignirent à eux, et sur les conseils du docteur, ils hissèrent

lentement Jean-Baptiste sur la carriole à patins.

Le docteur examina Angelaine, il lui parla à voix basse. Elle opina de la tête.

Le borlot partit vers la maison du docteur, tandis que des hommes suivaient pour aider au transfert à l'arrivée.

À demi conscient, Jean-Baptiste fut transporté dans la maison. Les hommes se retirèrent. Cyprien resta près du docteur.

Ils ôtèrent le manteau militaire de Jean-Baptiste.

— C'est ce qui lui a épargné bien des brûlures. Dans les circonstances, on ne pouvait pas mieux comme protection. Regarde, les manches, le dos, le bas ici, tout est roussi, expliqua le docteur à Cyprien.

On coucha Jean-Baptiste sur le lit de consultation, au chaud sous une couverture ; les rideaux de la salle furent tirés.

Cyprien observait son compagnon dont le souffle revenait, lentement et plus régulièrement.

Le docteur prit le pouls de Jean-Baptiste.

— Nous sommes sur la bonne voie, Cyprien.

— Merci docteur.

— Je ne sais pas qui il faut remercier, dit-il en levant les yeux au plafond. Puis Cyprien vit que les yeux du docteur se posèrent sur la photographie du fils en uniforme, Damien, mort au front. Le docteur le regarda ensuite, lui aussi était en uniforme. Tous deux avaient les yeux mouillés.

Le docteur s'éloigna vers son bureau.

Cyprien surveillait son compagnon.

Pourvu qu'il s'en sorte, c'est tout ce qu'il demandait, mais à qui ? Peut-être à cet Esprit qui devait régir ce vaste univers. C'était compliqué, tout cela, mais qu'il s'en sorte, mon Dieu !

Le docteur revint.

— Cyprien, nous allons le veiller ici jusqu'à ce qu'il soit rétabli. Je vais soigner ses brûlures. Tu dois avoir hâte de retrouver les tiens, ils sont sûrement au courant de ton retour et ils sont peut-être inquiets aussi. Va les rejoindre. Tu peux venir ici n'importe quand, n'hésite pas.

Cyprien baissa les yeux devant cet homme qui lui redonnait confiance en l'humanité, comme tous ces brancardiers, infirmières et infirmiers, docteurs, chirurgiens, qui avaient lutté, s'étaient dévoués auprès des soldats.

Jean-Baptiste s'endormit.

Fabien, le fils cadet du docteur, s'assit près de lui. Les rideaux étaient fermés. La lumière de l'après-midi perçait à travers les dentelles et luisait sur les palmiers. Fabien écoutait la respiration rapide, puis lente, parfois saccadée de Jean-Baptiste. Armand était venu, il s'était penché sur le visage de Jean-Baptiste. Armand était reparti en silence, emportant vers la cuisine la veste, les pantalons, la capote militaire. Tonine était en train de broser et nettoyer tout cela.

Enfin, le souffle de Jean-Baptiste s'apaisa, il devint plus régulier. Jean-Baptiste soupira longuement, comme s'il était soulagé. Fabien s'inclina vers lui.

Le docteur Grandmaison entra dans le salon.

Le père et le fils s'observèrent.

Fabien esquissa un sourire. À son tour, le docteur se pencha vers Jean-Baptiste. Il prit son pouls. Il hocha positivement la tête en direction de Fabien. Le docteur se releva. Jean-Baptiste cligna des yeux. Fabien se pencha de nouveau sur lui.

— Jean-Baptiste ?

Il entrouvrit les yeux. Il fixa Fabien, referma aussitôt les yeux. Il les ouvrit de nouveau.

Un visage étrange surgissait devant Jean-Baptiste.

Le nez était déplacé vers la gauche, les joues étaient striées de cicatrices, la mâchoire allait vers la droite, une partie du crâne était totalement chauve, le sourire ressemblait à une grimace, les dents étaient de travers.

— N'aie pas peur. C'est moi, Fabien. C'est pas un cauchemar, je suis une gueule cassée.

Jean-Baptiste regarda vers la fenêtre. Il reconnut le salon. Une silhouette s'avancait, c'était le docteur Grandmaison.

Les yeux de Jean-Baptiste se posèrent de nouveau sur le visage penché vers lui et qui souriait à sa manière.

— C'est moi, Fabien

— Ça va mieux, Jean-Baptiste ? demanda le docteur.

— Je pense, docteur. Que m'est-il arrivé ?

— Suffocation, inhalation de fumée, légères brûlures, et puis évanouissement. Mais tu es bâti solide.

— Angelaine ?

— Elle va mieux. Brûlures superficielles, rien de grave.

— Ouf ! Dieu merci. J'aimerais me lever.

— Doucement, nous allons t'aider.

Assis sur le lit, Jean-Baptiste reprit ses esprits.

Il passa sa main sur son visage.

— Oh ! là, là, j'suis pas fort. Peut-être solide, docteur, mais faible !

— Attends, ça va aller mieux.

Le docteur sortit. Jean-Baptiste se retrouva seul avec Fabien.

— Tu vas mieux, Jean-Baptiste ?

— Un peu...

Fabien voulut délivrer Jean-Baptiste de son malaise :

— Tu as été surpris. Je l'ai lu dans ton regard. Moi-même je suis souvent étonné quand je me vois dans un miroir. Je n'arrive pas à m'habituer. En dedans, je suis un peu comme avant, pas en dehors.

— Ça n'a pas été facile, se risqua Jean-Baptiste, à court de mots.

— Pour mes parents non plus. Damien est mort à côté de moi. Je revois tout, tout le temps. Maintenant, j'ai beau être loin du front, j'y suis encore. Et puis, le regard des gens sur moi, j'en souffre. Ce n'est rien comparé au chagrin de mes parents, à celui de ma mère qui pleure souvent. Père garde ça plus en dedans. Il me faut continuer, pour eux, sourire, même tout croche, mais sourire. Je me battraï jusqu'au bout. J'ai repris mes études. Pour l'instant, pour être infirmier et, si je suis capable, être docteur, comme mon père. Je m'accroche. Bon, assez parlé de moi. Bon retour, Jean-Baptiste !

Le docteur entra en silence dans le salon. Derrière lui, Jean-Baptiste aperçut une silhouette à contre-jour.

Angelaine ! Les yeux des deux amants jetaient des éclats de joie intense.

Jean-Baptiste se leva, chancelant, en robe de chambre ; cette fois, c'est lui qui tomba dans les bras d'Angelaine.

Le docteur et Fabien se retirèrent discrètement. Ces deux amoureux avaient tant à se dire qu'ils restèrent muets, serrés l'un contre l'autre.

En pleurs et en tendresse, les cœurs se réunissaient, la vie s'embellissait, l'hiver chantait, les flocons dansaient.

Jean-Baptiste découvrait de près les yeux brillants d'Angelaine, les boucles de ses cheveux légèrement blonds, le suave relief de ses lèvres souriantes, le teint de sa peau hâlée par l'hiver. Il aimait tout d'elle, sa chaleur, le parfum de son corps, la caresse de ses mains. Elle aimait tout de lui.

— Enfin nous voilà, soupira-t-il.

— Enfin, oui.

— C'est étrange, Angelaine, je ne comprends pas. J'arrive le matin même de l'incendie dans votre maison. Je suis devant chez vous à l'heure, à la minute, à la seconde la plus décisive. Comment expliquer ça ?

Angelaine leva les yeux au ciel et murmura :

— Les voies du Seigneur sont mystérieuses.

Jean-Baptiste restait songeur. L'aîné du docteur, Damien, était mort. Pourquoi se trouvait-il là, pourquoi les balles l'avaient-elles abattu ? Une minute, une fraction de seconde à l'écart de la fatale trajectoire et il serait en vie. Coïncidence, destin ? Les balles auraient pu être déviées sur un objet, une poutre, Damien aurait pu être juste un peu plus loin, ailleurs. Lui, Jean-Baptiste, aurait pu arriver plus tard, un autre jour. Pourquoi à cet instant précis ?

— Tu m'as sauvé la vie et celle de mes parents.

— Disons que j'y ai contribué. Je serais mort pour toi.

Ils s'enlacèrent. La vie était plus que belle.

Le docteur et Fabien entrèrent de nouveau dans le salon. Les deux tourtereaux assis sur le lit étaient tout sourire.

— Le Comtois et l'Acadienne se rencontrent. Je vois que cela va mieux ! s'exclama le docteur.

— Merci docteur.

— Je propose que tu restes ici pour la nuit. Il neige, il fait froid, tes poumons ont besoin de répit, de récupérer. On évaluera demain. Qu'en penses-tu ?

— Je vous obéis, docteur.

— Bien. Angelaine, on se reverra demain aussi pour changer vos pansements. Je voudrais savoir, vous habitez où en ce moment ?

— Les voisins hébergent mes parents. Moi, je suis en pension chez madame Lafleur ces jours-ci et autrement chez Jean-Baptiste.

— Bien. Jean-Baptiste, repose-toi. Tu peux marcher un peu dans le salon. Nous passerons plus tard. Bon repos !

Angelaine poursuivit la conversation :

— Aujourd’hui, j’étais en congé de mon travail chez le notaire. Comme souvent quand je suis libre, j’étais venue saluer mes parents quand j’ai flairé de la boucane. Je suis vite montée à l’étage, c’est de là que sortait la fumée. Je n’ai rien pu faire, les flammes couraient partout, je me suis sentie mal. Des vertiges, plus capable de respirer. Après, je ne sais plus.

Pour l’apaiser, Jean-Baptiste lui sourit et d’une voix calme, il murmura :

— Après, c’est maintenant, on oublie, le pire est passé.

Angelaine se lova dans le creux de l’épaule de Jean-Baptiste. Elle pleurait. Il caressa ses cheveux.

— Angelaine, si vous le voulez ta famille et toi, vous savez que vous pouvez loger chez moi, proposa Jean-Baptiste.

— Merci, mon grand, dit-elle en lui donnant un baiser. On s’en reparle, je t’aime.

— Moi itou.

— Je vais y aller, nous avons besoin de repos.

Il la raccompagna à la porte du salon. Ils s’embrassèrent, se saluèrent, les yeux encore rougis par le brasier et étincelants d’amour.

Elle sortit de la pièce.

Jean-Baptiste s’allongea. Il s’endormit paisiblement.

Ave Maris Stella

Une neige légère étoilait la nuit de février.
Jean-Baptiste avait dormi tout l'après-midi et une partie de la soirée.

Une personne observait le jardin et la neige qui dansait.

Jean-Baptiste reconnut Cyprien qui s'avança près du lit.

— Enfin réveillé, soldat Jibé ?

— Comment tu me trouves, soldat L'heureux ?

— Ben, t'as la peau un peu barbouillée, quelques poils et cheveux roussis, mais t'es ben le même ! Jean-Baptiste, tu viens chez le docteur quand tu as froid, que t'es gelé, ou quand tu as trop chaud, que t'es brûlé ! Tu peux pas rester à une température normale ?

— T'as ben raison, Cyprien.

— Bon, dès que tu seras sur pied, faudra fêter ça !

— La taverne est fermée en raison de la prohibition, Cyprien !

— Je pensais à mieux.

— Soldat Cyprien, je vous écoute.

— Voilà, on va se rendre en uniforme à l'église ! Comme les pêcheurs après une grosse tempête et une grand-peur, on va y brûler trois cierges.

— Toi et moi ? Trois cierges chacun ?

— Non, un par personne.

Jean-Baptiste ne comprenait pas.

— Ben avec Fabien, expliqua Cyprien.

— Ah ! s'exclama Jean-Baptiste.

— On s'y rendra en uniforme. Fabien saluera son frère mort au feu ; toi, tu as été blessé par le feu, tu as sauvé la famille Kirouac du feu ; nous trois avons vaincu le feu, ici et ailleurs, moi le feu de ma gorge ! Et le feu de nos cierges brûlera pour la paix et pour la vie.

— Venant de toi, Cyprien...

— J'sais, me surprends moi-même ! Pis ça permettra à Fabien d'avoir son défilé, nous serons trois hommes en uniforme. C'est l'armée qui saluera Notre-Dame, les fils de l'Acadie qui lui rendront hommage. C'est pas beau, ça ? Hein, Jean-Baptiste ? Encore mieux, si t'es d'accord, je demande à la fanfare du village de nous escorter et on y va en chantant l'*Ave Maris Stella* ! D'accord pour demain ? Seras-tu assez en forme ?

— Je pense.

— S'il neige, on porte nos capotes militaires, nos casquettes avec les insignes et on part de la maison d'Angelaine jusqu'à l'église.

— Cyprien, faut le dire à Angelaine.

— Faut le dire à tout le monde. Pis, s'il neige, ben il neigera ! Ça éteindra toutes les cendres qui voudraient se rallumer dans les ruines de la maison.

— Pis le curé ?

— Jean-Baptiste, il sera mis au courant. Je vais en jaser un brin à Donat à David.

— D'accord, soldat Cyprien !

— Bien, soldat Jean-Baptiste ! Rendez-vous à dix heures précises demain devant la maison d'Angelaine. T'en parles à Fabien.

Une fois Cyprien parti, Jean-Baptiste se leva. Ses pantalons et sa veste étaient posés sur un fauteuil. Tonine avait dû les placer là durant son sommeil.

Il respira un grand coup. La vie revenait.

Tonine avait vivement brossé l'uniforme. Elle l'avait même parfumé, mais il sentait encore la fumée.

Jean-Baptiste allait sortir quand Fabien entra.

Jean-Baptiste lui expliqua le projet de Cyprien.

Fabien se laissa tomber dans un fauteuil.

— Fabien ?

— C'est que je ne suis quasiment pas allé au sorti dans le village depuis mon retour.

— Je comprends. Fabien, nous sommes presque des « miraculés », des rescapés, surtout toi, t'es un réchappé de l'enfer. Tu as été au feu, ton frère est mort au feu, nous revenons de France tous les trois, Angelaine et sa famille ont échappé au feu. Le feu de nos cierges exorcisera le feu de la haine, de la violence, de l'incendie, ce sera un feu de joie, de paix, de réconciliation !

— L'idée de Cyprien est bonne, dit Fabien après un moment de réflexion. Même si je n'ai pas beaucoup la foi... Je ne veux pas non plus que les enfants aient peur de moi.

— Bien sûr, bien sûr, mais tu n'es pas un monstre. T'es un blessé de guerre, faut qu'ils comprennent pour que ça n'arrive plus. Et puis, que tu aies la foi ou pas, c'est à toi de déterminer si tu veux tout de même te joindre à nous pour aller à l'église.

— Oui, mais moi, leurs regards, leurs mots...

— Fabien, c'est toi qui décideras. Nul ne peut te forcer. Tu as donné plus que n'importe qui à Piligan, mais tu m'as aussi dit que tu voulais être infirmier, docteur même, dans ce cas, tu vas devoir rencontrer des gens. C'est peut-être le temps de se rabibocher avec le village.

— Faudrait.

Fabien baissa la tête.

— Demain, à dix heures devant chez Angelaine ? le relança Jean-Baptiste.

— Ça va être dur.

— Parole ?

— Parole !

— Chapeau, Fabien ! Chapeau !

— J'en parle pas à mes parents. Je vais leur faire la surprise. Juste en partant demain, je leur dirai. Mon père est en consultation. Je dois compléter ses dossiers de visite. Je l'informe de ton bon état.

Une fois seul, Jean-Baptiste ne put s'empêcher de se diriger vers la bibliothèque. Quel trésor !

Il y avait des encyclopédies, des atlas, des livres de médecine, des livres reliés d'œuvres de Stendhal, Hugo, Mérimée, Tolstoï, Balzac, Flaubert,

Zola, Maupassant, des livres de voyage, des magazines de géographie. Jean-Baptiste était comme un enfant devant une boîte magique. C'était trop, il demanderait à emprunter quelques ouvrages.

Il était plus que temps qu'il aille saluer le beau monde dans la cuisine.

Tonine l'accueillit par une explosion de joie.

— Ah ben, târieu ! Si c'est pas notre Jean-Baptiste ! Gros becs, Ti-Gars ! chantonna Tonine.

Armand, qui se tenait en retrait, lança :

— Le retour du soldat ! Tout feu tout flammes, si on peut dire !

Jean-Baptiste s'esclaffa. Venant d'Armand, cet humour était un cadeau.

Timidement, Jean-Baptiste s'avança et la généreuse Tonine l'embrassa.

— Non, serre-moi, Ti-Gars ! Serre-moi fort, pas du bout des bras.

Jean-Baptiste se sentit enveloppé par la cuisinière qui l'observait avec admiration.

— Quel bel homme nous est revenu ! s'exclama-t-elle.

Au même moment, Armand réapparut en portant un sac de pommes de terre.

— Je vois, à peine ai-je le dos tourné que l'on s'amuse dans la cabane ! Moi, j'suis dans les patates !

— Monsieur est jaloux, peut-être, alors qu'un fils nous est redonné ! ironisa Tonine.

— Mon Dieu ! On croirait que vous parlez de Notre Seigneur.

— Armand ! Je te cause de lui, là, le soldat Beausoleil, de retour de la Frâaance ! Asseyez-vous, cher soldat. Je vous sers un thé ?

— Oh là là ! marmonna Armand en souriant. Oh là là ! Monsieur, peut-être un biscuit ? Comme en Angleterre ?

On rit dans la cuisine. Pendant que Tonine épluchait des pommes de terre et pelait des carottes, l'on devisa sur tout ce qui s'était passé au village durant les longs mois d'absence de Jean-Baptiste. C'est à peine si Jean-Baptiste put placer un mot.

Armand l'invita à le rejoindre dans l'établi. Il lui montra ses nouveaux outils, lui indiqua les travaux qu'il avait effectués sur la maison.

— Ceci, cela, vois-tu ? J'espère que tu vas revenir icitte. J'ai ben de l'ouvrage en retard. Je t'attendais. Les gros radoubs, je peux plus les

entreprendre seul. Je suis pas sûr de ce que tu souhaites faire, mais j'aimerais ben qu'on reforme l'équipe d'avant, que je puisse te guider pour que tu prennes la relève. Enfin, on en reparlera.

Ils sortirent, puis se dirigèrent vers l'écurie.

— Bijou va bien, il te reconnaîtra. Ont de la mémoire, les chevaux !

Le cheval montra tous les signes de joie sous les caresses de Jean-Baptiste.

— T'es beau, Bijou, t'es ben fin. Tu sais, Armand, là-bas, les chevaux ils ont souffert partout, et c'était pire au front. Sans eux, la guerre, on la perdait. Braves bêtes. On utilisait même des ânes, des chiens.

— On n'en parle pas souvent des bêtes qui nous ont aidés, affirma Armand.

— Et les chevaux qui mouraient, ils passaient à la boucherie. Après une vie de souffrance, de peurs, de bruits effrayants, ils étaient dans l'enfer des hommes. Fabien a dû vous en parler.

— Oh non ! Pas causant du tout, Fabien, depuis son retour. On se salue. Sa tête est abîmée, dehors et dedans.

— Il revient des pires endroits du monde. Tous les soldats du front auraient envié notre sort en Comté.

— Où ?

— En Comté. Dans l'est de la France. Dans la forêt où on travaillait.

— Comment c'était, là-bas ?

— Comme je n'ai pas eu la chance de l'expliquer à Tonine, répondit Jean-Baptiste en souriant, c'était un paradis de verdure. Des pâturages riches, des villages anciens, de vénérables églises aux clochers souvent en dômes, des maisons en pierres, et la forêt ! Des seigneurs, ces arbres, certains avaient plus de cent cinquante ans, des arbres plus gros, plus grands et plus forts qu'ici.

— Les gens ?

— Pas mal pareils à nous. Des mots différents, mais bien des expressions semblables, des gens comme nous, des bons, des moins bons.

— Et les femmes, là-bas ? Pas facile pour des jeunes de fermer les yeux sur des beautés, non ?

— Non, pas facile. Mais les ordres, la discipline. Bon, il y a eu des romances, les Comtoises sont belles et puis, il y a eu des coups de foudre,

des mariages, de tendres unions. Comment ça se passe avec le docteur et sa femme ?

— Ben, tu verras, tu t'en doutes. Depuis quelque temps, c'est moins pire. Mais quelle catastrophe ! Damien, il est mort dans les bras de son frère, lui-même un miraculé.

Silence.

— L'hiver a été rude icitte. À tous points de vue. Tu nous as beaucoup manqué, Ti-Gars. Pour la maison d'Angelaine, t'es arrivé pile-poil, Ti-Gars. Vraiment au bon moment. Enfin, on sort de l'enfer. Faut que ça cesse, tout ça. Bon, changement de propos. Vois-tu le larmier ? À radouber, et pis le toit là, à réparer itou, et je ne te dis pas le jardin, oui, j'espère que tu seras là très bientôt. Mais, t'as aussi ta maison maintenant. J'y suis allé quelquefois, j'y ai rencontré Angelaine. J'allais vérifier si ta blonde avait besoin d'un coup de main. J'ai retapé des bouts par-ci par-là sur la maison. Non, non, ne me remercie pas. Pis Angelaine, elle me donnait des nouvelles et je les communiquais à Donat à David. Tu verras, il n'a pas changé. Un fossoyeur qui côtoie la mort et qui ne vieillit pas ! Avec la grippe, il en a enteré des jeunes et des vieux ! La maudite flou achève enfin. Et tu verras le Champion, quel beau cheval lui aussi ! Hein, mon Bijou, tu connais le copain Champion ? dit-il en caressant le cheval.

Cela faisait très longtemps que Jean-Baptiste n'avait savouré une soupe aussi parfumée, riche et chaude comme celle de Tonine. Et le pain, chaud lui aussi, et il y avait même du beurre ! Cette douce chaleur dans la cuisine, ces casseroles en cuivre qui brillaient pendues près du fourneau, tout était beau. Il ne manquait qu'un fromage de Comté et un petit verre de rouge, de Comté bien sûr, ou un blanc, comme ceux qu'il avait pu déguster, de trop rares fois. Le cheddar faisait bien l'affaire, l'Acadie était dignement représentée à la table de Tonine.

À la fin du bon souper partagé en si chère compagnie, Jean-Baptiste regagna le salon où le lit était installé. Peu de temps après, le docteur le rejoignit.

Dans la bibliothèque du docteur Grandmaison

Le docteur examina les plaies de Jean-Baptiste, ses yeux, la tension, le souffle.

— Mieux, ça va bien mieux.

— Je l'ai échappé belle.

— Finalement, le pire danger que tu as affronté tout au long de ces mois, c'est ici que tu l'as rencontré. J'ai vu Angelaine, elle va bien. Elle voulait venir. Je l'en ai dissuadée, le temps est mauvais, trop froid. Je l'ai examinée chez les voisins. Toute la famille est à l'abri. Ils se portent bien. Asseyons-nous et devisons un peu.

Ils prirent place dans des fauteuils face à la fenêtre donnant sur le jardin.

Le docteur avait vieilli, et maigri, ses mains osseuses laissaient paraître ses veines sombres. Il marchait lentement.

— Tu vois, Jean-Baptiste, ce que l'on devient lorsque la guerre vous meurtrit ? Tant d'angoisse pour nos enfants, d'épreuves nous ont minés chaque jour. Je lis dans tes yeux ta surprise, où est le docteur que j'ai connu ? Eh bien, il a été emporté par les combats ! Je lutte encore, on ne me couchera pas. Je resterai debout, on ne m'arrêtera pas. Nos fils ont tout donné, l'un sa vie, l'autre son visage et sa santé. Tu as fait ton devoir. Quelle triste guerre ! Et cette grippe dite espagnole, les morts au village, des enfants, des petits, des gens de tous les âges. Et moi qui me battais de toutes mes forces, qui prodiguais des conseils, qui rendais visite aux familles, j'étais impuissant devant un virus. J'ai eu de la chance, j'ai été épargné par

la contagion, et la maisonnée aussi, mais des infirmières, des docteurs, du personnel hospitalier sont décédés. L'épidémie est-elle entrée par Halifax, portée par des soldats affaiblis qui avaient échappé à la mort au front et qui succombaient ici, emportant des proches dans la maladie ? Sois prudent, elle n'est pas terminée, cette épidémie.

Se tournant vers les étagères, il poursuivit :

— Dans ces livres chante l'esprit des grands écrivains. Tu ouvres une page et, directement, tu accèdes à la pensée de l'auteur, telle qu'il la concevait au moment de sa rédaction. Bien sûr, il y a du travail, mais il y a surtout un intense besoin de partager avec nous, qui que nous soyons et quel que soit le siècle. Regarde, Jules Verne, *Famille-Sans-Nom*, sur la rébellion de 1837. Il parle de Montréal, des révoltés, comme s'il était venu ici. Tiens, Xavier Marmier, originaire de cette Comté où tu fus, son livre *Gazida*, c'est l'Outaouais et plus, cet homme a aimé le Canada français, c'était un Comtois, un passionné de notre terre. Et que dire de Rameau de Saint-Père, de Longfellow et de son *Evangeline, A Tale of Acadie*? En voici la traduction libre, *Évangéline*, de Pamphile Le May. Tout au long de ces étagères, tu rencontreras des écrivains extraordinaires, Victor Hugo, le monument, et les autres, ici les poètes. Des guerres et des problèmes, ils en ont enduré, des épreuves personnelles aussi. Hugo a beaucoup souffert. Lis ces livres, ils t'aideront. Ils ne sont pas à moi, ils sont juste en dépôt, en consigne ici. On rassemble des livres dans sa bibliothèque comme on réunit des amis dans un salon. On aime discuter avec eux, on écoute leur voix la plus intime, celle qui n'a même pas besoin d'être parlée. Celle qui nous touche. Le lecteur, c'est le confident. Celui qui n'interrompt pas votre discours. S'il revient, c'est vraiment un ami. Le plus difficile est de devoir quitter ses livres, c'est comme dire adieu à des amis fidèles.

Dans presque tous les livres, on retrouve au moins une phrase qui peut nous soutenir dans l'adversité, qui peut nous ouvrir aux joies de l'esprit, nous aider à comprendre la complexité des humains. Fabien commence à s'intéresser à la littérature. Je sais que tu aimes lire, alors nourris-toi de ces livres. L'Acadie, c'est toi, c'est notre fils, lisez, instruisez-vous. L'éducation est le chemin de notre avenir. Notre foi en l'Acadie est notre fierté. Nous sommes les dépositaires du français authentique, du français de jadis, celui de nos ancêtres, du français de l'ouest de la France, d'ailleurs en France, nous parlons le français d'Amérique.

Le docteur se leva, il se versa un verre d'eau, en tendit un à Jean-Baptiste et poursuivit :

— De jeunes écrivains sont morts à la guerre, comme notre fils. Louis Pergaud, que je ne connais pas encore et qui était, dit-on, un Comtois plein de talent ; et Alain-Fournier, mort aussi, il était, comme Pergaud, déjà reconnu comme une belle plume. Et combien d'autres, et même du côté allemand, et ailleurs, tous fauchés ! La guerre a emporté des musiciens, des compositeurs, des artistes, des savants, mathématiciens, sculpteurs.

Puis, se tournant vers la bibliothèque :

— Une bibliothèque comme celle-là, chez un particulier, dans un village en plus, on en trouve sûrement peu en Acadie ! Jean-Baptiste, ne sois pas étonné que parmi tous ces livres, peu soient issus de l'Acadie. Tu le sais, nous sommes des survivants de l'histoire, des rescapés, nous n'avions eu que le temps de défricher et nous fûmes déportés, exilés, bannis et nous voici de retour. Chère Acadie ! Enfin nous accédons à l'enseignement ! Des docteurs comme moi, nous ne sommes pas nombreux de langue française. J'ai eu la chance d'étudier dans un excellent collège, puis en médecine, mais en anglais. L'Acadie du Nouveau Monde portera des fruits magnifiques. Ici fleuriront les poèmes, les romans, les œuvres musicales, les peintures, les œuvres scientifiques. Regarde ce livre sur Venise, vois-tu la beauté, la culture, elle se lit sur les pierres, les monuments. Nous, nous sommes jeunes. Tu as soif de culture, vous êtes nombreux ainsi, je m'en réjouis. Tout ce qui est là est à toi, est à nous. Nous n'égalerons pas Venise avec ses monuments, mais nous forgerons des artistes acadiens, des artistes qui étonneront le monde oui, oui, qui étonneront ! Vous êtes notre avenir, Fabien, Cyprien, et toi, bâtissez une Acadie des arts, des lettres, des sciences, de la mer, de la terre, des forêts et, comme toujours, comme vos ancêtres l'ont fait, ne lâchez point. Ah ! Je rêve d'une Acadie si elle-même qu'elle puisse s'ouvrir au monde, comme la mer qui nous entoure, une Acadie fière et fraternelle, mais d'abord une Acadie ! Pardonne ce plaidoyer, mais je vieillis, je m'exprime dans l'urgence, mon temps file vite. Je te le dis, de cette guerre doit sortir la lumière de l'avenir. Notre fils ne peut pas être mort pour les ténèbres. Vous, les jeunes, vous en avez lourd sur les épaules.

Jean-Baptiste était songeur. Le docteur hésita :

— Je te sens triste, Jean-Baptiste, de penser que tu n'as pas de culture. Détrompe-toi, tu en as une, et une vraie ! Tu peux nommer les arbres et les

plantes. Par ta mère, tu connais celles qui guérissent. Tu sais construire une maison, une maison solide comme celle que ton père a bâtie. Tu es capable de tout faire ou presque de tes mains. Je ne sais rien de tout cela. Je suis malhabile et incapable de monter une écurie pour le cheval dont je ne saurais m'occuper. Ta culture est vaste, elle est terrienne, utile, concrète. Ne te dévalorise pas. Tu as des connaissances que je n'ai point. Tu es un bâtisseur, de ceux qui ont ouvert les chemins, tracé les routes, construit le village, érigé notre église. Sur bien des points, je suis petit à côté de ces gens qui ont tant de capacités manuelles et autres.

Jean-Baptiste se tourna vers le docteur. Si son corps avait vieilli, le docteur, dont les yeux brillaient, gardait intacte et peut-être encore plus vive qu'avant une flamme de combat, une intense fierté.

— Écoute, Jean-Baptiste...

Madame jouait du piano.

Ils la rejoignirent au salon, s'assirent près d'elle, se laissèrent emporter par la musique. Les doigts de madame voletaient sur les touches. Un bonheur musical parfuma le salon en hiver.

Ils écoutèrent avec enchantement Chopin qu'elle affectionnait tant. Il neigeait des notes comme les flocons à la fenêtre. Ils dansaient, ces cristaux, telles les harmonies sous les doigts alertes qui couraient ou caressaient le piano. Jean-Baptiste ferma les yeux, il s'enveloppa de musique, repassant dans son esprit les paroles du docteur. Il aimerait vieillir comme ce dernier, pour cela il devait apprendre. Il ouvrit les yeux et vit les livres peuplant les étagères, des amis l'attendaient, des aventures, des personnages, des vies parallèles à sa vie, complémentaires, décalées, étrangères, attirantes. Angelaine partagerait sûrement ses joies.

Et puis, il y eut un moment d'extase. Madame joua du Schubert si passionnément qu'il n'y eut plus que la musique. Madame avait atteint cette hauteur où la musique la conduisait à la pureté cristalline, à un sommet de grâce.

Le docteur et Jean-Baptiste retinrent leur souffle. Madame s'arrêta, se tourna vers son mari et vers Jean-Baptiste, qui était envoûté.

— Du bist die Ruh, ou Tu es le repos, ou Tu es ma paix, c'est un lied, composé en 1823, je ne vous dis pas cela pour paraître savante, j'aime cette musique.

Madame quitta le piano.
— J'ai joué pour Damien.
Elle baissa la tête. C'était sa prière.
Ils se saluèrent.
Seul dans le salon, Jean-Baptiste contemplait la neige.
Il était revenu en Acadie.

OceanofPDF.com

Première nuit à Piligan

Était-ce parce qu'il avait sommeillé durant l'après-midi ou à cause des événements récents ? Jean-Baptiste ne parvenait pas à s'endormir.

Il était comme ces écrivains, veilleurs de la nuit, au travail, la lampe allumée. Dans leur insomnie créatrice, ils se confient, pensent à ce monde et à d'autres, notent, dénoncent, s'enflamment, s'adoucissent, se poétisent, se battent contre les ignominies, parfois au péril de leur vie. Peut-être leurs esprits dialoguaient-ils dans le salon, n'ayant cure du pauvre soldat en quête de repos. Jean-Baptiste se tournait et se retournait dans le petit lit. Il se souvenait, le docteur avait ouvert un roman de Victor Hugo. Sur une illustration, on voyait une gargouille, le visage de Fabien se calquait sur la gravure. Les idées fusaient, ne lui laissant aucun répit. Jean-Baptiste se demandait dans quel état il serait le lendemain. Encore un peu incommodé par la fumée inhalée, fébrile et joyeux à la pensée de revoir Angelaine, il se rappelait aussi cette phrase d'Armand qui lui avait dit en souriant : – À présent, tu vas pouvoir lui déclarer ta flamme !

La nuit fut un jour. Pas de repos, les idées se bousculaient.

À l'aube, Jean-Baptiste dormait profondément. Les bruits de la maison le réveillèrent. Il revêtit son uniforme, laissant Hugo et ses personnages, ses gargouilles, ses histoires et ses collègues, poursuivre leurs dialogues dans la bibliothèque.

Un défilé à Piligan

En ce samedi matin, il neigeait légèrement sur Piligan. Fabien se leva. Il mit son uniforme. En se rendant à la cuisine, il croisa sa mère étonnée.

- Bonjour, Fabien, où vas-tu en uniforme ?
- Bonjour mère, je vais déjeuner.
- En uniforme ? Tu ne l’as pas porté depuis ton retour.
- Aujourd’hui, c’est un jour spécial.
- Ah ?
- Bonne journée, mère.

Il entra dans la cuisine. Tonine feignit la surprise.

- Monsieur Fabien, que faites-vous de si bon matin vêtu en soldat ?
- Et vous, dame Tonine, que fricotez-vous en ce samedi ? On dirait des galettes. Allez-vous recevoir ?
- Non, pour ne rien vous cacher, je vais les offrir tout à l’heure.
- Et à qui ?

Fabien esquissa un sourire.

Pour une personne non avertie, ce sourire aurait pu ressembler à une grimace, tant sa figure était déformée.

Jean-Baptiste entra à son tour dans la cuisine.

— Bon, v’là le contingent qui débarque dans mon royaume ! s’échappa Tonine.

— Bonjour, madame, bonjour, soldat Fabien.

— Salut, répondit Fabien.

— Tonine, vous attendez beaucoup de monde pour le déjeuner ?

— Soldat Beausoleil, j'ai pris l'initiative d'offrir ces ployes, ou crêpes de sarrasin et de blé, comme vous diriez vous autres en France, à des amis que je vais rencontrer.

Intrigué par les voix, le docteur Grandmaison entra dans la cuisine. D'un seul élan, les deux soldats se levèrent et se mirent au garde-à-vous.

— Ma foi du bon Dieu ! Est-ce que je rêve ? Qu'est-ce que vous manigancez vous deux ?

— Le soldat Cyprien nous retrouvera ici dans quelques instants. Père, si vous souhaitez vous joindre à nous pour une cérémonie à l'église, cela nous fera grand plaisir, et la présence de mère nous enchanterait.

— Une cérémonie ! Je l'avise de suite.

Le docteur sortit aussitôt.

Armand arriva, suivi de Cyprien qui était tout guilleret, et bien peigné, pour une fois.

Les trois soldats et Armand se dirigèrent en chantant vers la maison Kirouac.

Une neige duveteuse virevoltait autour d'eux. Des enfants s'unirent au groupe en bombant le torse et en joignant leurs voix à la leurs.

Parvenu devant la maison Kirouac en cendres, le groupe entonna ses chants d'une voix encore plus forte. Leur joie était leur réponse au feu dévastateur.

Il y a longtemps que je t'aime...

Angelaine sortit la première de la maison voisine, vêtue d'habits d'hiver qu'elle avait empruntés. Elle avança en souriant vers les trois comparses, ceux-ci étaient fiers de leur coup. Elle embrassa Jean-Baptiste qui la serra contre lui. Le bonheur avait un prénom : Angelaine.

Cyprien et Fabien applaudirent. Les enfants riaient.

Puis, le père Elzéar se joignit au groupe.

Depuis la maison voisine, Abella, incrédule, regardait la scène.

Arrivèrent le tambour et la trompette. Les chants reprirent.

Le groupe passa devant la taverne, fermée en raison de la prohibition et poursuivit vers le bureau de poste. Des gens rejoignirent le cortège. Venant

du magasin général, des femmes chargées de paniers prirent leur place. Devant la maison du docteur, Armand sortit en compagnie du docteur et de son épouse. Enfin, Tonine apparut, portant un gros panier recouvert d'un chiffon à carreaux.

C'est un groupe joyeux qui marcha jusqu'à l'église, musique en tête.

Sur le parvis, tambour et trompette se turent. Les joueurs se tournèrent vers les gens. Sous la neige légère, la foule entonna l'*Ave Maris Stella*.

Face à l'église majestueuse, au premier rang de ce cortège, trois soldats se tenaient au garde-à-vous. Fabien, les larmes aux yeux, pensait à son frère et aux combats dans les tranchées, aux barbelés, à la mitraille et aux obus. Cyprien et Jean-Baptiste revoyaient les traversées en bateau, les arbres imposants, les tombes des camarades, les cérémonies religieuses dans les villages comtois. Les chants d'ici, les chants de là-bas étaient les mêmes, mais l'*Ave Maris Stella*, c'était l'Acadie de jadis et de toujours. Des frissons couraient sur la foule, d'Angelaine à la famille du docteur, d'Armand ou de Tonine, de Ti-Jo souriant, le sauveur de Jean-Baptiste et de tous ces gens venus pour dire qu'ici il y avait une communauté, une vraie.

Au loin, la mer gelée, le cimetière marin, les dunes de neige, les forêts, les campagnes blanches, l'hiver infini, l'Acadie chantait, le village honorait ses enfants.

La porte de l'église s'ouvrit. Apparut Donat à David, ébloui par la lumière d'un soleil voilé de neige. Il fut surpris par l'ampleur de l'assistance qui reprit de plus belle le chant du pays.

Donat tint la porte, monsieur le curé, en belle chasuble, s'avança tel un navire du roi sur le perron.

Il attendit la fin du chant. Il salua de la tête, ouvrit les bras :

— Soyez les bienvenus ! Et il retourna vers la nef.

La foule le suivit et se faufila entre les bancs.

Cyprien sortit de son pardessus militaire trois cierges. Il en remit un à chacun de ses compagnons. Ils s'avancèrent et, devant la statue de la Vierge, ils s'agenouillèrent, firent le signe de croix, allumèrent leur cierge.

Le curé commença un *Je vous salue Marie* que l'assemblée reprit d'une voix forte et grave.

Le curé invita les fidèles à s'asseoir.

Jamais on ne l'avait vu aussi ému, heureux même. Il ouvrait les bras en silence, regardait les trois enfants du pays, Cyprien, le plus réfractaire au

catéchisme, Cyprien le plus rebelle à la messe ! Cyprien qui avait conduit ses collègues à la statue de la Vierge ! Le curé l'observait et restait étonné. Cyprien souriait, puis baissant la tête, il donna un coup de coude à ses deux amis de chaque côté. Le curé avait devant lui trois visages réjouis ; derrière le trio, Angelaine et son père s'avancèrent. Ils allumèrent à leur tour leurs cierges, un pour Angelaine, deux pour le père. Au moment d'allumer le deuxième cierge qu'il présentait, le père se tourna vers sa fille, puis vers l'assemblée, et il dit d'une voix claire : « Pour notre Abella qui n'a pu venir. ».

Leurs trois cierges étaient allumés, le père et la fille se rangèrent à côté des soldats.

Le curé prit la parole. Il lui fallut plus de temps que d'habitude pour trouver les bons mots. Ses phrases se bouscullaient. Il était touché. Les soldats, les fidèles l'avaient converti, on ne le reconnaissait plus !

Ému, il s'adressa aux fidèles :

— Mes chères sœurs, mes chers frères, j'allais presque dire : *Ite, missa est* ! Oui, la messe est dite. Nous venons de communier ensemble, comme nous ne l'avons jamais fait auparavant.

Il reprit son souffle et observa les soldats, puis Angelaine, son père, le docteur et son épouse, la foule.

— Aujourd'hui, je ne parlerai pas longuement. Nous nous sommes compris, n'est-ce pas ?

Il marqua une pause.

— Nous nous sommes retrouvés en retrouvant nos enfants. Nos fils sont de retour, la famille Kirouac est sauvée des flammes. Il manque notre cher Damien.

Regardant le docteur et son épouse, le prêtre s'arrêta. Il sortit son mouchoir, essuya ses larmes, lui que l'on n'avait presque jamais vu pleurer. Quelques larmes coulèrent dans la foule.

— Damien est mort pour nous... Aujourd'hui, nous nous recueillons... Nous prions pour son âme et nous lui rendons grâce. Celui qui a donné sa vie pour les autres ne meurt pas. Il vit dans les autres.

Silence.

Le curé fit le signe de croix.

— Chères sœurs et chers frères, soyez bénis. Amen !

Aussitôt, la foule se leva et d'une voix forte, vibrante, enveloppante, reprit l'*Ave Maris Stella*.

Jamais les fidèles n'avaient prié avec tant de ferveur.

La paix, douce paix, sainte paix, avait rendez-vous dans ce petit village acadien, sous la neige et près des flots. La guerre était finie !

Le prêtre s'avança vers le docteur et son épouse, il leur serra la main et les guida vers les soldats.

La foule retint son souffle lorsque la mère caressa le visage boursoufflé et difforme de son fils Fabien.

Ils se serrèrent l'un contre l'autre, en larmes, sans dire mot.

Donat conduisit le docteur et sa femme vers la sacristie, une grande salle à droite qui servait à l'occasion de salle de réunion.

D'un geste, le prêtre invita les fidèles à venir saluer les soldats. Chacune et chacun avança, petits et grands, jeunes et vieux, sourire aux lèvres ou têtes pensives. On sortait du temps de la guerre, les enfants du village étaient la fierté, l'Acadie se parait aujourd'hui de la joie des retrouvailles.

Pour la première fois, les villageois purent toucher les soldats, les voir de près, leur dire un mot. Fabien traversa l'épreuve avec dignité, la gêne était du côté de ceux qui le découvraient de si proche, qui lisaient les ravages de la guerre ; lui lisait ces mêmes ravages dans leurs yeux. Les barrages cédaient, la vie reprenait, le visage devenait plus familier.

Tout le monde se retrouva dans la sacristie, entourant le prêtre et les soldats.

Tonine, ravie, ouvrit son grand panier et servit ses ployes au sirop d'érable.

Quant à la bonne du curé, pour une fois, elle était enjouée, et elle aida au service.

Donat parla longuement avec Angelaine, son père et Jean-Baptiste.

Progressivement, les gens quittèrent la sacristie. La fête se terminait par des serrements de mains et des mots aimables.

Donat s'était éclipsé discrètement, il réapparut dans la sacristie.

— Je suis prêt, quand vous voudrez.

— Allons-y ! répondit Jean-Baptiste.

Angelaine et son père suivirent Donat vers la porte arrière de la sacristie. Là, surprise ! Le beau Champion, attelé, les attendait, le poil long parsemé d'étoiles de neige.

Dès qu'il entendit la voix de Jean-Baptiste, le cheval secoua la tête, il frappa doucement du sabot et tendit les oreilles.

Jean-Baptiste s'approcha, il laissa le cheval le sentir, lui murmura quelques mots, le caressa. Champion hochait de la tête, pliait le cou sous les caresses. Enfin, Jean-Baptiste était de retour ! Jean-Baptiste qui pleurait de bonheur.

Angelaine, son père, et ce dernier saluèrent le docteur et sa famille, ainsi que Cyprien qui retournaient chez eux.

Jean-Baptiste serra Fabien contre lui.

— On se revoit bientôt, cher frère.

— Pour sûr, Jean-Baptiste !

Le docteur s'avança.

— Tu sais, Jean-Baptiste, que nous t'attendons à la maison n'importe quand. Tu peux reprendre le travail quand tu voudras. Armand sera content.

La femme du docteur salua Cyprien avec un regard d'une intense reconnaissance.

— Quelle excellente idée ! dit-elle à Cyprien. Soyez heureux, Cyprien. Vous nous avez redonné du bonheur.

Cyprien baissa la tête.

Champion tira la calèche, les patins effleuraient la neige. Au son des grelots, Champion prit la direction de Fond-des-Brisants. La joie fondit sur Jean-Baptiste et Angelaine.

C'est le cœur battant que Jean-Baptiste revit sa maison en bois presque ensevelie sous la neige, là-bas à la lisière de la forêt et surplombant la baie scintillante de glace diamantée.

Abella

Jean-Baptiste passa l'hiver dans la maison de Fond-des-Brisants. Il savourait tous les instants, il était plus que jamais émerveillé par le paysage. Il regardait le baluchon du père, les deux livres donnés par le docteur Grandmaison. Tout comme lui, ces objets avaient fait un grand voyage. Au hasard, il lisait des pages, il se souvenait alors du lieu où il les avait lues, de son humeur. Quant au baluchon du père, il lui rappelait des moments touchants, tout comme la chaise berçante. L'aura de ses parents était vivante, inspirante. Enfin, il était chez eux, chez lui !

Jean-Baptiste partait tôt le matin avec la calèche tirée par Champion ; à midi, il saluait Angelaine chez le notaire et le soir à sa maison de pension. Il avait retrouvé son emploi chez le docteur.

Lorsque Jean-Baptiste le pouvait, il donnait un coup de main au père Kirouac qui reconstruisait la maison sur les ruines de l'ancienne.

Une corvée du village apporta une aide considérable à la famille Kirouac. Chacun fournissait des matériaux, des colombages, des poutres, des planches, et surtout la main-d'œuvre bénévole. Les pêcheurs ne furent pas en reste. Jean-Baptiste partageait son temps entre les travaux chez le docteur et ceux de la maison Kirouac. On vit souvent Fabien et Cyprien, tuques enfoncées et gants épais, jouer ensemble un concert de coups de marteau.

Abella Kirouac ne se remettait pas de l'incendie de sa maison.

Hébergée chez les voisins, elle resta durant plusieurs jours à regarder les cendres et à ne pas comprendre.

C'est à peine si elle mangeait.

Elle parlait très peu.

Le monde venait de s'écrouler, elle essayait de survivre au milieu du chaos.

Abella voyait bien qu'elle était fragile, qu'elle n'avait plus sa vigueur d'antan, que les forces semblaient la quitter. Affaiblie, elle s'en remettait totalement à son époux qui lui prodigua toute son attention et son affection. Autant jadis Elzéar s'était éloigné d'elle, autant maintenant, la sachant en grande difficulté, il l'aidait de son mieux. Abella bougeait peu. Chaque mouvement l'éreintait.

Elle se tenait fréquemment la tête, songeuse, essayant de rassembler ses idées qui se chevauchaient dans un tumulte épuisant. Elle n'était plus la femme acariâtre, agressive, médisante.

Angelaine présenta Jean-Baptiste à sa mère.

Jean-Baptiste, son allure, ses cheveux foncés, son sourire éclatant, ses yeux pétillants, sa carrure imposante, sa souplesse féline, sa main chaleureuse firent naître une lueur de joie dans les yeux d'Abella.

Angelaine soupira, une paix rayonna en elle et s'unit au sourire de Jean-Baptiste. Ce regard doux porté par sa mère sur Jean-Baptiste fut un baume sur le cœur d'Angelaine.

Le père hocha de la tête. Jean-Baptiste venait de déchirer le climat lourd, peut-être de balayer les jours mauvais. L'esprit d'Abella avait à conquérir tout l'espace qui la séparait encore de la mer calme où voguait le vent de la vie. Très lentement, au fil des jours, Abella dévoila à son mari les plaies cachées, multiples et douloureuses de son enfance, un cœur piétiné se libérait en confidences.

— Pour ta mère, expliquait Elzéar à Angelaine, c'est comme dit le Normand à Lorraine, « Poulain maltraité, cheval nerveux ».

Il fallut bien des mois à Abella pour retrouver davantage le goût de vivre, de parler et d'aimer.

Au printemps, les parents d'Angelaine retournèrent dans leur nouvelle maison.

De mauvaises langues prétendirent que c'était la mère qui avait accidentellement mis le feu à la maison, sans savoir ce qu'elle faisait avec des allumettes. Il fallut que le père se fâchât en disant haut et fort à droite et à gauche que le feu avait pris dans la cheminée, comme avaient pu le voir les voisins qui avaient alerté la famille. Pourtant, il avait bien ramoné la cheminée l'automne passé. La rumeur malfaisante s'estompa, mais elle persista. Plusieurs enviaient la nouvelle maison des Kirouac, qui avait été bâtie selon eux sur l'huile de coude de la communauté. Des gens disaient qu'ils avaient vu Bellavance la nuit ayant précédé l'incendie, il s'était échappé de prison, rôdait autour de la maison et y avait mis le feu pour se venger d'avoir été éconduit par Angelaine.

La rumeur prétendait aussi que Cyprien et Jean-Baptiste n'avaient pas risqué leur peau, à la différence de tous ceux qui avaient perdu la vie au front, et qu'ils s'en étaient sortis indemnes, tandis que d'autres n'avaient pas pu se rétablir en rentrant au pays, comme ce lieutenant trouvé pendu dans la pension où il logeait. Pour les médisants, Cyprien et Jean-Baptiste étaient partis en croisière en Angleterre, puis en touristes dans l'est de la France, le plus loin possible des lignes de feu.

Quand ils prirent connaissance de ces ragots, Jean-Baptiste et Cyprien éclatèrent de rire. Si de tels propos distrayaient les mauvaises langues, eh bien, que celles-ci ne s'en privent pas ! Ils les laissèrent se gargariser de leurs boniments, eux savaient ce qu'ils avaient donné au pays. Personne n'osa s'attaquer à Fabien, son état parlait de lui-même.

L'aumônier dans la folie

Un jour, Donat annonça à Jean-Baptiste et à Cyprien que le curé voulait les rencontrer.

Cette convocation inhabituelle inquiéta un peu Jean-Baptiste. Il pensa que le prêtre allait lui adresser des reproches au sujet de sa situation de couple non encore béni par l'Église, même si Angelaine et lui ne vivaient pas ensemble, son état permanent de péché ou autre inconduite supposée ?

C'est un peu craintif, prêt à se rebeller, que Jean-Baptiste se rendit, au presbytère. Il était décidé à ce que ce soit lui et Angelaine qui fixent la date de leur mariage, et non le curé. De son côté, Cyprien croyait que le curé avait besoin d'eux pour effectuer des travaux d'entretien à l'église ou au presbytère.

C'est le curé lui-même qui leur ouvrit la porte de sa demeure.

Aimable, il les invita à s'asseoir dans le salon.

D'abord il s'enquit de leur santé, ensuite les complimenta pour la chaleur de la cérémonie des cierges de reconnaissance.

Jean-Baptiste et Cyprien étaient bouche bée. Que signifiait tant d'attention ?

— «Je tiens à vous relater ce qu'il est advenu de votre aumônier, le père Jean-Vital Gaudet. Vous savez qu'il a été envoyé au champ de bataille dans le nord de la France après avoir servi votre bataillon.

J'ai rencontré le père Gaudet. Il est rentré au Canada peu de temps après vous. Nous avons discuté ensemble. Il a vu le pire au front¹. Les avions bombardaient tout, les hôpitaux, les églises, les cimetières ; les villes et les villages furent touchés. Il a vu des visages carbonisés, des membres amputés, des blessés au ventre, à la poitrine, des morts enveloppés dans des sacs de toile étiquetés, des fosses communes. Il a côtoyé, réconforté des blessés canadiens, américains, néo-zélandais. Il a été présent auprès des civils qui marchaient la nuit vers les souterrains, avec leurs paillasses, leurs petits en voiturettes, les femmes, les vieillards, cherchant refuge dans les galeries, tandis que tonnaient les canons ennemis. C'était jour et nuit des canonnades, des explosions.

Un avion allemand est tombé, les aviateurs allemands gisaient carbonisés. Le château Sydenham, le quartier général américain, fut bombardé. Les gens fuyaient sur les routes encombrées, c'était la panique. Des soldats, des deux bords, furent torturés, je vous épargne les détails ! La cathédrale d'Arras fut dévastée. Arras devint une ville martyre, l'Artois fut ravagé,

On circulait au milieu des ruines. Hommes et chevaux furent tués. Les pluies torrentielles, l'enterrement de nombreux soldats, ce fut alors sa vie, dans cette terre de France. Il confessait, assistait les mourants, donnait l'extrême onction, sous le vacarme des canons, des mitrailleuses, dans des villages en feu. Des mulets chargés d'obus avançaient sous un ciel déchiré. Un avion tombait à pic, des obus sifflaient. Sous la pluie battante, le père Vital-marchait. Parfois, il ne pouvait pas célébrer la messe.

Dans ce pays de moissons perdues, de campagnes dévastées, il vit des jeunes, des civils. Ils étaient morts, fauchés, massacrés.

Je voulais que vous connaissiez, mes fils, un peu de la vie de votre aumônier au front, au service de ses frères et sœurs en France. Le père Gaudet a été à vos côtés de l'Acadie à la Comté². Je pensais qu'il était bon que vous sachiez qu'il a courageusement poursuivi sa mission. Dommage que peu de gens, hormis nous, soient au courant de tous ces événements, des épreuves de ces soldats, de ces officiers, infirmières, brancardiers, docteurs, de tous ces gens qui ont donné leur vie. Vous, vous ne les oubliez pas.

Chers fils, ce fut un plaisir de vous revoir. Que le Seigneur continue de vous prendre sous sa sainte garde.»

Ils se saluèrent. Les deux jeunes se retrouvèrent dans la rue, étonnés et pensifs.

-
1. À partir de : Jean Vital GAUDET, *Journal personnel*.
 2. Le père Gaudet est retourné en Angleterre en octobre 1918. Il est arrivé au Canada à la fin de mars 1919. Il fut curé dans différentes paroisses en Acadie et de nouveau aumônier militaire au Canada durant la Seconde Guerre mondiale. Claude E. LÉGER, *op. cit.*, p. 200. Monseigneur Gaudet prit sa retraite en 1956, il mourut à Dieppe (au Nouveau-Brunswick) le 25 mai 1971 à l'âge de 87 ans, après 64 années de sacerdoce. Raoul Dionne, *op. cit.*, p. 50.

La Comté vue de l'Acadie

Cyprien passait souvent à la maison de Fond-des-Brisants. Parfois, Angelaine et son père venaient, eux aussi, rendre visite. Les deux anciens soldats évoquaient leur vie en Comté. Jean-Baptiste confiait :

— Je suis arrivé dans une forêt, j'ai vu de beaux villages. J'ai rencontré trop peu de gens, nous étions des soldats en mission. Puis, j'ai pu déguster certains mets, fromages et vins. Là, il faut vraiment prendre son temps. C'est à ce moment que les langues se délient.

Marcher dans une église de plusieurs siècles, simple, solide, marcher dans un village aux vieilles maisons, voir ces solides fermes, marcher dans les prés, dans les forêts – et Dieu sait si nous l'avons fait ! – nous façonne, nous donne le sens de cette région aux trésors cachés. Une partie de moi est imprégnée de cette terre qui peut sembler mystérieuse, fermée au premier abord, mais qui a une âme franche comme notre Acadie.

Cyprien et Jean-Baptiste évoquaient les mois neigeux comme ici, les sapins immenses et les épicéas qui grandissaient à chaque rencontre.

Cyprien décrivait à Angelaine les fromages et les vins du Jura. Cyprien, qui était resté sobre, se rappelait avec nostalgie les merveilles qu'il disait avoir pu goûter, rêve ou réalité. Ses yeux brillaient lorsqu'il parlait de Macvin, de Pupillin, d'alcool de mirabelle, de gentiane, et autres boissons, du « gruyère » de Comté, du vacherin, du morbier, de la cancoillotte, sans ail, exquise sur une tranche de miches de pain ou en faisant trempemouille, comme on disait là-bas, dans du lait chaud. Dans une ferme en pierre, il

avait vu un âtre et une grande cheminée où pendaient des saucisses qui, avec les pommes de terre et la cancoillotte, composaient un repas on ne peut plus éloigné de l'ordinaire du réfectoire des soldats. Il décrivait cette ferme comtoise avec passion. Plus il l'évoquait, plus les dimensions de la ferme grossissaient, de même que le nombre et la taille des saucisses. Ce qui au début n'était qu'une halte chez un fermier hospitalier, mais souffrant comme tout le monde du rationnement, devenait ensuite un imposant festin !

Jean-Baptiste se revoyait en train de marcher dans la campagne, où tintaient les clarines dans les pâturages. Les nuages nimbaient la forêt. Les torrents, les ruisseaux, les rivières se perdaient dans le calcaire pour ressurgir en dentelles musicales. Jean-Baptiste se souvenait des Éclaireurs de France qui chantaient *À la claire fontaine*. Cyprien et lui les avaient écoutés en fredonnant la chanson dont les couplets différaient un peu, mais c'était bien la même mélodie qui montait entre les sapins. L'Acadie avait rendez-vous avec la Comté. Deux régions avaient traversé des histoires bouleversantes, deux mondes se rencontraient dans leurs parlers et leurs beaux accents.

Angelaine absorbait leurs paroles. Le père ouvrait les yeux et n'en croyait pas ses oreilles.

Les deux soldats étaient heureux, ils étaient maintenant chez eux, et pouvaient en pensées voyager en Comté.

Le cœur en fête

Au terme du fabuleux printemps, le premier depuis son retour au pays, Cyprien proposa une sortie en mer. Il venait de faire l'acquisition d'une chaloupe, il l'avait repeinte et équipée.

Les trois anciens soldats et Angelaine se donnèrent rendez-vous par un matin radieux sur le bout du quai.

Cyprien était fier de sa chaloupe qu'il appela Doris en souvenir d'une belle qu'il espérait toujours retrouver afin de naviguer avec elle. Et, sous le nom de *Doris*, Cyprien il avait ajouté *La Joux des mers*.

Le bateau était fraîchement peint avec des couleurs vives. Le drapeau tricolore avec son étoile d'or battait au vent, bien en vue.

Ils partirent le cœur en fête.

Le vent gonflait pleinement la voile.

— Les gars, faut que je vous dise : ma mère va mieux, elle a recommencé à ronchonner ! confia Angelaine.

— Contre ton père ? Contre toi ? demanda Cyprien.

— Non, contre des gens de Piligan ! Elle a d'ailleurs raison, certains sont vraiment médisants.

Jean-Baptiste se pencha vers Angelaine. D'une voix affectueuse, il murmura :

— À l'horizon, le ciel et la mer se marient. Si nous faisons de même ? Angelaine, veux-tu que nous voguions ensemble ?

Elle se colla contre l'épaule de Jean-Baptiste, le regarda tendrement et répondit :

— Oui.

Tous deux restèrent serrés l'un contre l'autre devant la mer lumineuse.

En cette fin de matinée, alors qu'ils évoluaient au large, et que Piligan se dessinait dans toute sa beauté, avec le clocher, les maisons, la forêt et les douces montagnes, le visage de Cyprien devint sérieux.

— Recueillons-nous en souvenir de notre regretté Damien. Rendons hommage à tous les soldats canadiens morts à la guerre. Je salue votre amour, notre amitié et nous souhaite de longues vies en notre belle Acadie !

FIN

OceanofPDF.com

Annexe

Lors d'une exposition célébrant les 100 ans du bataillon acadien, le professeur Gregory Kennedy, directeur de l'Institut d'études acadiennes, précisait que pour le bataillon acadien : « Le quart des soldats ont menti sur leur âge pour s'enrôler. Deux des soldats avaient treize ans lorsqu'ils ont intégré le bataillon. » Au sein de ce bataillon, Simon Delattre écrit : « L'âge moyen ne dépassait pas vingt-deux ans, contre vingt-sept ans dans le reste de l'armée canadienne. » (Une exposition célèbre les cent ans du bataillon acadien, article de Simon Delattre, 9 mai 2016, dans *acadienouvelles* : <https://www.acadienouvelle.com/actualites/2016/05/09/329499/>.)

Une exposition intitulée *Debout peuple acadien, en avant pour l'honneur ! 165^e Bataillon de la force expéditionnaire du Canada* fut présentée au Musée acadien de l'Île-du-Prince-Édouard. (Une exposition à l'Î.-P.-É. sur le Bataillon acadien de la Première Guerre mondiale, article de Julien Lecacheur, Radio-Canada, ICI Île-du-Prince-Édouard, 26 novembre 2018 : <https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1137807/musee-acadie-culture-miscouche-ile-du-prince-edouard-militaire-guerre-mondiale>.)

En Franche-Comté, le 29 septembre 2018, à La Maison Forestière du Chevreuil, des hommages officiels furent rendus aux vingt-sept militaires canadiens enterrés dans les cimetières de la région, 8 à Supt, 18 à Champagnole (plus deux Anglais), 1 à Censeau.

Sous la présidence de Monsieur Richard Vignon, préfet du Jura, Madame Evelyne Comte, maire de Supt, initiatrice du projet « Centenaire », et le capitaine de vaisseau Yves Germain, attaché de défense du Canada en France, ont salué la mémoire des Canadiens, inauguré une stèle commémorative et planté deux érables. *Les bûcherons canadiens de la Grande Guerre à l'honneur dans le Jura*, 29 septembre 2018, ONACVG : <https://www.onac-vg.fr/actualites/les-bucherons-canadiens-de-la-grande-guerre-honneur-dans-le-jura>.

Office national des anciens combattants et victimes de guerre.

OceanofPDF.com

Bibliographie

24 heures, journal quotidien, Lausanne, Suisse, [s. n.], 1762-.

AUBOIRON, Bruno, et Gilles LANSARD. *Les plus beaux métiers de Franche-Comté*, Yens, Suisse, Cabédita, 120 p.

BARTHET, Pierre. *Les Canadiens en forêt domaniale de la Joux*, 1990, 14 p.

BÉLISLE, Louis-Alexandre. *Dictionnaire nord-américain de la langue française*, Montréal, Beauchemin, 1979, 1196 p.

BERGERON, Léandre. *Dictionnaire de la langue québécoise*, Montréal, VLB éditeur, 1980, 576 p.

BERNIER, Serge. « Un siège interminable : d'autres participants canadiens » dans BERNIER, Serge. *Le patrimoine militaire canadien : d'hier à aujourd'hui, tome 3 (1872–2000)*, Montréal, Art Global, 251 p.

BIBLIOTHÈQUE ET ARCHIVES CANADA, « Arthur Seymour Tyler », [En ligne], *100 Histoires : Les Canadiens à la Première Guerre mondiale*. [<https://www.bac-lac.gc.ca/fra/decouvrez/patrimoine-militaire/premiere-guerre-mondiale/100-histoires/Pages/tyler.aspx>].

BIBLIOTHÈQUE ET ARCHIVES CANADA, *Guide des sources pour les unités du Corps expéditionnaire canadien, Corps forestier canadien*, 2020, 163 p. [<https://www.bac-lac.gc.ca/fra/decouvrez/patrimoine-militaire/premiere-guerre-mondiale/Documents/corps%20forestier%20canadien.pdf>].

BIBLIOTHÈQUE ET ARCHIVES CANADA

War diaries – Headquarters – Jura Group – Canadian Forestry Corps = Journal de guerre – Quartier général – Groupe du Jura – Corps forestier canadien. [<https://www.bac-lac.gc.ca/fra/recherche/collection/Pages/notice.aspx?app=fonandcol&IdNumber=2004983>].

BIRD, C. W., et J. B. DAVIES. *The Canadian Forestry Corps; Its Inception, Development and Achievements*, [En ligne] London, H. M. Stationery Office, 1919, 49 p. <https://electriccanadian.com/forces/canadianforestry00birdu-oft.pdf>.

BÜHLER, Michel. *Jura/Textes*, Orbe, Bernard Campiche Éditeur, 218 p.

CAHILL, Barry. « White, William Andrew », *Dictionary of Canadian Biography*, vol. XVI (1931-1940), [En ligne], 2003. [http://biographi.ca/en/bio/white_william_andrew_16E.html].

COLIN, Jean-Paul. *Trésors des parlers comtois*, Besançon, Éditions Cêtre, 1992, 368 p.

- COOK, Tim, et Anna ENGLAND. « Munnings and the Canadians », *Canadian Military History*, [En ligne] vol. 27, n^o 2, Scholars Commons@Laurier, 2018, 25 p. <https://scholars.wlu.ca/cmh/vol27/iss2/17>.
- COUTEMOINE Agathe. *1867–1931, Village du temps retrouvé*, texte de Constance RAMEAUX avec la collaboration de Jean-François BALLEREAU, Paris, Éditions du Chêne, 1987, 160 p.
- DE FALVARD, J.-F. *Histoire des Canadiens de La Joux et des Américains du Rondé en Forêt de Levier*, Champagnole, 1988, XX p. [Fascicule de recherche].
- DE WECK, Hervé. Armée Bourbaki, dans *Dictionnaire historique de la Suisse (DHS)*, [En ligne] version du 26 janvier 2016. [<https://hls-dhs-dss.ch/fr/articles/026892/2016-01-26/>].
- DIONNE, Raoul. « Journal d'un aumônier de la guerre 1914 : Mgr Jean Gaudet », *Les cahiers de la Société historique acadienne*, vol. 17, n^o 2, avril-juin 1986.
- DUPUIS, Bruno. « Les bûcherons canadiens de la Grande Guerre à l'honneur dans le Jura », [En ligne], 29 septembre 2018, Paris, Office national des anciens combattants et victimes de guerre, [<https://www.onac-vg.fr/actualites/les-bucherons-canadiens-de-la-grande-guerre-honneur-dans-le-jura>].
- FRANCE 3 BOURGOGNE FRANCHE-COMTÉ. « Histoires 14-18 : les bûcherons canadiens à la rescousse », [En ligne], 29 mai 2017. [<https://france3-regions.francetvinfo.fr/bourgogne-franche-comte/jura/histoires-14-18-buche-rons-canadiens-rescousse-1259629.html>].
- GAUDET, Jean-Vital. *Journal personnel*, 24 mars 1917–28 octobre 1918, Collection Claude E. Léger, 66 p.
- GOUVERNEMENT DU CANADA, « Le 2e Bataillon de construction », [Enregistrement vidéo en ligne], 15 février 2017, 34 secondes. [<https://www.canada.ca/fr/patrimoine-canadien/campagnes/mois-histoire-des-noirs/transcription-bataillon-construction.html>].
- Honour Before Glory*, [Enregistrement vidéo], réalisateur : Anthony SHERWOOD; producteur : Anthony Sherwood Productions, 2001, 67 minutes.
- JOHNSTON, A. J. B et Jesse FRANCIS. *Ni'n na L'nu : Les Mi'kmaq de l'Île-du-Prince-Édouard*, Tracadie, La Grande Marée, 2014, 89 p.
- Journal de Pontarlier*, hebdomadaire, Pontarlier, France, [s. n.], 1850–1944.
- KENNEDY, Gregory, et Claudette LAVIGNE. *Le Bataillon acadien de la Première Guerre mondiale – élaboration d'activités pédagogiques et présentation d'ateliers*, février 2015, 48 p. [Rapport de la subvention de l'organisme THEN / HIER]. <http://thenhier.ca/sites/default/files/Rapport%20de%20subvention%20pour%20petits%20projets%20THENHIER%20février%202015.pdf>.
- LAMY, Jean. *Andelot, histoire de mon village*, Andelot, chez l'auteur, 2003, 294 p.
- LANDRY, Michelle. « Esquisse d'une genèse de la société acadienne », *Recherches sociographiques*, vol. 54, n^o 2, mai-août 2013, p. 305–323. Également disponible en ligne : <https://doi.org/10.7202/1018283ar>.
- LEFEBVRE, Olivier. « Le destin tragique d'un soldat canadien noir battu à mort en France », [En ligne], 27 août 2018. [<https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1120243/soldat-canadien-noir-battu-violences-bataillon-noir-forestier-no-2-supt-racisme-armee>].
- LÉGER, Claude E. *Le bataillon acadien de la Première Guerre mondiale*, Moncton, chez l'auteur, 2001, 213 p.
- LÉGER, Claude E. *Le fils de Bouctouche*, Lévis, Les Éditions de la francophonie, 2010, 194 p.
- LEMIEUX, Germain. *La vie paysanne, 1860-1900*, Sudbury, Éditions Prise de Parole, 1982, 240 p.
- LITAUEN, Michel. *Semper fidelis : Valcartier d'hier à aujourd'hui (1914–2014)*, Comité de la Fondation du Centenaire de la Base de Valcartier et Michel Litalien, 2014, 208 p.
- MARTIN, Jean. « Le Canada et la France dans la Première Guerre mondiale », *14–18 Mission centenaire*, [En ligne], 2014. [<https://centenaire.org/fr/dans-le-monde/ame-rique/canada/le>]

canada-et-la-france-dans-la-premiere-guerre-mondiale].

PALVADEAU, Christian. « Bûcherons canadiens dans la forêt de la Joux (Jura) et Américains à Levier (Doubs) 1917–1919 », [En ligne], Association Franche-Comté–Québec, 6 p. [<http://www.fcquebec.fr/wp-content/uploads/2015/04/Canadiens-1914-19181.pdf>]

PETIT, J. P. « La forêt de la Joux », [En ligne], 2006–2016. [<http://magnijura.free.fr/forets/Fjoux.html>].

PITTMAN, Danielle. *Moving Mountains: The No. 2 Construction Battalion and African Canadian Experience During the First World War*, Thèse (Ph.D.), Mount Saint Vincent University, 2012, 103 p.

POIRIER, Pascal. *Le Glossaire acadien*, édition critique établie par Pierre M. GÉRIN, Moncton, Éditions d'Acadie, 1993, 443 p.

Pontissalien (Le), journal hebdomadaire, Pontarlier, France, [s. n.], 1912–1981.

RADIO-CANADA. « Il y a 100 ans, le Bataillon noir du Canada voguait vers la Première Guerre mondiale et marquait l'histoire », [En ligne], 25 mars 2017. [<https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1024371/100-ans-bataillon-noir-canada-voguait-premiere-guerre-mondiale-mar-quait-histoire>].

LA SOCIÉTÉ DU PARLER FRANÇAIS AU CANADA. *Glossaire du parler français au Canada*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1968, 710 p.

THÉVENIN, Charles. *Les Canadiens dans les forêts de la Joux et de la Fresse : 1917–1918*, Association Champagnole, culture et mémoire, Champagnole, 2018, 80 p.

VACHON, André-Carl. *Histoire de l'Acadie – Tome 1, 1603–1710 : de la fondation aux déportations*, Tracadie, La Grande Marée, 2018, 176 p.

VACHON, André-Carl. *Histoire de l'Acadie – Tome 2, 1710–1763 : de la fondation aux déportations*, Tracadie, La Grande Marée, 2019, 314 p.

VENNAT, Pierre. *Les « Poilus » québécois de 1914–1918 : histoire des militaires canadiens-français de la Première Guerre mondiale – Tome 1*, Montréal, Éditions du Méridien, 1999, 366 p.

VENNAT, Pierre. *Les « Poilus » québécois de 1914–1918 : histoire des militaires canadiens-français de la Première Guerre mondiale – Tome 2*, Montréal, Éditions du Méridien, 2002, 300 p.

VILLE DE PONTARLIER. *Archives de la ville de Pontarlier*, [En ligne], [s. d.]. [<http://archives.ville-pontarlier.fr/>].

Remerciements

À Claude E. Léger pour l'accompagnement dans l'histoire du Bataillon acadien de la Première Guerre mondiale. Christian Palvadeau pour avoir, le premier, attiré mon attention sur les soldats canadiens dans le Jura et pour la quête de documents.

Henri Lessard, pour la révision du texte, les suggestions et pour la réalisation des cartes géographiques.

Eric Delacroix et François Tournier, de Pontarlier, pour une mémorable randonnée en automne 2018 dans la forêt de la Joux, notre halte à la Maison du Chevreuil et notre salut aux Canadiens devant le monument en leur honneur.

Philippe Robbe, de Labergement-Sainte-Marie, pour les communications amicales et les renseignements au sujet du peintre A. J. Munnings.

Au personnel du Secrétariat de la Mairie de Labergement-Sainte-Marie.

À Jean-François Boos de *Champagnole Culture et Mémoire*, pour la recherche et la transmission de documents.

Didier Bret, de la Librairie Edelweiss à Champagnole, pour les passionnants échanges de courriels au sujet des soldats canadiens et du transport par chemins de fer.

Eliane Rittener, pour les renseignements concernant les Poilus de Suisse lors de la Grande Guerre et pour nos belles rencontres à Pontarlier et au

Québec.

Michel Bouffard, pour l'aide quotidienne et la précieuse générosité.

Aux Éditions Cêtre à Besançon et aux Éditions La Grande Marée à Tracadie-Sheila, pour leur accueil et leur soutien.

À l'écrivain Jean Mohsen Fahmy, toute mon amicale reconnaissance pour ses judicieux conseils.

À Gérard Bédard, président de l'Association Robert Fernier, pour l'aimable autorisation de reproduire en page couverture le tableau du grand peintre Robert Fernier.

Mes hommages respectueux à l'écrivain André Besson.

OceanofPDF.com

Table des matières

Première partie

UNE ENFANCE ACADIENNE

Novembre 1915, Jeanne !

Veillée

Le docteur Grandmaison

Monsieur le curé

Le magasin général

Angelaine

Bonjour, maman

Le grand départ

Mes condoléances

Seul

La dernière messe

Une messe pour Jeanne

Bonjour docteur !

Tempête

La guignolée

Au travail ! Les « pas » d'Armand

Seul à la maison avec le souvenir du père

Mise en terre
Le printemps !
Donat
Réfléchis, Jean-Baptiste
Jean-Baptiste, l'Acadien !
Cyprien et les agents recruteurs
Donat, j'ai à te parler

Deuxième partie

L'ARMÉE

L'enrôlement
Au revoir !
Je vais rejoindre vos enfants
All aboard!
D'une gare à l'autre
D'une lettre à l'autre
La mère et la fille
Où vas-tu d'un si bon pas ?
Angelaine chez Jean-Baptiste
Tu es une sotte !
Jean-Baptiste sous les drapeaux
Es-tu au courant ?
Jardin d'automne chez le docteur
Au revoir, Valcartier, bonjour, Saint-Jean
Moncton, l'ultime rencontre
Le *Metagama*

Troisième partie

EN FRANCHE-COMTÉ

Une lettre de France
En Franche-Comté

Damien et Fabien
Lettres au-dessus de l'océan
Dans la forêt de la Joux et de la Fresse
Franche-Comté à l'acadienne
Alfred James
Au camp des forestiers acadiens
En forêt de la Joux
Des nouvelles de l'Acadie
En montagne comtoise
L'aumônier acadien, messes et défilés
Une guerre sans fin

Quatrième partie

LE RETOUR

Au revoir, belle Comté
Angelaine et sa mère
De l'Angleterre au Canada
Personne ne vous attend ?
Chez le docteur
Ave Maris Stella
Dans la bibliothèque du docteur Grandmaison
Première nuit à Piligan
Un défilé à Piligan
Abella
L'aumônier dans la folie
La Comté vue de l'Acadie
Le cœur en fête

Annexe

Bibliographie

Remerciements

OceanofPDF.com

Fiction et essais

Les Presses de l'Université d'Ottawa (PUO) proposent des œuvres de fiction et des essais – en français ou en anglais – qui se démarquent par leur originalité, leur créativité, leur qualité littéraire. Qu'ils privilégient le roman, la nouvelle ou l'essai, les écrivains donnent libre cours à leur créativité, les essayistes, à leurs réflexions sur la société et, enfin, les traducteurs littéraires, à l'art qui leur est propre. Ici, règnent en souveraines la liberté de la pensée et de la plume, de même que la quête du mot juste, de la tournure parfaite, de l'image exacte, qui se conjuguent pour créer autant de fenêtres sur la vie à Ottawa-Gatineau, la réalité canadienne et le monde.

Œuvres de fiction et essais les plus récents

Romans et nouvelles

Maurice Henrie, *Odette*, 2020.

Michel Picard, *Memoriam*, 2020.

Camilla Grudova, *L'alphabet des poupées*. Traduit de l'anglais, 2020.

Maurice Henrie, *La maison aux lilas*, 2019.

Catherine Harton, *A Blanket Against Darkness*. Traduit du français, 2019.

Andrew F. Sullivan, *Tout vient à mourir*. Traduit du français, 2017.

Carol Shields, *Le poisson orange*. Traduit de l'anglais, 2016.

Alain Poissant, *The Fate of Bonté III*. Traduit de l'anglais, 2015.

Margaret Laurence, *De l'autre côté du Jourdain*. Traduit de l'anglais, 2015.

Suzanne Myre, *Death Sentences*. Traduit de l'anglais, 2014.

Carol Shields, *Le Carnaval du quotidien*. Traduit de l'anglais, 2014.

Luis Molina Lora et Julio Torres-Recinos, dir. *Cloudburst: An Anthology of Hispanic Canadian Short Stories*. Traduit de l'espagnol, 2013.

Ahmad Saidullah, *Le bonheur et autres troubles*. Traduit de l'anglais, 2013.

Yoko Tawada, *Yoko Tawada's Portrait of a Tongue: An Experimental Translation by Chantal Wright*. Traduit de l'allemand, 2013.

Christa Wolf, *They Divided the Sky*. Traduit de l'allemand, 2013.

Paul Glennon, *Le dodécaèdre, ou Douze cadres à géométrie variable*. Traduit de l'anglais, 2010.

Essais

Robert Major, *Mes conversations avec Claude*, 2019.

Maurice Henrie, *Donc je suis*, 2018.

Maurice Henrie, *Le poids du temps*, 2017.

Charles Le Blanc, dir. *Laïcité et humanisme*, 2015.

Normand Baillargeon et Christian Boissinot, dir. *Hockey and Philosophy*. Traduit du français, 2015.

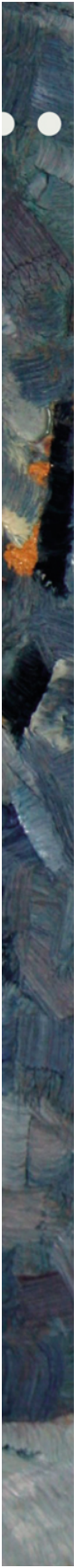
Thomas De Koninck. *Questions ultimes*, 2012.

Découvrez la liste complète des titres parus
aux Presses de l'Université d'Ottawa :

www.pressess.uOttawa.ca

Achevé d'imprimer
en janvier deux mille vingt et un
sur les presses de l'imprimerie Gauvin,
Gatineau (Québec), Canada.

OceanofPDF.com



« Dans ses lettres aux êtres chers du village, Jean-Baptiste ne relatait pas l'ennui du camp [...]. D'ailleurs, avait-on le droit de se plaindre ? Les rumeurs s'amplifièrent parmi les soldats, cela se confirmait, ce n'est pas au front que les Acadiens allaient se rendre, mais bien dans la forêt française. »

Acadissima, c'est l'histoire de Jean-Baptiste et Angelaine, deux jeunes Acadiens qui s'aiment au temps de la Première Guerre mondiale. Enrôlé dans le bataillon acadien, Jean-Baptiste Beausoleil quitte l'Acadie pour la France. En route, il apprend qu'il fait partie du Corps forestier canadien qui va travailler dans le Jura. De son côté, Angelaine Kirouac essaie de se libérer du joug de sa mère.

Ce livre est un hymne à l'Acadie, une révérence à la Comté, un hommage aux soldats canadiens de la Première Guerre mondiale.

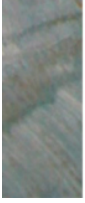
Jean-Louis Grosmaire est né à Abidjan en Côte d'Ivoire. Il a étudié au Sénégal, en Franche-Comté et à Paris. Il vit au Québec depuis 1969. Titulaire d'un doctorat en géographie sociale de l'Université de Montréal, il a été professeur de géographie. Il est l'auteur de plus de vingt ouvrages.

Les Presses de l'Université d'Ottawa
La pensée créative.

Fiction
Essai
Philosophie
Traduction

www.pressess.uottawa.ca





OceanofPDF.com